REVUE

DES

DEUX MONDES

XXXIe ANNÉE. — SECONDE PÉRIODE

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE
RUE SAINT-BENOÎT, 7.

REVUE

DES

DEUX MONDES

XXXIe ANNÉE. — SECONDE PÉRIODE

TOME TRENTE-TROISIÈME

PARIS

BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES

RUE SAINT-BENOIT, 20

1861

VALVÈDRE

QUATRIÈME PARTIE.[1]

V.

J'avais promis à Obernay de frapper à sa porte la veille de son mariage. Le 31 juillet, à cinq heures du matin, je m'embarquais sur un bateau à vapeur pour traverser le Léman, de Lausanne à Genève.

Je n'avais pas fermé l'œil de la nuit, tant je craignais de manquer l'heure du départ. Accablé de fatigue et roulé dans mon manteau, je pris quelques instans de repos sur un banc. Quand j'ouvris les yeux, le soleil se faisait déjà sentir. Un homme qui paraissait dormir également était assis sur le même banc que moi. Au premier coup d'œil que je jetai sur lui, je reconnus mon ami anonyme du Simplon.

Cette rencontre aux portes de Genève m'inquiéta un peu; j'avais commis la faute d'écrire d'Altorf à Obernay en lui donnant de ma promenade un faux itinéraire. Cet excès de précaution devenait une maladresse fâcheuse, si la personne qui m'avait vu sur la route de Valvèdre était de Genève et en relation avec les Valvèdre ou les Obernay. J'aurais donc voulu me soustraire à ses regards; mais le bateau était fort petit, et au bout de quelques instans, je me retrouvai face à face avec mon aimable philosophe. Il me regardait avec attention, comme s'il eût hésité à me reconnaître; mais son incertitude cessa vite, et il m'aborda avec la grâce d'un homme du meilleur monde. Il me parla comme si nous venions de nous quit-

(1) Voyez les livraisons du 15 mars, 1er et 15 avril.

ter, et, s'abstenant, par grand savoir-vivre, de toute surprise et de toute curiosité, il reprit la conversation où nous l'avions laissée sur la route de Brigg. Je retombai sous le charme, et, sans songer davantage à le contredire, je cherchai à profiter de cette aimable et sereine sagesse qu'il portait en lui avec modestie, comme un trésor dont il se croyait le dépositaire et non le maître ni l'inventeur.

Je ne pouvais résister au désir de l'interroger, et cependant à plusieurs reprises ma méditation laissa tomber l'entretien. J'éprouvais le besoin de résumer intérieurement et de savourer sa parole. Dans ces momens-là, croyant que je préférais être seul et ne désirant nullement se produire, il essayait de me quitter; mais je le suivais et le reprenais, poussé par un attrait inexplicable et comme condamné par une invisible puissance à m'attacher aux pas de cet homme, que j'avais résolu d'éviter. Quand nous approchâmes de Genève, les passagers qui de la cabine firent irruption sur le pont nous séparèrent. Mon nouvel ami fut abordé par plusieurs d'entre eux, et je dus m'éloigner. Je remarquai que tous semblaient lui parler avec une extrême déférence; néanmoins, comme il avait eu la délicatesse de ne pas s'enquérir de mon nom, je crus devoir respecter également son incognito.

Une demi-heure après, j'étais à la porte d'Obernay. Le cœur me battait avec tant de violence que je m'arrêtai un instant pour me remettre. Ce fut Obernay lui-même qui vint m'ouvrir; de la terrasse de son jardin, il m'avait vu arriver. — Je comptais sur toi, me dit-il, et me voilà pourtant dans un transport de joie comme si je ne t'espérais plus. Viens, viens! toute la famille est réunie, et nous attendons Valvèdre d'un moment à l'autre.

Je trouvai Alida au milieu d'une douzaine de personnes qui ne nous permirent d'échanger que les saluts d'usage. Il y avait là, outre le père, la mère et la fiancée d'Henri, la sœur aînée de Valvèdre, Mlle Juste, personne moins âgée et moins antipathique que je ne me la représentais, et une jeune fille d'une beauté étonnante. Bien qu'absorbé par la pensée d'Alida, je fus frappé de cette splendeur de grâce, de jeunesse et de poésie, et malgré moi je demandai à Henri, au bout de quelques instans, si cette belle personne était sa parente. — Comment diable, si elle l'est! s'écria-t-il en riant, c'est ma sœur Adélaïde! Et voici l'autre que tu n'as pas connue, comme celle-ci, dans ton enfance; voici notre démon, ajouta-t-il en embrassant Rosa, qui entrait.

Rosa était ravissante aussi, moins idéale que sa sœur et plus sympathique, ou, pour mieux dire, moins imposante. Elle n'avait pas quatorze ans, et sa tenue n'était pas encore celle d'une demoiselle bien raisonnable; mais il y avait tant d'innocence dans sa

gaieté pétulante qu'on n'était pas tenté d'oublier combien l'enfant était près de devenir une jeune fille.

— Quant à l'aînée, reprit Obernay, c'est la filleule de ta mère et mon élève à moi, une botaniste consommée, je t'en avertis, et qui n'entend pas raison avec les superbes railleurs de ton espèce. Fais attention à ton bel esprit, si tu veux qu'elle consente à te reconnaître. Pourtant, grâce à ta mère, qui lui fait l'honneur de lui écrire tous les ans en réponse à ses lettres du 1er janvier, et pour qui elle conserve une grande vénération, j'espère qu'elle ne fera pas trop mauvais accueil à ta mine de poète échevelé; mais il faut que ce soit ma mère qui vous présente l'un à l'autre.

— Tout à l'heure! repris-je en voyant qu'Alida me regardait. Laisse-moi revenir de ma surprise et de mon éblouissement.

— Tu la trouves belle? tu n'es pas le seul; mais n'aie pas l'air de t'en apercevoir, si tu ne veux la désespérer. Sa beauté est comme un fléau pour elle. Elle ne peut sortir de la vieille ville sans qu'on s'attroupe pour la voir, et elle n'est pas seulement intimidée de cette avidité des regards, elle en est blessée et offensée. Elle en souffre véritablement, et elle en devient triste et sauvage hors de l'intimité. Demain sera pour elle un jour d'exhibition forcée, un jour de supplice par conséquent. Si tu veux être de ses amis, regarde-la comme si elle avait cinquante ans.

— A propos de cinquante ans, repris-je pour détourner la conversation, il me semble que Mlle Juste n'a guère davantage. Je me figurais une véritable duègne.

— Cause avec elle un quart d'heure, et tu verras que la duègne est une femme d'un grand mérite. Tiens! je veux te présenter à elle, car moi je l'aime, cette belle-sœur-là, et je veux qu'elle t'aime aussi.

Il ne me permit pas d'hésiter et me poussa vers Mlle Juste, dont l'accueil digne et bienveillant devait naturellement me faire engager la conversation. C'était une vieille fille un peu maigre et accentuée de physionomie, mais qui avait dû être presque aussi belle que la sœur d'Obernay, et dont le célibat me semblait devoir cacher quelque mystère, car elle était riche, de bonne famille, et d'un esprit très indépendant. En l'écoutant parler, je trouvai en elle une distinction rare et même un certain charme sérieux et profond qui me pénétra de respect et de crainte. Elle me témoigna pourtant de l'intérêt et me questionna sur ma famille, qu'elle paraissait très bien connaître, sans pourtant rappeler ou préciser les circonstances où elle l'avait connue.

On avait déjeuné, mais on tenait en réserve une collation pour moi et pour M. de Valvèdre. En attendant qu'il arrivât, Henri me

conduisit dans ma chambre. Nous trouvâmes sur l'escalier Mme Obernay et ses deux filles qui vaquaient aux soins domestiques. Henri saisit sa mère au passage afin qu'elle me présentât en particulier à sa fille aînée. — Oui, oui, répondit-elle avec un affectueux enjouement, vous allez vous faire de grandes révérences, c'est l'usage; mais souvenez-vous un peu d'avoir été compagnons d'enfance pendant un an, à Paris. M. Valigny était alors un garçon plein de douceur et d'obligeance pour toi, ma fille, et tu en abusais sans scrupule. A présent que tu n'es que trop raisonnable, remercie-le du passé et parle-lui de ta marraine, qui a continué d'être si bonne pour toi.

Adélaïde était fort intimidée; mais j'étais si bien en garde contre le danger de l'effaroucher, qu'elle se rassura avec un tact merveilleux. En un instant, je la vis transformée. Cette rêveuse et fière beauté s'anima d'un splendide sourire, et elle me tendit la main avec une sorte de gaucherie charmante qui ajoutait à sa grâce naturelle. Je ne fus pas ému en touchant cette main pure, et, comme si elle l'eût senti, elle sourit davantage et m'apparut plus belle encore.

C'était un type très différent de celui d'Obernay et de Rosa, qui ressemblaient à leur mère. Adélaïde en tenait aussi par la blancheur et l'éclat, mais elle avait l'œil noir et pensif, le front vaste, la taille dégagée et les extrémités fines de son père, qui avait été un des plus beaux hommes du pays; Mme Obernay restait gracieuse et fraîche sous ses cheveux grisonnans, et comme Paule de Valvèdre, sans être jolie, était extrêmement agréable, on disait dans la ville que lorsque les Obernay et les Valvèdre étaient réunis, on croyait entrer dans un musée de figures plus ou moins belles, mais toutes noblement caractérisées et dignes de la statuaire ou du pinceau.

J'avais à peine fini ma toilette qu'Obernay vint m'appeler. — Valvèdre est en bas, me dit-il; il t'attend pour faire connaissance et déjeuner avec toi.

Je descendis en toute hâte, mais à la dernière marche de l'escalier il me vint une terreur étrange. Une vague appréhension qui, depuis quinze jours, m'avait souvent traversé l'esprit et qui m'était revenue fortement dans la journée, s'empara de moi à tel point que, voyant la porte de la maison ouverte, j'eus envie de fuir; mais Obernay était sur mes talons, me fermant la retraite. J'entrai dans la salle à manger. Le repas était servi; une voix à la fois douce et mâle partait du salon voisin. Plus d'incertitude, plus de refuge; mon inconnu du Simplon, c'était M. de Valvèdre lui-même.

Un monde de mensonges plus impossibles les uns que les autres, un siècle d'anxiétés remplirent le peu d'instans qui me séparaient de cette inévitable rencontre. Qu'allais-je dire à M. de Valvèdre, à Henri, à Paule et devant les deux familles, pour motiver ma pré-

sence aux environs de Valvèdre, quand on m'avait cru dans le nord de la Suisse à cette même époque? A cette crainte se joignait un sentiment de douleur inouie et qu'il m'était impossible de combattre par les raisonnemens vulgaires de l'égoïsme. Je l'aimais, je l'aimais d'instinct, d'entraînement, de conviction et par fatalité peut-être, cet homme accompli que je venais essayer de tromper, de rendre par conséquent malheureux ou ridicule!

La tête me tournait quand Obernay me présenta à Valvèdre, et j'ignore si je réussis à faire bonne contenance. Quant à lui, il eut un très vif sentiment de surprise, mais tout aussitôt réprimé. — C'est là ton ami? dit-il à Henri : eh bien! je le connais déjà. J'ai fait la traversée du lac avec lui ce matin, et nous avons philosophé ensemble pendant plus d'une heure.

Il me tendit la main et serra cordialement la mienne. Adélaïde nous appela pour déjeuner, et nous nous assîmes vis-à-vis l'un de l'autre, lui tranquille et n'ayant aucun soupçon, puisqu'il ignorait mon mensonge, moi aussi en train de manger que si j'allais subir la torture. Pour m'achever, Alida vint s'asseoir auprès de son mari d'un air d'intérêt et de déférence, et s'efforcer, tout en causant, de deviner quelle impression nous avions produite l'un sur l'autre. — Je connaissais M. Valigny avant vous, lui dit-elle; je vous ai dit qu'à Saint-Pierre il avait été notre chevalier, à Paule et à moi, pendant qu'Obernay vous cherchait dans ces affreux glaciers.

— Je n'ai pas oublié cela, répondit Valvèdre, et je suis content d'être l'obligé d'une personne qui m'a été sympathique à première vue.

Alida, nous voyant si bien ensemble, retourna au salon, et Adélaïde vint prendre sa place. Je remarquai entre elle et Valvèdre une affection à laquelle il était certainement impossible d'entendre malice, à moins d'avoir l'esprit brutal et le jugement grossier, mais qui n'en était pas moins frappante. Il l'avait vue toute petite, et, comme il avait quarante ans, il la tutoyait encore, tandis qu'elle lui disait *vous* avec un mélange de respect et de tendresse qui rétablissait les convenances de famille dans leur intimité. Elle le servait avec empressement, et il se laissait servir, disant : *merci, ma bonne fille*, avec un accent pleinement paternel; mais elle était si grande et si belle, et lui, il était encore si jeune et si charmant! Je fis mon possible pour m'imaginer que ce mari trompé consentirait de bon cœur à ne pas s'en apercevoir, tant il était heureux père!

On se sépara bientôt pour se réunir au dîner. La famille était occupée de mille soins pour la grande journée du lendemain. Les hommes sortirent ensemble. Je restai seul au salon avec Mme de Valvèdre et ses deux belles-sœurs. Ce fut une nouvelle phase de mon

supplice. J'attendais avec angoisse la possibilité d'échanger quelques mots avec Alida. Paule, appelée par Mme Obernay pour essayer sa toilette de noces, sortit bientôt; mais Mlle Juste était comme rivée à son fauteuil. Elle continuait donc ses fonctions de gardienne de l'honneur de son frère en dépit des mesures prises pour l'en dispenser? Je regardai avec attention son profil austère, et je sentis en elle autre chose que le désir de contrarier. Elle remplissait un devoir qui lui pesait. Elle le remplissait en dépit de tous et d'elle-même. Son regard lucide, qui surprenait les rougeurs d'impatience d'Alida et qui pénétrait mon affreux malaise, semblait nous dire à l'un et à l'autre : Croyez-vous que cela m'amuse?

Au bout d'une heure de conversation très pénible, dont Mlle Juste et moi fîmes tous les frais, car Alida était trop irritée pour avoir la force de le dissimuler, j'appris enfin par hasard que M. de Valvèdre, au lieu d'accompagner ses sœurs et ses enfans jusqu'à Genève le 8 juillet, les avait confiés à Obernay pour s'arrêter autour du Simplon. Je me hâtai d'aller au-devant de la découverte qui me menaçait, en disant que là précisément j'avais rencontré M. de Valvèdre et avais fait connaissance avec lui sans savoir son nom.

— C'est singulier, observa Mlle Juste; M. Obernay ne croyait pas que vous fussiez de ce côté-là?

Je répondis avec aplomb qu'en voulant gagner la vallée du Rhône par le mont Cervin, j'avais fait fausse route, et que j'avais profité de ma bévue pour voir le Simplon, mais que, craignant les plaisanteries d'Obernay sur mon étourderie à me conduire en dépit de ses instructions, je ne m'en étais pas vanté dans ma lettre.

— Puisque vous étiez si près de Valvèdre, dit Alida avec la même tranquillité, vous eussiez dû venir me voir.

— Vous ne m'y aviez pas autorisé, répondis-je, et je n'ai pas osé.

Mlle Juste nous regarda tous les deux, et il me sembla bien qu'elle n'était pas notre dupe.

Dès que je fus seul avec Alida, je lui parlai avec effroi de cette fatale rencontre et lui demandai si elle ne pensait pas que son mari pût concevoir des doutes. — Lui jaloux? répondit-elle en haussant les épaules, il ne me fait pas tant d'honneur! Voyons, reprenez vos esprits, ayez du sang-froid. Je vous avertis que vous en manquez, et qu'ici vous avez paru d'une timidité singulière. On a déjà fait la remarque que vous n'étiez pas ainsi à votre première apparition dans la maison.

— Je ne vous cache pas, repris-je, que je suis sur des épines. Il me semble à chaque instant qu'on va me demander compte de ce voyage du côté de Valvèdre et m'écraser sous le ridicule du prétexte que je viens de trouver. M. de Valvèdre doit m'en vouloir de

m'être moqué de lui en me donnant pour un comédien. Il est vrai qu'il s'est laissé traiter de docteur: je le prenais pour un médecin; mais j'ai eu l'initiative de ma méprise, et il n'a rien fait pour m'y confirmer ou pour m'en retirer, tandis que moi...

— Vous a-t-il reparlé de cela? reprit Alida un peu soucieuse.

— Non, pas un mot là-dessus! C'est bien étrange!

— Alors c'est tout naturel. Valvèdre ne connaît pas la feinte. Il a tout oublié; n'y pensons plus et parlons du bonheur d'être ensemble.

Elle me tendait la main. Je n'eus pas le temps de la presser contre mes lèvres. Ses deux enfans revenaient de la promenade. Ils entraient comme un ouragan dans la maison et dans le salon.

L'aîné était beau comme son père, et lui ressemblait d'une manière frappante. Paolino rappelait Alida, mais en charge; il était laid. Je me souvins qu'Obernay m'avait parlé d'une préférence marquée de Mme de Valvèdre pour Edmond, et involontairement j'épiai les premières caresses qui accueillirent l'un et l'autre. De tendres baisers furent prodigués à l'aîné, et elle me le présenta en me demandant si je le trouvais joli. Elle effleura à peine les joues de l'autre, en ajoutant : — Quant à celui-ci, il ne l'est pas, je le sais!

Le pauvre enfant se mit à rire, et, serrant la tête de sa mère dans ses bras : — *C'est égal*, dit-il, *il faut embrasser ton singe!* — Elle l'embrassa en le grondant de ses manières brusques. Il lui avait meurtri les joues avec ses baisers, où un peu de malice et de vengeance semblait se mêler à son effusion.

Je ne sais pourquoi cette petite scène me causa une impression pénible. Les enfans se mirent à jouer. Alida me demanda à quoi je pensais en la regardant d'un air si sombre. Et, comme je ne répondais pas, elle ajouta à voix basse : — Êtes-vous jaloux d'eux? Ce serait cruel. J'ai besoin que vous me consoliez, car je vais être séparée de l'un et de l'autre, à moins que je ne me fixe dans cette odieuse ville de Genève. Et encore n'est-il pas certain qu'on voulût m'y autoriser.

Elle m'apprit que M. de Valvèdre s'était décidé à confier l'éducation de ses deux fils à l'excellent professeur Karl Obernay, père d'Henri. Élevés dans cette heureuse et sainte maison, ils seraient tendrement choyés par les femmes et instruits sérieusement par les hommes. Alida devait donc se réjouir de cette décision, qui épargnait à ses enfans les rudes épreuves du collége, et elle s'en réjouissait en effet, mais avec des larmes qui étaient visiblement à l'adresse d'Edmond, bien qu'elle fît son possible pour regarder comme une douleur égale l'éloignement du petit Paul. Elle souffrait aussi d'une

circonstance toute personnelle, je veux dire l'ascendant que Juste de Valvèdre devait prendre de plus en plus sur ses enfans. Elle avait espéré les y soustraire, et elle les voyait retomber davantage sous cette influence, puisque Juste se fixait à Genève dans la maison voisine.

J'allais lui dire que cette prévention obstinée ne me paraissait pas bien équitable, lorsque Juste rentra et caressa les enfans avec une égale tendresse. Je remarquai la confiance et la gaieté avec laquelle tous deux grimpèrent sur ses genoux et jouèrent avec son bonnet, dont elle leur laissa chiffonner les dentelles. L'espiègle Paolino le lui ôta même tout à fait, et la vieille fille ne fit aucune difficulté de montrer ses cheveux gris ébouriffés par ces petites mains folles. A ce moment, je vis sur cette figure rigide une maternité si vraie et une bonhomie si touchante, que je lui pardonnai l'humeur qu'elle m'avait causée.

Le dîner rassembla tout le monde, excepté M. de Valvèdre, qui ne vint que dans la soirée. J'eus donc deux ou trois heures de répit, et je pus me remettre au diapason convenable. Il régnait dans cette maison une aménité charmante, et je trouvai qu'Alida avait tort quand elle se disait condamnée à vivre avec des oracles. Si l'on sentait, dans chacune des personnes qui se trouvaient là, un fonds de valeur réelle et ce je ne sais quoi de mûr ou de calme qui trahit l'étude ou le respect de l'étude, on sentait aussi en elles, avec les qualités essentielles de la vie pratique, tout le charme de la vie heureuse et digne. Sous certains rapports, il me semblait être chez moi parmi les miens; mais l'intérieur genevois était plus enjoué et comme réchauffé par le rayon de jeunesse et de beauté qui brillait dans les yeux d'Adélaïde et de Rosa. Leur mère était comme ravie dans une béatitude religieuse en regardant Paule et en pensant au bonheur d'Henri. Paule était paisible comme l'innocence, confiante comme la droiture : elle avait peu d'expansions vives; mais dans chaque mot, dans chaque regard à son fiancé, à ses parens et à ses sœurs, il y avait comme un intarissable foyer de dévouement et d'admiration.

Les trois jeunes filles avaient été liées dès l'enfance, elles se tutoyaient et se servaient mutuellement. Toutes trois aimaient Mlle Juste, et, bien que Paule lui eût donné tort dans ses différends avec Alida, on sentait bien qu'elle la chérissait davantage. Alida était-elle aimée de ces trois jeunes filles? Évidemment Paule la savait malheureuse et l'aimait naïvement pour la consoler. Quant aux demoiselles Obernay, elles s'efforçaient d'avoir de la sympathie pour elle, et toutes deux l'entouraient d'égards et de soins; mais Alida ne les encourageait nullement, et répondait à leurs timides avances avec une grâce froide et un peu railleuse. Elle les traitait

tout bas de femmes savantes, la petite Rosa étant déjà, selon elle, infatuée de pédantisme.

— Cela ne paraît pourtant pas du tout, lui dis-je : l'enfant est ravissante,... et Adélaïde me paraît une excellente personne.

— Oh! j'étais bien sûre que vous auriez de l'indulgence pour ces beaux yeux-là! reprit avec humeur Alida.

Je n'osai lui répondre : l'état de tension nerveuse où je la voyais me faisait craindre qu'elle ne se trahît.

D'autres jeunes filles, des cousines, des amies arrivèrent avec leurs parens. On passa au jardin, qui, sans être grand, était fort beau, plein de fleurs et de grands arbres, avec une vue magnifique au bord de la terrasse. Les enfans demandèrent à jouer, et tout le monde s'en mêla, excepté les gens âgés et Alida, qui, assise à l'écart, me fit signe d'aller auprès d'elle. Je n'osai obéir. Juste me regardait, et Rosa, qui s'était beaucoup enhardie avec moi pendant le dîner, vint me prendre résolûment le bras, prétendant que tout le *jeune monde* devait jouer; son papa l'avait dit. J'essayai bien de me faire passer pour vieux; mais elle n'en tint aucun compte. Son frère ouvrait la partie de barres, et il était mon aîné. Elle me réclamait dans son camp, parce que Henri était dans le camp opposé et que je devais courir aussi bien que lui. Henri m'appela aussi, il fallut ôter mon habit et me mettre en nage. Adélaïde courait après moi avec la rapidité d'une flèche. J'avais peine à échapper à cette jeune Atalante, et je m'étonnais de tant de force unie à tant de souplesse et de grâce. Elle riait, la belle fille; elle montrait ses dents éblouissantes. Confiante au milieu des siens, elle oubliait le tourment des regards; elle était heureuse, elle était enfant, elle resplendissait aux feux du soleil couchant, comme ces roses que la pourpre du soir fait paraître embrasées.

Je ne la voyais pourtant qu'avec des yeux de frère. Le ciel m'est témoin que je ne songeais qu'à m'échapper de ce tourbillon de courses, de cris et de rires, pour aller rejoindre Alida. Quand, par des miracles d'obstination et de ruse, j'en fus venu à bout, je la trouvai sombre et dédaigneuse. Elle était révoltée de ma faiblesse, de mon enfantillage; elle voulait me parler, et je n'avais pas su faire un effort pour quitter ces jeux imbéciles et pour venir à elle! J'étais lâche, je craignais les propos, ou j'étais déjà charmé par les dix-huit ans et les joues roses d'Adélaïde. Enfin elle était indignée, elle était jalouse; elle maudissait ce jour, qu'elle avait attendu avec tant d'ardeur comme le plus beau de sa vie.

J'étais désespéré de ne pouvoir la consoler; mais M. de Valvèdre venait d'arriver, et je n'osais dire un mot, le sentant là. Il me semblait qu'il entendait mes paroles avant que mes lèvres leur eussent

livré passage. Alida, plus hardie et comme dédaigneuse du péril, me reprochait d'être trop jeune, de manquer de présence d'esprit et d'être plus compromettant par ma terreur que je ne le serais avec de l'audace. Je rougissais de mon inexpérience, je fis de grands efforts pour m'en corriger. Tout le reste de la soirée, je réussis à paraître très enjoué; alors Alida me trouva trop gai.

On le voit, nous étions condamnés à nous réunir dans les circonstances les plus pénibles et les plus irritantes. Le soir, retiré dans ma chambre, je lui écrivis :

« Vous êtes mécontente de moi, et vous me l'avez témoigné avec colère. Pauvre ange, tu souffres! et j'en suis la cause! Tu maudis ce jour tant désiré qui ne nous a pas seulement donné un instant de sécurité pour lire dans les yeux l'un de l'autre! Me voilà éperdu, furieux contre moi-même et ne sachant que faire pour éviter ces angoisses et ces impatiences qui me dévorent aussi, mais que je subirais avec résignation, si je pouvais les assumer sur moi seul. Je suis trop jeune, dis-tu! Eh bien! pardonne à mon inexpérience, et tiens-moi compte de la candeur et de la nouveauté de mes émotions. Va, la jeunesse est une force et un appui dans les grandes choses. Tu verras si, dans des périls d'un autre genre, je suis au-dessous de ton rêve. Faut-il t'arracher violemment à tous les liens qui pèsent sur toi? faut-il braver l'univers et m'emparer de ta destinée à tout prix? Je suis prêt, dis un mot. Je peux tout briser autour de nous deux... Mais tu ne le veux pas, tu m'ordonnes d'attendre, de me soumettre à des épreuves contre lesquelles se révolte la franchise de mon âge! Quel plus grand sacrifice pouvais-je te faire? Je fais de mon mieux. Prends donc pitié de moi, cruelle! et toi aussi, prends donc patience!

« Pourquoi envenimer ces douleurs par ton injustice? pourquoi me dire qu'Adélaïde... Non! je ne veux pas me souvenir de ce que vous m'avez dit. C'était insensé, c'était inique! Une autre que toi! mais existe-t-il donc d'autres femmes sur la terre? Laissons cette folie et n'y reviens jamais. Parlons d'une circonstance qui m'a bien autrement frappé. Tes deux enfans vont demeurer ici... Et toi, que vas-tu faire? Cette résolution de ton mari ne va-t-elle pas modifier ta vie? Comptes-tu retourner dans cette solitude de Valvèdre, où j'aurais si peu le droit de vivre auprès de toi, sous les regards de tes voisins provinciaux, et entourée de gens qui tiendront note de toutes tes démarches? Tu avais parlé d'aller dans quelque grande ville... Songe donc! tu le peux à présent. Dis, quand pars-tu? où allons-nous? Je ne peux pas admettre que tu hésites. Réponds, mon âme, réponds! Un mot, et je supporte tout ce que tu voudras pour sauver les apparences, ou plutôt, non, je pars demain soir. Je me

dis rappelé par mes parens, je me soustrais à toutes ces misérables dissimulations qui t'exaspèrent autant que moi, je cours t'attendre où tu voudras. Ah! viens! fuyons! ma vie t'appartient. »

La journée du lendemain s'écoula sans que je pusse lui glisser ma lettre. Quoi que m'en eût dit Mme de Valvèdre, je n'osais trop me confier à la Bianca, qui me semblait bien jeune et bien éveillée pour ce rôle de dépositaire du plus grand secret de ma vie. D'ailleurs Juste de Valvèdre faisait si bonne garde que j'en perdais l'esprit.

Je ne raconterai pas la cérémonie du mariage protestant. Le temple était si près de la maison qu'on s'y rendit à pied sous les yeux des deux villes, ameutées en quelque sorte pour voir l'agréable mariée, mais surtout la belle Adélaïde dans sa fraîche et pudique toilette. Elle donnait le bras à M. de Valvèdre, dont la considération semblait mieux que tout autre porte-respect la protéger contre les brutalités de l'admiration. Néanmoins elle était froissée de cette curiosité outrageante des foules, et marchait triste, les yeux baissés, belle dans sa fierté souffrante comme une reine qu'on traînerait au supplice.

Après elle, Alida était aussi un objet d'émotion. Sa beauté n'était pas frappante au premier abord; mais le charme en était si profond qu'on l'admirait surtout après qu'elle avait passé. J'entendis faire des comparaisons, des réflexions plus ou moins niaises. Il me sembla qu'il s'y mêlait des suspicions sur sa conduite. J'eus envie de chercher prétexte à une querelle; mais à Genève, si on est très petite ville, on est généralement bon, et ma colère eût été ridicule.

Le soir, il y eut un petit bal composé d'environ cinquante personnes qui formaient la parenté et l'intimité des deux familles. Alida parut avec une toilette exquise, et sur ma prière elle dansa. Sa grâce indolente fit son effet magique; on se pressa autour d'elle, les jeunes gens se la disputèrent et se montrèrent d'autant plus enfiévrés qu'elle paraissait moins se soucier d'aucun d'eux en particulier. J'avais espéré que la danse me permettrait de lui parler. Ce fut le contraire qui arriva, et à mon tour je pris de l'humeur contre elle. Je l'observai en boudant, très disposé à lui chercher noise, si je surprenais la moindre nuance de coquetterie. Ce fut impossible : elle ne voulait plaire à personne; mais elle sentait, elle savait qu'elle charmait tous les hommes, et il y avait dans son indifférence je ne sais quel air de souveraineté blasée, mais toujours absolue, qui m'irrita. Je trouvai qu'elle parlait à ces jeunes gens, non comme s'ils eussent eu des droits sur elle, mais comme si elle en avait eu sur eux, et c'était, à mon gré, leur faire trop d'honneur. Elle avait le grand aplomb des femmes du monde, et je crus retrouver, dans ses regards à des étrangers, cette prise de possession qui avait bouleversé et ravi mon âme.

Certes, auprès d'elle, Adélaïde et ses jeunes amies étaient de simples bourgeoises, très ignorantes de l'empire de leurs charmes et très incapables, malgré l'éclat de leur jeunesse, de lui disputer la plus humble conquête; mais qu'il y avait de pudeur dans leur modestie, et comme leur extrême politesse était une sauve-garde contre la familiarité! Une petite circonstance me fit insister en moi-même sur cette remarque. Alida, en se levant, laissa tomber son éventail; dix admirateurs se précipitèrent pour le ramasser. Pour un peu, on se fût battu; elle le prit de la main triomphante qui le lui présentait, sans aucune parole de remercîment, sans même un sourire de convention, et comme si elle était trop maîtresse des volontés de cet inconnu pour lui savoir le moindre gré de son esclavage. C'était un bon petit provincial qui parut heureux d'une telle familiarité. En fait, c'était de sa part une bêtise; en théorie, il avait pourtant raison. Quand une femme dispose d'un homme jusqu'au dédain, elle le provoque plus qu'elle ne l'éloigne, et quoi qu'on en puisse dire, il y a toujours un peu d'encouragement au fond de ces *mépriseries* royales.

Pour me venger du secret dépit que j'éprouvais, je cherchai quel service je pourrais rendre à Adélaïde, qui dansait près de moi. Je vis qu'elle avait failli tomber en glissant sur des feuilles de rose qui s'étaient détachées de son bouquet, et, comme elle revenait à sa place, je les enlevai vite et adroitement. Elle parut s'étonner un peu d'un si beau zèle, et cet étonnement même était une impression de pudeur. Je ne la regardais pas, craignant d'avoir l'air de mendier un remercîment; mais elle me l'adressa un instant après, quand la figure de la contredanse la replaça près de moi. — Vous m'avez préservée d'une chute, me dit-elle tout haut en souriant; vous êtes toujours bon pour moi, comme *jadis!*

Bon pour elle! c'était trop de reconnaissance à coup sûr, et cela pouvait amener une déclaration de la part d'un impertinent; mais il eût fallu l'être jusqu'à l'imbécillité pour ne pas sentir dans l'extrême politesse de cette chaste fille un doute d'elle-même qui imposait aux autres un respect sans bornes.

Je n'attendis pas la fin du bal. J'y souffrais trop. Comme j'allais gagner ma petite chambre, Valvèdre se trouva devant moi et me fit signe de le suivre à l'écart. — Voici l'explication, pensai-je : qu'il se décide donc enfin à me chercher querelle, ce mystérieux personnage! Ce sera me soulager d'une montagne qui m'étouffe! — Mais il s'agissait de bien autre chose. — Il est arrivé ici tantôt, me dit-il, des parens de Lausanne sur lesquels on ne comptait plus. On est forcé de leur donner l'hospitalité et de disposer de votre chambre. Ce sont deux vieillards, et vous leur cédez naturellement la place; mais on

ne veut pas vous envoyer à l'auberge, on vous confie à moi. J'ai mon pied à terre dans la ville, tout près d'ici; voulez-vous me permettre d'être votre hôte?

Je remerciai et j'acceptai résolûment. — S'il veut se réserver une explication chez lui, me disais-je, à la bonne heure! j'aime mieux cela.

Il appela son domestique, qui enleva mon mince bagage, et lui-même me prit le bras pour me conduire à son domicile. C'était une maison du voisinage, où il me fit traverser plusieurs pièces encombrées de caisses et d'instrumens étranges, quelques-uns d'une grande dimension et qui brillaient vaguement dans l'obscurité, d'un éclat vitreux ou métallique. — C'est mon attirail de *docteur ès-sciences*, me dit-il en riant. Cela ressemble assez à un laboratoire d'alchimiste, n'est-ce pas? Vous comprenez, ajouta-t-il d'un ton indéfinissable, que Mme de Valvèdre n'aime pas cette habitation, et qu'elle préfère l'agréable hospitalité des Obernay? Mais vous dormirez ici fort tranquille. Voici la porte de votre chambre, et voici la clé de la maison, car le bal n'est pas fini là-bas, et si vous vouliez y retourner...

— Pourquoi y retournerais-je? répondis-je, affectant l'indifférence; je n'aime pas le bal, moi!

— N'y a-t-il donc personne dans ce bal qui vous intéresse?

— Tous les Obernay m'intéressent; mais le bal est la plus maussade manière de jouir de la société des gens qu'on aime.

— Eh! pas toujours! Il donne une certaine animation... Quand j'étais jeune, je ne haïssais pas ce bruit-là.

— C'est que vous avez eu l'esprit d'être jeune, monsieur de Valvèdre. A présent, on ne l'a plus. On est vieux à vingt ans.

— Je n'en crois rien, dit-il en allumant son cigare, car il m'avait suivi dans la chambre qui m'était destinée, comme pour s'assurer que rien n'y manquait à mon bien-être. Je crois que c'est une prétention!

— De ma part? répondis-je, un peu blessé de la leçon.

— Peut-être aussi de votre part, et sans que vous soyez pour cela coupable ou ridicule. C'est une mode, et la jeunesse ne peut se soustraire à son empire. Elle s'y soumet de bonne foi, parce que la plus nouvelle mode lui paraît toujours la meilleure; mais si vous m'en croyez, vous examinerez un peu sérieusement les dangers de celle-ci, et vous ne vous y laisserez pas trop prendre.

Son accent avait tant de douceur et de bonté que je cessai de croire à un piége tendu par sa suspicion à mon inexpérience, et, retombant sous le charme, j'éprouvai plus que jamais tout d'un coup le besoin de lui ouvrir mon cœur. Il y avait là quelque chose

d'horrible dont je ne saurais même aujourd'hui me rendre compte. Je souhaitais son estime, et je courais au-devant de son affection sans pouvoir renoncer à lui infliger le plus amer des outrages!

Il me dit encore quelques paroles qui furent comme un trait de lumière sur le fond de sa pensée. Il me sembla qu'en m'invitant à retourner au bal, c'est-à-dire à être jeune, naïf et croyant, il essayait de savoir quelle impression Adélaïde avait faite sur moi et si j'étais capable d'aimer, car le nom de cette charmante fille arriva, je ne me rappelle plus comment, sur ses lèvres.

Je fis d'elle le plus grand éloge, autant pour paraître libre de cœur et d'esprit vis-à-vis de sa femme que pour voir s'il éprouvait quelque secrète douleur à propos de sa fille adoptive. Que n'aurais-je pas donné pour découvrir qu'il l'aimait à l'insu de lui-même, et que l'infidélité d'Alida ne troublerait pas la paix de son âme généreuse! Mais s'il aimait Adélaïde, c'était avec un désintéressement si vrai, ou avec une si héroïque abnégation, que je ne pus saisir aucun trouble dans ses yeux ni dans ses paroles.

— Je n'ajoute rien à vos éloges, dit-il, et si vous la connaissiez comme moi, qui l'ai vue naître, vous sauriez que rien ne peut exprimer la droiture et la bonté de cette âme-là. Heureux l'homme qui sera digne d'être son compagnon et son appui dans la vie! C'est un si grand honneur et une si grande félicité à envisager, que celui-là devra y travailler sérieusement, et n'aura jamais le droit de se dire sceptique ou désenchanté.

— Monsieur de Valvèdre, m'écriai-je involontairement, vous semblez me dire que je pourrais aspirer...

— A conquérir sa confiance? Non, je ne puis dire cela, je n'en sais rien. Elle vous connaît encore trop peu, et nul ne peut lire dans l'avenir; mais vous n'ignorez pas que, dans le cas où cela arriverait, vos parens et les siens s'en réjouiraient beaucoup?

— Henri ne s'en réjouirait peut-être pas! répondis-je.

— Henri? lui qui vous aime si ardemment? Prenez garde d'être ingrat, mon cher enfant!

— Non, non! ne me croyez pas ingrat! Je sais qu'il m'aime, je le sais d'autant plus qu'il m'aime en dépit de nos différences d'opinions et de caractères; mais ces différences, qu'il me pardonne pour son compte, le feraient beaucoup réfléchir, s'il s'agissait de me confier le sort d'une de ses sœurs.

— Quelles sont donc ces différences? Il ne me les a pas signalées en me parlant de vous avec effusion. Voyons! répugnez-vous à me les dire? Je suis l'ami de la famille Obernay, et il y a eu, dans la vôtre, un homme que j'aimais et respectais infiniment. Je ne parle pas de votre père, qui mérite également ces sentimens-là, mais que

j'ai fort peu connu; je parle de votre oncle Antonin, un savant à qui je dois les premières et les meilleures notions de ma vie intellectuelle et morale. Il y avait, entre lui et moi, à peu près la même distance d'âge qui existe aujourd'hui entre vous et moi. Vous voyez que j'ai le droit de vous porter un vif intérêt, et que j'aimerais à m'acquitter envers sa mémoire en devenant votre conseil et votre ami comme il était le mien. Parlez-moi donc à cœur ouvert et dites-moi ce que le brave Henri Obernay vous reproche.

Je fus sur le point de m'épancher dans le sein de Valvèdre comme un enfant qui se confesse, et non plus comme un orgueilleux qui se défend. Pourquoi ne cédai-je point à un salutaire entraînement? Il eût probablement arraché de ma poitrine, sans le savoir et par la seule puissance de sa haute moralité, le trait empoisonné qui devait se tourner contre lui; mais je chérissais trop ma blessure et j'eus peur de la voir fermer. J'éprouvais aussi une horreur instinctive d'un pareil épanchement avec celui dont j'étais le rival. Il fallait être résolu à ne plus l'être, ou devenir le dernier des hypocrites. J'éludai l'explication.

— Henri me reproche précisément, lui répondis-je, le scepticisme, cette maladie de l'âme dont vous voulez me guérir; mais ceci nous mènerait trop loin ce soir, et si vous le permettez, nous en causerons une autre fois.

— Allons, dit-il, je vois que vous avez envie de retourner au bal, et peut-être sera-ce un meilleur remède à vos ennuis que tous mes raisonnemens. Un seul mot avant que je vous donne le bonsoir... Pourquoi m'avez-vous dit, à notre première rencontre, que vous étiez comédien?

— Pour me sauver d'une sotte honte! Vous m'aviez surpris parlant tout seul.

— Et puis, en voyage, on aime à mystifier les passans, n'est-il pas vrai?

— Oui! on fait l'agréable vis-à-vis de soi-même, on se croit fort spirituel, et on s'aperçoit tout d'un coup que l'on n'est qu'un impertinent de mauvais goût en présence d'un homme de mérite.

— Allons, allons, reprit en riant Valvèdre, le pauvre homme de mérite vous pardonne de tout son cœur et ne racontera rien de ceci à la bonne Adélaïde.

J'étais fort embarrassé de mon rôle, et par momens je me persuadais, malgré la liberté d'esprit de M. de Valvèdre, que s'il avait en dépit de lui-même quelque velléité de jalousie, c'était bien plus à propos d'Adélaïde qu'à propos de sa femme. Je me maudissais donc d'être toujours dans la nécessité de le faire souffrir. Pourtant je me rappelais les premières paroles qu'il m'avait dites au Simplon:

« J'ai beaucoup aimé une femme qui est morte. » Il aimait donc en souvenir, et c'est là qu'il puisait sans doute la force de n'être ni jaloux de sa femme, ni épris d'une autre.

Quoi qu'il en soit, je voulus au moins le délivrer d'un trouble possible, en lui disant que je me trouvais encore trop jeune pour songer au mariage, et que si je venais à y songer, ce serait lorsque Rosa serait en âge de quitter sa poupée. — Rosa! répondit-il avec quelque vivacité. Eh mais! oui... vos âges s'accorderont peut-être mieux alors! Je la connais autant que l'autre, et c'est un trésor aussi que cette enfant-là. Mais partez donc et faites danser mon petit diable rose. Allons, allons! vous n'êtes pas encore aussi vieux que vous le prétendiez!

Il me tendit la main, cette main loyale qui brûlait la mienne, et je m'enfuis comme un coupable, pendant qu'il disparaissait au milieu de ses télescopes et de ses alambics.

VI.

Je retournai chez les Obernay. On dansait encore; mais Alida, secrètement blessée de mon départ, s'était retirée. Le jardin était illuminé; on s'y promenait par groupes dans l'intervalle des contredanses et des valses. Il n'y avait aucun moyen de nouer un mystère quelconque dans cette fête modeste, pleine de bonhomie et d'honnête abandon. Je ne vis pas reparaître Valvèdre, et j'affectai devant Mlle Juste, qui tenait bon jusqu'à la fin, beaucoup de gaieté et de liberté d'esprit. On proposa un cotillon, et les jeunes filles décidèrent que tout le monde en serait. J'allai inviter Mlle Juste, Henri ayant invité sa mère.

— Quoi! me dit en souriant la vieille fille, vous voulez que je danse aussi, moi? Eh bien! soit. Je ferai avec vous une fois le tour de la salle, après quoi je serai libre de me faire remplacer par une danseuse dont je vais m'assurer d'avance.

Je ne pus voir à qui elle s'adressait; il y avait un peu de confusion pour prendre place. Je me trouvai avec elle vis-à-vis de M. Obernay père et d'Adélaïde. Quand ils eurent ouvert la figure, les deux graves personnages se firent signe et s'éclipsèrent. Je devenais le cavalier d'Adélaïde, avec laquelle je n'avais pas osé danser sous les yeux d'Alida, et qui me tendit sa belle main avec confiance. Elle n'y entendait certes pas malice; mais Mlle Juste savait bien ce qu'elle faisait. Elle parlait bas au père Obernay en nous regardant d'un air moitié bienveillant, moitié railleur. La figure candide du vieillard semblait lui répondre : Vous croyez? Moi, je n'en sais rien, mais ce n'est pas impossible.

Oui, je l'ai su plus tard, ils parlaient du mariage autrefois vaguement projeté avec mes parens. Juste, sans rien savoir de mon amour pour Alida, pressentait quelque charme déjà jeté sur moi par l'enchanteresse, et elle s'efforçait de le faire échouer en me rapprochant de ma fiancée. Ma fiancée! cette splendide et parfaite créature eût pu être à moi! Et moi je préférais à une vie excellente et à de célestes félicités les orages de la passion et le désastre de mon existence! Je me disais cela en tenant sa main dans la mienne, en affrontant les magnificences de son divin sourire, en contemplant les perfections de tout son être pudique et suave! Et j'étais fier de moi, parce qu'elle n'éveillait en moi aucun instinct, aucun germe d'infidélité envers ma dangereuse et terrible souveraine! Ah! si elle eût pu lire dans mon âme, celle qui la possédait si entièrement! Mais elle y lisait à contre-sens, et son œil irrité me condamnait au moment de mon plus pur triomphe sur moi-même, car elle était là, cette magicienne haletante et jalouse, elle m'épiait d'un œil troublé par la fièvre. Quelle victoire pour Juste, si elle eût pu le deviner!

L'appartement de Mme de Valvèdre était au-dessus de la salle où l'on dansait. D'un cabinet de toilette en entre-sol, on pouvait voir tout ce qui se passait en bas par une rosace masquée de guirlandes. Alida avait voulu jeter machinalement un dernier regard sur la petite fête; elle avait écarté le feuillage, et, me voyant là, elle était restée clouée à sa place. Et moi, me sentant sous les yeux de Juste, je croyais être un grand diplomate et servir habilement la cause de mon amour en m'occupant d'Adélaïde et en jouant le rôle d'un petit jeune homme enivré de mouvement et de gaieté!

Aussi le lendemain, quand j'eus réussi à faire tenir ma lettre à Mme de Valvèdre, je reçus une réponse foudroyante. Elle brisait tout, elle me rendait ma liberté. Dans la matinée, Juste et Paule avaient parlé devant elle de mon union projetée avec Adélaïde et d'une récente lettre de ma mère à Mme Obernay, où ce désir était délicatement exprimé. « Je ne savais rien de tout cela, disait Alida, vous me l'aviez laissé ignorer. En apprenant que votre voyage en Suisse n'avait pas eu d'autre but que la poursuite de ce mariage, et en voyant de mes propres yeux, cette nuit, combien vous étiez ravi de la beauté de votre future, je me suis expliqué votre conduite depuis trois jours. Dès que vous êtes entré dans cette maison, dès que vous avez vu celle qu'on vous destinait, votre manière d'être avec moi a entièrement changé. Vous n'avez pas su trouver un instant pour me parler en secret, vous n'avez pas pu inventer le plus petit expédient, vous qui savez si bien pénétrer dans les forteresses par-dessus les murs, quand le désir vient en aide à votre génie. Vous avez été vaincu par l'éclat de la jeunesse, et moi j'ai pâli, j'ai disparu

comme une étoile de la nuit devant le soleil levant. C'est tout simple. Enfant, je ne vous en veux pas; mais pourquoi manquer de franchise? Pourquoi m'avoir fait souffrir mille tortures? Pourquoi, sachant que je haïssais à bon droit certaine vieille fille, l'avoir traitée avec une vénération ridicule? N'avez-vous pas senti déjà des mouvemens de malveillance, presque d'aversion, contre la malheureuse Alida? Il me semble que dans un moment, l'unique moment où vos regards sinon vos paroles pouvaient me rassurer, vous m'avez fait entendre que j'étais selon vous une mauvaise mère? Oui, oui, on vous avait déjà dit cela, que je préférais mon bel Edmond à mon pauvre Paul, que celui-ci était une victime de ma partialité, de mon injustice : c'est le thème favori de Mlle Juste, et elle avait bien réussi à le persuader à mon mari, qui m'estime; elle a dû réussir plus vite à le prouver à mon amant, qui ne m'estime pas!

« Allons! il faut se placer au-dessus de ces misères! Il faut que je dédaigne tout cela, et que je vous apprenne que si je suis une personne odieuse, au moins j'ai la fierté qui convient à ma situation. Épargnez-vous de vains mensonges; vous aimez Adélaïde et vous serez son mari, je vais vous y aider de tout mon pouvoir. Renvoyez-moi mes lettres et reprenez les vôtres. Je vous pardonne de tout mon cœur comme on doit pardonner aux enfans. J'aurai plus de peine à m'absoudre moi-même de ma folie et de ma crédulité. »

Ainsi ce n'était pas assez de la situation terrible où nous nous trouvions vis-à-vis de la famille et de la société : il fallait que le désespoir, la jalousie et la colère missent en cendres nos pauvres cœurs déjà battus en ruines!

Je fus pris d'un accès de rage contre la destinée, contre Alida et contre moi-même. J'allai faire mes adieux à la famille Obernay, et je repartis pour mon prétendu voyage d'agrément; mais je m'arrêtai à deux lieues de Genève, en proie à une terreur douloureuse. Je n'avais pas pris congé de Mme de Valvèdre; elle était sortie quand j'étais allé faire mes adieux. En rentrant et en apprenant ma brusque résolution, elle était bien femme à se trahir; mon départ, au lieu de la sauver, pouvait la perdre... Je revins sur mes pas, incapable d'ailleurs de supporter la pensée de ses souffrances. Je feignis d'avoir oublié quelque chose chez Obernay, et j'y arrivai avant qu'Alida fût rentrée. Où donc était-elle depuis le matin? Adélaïde et Rosa étaient seules à la maison. Je me hasardai à leur demander si Mme de Valvèdre avait aussi quitté Genève. Je regrettais de ne l'avoir pas saluée. Adélaïde me répondit avec une sainte tranquillité que Mme de Valvèdre était à la chapelle catholique au bas de la rue. Et comme elle prenait mon trouble pour de la surprise, elle ajouta : Est-ce que cela vous étonne? Elle est fervente papiste, et nous autres héréti-

ques, nous respectons toute sincérité. C'est demain, nous a-t-elle dit, l'anniversaire de la mort de sa mère, et elle se reproche de nous avoir fait cette nuit le sacrifice de danser. Elle veut s'en confesser, commander une messe, je crois... Enfin, si vous vouliez prendre congé d'elle, attendez-la.

— Non, répondis-je, vous voudrez bien lui exprimer mes regrets.

Les deux sœurs essayèrent de me retenir, pour causer, disaient-elles, une bonne surprise à Henri, qui allait rentrer. Adélaïde insista beaucoup; mais comme je ne cédai pas, et que, sans m'en vouloir, elle me dit amicalement adieu et gaiement bon voyage, je vis que cette simplicité de manières bienveillantes ne couvrait aucun regret déchirant.

Je fus à peine dehors que je me dirigeai vers la petite église. J'y entrai; elle était déserte. Je fis le tour de la nef; dans un coin obscur et froid, je vis, entre un confessionnal et l'angle de la muraille, une femme habillée de noir, agenouillée sur le pavé, et comme écrasée sous le poids d'une douleur extatique. Elle était couverte de tant de voiles que j'hésitai à la reconnaître. Enfin je devinai ses formes délicates sous le crêpe de son deuil, et je me hasardai à lui toucher le bras. Ce bras raidi et glacé ne sentit rien. Je me précipitai sur elle, je la soulevai, je l'entraînai. Elle se ranima faiblement et fit un effort pour me repousser. — Où me conduisez-vous? dit-elle avec égarement. — Je n'en sais rien! à l'air, au soleil! vous êtes mourante. — Ah! il fallait donc me laisser mourir!... j'étais si bien!

Je poussai au hasard une porte latérale qui se présenta devant moi, et je me trouvai dans une ruelle étroite et peu fréquentée. Je vis un jardin ouvert. Alida, sans savoir où elle était, put marcher jusque-là. Je la fis entrer dans ce jardin et s'asseoir sur un banc au soleil. Nous étions chez des inconnus, des maraîchers; les patrons étaient absens. Un journalier qui travaillait dans un carré de légumes nous regarda entrer, et, supposant que nous étions de la maison, il se remit à l'ouvrage sans plus s'occuper de nous.

Le hasard amenait donc enfin ce tête-à-tête impossible! Quand Alida se sentit ranimée par la chaleur, je la conduisis au bout de ce jardin assez profond, qui remontait la colline de la vieille ville, et je m'assis auprès d'elle sous un berceau de houblon.

Elle m'écouta longtemps sans rien dire, puis, me laissant prendre ses mains tièdes et tremblantes, elle s'avoua désarmée. — Je suis brisée, me dit-elle, et je vous écoute comme dans un rêve. J'ai prié et pleuré toute la journée, et je ne voulais reparaître devant mes enfans que quand Dieu m'aurait rendu la force de vivre; mais Dieu m'abandonne, il m'a écrasée de honte et de remords sans m'en-

voyer le vrai repentir qui inspire les bonnes résolutions. J'ai invoqué l'âme de ma mère, elle m'a répondu : Le repos n'est que dans la mort! J'ai senti le froid de la dernière heure, et, loin de m'en défendre, je m'y suis abandonnée avec une volupté amère. Il me semblait qu'en mourant là, aux pieds du Christ, non pas assez rachetée par ma foi, mais purifiée par ma douleur, j'aurais au moins le repos éternel, le néant pour refuge. Dieu n'a pas plus voulu de ma destruction que de mes pleurs. Il vous a amené là pour me forcer à aimer, à brûler, à souffrir encore. Eh bien! que sa volonté soit faite! Je suis moins effrayée de l'avenir depuis que je sais que je peux mourir de fatigue et de chagrin quand le fardeau sera trop lourd.

Alida était si saisissante et si belle dans son voluptueux accablement que je trouvai l'éloquence d'un cœur profondément ému pour la convaincre et la rappeler à la vie, à l'amour et à l'espérance. Elle me vit si navré de sa peine, qu'à son tour elle eut pitié de moi et se reprocha mes pleurs. Nous échangeâmes les sermens les plus enthousiastes d'être à jamais l'un à l'autre, quoi qu'il pût arriver de nous; mais en nous séparant qu'allions-nous faire? J'étais parti pour toutes les personnes que nous connaissions à Genève. L'heure avançait, on pouvait s'inquiéter de l'absence de Mme de Valvèdre et la chercher. — Rentrez, lui dis-je; je dois quitter cette ville où nous sommes entourés de dangers et d'amertumes. Je me tiendrai dans les environs, je m'y cacherai et je vous écrirai. Il faut absolument que nous trouvions le moyen de nous voir avec sécurité et d'arranger notre avenir d'une manière décisive.

— Écrivez à la Bianca, me dit-elle; j'aurai vos lettres plus vite que par la *poste restante*. Je resterai à Genève pour les recevoir, et de mon côté je réfléchirai à la possibilité de nous revoir bientôt.

Elle redescendit le jardin, et j'y restai après elle pour qu'on ne nous vît pas sortir ensemble. Au bout de dix minutes, j'allais me retirer, lorsque je m'entendis appeler à voix basse. Je tournai la tête, une petite porte venait de s'ouvrir derrière moi dans le mur. Personne ne paraissait, je n'avais pas reconnu la voix; on m'avait appelé par mon prénom. Était-ce Obernay? Je m'avançai et vis Moserwald, qui m'attirait vers lui par signes, d'un air de mystère.

Dès que je fus entré, il referma la porte derrière nous, et je me trouvai dans un autre enclos, désert, cultivé en prairie, ou plutôt abandonné à la végétation naturelle, où paissaient deux chèvres et une vache. Autour de cet enclos si négligé régnait une vigne en berceau soutenue par un treillage tout neuf à losanges serrées. C'est sous cet abri que Moserwald m'invitait à le suivre. Il mit le doigt sur ses lèvres et me conduisit sous l'auvent d'une sorte de masure située à l'un des bouts de l'enclos. Là il me parla ainsi :

— D'abord faites attention, mon cher! Tout ce qui se dit sous la treille peut être entendu à droite et à gauche à travers les murs, qui ne sont ni épais ni hauts. A gauche, vous avez le jardin de Manassé, un de mes pauvres coreligionnaires qui m'est tout dévoué; c'est là que vous étiez tout à l'heure avec *elle*, j'ai tout entendu! A droite, le mur est encore plus perfide, je l'ai fait amincir et percer d'ouvertures imperceptibles qui permettent de voir et d'entendre ce qui se passe dans le jardin des Obernay. Ici, entre les deux enclos, vous êtes chez moi. J'ai acheté ce lopin de terre pour être auprès d'*elle*, pour la regarder, pour l'écouter, pour surprendre ses secrets, s'il est possible. J'ai fait le guet pour rien tous ces jours-ci; mais aujourd'hui, en écoutant par hasard de l'autre côté, j'en ai appris plus que je ne voudrais en savoir. N'importe, c'est un fait accompli. Elle vous aime, je n'espère plus rien; mais je reste son ami et le vôtre. Je vous l'avais promis, je n'ai qu'une parole. Je vois que vous êtes grandement affligés et tourmentés tous les deux. Je serai, moi, votre providence. Restez caché ici, la baraque n'est pas belle, mais elle est assez propre en dedans. Je l'ai fait arranger en secret et sans bruit, sans que personne s'en soit douté, il y a déjà six mois, lorsque j'espérais qu'*elle* serait, un jour ou l'autre, touchée de mes soins, et qu'elle daignerait venir se reposer là... Il n'y faut plus songer! Elle y viendra pour vous. Allons, mon argent et mon savoir-faire ne seront pas tout à fait perdus, puisqu'ils serviront à son bonheur et au vôtre. Adieu, mon cher. Ne vous montrez pas, ne vous promenez pas le jour dans l'endroit découvert; on pourrait vous voir des maisons voisines. Écrivez des lettres d'amour tant que le soleil brille, ou ne prenez l'air que sous le berceau. A la nuit noire, vous pourrez vous risquer dans la campagne, qui commence à deux pas d'ici. Manassé va être à vos ordres. Il vous fera d'assez bonne cuisine, il renverra les ouvriers qui pourraient causer. Il portera vos lettres au besoin et les remettra avec une habileté sans pareille. Fiez-vous à lui; il me doit tout, et dans un instant il va savoir qu'il vous appartient pour trois jours. Trois jours, c'est bien assez pour se concerter, car je vois que vous cherchez le moyen de vous réunir. Cela finira par un enlèvement! je m'y attends bien. Prenez garde pourtant; ne faites rien sans me consulter. On peut assurer son bonheur sans perdre la position d'une femme. Ne soyez pas imprudent, conduisez-vous en homme d'honneur, ou bien, ma foi! je crois que je me mettrais contre vous, et que, malgré mon peu de goût pour les duels, il faudrait nous couper la gorge... Adieu, adieu, ne me remerciez pas! Ce que je fais, je le fais par égoïsme; c'est encore de l'amour! mais c'est de l'amour désespéré. Adieu!... Ah! à propos, il faut que je retire de là quelques papiers; entrons.

Abasourdi et irrésolu, je le suivis dans l'intérieur de ce hangar en ruines tout chargé de lierre et de joubarbes. Une petite construction neuve s'abritait sous cette carapace et s'ouvrait de l'autre côté du jardin sur un étroit parterre éblouissant de roses. L'appartement mystérieux se composait de trois petites pièces d'un luxe inoui. — Tenez! dit Moserwald en me montrant, sur une console de rouge antique, une coupe d'or ciselée remplie jusqu'aux bords de perles fines très grosses, je laisse cela ici. C'est le collier que je lui destinais à sa première visite, et à chaque visite la coupe eût contenu quelque autre merveille; mais dans ce temps-là, vous savez, elle n'a pas seulement daigné voir ma figure!... N'importe, vous lui offrirez ces perles de ma part... Non, elle les refuserait; vous les lui donnerez comme venant de vous. Si elle les méprise, qu'elle en fasse un collier à son chien! Si elle n'en veut pas, qu'elle les sème dans les orties! Moi, je ne veux plus les voir, ces perles que j'avais choisies une à une dans les plus beaux apports du Levant. Non, non, cela me ferait mal de les regarder. Ce n'est pas là ce que je voulais retirer d'ici. C'est un paquet de brouillons de lettres que je voulais lui écrire. Il ne faut pas qu'elle les trouve et qu'elle s'en moque. Ah! voyez, le paquet est gros! Je lui écrivais tous les jours, quand elle était ici; mais quand il s'agissait de cacheter et d'envoyer, je n'osais plus. Je sentais que mon style était lourd, mon français incorrect... Que n'aurais-je pas donné pour savoir tourner cela comme vous le savez sans doute! Mais on ne me l'a point appris, et j'avais peur de la faire rire, moi qui me sentais tout en feu en écrivant. Allons! je remporte ma poésie, et je pars. Ne me parlez pas... Non, non! pas un mot, adieu. J'ai le cœur gros. Si vous m'empêchiez de me dévouer pour elle, je vous tuerais et je me tuerais ensuite... Ah! ceci me fait penser... Quand on a des rendez-vous avec une femme, il ne faut pas se laisser surprendre et assassiner. Voilà des pistolets dans leur boîte. Ils sont bons, allez! on les a faits pour moi, et aucun souverain n'en a de pareils... Écoutez! encore un mot! si vous voulez me voir, Manassé vous déguisera et vous conduira dans la soirée à mon hôtel. Il vous fera entrer sans que personne vous remarque. Fût-ce au milieu de la nuit, je vous recevrai. Vous aurez besoin de mes conseils, vous verrez! Adieu, adieu! soyez heureux, mais rendez-la heureuse.

Il me fut impossible d'interrompre ce flux de paroles où le grossier et le ridicule des détails étaient emportés par un souffle de passion exaltée et sincère. Il se déroba à mes refus, à mes remercîmens, à mes dénégations, dont au reste je sentais bien l'inutilité. Il tenait mon secret, et il fallait lui laisser exercer son dévouement ou craindre son dépit. Il me repoussa dans le casino, il m'enferma

dans le jardin, et je me soumis, et je l'aimai en dépit de tout, car il pleurait à chaudes larmes, et je pleurais aussi comme un enfant brisé par des émotions au-dessus de ses forces.

Quand j'eus repris un peu mes sens et résumé ma situation, j'eus horreur de ma faiblesse. — Non certes, m'écriai-je intérieurement, je n'attirerai pas Alida dans ce lieu où son image a été profanée par des espérances outrageantes. Elle ne verrait qu'avec dégoût ce luxe et ces présens que lui destinait un amour indigne d'elle. Et moi-même je souffre ici comme dans un air malsain chargé d'idées révoltantes. Je n'écrirai pas d'ici à Alida, je sortirai ce soir de ce refuge impur pour n'y jamais rentrer!

La nuit approchait. Dès qu'elle fut sombre, je priai Manassé, qui était venu prendre mes ordres, de me conduire chez Moserwald; mais Moserwald arrivait au même instant pour s'informer de moi, et nous rentrâmes ensemble dans le casino, où, sur l'ordre de son maître, Manassé nous servit un repas très recherché.

— Mangeons d'abord, disait Moserwald. Je ne serais pas rentré ici au risque d'y rencontrer une personne qui ne doit pas m'y voir; mais puisque vous me dites qu'elle n'y viendra pas, et puisque vous vouliez venir me parler, nous serons plus tranquilles ici que chez moi. Vous n'aviez pas pensé à dîner, je m'en doutais. Moi, je n'y songeais que pour vous, mais voilà que je me sens tout à coup grand'faim. J'ai tant pleuré! Je vois qu'on a raison de le dire : les larmes creusent l'estomac.

Il mangea comme quatre, après quoi, les vins d'Espagne aidant à la digestion de ses pensées, il me dit naïvement : — Mon cher, vous me croirez si vous voulez; mais depuis six mois voici le premier repas que je fais. Vous avez bien vu qu'à Saint-Pierre je n'avais pas d'appétit. Outre ma mélancolie habituelle, j'avais l'amour en tête. Eh bien! la secousse d'aujourd'hui m'a guéri le corps en m'apaisant l'imagination. Vrai, je me sens tout autre, et l'idée que je fais enfin quelque chose de bon et de grand me relève au-dessus de ma vie ordinaire. N'en riez pas! En feriez-vous autant à ma place? Ce n'est pas sûr!.. Vous autres beaux-esprits, vous avez pour vous l'éloquence. Cela doit user le cœur à la longue!... Mais nous voilà seuls. Manassé ne reviendra pas sans que je le sonne, car, vous voyez, il y a là un cordon qui glisse sous les treilles et qui aboutit à sa maisonnette, dans l'enclos voisin. Parlez : que vouliez-vous me dire? et pourquoi prétendez-vous que Mme de Valvèdre ne peut pas venir ici?

Je le lui expliquai sans détour. Il m'écouta avec toute l'attention possible, comme s'il eût voulu s'aviser et s'instruire des délicatesses de l'amour; puis il reprit la parole : — Vous vous méprenez sur mes espérances, dit-il; je n'en avais pas!

— Vous n'en aviez pas, et vous faisiez décorer cette maisonnette, vous choisissiez une à une les plus belles perles d'Orient?...

— Je n'espérais rien de ces moyens-là, surtout depuis l'affaire de la bague. Faut-il vous répéter que pour moi je n'y voyais que des hommages désintéressés, des preuves de dévouement, la joie de procurer un petit plaisir féminin à une femme recherchée? Vous ne comprenez pas cela, vous! Vous vous êtes dit : Je mériterai et j'obtiendrai l'amour par mes talens et ma rhétorique. Moi, je n'ai pas de talens. Toute ma valeur est dans ma richesse. Chacun offre ce qu'il a, que diable! Je n'ai jamais eu la pensée d'acheter une femme de ce mérite; mais si par ma passion j'avais pu la convaincre, où eût été l'offense quand je serais venu mettre mes trésors sous ses pieds? Tous les jours, l'amour exprime sa reconnaissance par des dons, et quand un nabab offre des bouquets de pierreries, c'est comme si vous offriez un sonnet dans une poignée de fleurs des champs.

— Je vois, lui dis-je, que nous ne nous entendrons pas sur ce point. Admettez, si vous voulez, que j'ai un scrupule déraisonnable, mais sachez que ma répugnance est invincible. Jamais, je vous le déclare, Alida ne viendra ici.

— Vous êtes un ingrat! fit Moserwald en levant les épaules.

— Non, m'écriai-je, je ne veux pas être ingrat! Je vois que vous ne m'avez pas trompé en me disant qu'il y avait en vous des trésors de bonté. Ces trésors-là, je les accepte. Vous savez le secret de ma vie. Vous l'avez surpris, je n'ai donc pas eu le mérite de vous le confier, et pourtant je le sens en sûreté dans votre cœur. Vous voulez me conseiller dans l'emploi des moyens matériels qui peuvent assurer ou compromettre le bonheur et la dignité de la femme que j'aime? Je crois à votre expérience, vous connaissez mieux que moi la vie pratique. Je vous consulterai, et, si vous me conseillez bien, ma reconnaissance sera éternelle. Toutes mes répulsions pour certains côtés de votre nature seront vivement combattues et peut-être effacées en moi par l'amitié. Il en est déjà ainsi; oui, j'ai pour vous une réelle affection, j'estime en vous des qualités d'autant plus précieuses qu'elles sont natives et spontanées. Ne me demandez pas autre chose; ne cherchez jamais à me faire accepter des services d'une valeur vénale. Vous n'êtes que riche, dites-vous, et chacun offre ce qu'il peut! Vous vous calomniez : vous voyez bien que vous avez une valeur morale, et que c'est par là que vous avez conquis ma gratitude et mon affection.

Le pauvre Moserwald me serra dans ses bras en recommençant à pleurer. — J'ai donc enfin un ami! s'écria-t-il, un véritable ami, qui ne me coûte pas d'argent! Ma foi, c'est le premier, et ce sera le seul. Je connais assez l'humanité pour savoir cela. Eh bien! je

le garderai comme la prunelle de mes yeux, et vous, comme mon ami, prenez mon cœur, mon sang et mes entrailles. Nephtali Moserwald est à vous à la vie et à la mort.

Après ces effusions, où il trouva le moyen d'être comique et pathétique en même temps, il me déclara qu'il fallait parler raison sur le point capital, l'avenir de Mme de Valvèdre. Je lui racontai comment je m'étais lié à mon insu avec le mari, et, sans lui rien confier des orages de mon amour, je lui fis comprendre que des relations ordinaires protégées par l'hypocrisie des convenances étaient impossibles entre deux caractères entiers et passionnés. Il me fallait posséder l'âme d'Alida dans la solitude, j'étais incapable de ruser avec son mari et son entourage.

— Vous avez grand tort d'être ainsi, répondit Moserwald. C'est un puritanisme qui rendra toutes choses bien difficiles; mais si vous êtes cassant et maladroit, ce qu'il y a encore de plus habile, c'est de disparaître. Eh bien! cherchons les moyens. M. de Valvèdre est riche et sa femme n'a rien. Je me suis informé à de bonnes sources, et je sais des choses que vous ignorez probablement, car vous avez traité d'injurieux mon amour pour elle, et pourtant par le fait le vôtre lui sera plus nuisible. Savez-vous qu'on peut l'épouser, cette femme charmante, et que ma fortune me permettait d'y prétendre?

— L'épouser! Que dites-vous? Elle n'est donc pas mariée...

— Elle est catholique, Valvèdre est protestant, et ils se sont mariés selon le rite de la confession d'Augsbourg, qui admet le divorce. Bien que M. de Valvèdre soit, à ce qu'on dit, un grand philosophe, il n'a pas voulu faire acte de catholicité, et bien qu'Alida et sa mère fussent très orthodoxes, ce mariage était si beau pour une fille sans avoir, que l'on n'insista pas pour le faire ratifier par votre église et par les lois civiles qui confirment l'indissolubilité. On assure que Mme de Valvèdre s'est affectée plus tard de ce genre d'union qui ne lui paraissait pas assez légitime, mais que rien n'a pu décider son mari à se dénationaliser, civilement et religieusement parlant. Donc le jour où Valvèdre sera mécontent de sa femme, il pourra la répudier, qu'elle y consente ou non, et la laisser à peu près dans la misère. Ne jouez pas avec la situation, Francis! vous n'avez rien, et il y a dix ans que cette femme vit dans l'aisance. La misère tue l'amour!

— Elle ne connaîtra pas la misère; je travaillerai.

— Vous ne travaillerez pas de longtemps, vous êtes trop amoureux. L'amour emporte le génie, je le sais par expérience, moi qui n'avais qu'un gros bon sens, et qui suis pourtant devenu fou! Je n'ai pas fait une seule bonne affaire depuis que j'avais cette folie en tête. Heureusement j'en avais fait auparavant; mais revenons à

vous, et supposons, si vous voulez, que vous ferez, malgré l'amour, des vers magnifiques. Savez-vous ce que cela rapporte? Rien quand on n'est pas connu, et fort peu quand on est célèbre. Il arrive même très souvent que, pour commencer, il faut être son propre éditeur, sauf à vendre une demi-douzaine d'exemplaires. Croyez-moi, la poésie est un plaisir de prince. Ne songez à elle qu'à vos momens perdus. Je vous trouverai bien un emploi, mais il faudra s'en occuper et s'y tenir. Des chiffres, cela ne vous amusera pas, et si Alida s'ennuie dans la ville où vous vous fixerez!.. Je vous l'ai dit la première fois que je vous ai vu, vous devriez faire des affaires. Vous n'y entendez rien, mais cela s'apprend plus vite que le grec et le latin, et avec de bons conseils on peut arriver, pourvu qu'on n'ait pas de scrupules exagérés et des idées fausses sur le mécanisme social.

— Ne me parlez pas de cela, Moserwald! répondis-je avec vivacité. Vous passez pour un honnête homme, ne me dites rien des opérations qui vous ont enrichi. Laissez-moi croire que la source est pure. Je risquerais, ou de ne pas comprendre, ou de me trouver dans un désaccord terrible avec vous. D'ailleurs mon jugement là-dessus est fort inutile; il y a un premier et insurmontable obstacle, c'est que je n'ai pas le plus mince capital à risquer.

— Mais moi, je veux risquer pour vous... Je ne vous associerai qu'aux bénéfices!

— Laissons cela; c'est impossible!

— Vous ne m'aimez pas!

— Je veux vous aimer en dehors des questions d'intérêt, je vous l'ai dit. Faut-il s'expliquer?... Les causes et les circonstances de notre amitié sont exceptionnelles; ce qu'un ami ordinaire pourrait peut-être accepter de vous très naturellement, moi je dois le refuser.

— Oui, je comprends, vous vous dites que, par le fait, c'est à moi qu'Alida devrait son bien-être!... Alors n'en parlons plus; mais le diable m'emporte si je sais ce que vous allez devenir! Il faudrait, pour vous donner un bon conseil, savoir les dispositions du mari.

— Cela est impossible. L'homme est impénétrable.

— Impénétrable!... Bah! si je m'en mêlais!

— Vous?

— Eh bien! oui, moi, et sans paraître en aucune façon.

— Expliquez-vous.

— Il a bien confiance en quelqu'un, ce mari?

— Je n'en sais rien.

— Mais moi je le sais! Il ouvre quelquefois le verrou de sa cervelle pour votre ami Obernay... Je l'ai écouté parler, et comme il mêlait de la science à sa conversation, je n'ai pas bien compris;

mais il m'a paru un homme chagrin ou préoccupé. Cependant il n'a nommé personne. Il parlait peut-être d'une autre femme que la sienne : il est peut-être épris de cette merveilleuse Adélaïde...

— Ah! taisez-vous, Moserwald! la sœur d'Obernay! un homme marié!

— Un homme marié qui peut divorcer!

— C'est vrai, mon Dieu! Parlait-il de divorcer?

— Allons, je vois que la chose vous intéresse plus que moi, et au fait c'est vous seul qu'elle intéresse à présent. Si Alida avait eu le bon sens de m'aimer, je ne m'inquiétais guère de son mari, moi! Je lui faisais tout rompre, je lui assurais un sort quatre-vingt-dix fois plus beau que celui qu'elle a, et je l'épousais, car je suis libre et honnête homme! Vous voyez bien que mes pensées ne l'avilissaient pas; mais l'amour est fantasque, c'est vous qu'elle choisit : n'y pensons plus. Donc c'est à vous qu'il importe et qu'il appartient de fouiller dans le cœur et dans la conscience du mari. Ne quittez pas ce précieux casino, mon cher; mettez-vous souvent en embuscade au bout du mur, sous la tonnelle de charmille que vous voyez d'ici, et qui est la répétition de celle qui occupe l'angle du jardin Obernay. C'est là que j'ai fait pratiquer une fente bien masquée. Le mur n'est pas long, et lors même que les personnages se promènent d'un bout à l'autre en causant, on ne perd pas grand'chose quand on a l'oreille fine. Faites ce métier patiemment pendant cinq ou six fois vingt-quatre heures, s'il le faut, et je parie que vous saurez ce que vous voulez savoir.

— L'idée est ingénieuse à coup sûr, mais je n'en profiterai pas. Surprendre ainsi les secrets de la famille Obernay me semble une bassesse!

— Vous voilà encore avec vos exagérations! Il s'agit bien des Obernay! Si votre ami marie sa sœur avec Valvèdre, vous le saurez un peu plus tôt que les autres, voilà tout, et vous êtes bon, j'imagine, pour garder les secrets que vous surprendrez. Ce qui est d'une importance incalculable pour Alida, c'est de savoir si Valvèdre l'aime encore ou s'il en aime une autre. Dans le premier cas, il est jaloux, irrité, il se venge en brisant tout, et vos affaires vont mal : il faudra alors se creuser la tête pour en sortir. Dans le second cas, tout est sauvé, vous tenez le Valvèdre. Pressé de rompre sa chaîne, il fait à sa femme un sort très honorable, qu'elle pourra même discuter, et on se sépare sans aucun bruit, car si le divorce peut s'obtenir malgré la résistance de l'un des époux, il y a scandale dans ces cas-là, tandis que, par consentement mutuel, aucune des parties n'est déconsidérée. Valvèdre fera beaucoup de sacrifices à sa réputation. Ce sera l'affaire de sa femme de profiter de la circon-

stance. Alors vous l'épousez; vous n'êtes pas bien riches, mais vous avez le nécessaire, et il vous est permis de cultiver les lettres. Autrement...

J'interrompis Moserwald avec humeur. J'avais beau faire pour l'aimer, il trouvait toujours moyen de me blesser avec son positivisme. — Vous faites de ma passion, lui dis-je, une affaire d'intérêt. Vous m'en guéririez, si je vous laissais prendre de l'influence sur moi. Tenez, j'en suis fâché, tout ce que vous avez conseillé aujourd'hui est détestable. Je ne veux ni attirer Alida ici, ni accepter de vous les moyens de la faire vivre avec moi, ni écouter derrière les murs, — autant vaut écouter aux portes, — ni me préoccuper de la question d'argent, ni désirer un divorce qui me permettrait de faire un mariage avantageux. Je veux aimer, je veux croire, je veux rester sincère et enthousiaste. Je braverai donc la destinée, quelle qu'elle soit, puisqu'il n'y a pas de moyens irréprochables pour la soumettre.

— C'est fort bien, mon pauvre don Quichotte! répondit Moserwald en prenant son chapeau. Vous parlez à votre aise de risquer le tout pour le tout! Mais si vous aimez, vous réfléchirez avant de précipiter Alida dans la honte et dans le besoin. Je vous laisse, la nuit porte conseil, et vous passerez la nuit ici, car vous n'avez pas vos effets, et il faut bien me donner le temps de vous les faire tenir. Où sont-ils?

Je les avais laissés aux environs de Genève, dans une auberge de village que je lui indiquai. — Vous les aurez demain matin, me dit-il, et si vous voulez partir pour le royaume de l'inconnu, vous partirez; mais le dieu d'amour vous inspirera auparavant quelque chose de plus raisonnable et surtout de plus délicat. Demain soir, je reviendrai voir si vous y êtes encore et dîner avec vous,... si toutefois vous êtes seul.

J'écrivis à Mme de Valvèdre le résumé de tout ce qui s'était passé, comme quoi je me trouvais tout près d'elle et pouvant l'apercevoir, si elle se promenait dans le jardin. Je dormis quelques heures, et dès le matin je lui fis tenir ma lettre par l'adroit et dévoué Manassé, qui me rapporta la réponse, ainsi que mon sac de voyage. « Restez où vous êtes, me disait Mme de Valvèdre; j'ai confiance en ce Moserwald, et il ne me répugne pas d'aller dans ce jardin. Faites que celui qui donne vis-à-vis de la chapelle soit ouvert, et ne bougez pas de la journée. »

A trois heures de l'après-midi, elle se glissa dans mon enclos. J'hésitais à la faire entrer dans le pavillon. Elle se moqua de mes scrupules. — Comment voulez-vous, me dit-elle, que je m'offense des projets de mariage de ce Moserwald? Il voulait gagner mon

cœur à force de bagues et de colliers! Il raisonnait à son point de vue, qui n'est pas le nôtre. Un juif est un animal *sui generis*, comme dirait M. de Valvèdre; il n'y a pas à discuter avec ces êtres-là, et rien de leur part ne peut nous atteindre.

— Vous détestez les juifs à ce point? lui dis-je.

— Non, pas du tout! je les méprise!

Je fus choqué de ce parti-pris inique à tant d'égards, j'y vis une preuve de plus de ce levain d'amertume et d'injustice réelle qui était dans le caractère d'Alida; mais ce n'était pas le moment de s'arrêter à un incident, quel qu'il fût : nous avions tant de choses à nous dire!

Elle entra dans le casino, elle en critiqua la richesse avec dédain et ne regarda pas seulement les perles. — Au milieu de toutes les imbécillités de ce Moserwald, dit-elle, il y a une bonne idée dont je m'empare. Il veut que nous surprenions les secrets de mon mari. Cela peut vous répugner; mais c'est mon droit, et c'est pour essayer cela que je suis venue.

— Alida, repris-je, saisi d'inquiétude, vous êtes donc bien tourmentée des résolutions de votre mari?

— J'ai des enfans, répondit-elle, et il m'importe de savoir quelle femme aura la prétention de devenir leur mère. Si c'est Adélaïde... Pourquoi donc rougissez-vous?

J'ignore si j'avais rougi en effet, mais il est certain que je me sentais blessé de voir l'immaculée sœur d'Obernay mêlée à nos préoccupations. Je n'avais pas fait part à Mme de Valvèdre des réflexions de Moserwald à cet égard, j'eusse cru trahir la religion de la famille et de l'amitié; mais un reste de jalousie rendait Alida cruelle envers cette jeune fille, envers moi, envers Valvèdre et tous les autres.

— Vous ne me croyez pas assez simple, dit-elle, pour n'avoir pas vu, depuis huit jours, que la belle des belles trouve mon mari fort bien, qu'elle s'évanouit presque d'admiration à chaque parole de sa bouche éloquente, que Mlle Juste la traite déjà comme sa sœur, qu'on joue à la petite mère avec mes fils, enfin que dès hier toute la famille, surprise de votre brusque départ, a définitivement tourné les yeux vers le pôle, c'est-à-dire vers le nom et la fortune! Ces Obernay sont très positifs, des gens si raisonnables! Quant à la jeune personne, elle était d'une gaieté folle en m'annonçant que vous étiez parti. J'aurais fait bien d'autres observations, si je n'eusse été brisée de fatigue et forcée de me retirer de bonne heure. Aujourd'hui je me sens plus vivante, vous êtes là, et je m'imagine que je vais apprendre quelque chose qui me rendra la liberté et le repos de ma conscience. Moi qui avais des remords et qui prenais mon

mari pour un sage de la Grèce!... Allons donc! il est toujours jeune, et beau, et brûlant comme un volcan sous la glace!

— Alida! m'écriai-je, frappé d'un trait de lumière, ce n'est pas de moi, c'est de votre mari que vous êtes jalouse!...

— Ce serait donc de vous deux à la fois, reprit-elle, car je le suis de vous horriblement, je ne peux pas le cacher. Cela m'est revenu ce matin avec la vie.

— C'est peut-être de nous deux! qui sait? vous l'avez tant aimé!

Elle ne répondit pas. Elle était inquiète, agitée; il semblait qu'elle se repentît de notre réconciliation et de nos sermens de la veille, ou qu'une préoccupation plus vive que notre amour lui fît voir enfin les dangers de cet amour et les obstacles de la situation. Il était évident que ma lettre l'avait bouleversée, car elle m'accablait de questions sur les révélations que Moserwald m'avait faites.—A mon tour, lui dis-je, laissez-moi donc vous interroger. Comment se fait-il que, me voyant si malheureux en présence de tout ce qui nous sépare, vous ne m'ayez jamais dit : Tout cela n'existe pas, je peux invoquer une loi plus humaine et plus douce que la nôtre, j'ai fait un mariage protestant?

— J'ai dû croire que vous le saviez, répondit-elle, et que vous pensiez comme moi là-dessus.

— Comment pensez-vous? Je l'ignore.

— Je suis catholique,... autant que peut l'être une personne qui a le malheur de douter souvent de tout et de Dieu même. Je crois du moins que la meilleure société possible est la société qui reconnaît l'autorité absolue de l'église et l'indissolubilité du mariage. J'ai donc souffert amèrement de ce qu'il y a d'incomplet et d'irrégulier dans le mien. N'était-ce pas une raison de plus pour y ajouter, par ma croyance et ma volonté, la sanction que lui a refusée Valvèdre? Ma conscience n'a jamais admis et n'admettra jamais que lui ou moi ayons le droit de rompre.

— Eh bien! répondis-je, je vous aime mieux ainsi : cela me semble plus digne de vous; mais si votre mari vous contraint à reprendre votre liberté?

— Il peut reprendre la sienne, si tant est qu'il l'ait perdue; mais moi, rien ne me décidera à me remarier. Voilà pourquoi je ne vous ai jamais dit que cela fût possible.

Croirait-on que cette décision si nette me blessa profondément? Une heure auparavant, je frémissais encore à l'idée de devenir l'époux d'une femme de trente ans, deux fois mère, et riche des aumônes d'un ancien mari. Toute ma passion faiblissait devant une si redoutable perspective, et pourtant je m'étais dit que si Alida, répudiée par ma faute, exigeait de moi cette solennelle réparation, je

me ferais au besoin naturaliser étranger pour la lui donner; mais j'espérais qu'elle n'y songerait seulement pas, et voilà que je l'interrogeais, voilà que je me trouvais humilié et comme offensé de sa fidélité quand même envers l'époux ingrat! Il était dans la destinée et aussi dans la nature de notre amour de nous abreuver de chagrins à tout propos, à toute heure, de nous rendre méfians, susceptibles. Nous échangeâmes des paroles aigres, et nous nous quittâmes en nous adorant plus que jamais, car il nous fallait l'orage pour milieu, et l'enthousiasme ne se faisait en nous qu'après l'excitation de la colère ou de la douleur.

Ce qu'il y avait de remarquable, c'est que nous n'arrivions jamais à prendre une résolution. Il me semblait pressentir un mystère derrière les réserves et les hésitations d'Alida. Elle prétendait qu'il y en avait un aussi en moi, que je conservais une arrière-pensée de mariage avec Adélaïde, ou que j'aimais trop ma liberté d'artiste pour me donner tout entier à notre amour. Et quand je lui offrais ma vie, mon nom, ma religion, mon honneur, elle refusait tout, invoquant sa propre conscience et sa propre dignité. Quel labyrinthe inextricable, quel chaos effrayant nous environnait!

Quand elle fut partie, disant, comme de coutume, qu'elle réfléchirait et que je devais attendre une solution, je marchai avec agitation sous la treille et me retrouvai machinalement à l'angle de la muraille, derrière la tonnelle des Obernay. Adélaïde et Rosa étaient là, elles causaient.

— Je vois qu'il faut travailler pour faire plaisir à nos parens, à mon frère et à toi, disait la petite, et aussi à mon bon ami Valvèdre, à Paule, à tout le monde enfin! Cependant, comme je me sens bien d'être un peu paresseuse par nature, je voudrais que tu me disses encore d'autres raisons pour me forcer à me vaincre.

— Je t'ai déjà dit, répondit la voix suave de l'aînée, que le travail plaisait à Dieu.

— Oui, oui, parce que mon courage lui marquera l'amour que j'ai pour mes parens et mes amis; mais pourquoi n'y a-t-il dans tout cela que moi à qui la peine d'apprendre ne fasse pas grand plaisir?

— Parce que tu ne réfléchis pas. Tu t'imagines que la paresse te réjouirait? Tu te trompes bien! Aussitôt que ce qui nous contente afflige ceux qui nous aiment, nous sommes dans le faux et dans le mal, dans le repentir et le chagrin par conséquent. Comprends-tu cela? Voyons!

— Oui, je comprends. Alors je serai donc mauvaise, si je suis paresseuse?

— Oh! cela, je t'en réponds! dit Adélaïde avec un accent qui paraissait gros d'allusions intérieures.

Il sembla que l'enfant eût deviné l'objet de ces allusions, car elle reprit après un instant de silence : — Dis donc, sœur, est-ce que notre amie Alida est mauvaise?

— Pourquoi le serait-elle?

— Dame! elle ne fait rien de la journée, et elle ne se cache pas pour dire qu'elle n'a jamais voulu rien apprendre.

— Elle n'est pas mauvaise pour cela. Il faut croire que ses parens ne tenaient pas à ce qu'elle fût instruite; mais, puisque tu me parles d'elle, crois-tu qu'elle se plaise beaucoup à ne rien faire? Il me semble qu'elle s'ennuie souvent.

— Je ne sais pas si elle s'ennuie, mais elle bâille ou pleure toujours. Sais-tu qu'elle n'est pas gaie, notre amie? A quoi donc pense-t-elle du matin au soir? Peut-être qu'elle ne pense pas?

— Tu te trompes. Comme elle a beaucoup d'esprit, elle pense au contraire beaucoup, et peut-être même qu'elle pense trop.

— Trop penser! Papa me dit toujours : Pense, pense donc, tête folle! pense à ce que tu fais!

— Le père a raison. Il faut penser toujours à ce qu'on fait et jamais à ce qu'on ne doit pas faire.

— A quoi donc pense Alida? Voyons! le devines-tu?

— Oui, et je vais te le dire.

Adélaïde baissait instinctivement la voix; je collai mon oreille contre la fente du mur, sans me rappeler le moins du monde que je m'étais promis de ne jamais espionner.

— Elle pense à toutes choses, disait Adélaïde : elle est comme toi et moi, et peut-être beaucoup plus intelligente que nous deux; mais elle pense sans ordre et sans direction. Tu peux comprendre cela, toi qui me racontes souvent tes songes de la nuit. Eh bien! quand tu rêves, penses-tu?

— Oui, puisque je vois un tas de personnes et de choses, des oiseaux, des fleurs...

— Mais dépend-il de toi de voir ou de ne pas voir ces fantômes-là?

— Non, puisque je dors!

— Tu n'as donc pas de volonté, et par conséquent pas de raison et pas de suite d'idées quand tu rêves. Eh bien! il y a des personnes qui rêvent presque toujours, même quand elles sont éveillées.

— C'est donc une maladie?

— Oui, une maladie très-douloureuse et dont on guérirait par l'étude des choses vraies, car on ne fait pas toujours, comme toi, de beaux rêves. On en fait de tristes et d'effrayans quand on a le cerveau vide, et on arrive à croire à ses propres visions. Voilà pourquoi tu vois notre amie pleurer sans cause apparente.

— C'est donc cela! Et, j'y pense, nous ne pleurons jamais, nous

autres! Je ne t'ai jamais vue pleurer, toi, que quand maman était malade; moi, je bâille bien quelquefois, mais c'est quand la pendule marque dix heures du soir. Pauvre Alida ! je vois que nous sommes plus raisonnables qu'elle.

— Ne t'imagine pas que nous valions mieux que d'autres. Nous sommes plus heureuses, parce que nous avons des parens qui nous conseillent bien. Là-dessus remercie Dieu, petite Rose, embrasse-moi, et allons voir si la mère n'a pas besoin de nous pour le ménage.

Cette rapide et simple leçon de morale et de philosophie dans la bouche d'une fille de dix-huit ans me donna beaucoup à réfléchir. N'avait-elle pas mis le doigt sur la plaie avec une sagacité extrême, tout en prêchant sa petite sœur? Alida était-elle un esprit bien lucide, et son imagination n'emportait-elle pas son jugement dans un douloureux et continuel vertige? Ses irrésolutions, l'inconséquence de ses velléités de religion et de scepticisme, de jalousie tantôt envers son mari, tantôt envers son amant, ses aversions obstinées, ses préjugés de race, ses engouemens rapides, sa passion même pour moi, si austère et si ardente en même temps, que penser de tout cela? Je me sentis si effrayé d'elle, qu'un instant je me crus délivré du charme fatal par l'ingénue et sainte causerie de deux enfans.

Mais pouvais-je être sauvé si aisément, moi qui portais, comme Alida, le ciel et l'enfer dans mon cerveau troublé, moi qui m'étais voué au rêve de la poésie et de la passion, sans vouloir admettre qu'il y eût, au-dessus de mes propres visions et de ma libre création intérieure, un monde de recherches sanctionnées par le travail des autres et l'examen des grandes individualités? Non, j'étais trop superbe et trop fiévreux pour comprendre ce mot simple et profond d'Adélaïde à sa petite sœur : *l'étude des choses vraies!* L'enfant avait compris, et moi je haussais les épaules en essuyant la sueur de mon front embrasé.

Les jours qui suivirent eurent des heures fortunées, des enivremens et des palpitations terribles, au milieu de leurs détresses et de leurs découragemens. Je restai dans le casino, et je tentai d'y ébaucher un livre, précisément sur cette question qui me brûlait les entrailles, l'amour! Il semblait que le destin m'eût jeté dans mon sujet en pleine lumière, et que le hasard m'eût fourni pour cabinet de travail l'oasis rêvée par les poètes. J'étais entre quatre murs, il est vrai, dans une sorte de prison régulièrement encadrée d'un berceau de monotone verdure; mais cet intérieur d'enclos, abandonné à lui-même, avait des massifs de buissons et des festons de ronces, parmi lesquels la belle vache et les chèvres gracieuses brillaient au soleil comme dans un cadre de velours. L'herbe poussait si drue, qu'au matin elle avait réparé le dégât causé par la pâture de la

veille. Derrière le casino, j'avais le parfum des roses et un rideau de chèvrefeuille rouge d'un incomparable éclat. Les petites hirondelles dessinaient dans le ciel de souples évolutions au-dessous des courbes plus larges et plus hardies des martinets au sombre plumage. De la mansarde du casino, je découvrais, au-dessus des maisons inclinées en pente rapide, un coin de lac et quelques cimes de montagnes. Le temps était chaud, écrasant, les matinées et les nuits splendides.

Alida venait chaque jour passer une ou deux heures auprès de moi. Elle était censée prier dans l'église; elle s'échappait par la petite porte. Manassé l'aidait par un signal à saisir le moment où la rue était déserte. Je ne me montrais pas, je ne sortais jamais de mon enclos, nul ne pouvait me savoir là.

Moserwald mit une extrême discrétion dans ses rapports avec moi dès qu'il sut que je recevais Mme de Valvèdre. Il ne vint plus que lorsque je le faisais demander. Il ne me questionnait plus, il m'entourait de soins et de gâteries qui sans doute étaient secrètement à l'adresse de la femme aimée, mais qui ne la scandalisaient pas. Elle en riait et prétendait que ce juif était largement payé de ses peines par la confiance qu'elle lui témoignait en venant chez lui et par l'amitié qu'avec lui je prenais au sérieux.

J'avais accepté cette situation étrange, et je m'y habituais insensiblement en voyant le peu de compte que Mme de Valvèdre en voulait tenir. Rien n'avançait dans nos projets, sans cesse discutés et toujours plus discutables. Alida commençait à croire que Moserwald ne s'était pas trompé, c'est-à-dire que Valvèdre, préoccupé extraordinairement, couvait quelque mystérieuse résolution; mais quelle était cette résolution? Ce pouvait aussi bien être une exploration des mers du sud qu'une demande en séparation judiciaire. Il était toujours aussi doux et aussi poli envers sa femme; pas la moindre allusion à notre rencontre aux approches de sa villa. Personne ne paraissait lui en avoir entendu parler; pas la moindre apparence de soupçon. Alida n'était nullement surveillée; au contraire chaque jour la rendait plus libre. Les Obernay avaient repris leur train de vie paisible et laborieux. On ne se voyait plus guère qu'aux repas et dans la soirée. Loin de faire pressentir un doute ou un blâme, les hôtes de Mme de Valvèdre lui témoignaient une sollicitude cordiale et la pressaient de prolonger son séjour dans leur maison. Il le fallait, disaient-ils, pour habituer les enfans à changer de milieu sous les yeux de leurs parens. Valvèdre venait tous les jours chez les Obernay et semblait être tout à l'installation et aux premières études de ses fils, ainsi qu'aux premières joies domestiques de sa sœur Paule. Mlle Juste se tenait davantage chez elle et paraissait avoir enfin franchement donné sa démission. Tout était donc pour le mieux, et il fal-

lait demander au ciel que cette situation se prolongeât, disait Mme de Valvèdre, et pourtant elle avouait des momens de terreur. Elle avait vu ou rêvé un nuage sombre, une tristesse inconnue, sans précédent, au fond du placide regard de son mari.

Mais si l'amour va vite dans ses appréhensions, il va encore plus vite dans ses audaces, et comme rien de nouveau ne s'était produit à la fin de la semaine, nous commencions à respirer, à oublier le péril et à parler de l'avenir comme si nous n'avions qu'à nous baisser pour en faire un tapis sous nos pas.

Alida avait horreur des choses matérielles; elle fronçait le coin délié de son beau sourcil noir, quand j'essayais de lui parler au moins de voyage, d'établissement momentané dans un lieu quelconque, de motifs à trouver pour qu'elle eût le droit de disparaître pendant quelques semaines. — Ah! disait-elle, je ne veux pas savoir encore! Ce sont des questions d'auberge et de diligence qui doivent se résoudre à l'impromptu. L'occasion est toujours le seul conseil qu'on puisse suivre. Êtes-vous mal ici? Vous ennuyez-vous de m'y voir entre quatre murs? Attendons que la destinée nous chasse de ce nid trouvé sur la branche. L'inspiration me viendra quand il faudra se réfugier ailleurs.

On voit qu'il n'était plus question de se réunir pour toujours et même pour longtemps. Alida, inquiète des projets de son mari, n'admettait pas qu'elle pût faire un éclat qui donnerait à celui-ci des griefs publics contre elle.

N'espérant plus changer sa destinée et sentant bien que je ne le devais pas, je m'efforçais de vivre comme elle au jour le jour, et de profiter du bonheur que sa présence et mon propre travail eussent dû m'apporter dans cette retraite charmante et sûre. Si l'amour inquiet et inassouvi me dévorait encore auprès d'elle, j'avais la poésie pour épancher en son absence la surexcitation qu'elle me laissait. Cet embrasement de toutes mes facultés se faisait sentir à moi avec tant de puissance que je savais presque gré à mon inflexible amante de me l'avoir fait connaître et de m'y maintenir; mais elle était pour mon cerveau comme une dévorante liqueur qui ne ranime qu'à la condition d'épuiser. Je croyais embrasser l'univers dans mon aspiration d'amant et d'artiste, et après des heures d'une rêverie pleine de transports divins et d'aspirations immenses je retombais anéanti et incapable de fixer mon rêve. Malgré moi alors, je me rappelais la modeste définition d'Adélaïde : « Rêver n'est pas penser! »

GEORGE SAND.

(*La cinquième partie au prochain numéro.*)

EXPÉDITION

DES DEUX-SICILES

SOUVENIRS ET IMPRESSIONS PERSONNELLES.

IV.

NAPLES ET LES AVANT-POSTES DE CAPOUE.

I.

Trois cent mille polichinelles piqués de la tarentule et dansant des sarabandes auraient fait moins de bruit que le bon peuple de Naples au moment de l'arrivée des volontaires (1). Un flot diapré et hurlant montait et descendait la rue de Tolède; tous ceux qui avaient pu trouver une loque rouge, casaque, châle ou rideau, s'en étaient affublés, et, levant les bras, vociférant, agitant des bannières, s'embrassant, riant, pleurant, s'en allaient acclamer le dictateur, qui, brisé de fatigue, rompu d'émotion, énervé de ce triomphe brutal, demandait du repos et priait qu'on le laissât dormir. Les têtes les plus solides tournaient dans cette enivrante atmosphère que remuait tant de bruit. Ceux-là seuls que retenait forcément au logis la maladie ou l'impotence n'étaient point descendus dans les rues et sur les places. Les voitures renonçaient à ouvrir la foule, qu'elles suivaient au pas, s'arrêtant là où elle s'arrêtait et bien vite escaladées par les

(1) Voyez, sur la marche des volontaires depuis la Sicile, la *Revue* du 15 mars, du 1er et du 15 avril.

curieux, qui grimpaient sur les roues, sur la capote, sur les brancards. Pour ce monde en fièvre d'enthousiasme, il n'y avait qu'un cri : *Vive l'Italie une!* et, ajoutant le geste à la parole, chacun levait en l'air l'index de la main droite. Descendu du ciel, dont il est après Dieu l'hôte le plus puissant, saint Janvier n'eût pas été mieux reçu que Garibaldi, si, comme lui, il fût entré à Naples.

Dès qu'un garibaldien, vêtu de la chemise rouge, hâlé par le soleil et traînant ses souliers troués, se montrait, il était entouré, saisi par les femmes, et par elles embrassé jusqu'à crier grâce! Quelquefois cette foule se déplaçait tout à coup, sans motif apparent, comme prise d'un vertige subit, et courait vers un point où elle se massait pour voir passer une voiture qui le plus souvent ne contenait personne. Un hymne en l'honneur de Garibaldi avait été en quelque sorte improvisé, et on le chantait à tue-tête. Nous échappâmes de notre mieux aux ovations qui nous arrêtaient à chaque pas, et, fatigué d'être embrassé, tiraillé, acclamé, je courus me délivrer de ma compromettante casaque rouge pour mettre des vêtemens qui ne me vaudraient ni poignées de mains, ni accolades.

Le 6 septembre au soir, vers sept heures, le roi François II s'était embarqué pour se rendre à Gaëte; le 7, dans la matinée, Garibaldi avait reçu à Salerne les députés de Naples, et vers midi et demi, accompagné d'une dizaine d'officiers, il était arrivé par un train express dans la ville, où la garde nationale l'attendait. Il avait accepté l'hospitalité au palais d'Angri, vaste et imposante maison qui s'élève au bout de la rue de Tolède. Selon sa coutume, négligeant les appartemens somptueux, les salons et les galeries, il avait choisi une toute petite chambre en haut de la maison, sorte de mansarde plus que modeste où il s'était établi, abandonnant le reste du palais à son état-major. Pour cet homme accoutumé aux immensités de la mer et à la libre vie sous le ciel, ce qui importe avant tout, c'est de l'air et un large horizon. Son premier soin avait été de constituer son gouvernement et de nommer un ministère. De cela je ne parlerai pas, car j'ignore absolument la valeur et même la nuance politique des hommes qu'il appela près de lui pour le seconder dans cette œuvre difficile de tout remplacer rapidement sans rien détruire avec violence. J'ai entendu prononcer des noms, mais pour moi c'étaient des vocables qui n'avaient pas plus de signification que les mots d'une langue inconnue; j'ai écouté des appréciations, mais je me donnerai bien garde de les répéter, car je n'ai pu en contrôler l'exactitude. La politique intérieure passait à côté de nous sans nous atteindre; elle n'était pour nous qu'un accident tout à fait temporaire et insignifiant dans une œuvre générale dont elle ne pouvait modifier sensiblement ni la fin ni les moyens. Nous apprenions parfois qu'on avait

changé le ministre de l'intérieur, le directeur de la police, le prodictateur même; nous n'y faisions guère attention, et le soir nous avions oublié les noms qu'on nous avait dits le matin. Il devait en être ainsi, car nous n'étions pas venus à Naples pour inaugurer une nouvelle politique, nous étions venus changer un état de choses : nous ne voulions ni la république, ni la monarchie, ni telle nuance, ni telle autre; nous agissions en vertu d'une idée morale, nous voulions l'indépendance de l'Italie et le droit pour elle de choisir librement ses destinées. Être indépendant est un droit, c'est pour ce droit seul qu'on s'était mis en armes; tous ceux qui, désirant juger la campagne des Deux-Siciles, se placeront à un autre point de vue tomberont forcément dans le faux.

Rien n'était plus étrange que Naples pendant les premiers jours qui suivirent notre arrivée. Les promenades enthousiastes de la journée recommençaient le soir avec accompagnement de torches, de lampions et de *boîtes* qu'on tirait à tous les coins de rues. C'était odieux de rumeur et de fracas. On ne savait où se réfugier pour fuir ces tumultueuses mascarades qui ressemblaient à une descente de la Courtille politique. Les Calabrais en chapeaux pointus, nos soldats déguenillés se mêlaient à la population endimanchée; de tous les trous il sortait des patriotes qui criaient d'autant plus haut qu'ils avaient fait moindre besogne; le peuple et la bourgeoisie fraternisaient dans une joie sans bornes. Quant à la noblesse, aux gens du monde, comme on dirait à Paris, elle était absente; où était elle? Auprès de son roi sans doute, à côté de celui dont elle avait mangé le pain et sollicité les grâces, prête à se faire tuer pour sa défense? Point. Elle était en Allemagne, en France, en Angleterre, aux eaux, aux bains de mer, partout enfin où l'on se divertit, mais loin du danger. La bourgeoisie payait de sa personne avec une rare abnégation, car le service de garde nationale auquel elle était condamnée est un des plus durs que jamais troupe régulière ait subis. Grâce à elle, l'ordre n'a jamais été troublé, et les approvisionnemens de la ville n'ont pas souffert un instant. Des chercheurs de fortune étaient accourus à Naples, croyant l'occasion bonne et le moment propice. Les uns, officiers en demi-solde, sortis des armées européennes, venaient proposer sérieusement à Garibaldi d'organiser ses soldats en quinze jours sur un nouveau mode; le dictateur les écoutait avec la patience d'un martyr et leur répondait invariablement : « Si vous nous organisez, nous serons battus! » Les autres, fournisseurs en déroute, quêtant une bonne affaire, cherchaient à se débarrasser de leurs vieux fonds de magasins; ils offraient à notre armée, et pour le plus juste prix, des souliers, des armes, des uniformes. L'un d'eux, que je vois encore, avec sa mine de chafouin criblée par

la petite vérole, proposait une modification radicale dans notre costume et se faisait fort de nous fournir douze mille casques en cuir bouilli, avec ou sans panache au choix, en moins de quinze jours. Il avait apporté un modèle et s'en coiffait impudemment pour en démontrer le bon effet. En dehors de ces deux catégories de gens inutiles, il y en avait une troisième moins honorable peut-être et plus perfide : je parle des agens secrets que tous les gouvernemens de l'Europe avaient lâchés au milieu de nous. Au reste, ils étaient sans danger, car nous les connaissions à peu près tous. Ils traînaient partout leurs curiosités indiscrètes, récoltant d'une oreille avide tous les bruits, les plus absurdes même, que souvent, par simple esprit de taquinerie, nous nous plaisions à faire circuler autour d'eux. Ces pauvres gens, qui n'avaient et ne pouvaient avoir aucun caractère officiel, faisaient triste figure à certaines questions un peu vives qu'on leur adressait à brûle-pourpoint. Ils jouaient là un sot rôle, et quelques-uns avaient assez d'esprit pour le sentir. Cette sorte de diplomatie occulte et interlope, qui de fait n'est que de la police déguisée, les conduisait parfois à de petits excès qui leur firent connaître le château de l'OEuf plus qu'ils ne l'auraient voulu. Il n'est cancans si ridicules, bourdes si invraisemblables qu'ils n'aient répétés pour en donner la primeur à leur gouvernement. C'est ainsi qu'un de ces agens écrivit, dans un rapport dont le hasard fit tomber le brouillon entre nos mains, que Garibaldi s'était entendu avec les généraux napolitains pour leur acheter les soldats tant par tête, trois carlins ou trois ducats, je ne me souviens plus exactement de la somme indiquée : vieille calomnie qui a déjà traîné dans les bas-fonds de toutes les politiques et qu'on y avait ramassée à notre intention. La vérité sur tous ces monceaux d'or que Garibaldi avait distribués à gauche et à droite pour s'ouvrir la route jusqu'à Naples, la vérité, c'est que l'armée méridionale a constamment manqué d'argent, et que les généraux étaient aussi pauvres que les soldats; quant aux chefs des troupes napolitaines, quoi qu'on ait dit, quoi qu'on ait écrit à ce sujet, ils n'ont pas reçu un baïocco. Il fut question une fois de fusiller, pour l'exemple, un de ces drôles à double visage qui écoutent aux portes et envoient des renseignemens frelatés; mais on trouva que c'était donner bien de l'importance à une niaiserie, et l'on renonça à ce projet.

Garibaldi avait mieux à faire que de s'occuper de ces pauvretés. Agissant au grand jour, en plein soleil de publicité, et annonçant longtemps d'avance ses intentions principales, il n'avait rien à craindre de ce petit espionnage qui courait Naples et quelquefois Capoue; il lui fallait faire reposer son armée, puis aller avec elle chercher les royaux là où ils s'étaient réfugiés. Ainsi que je l'ai dit,

les forts qui commandent Naples tenaient encore pour le roi, lorsque Garibaldi entra dans la ville. Par leur position vraiment formidable, ils la dominent de telle sorte qu'ils peuvent la réduire en moins de deux heures. Il y avait là un danger terrible; malgré l'explosion de sa joie, ses promenades et ses cris, la population le sentait et était inquiète. Les grilles du palais, les portes des forteresses étaient closes, les sentinelles posées, les armes prêtes; dans les embrasures, les canons allongeaient leur cou noir, derrière lequel apparaissait un artilleur debout. Que se passa-t-il entre les chefs du mouvement national et les officiers supérieurs qui commandaient la garnison des forts? Je ne le sais; mais vers cinq heures, le 9 septembre, Garibaldi monta au fort Saint-Elme, qui s'ouvrit devant lui et sa suite : il le reçut des mains du commandant et licencia les soldats. Une heure après, le Palais-Royal, le fort de l'OEuf et le Château-Neuf avaient fait leur soumission et appartenaient à la cause de l'unité italienne. De cet instant, il n'y eut plus un soldat bourbonien à Naples, et si le roi fugitif y entretint des agens, ce qui n'est pas douteux, ils se cachèrent assez bien pour que leur présence fût ignorée de nous pendant les premiers jours.

Renfermée à Capoue et à Gaëte, tenant le pays qui servait de communication entre ces deux places, l'armée napolitaine ne nous menaçait point d'un danger immédiat; mais il était bon de la cerner vers ses refuges et de la mettre dans l'impossibilité de faire sur Naples un mouvement offensif. A ce moment, nous ignorions et nous ignorâmes longtemps encore que la cour de Turin venait de prendre la résolution de se jeter elle-même dans l'aventure et d'y apporter ses forces redoutables. Garibaldi eut un instant d'hésitation sur le parti qu'il devait prendre, cela ne me semble pas douteux. Le 10 septembre au matin, nous reçûmes ordre de nous préparer en toute hâte pour entrer immédiatement en campagne. Une nouvelle très grave, qu'on avait tout lieu de croire authentique, nous était parvenue. On assurait que le général Lamoricière, se fiant aux Français pour la garde de Rome et du pape, venait, à la tête de quinze mille hommes, de traverser la frontière napolitaine pour donner la main à l'armée de François II, en prendre le commandement, et marcher sur Naples. Le plan était très simple, tout à fait indiqué par les circonstances et tellement prévu par nous que nous devions y ajouter foi. Le lendemain, la nouvelle fut démentie.

C'est à ce moment, c'est-à-dire aux premiers jours de son arrivée à Naples, que doit se placer pour Garibaldi la lutte qu'il eut à soutenir contre lui-même et contre des conseillers trop emportés. Le fait est hors de doute aujourd'hui; il voulut marcher d'emblée sur Rome, l'enlever par un coup de main, la déclarer capitale du royaume

péninsulaire, et y proclamer Victor-Emmanuel roi d'Italie. Si les esprits les plus éminens n'étaient souvent obscurcis par les fumées généreuses qui montent de leur cœur, je ne pourrais croire à un tel projet. L'accomplir était radicalement impossible, mais oser seulement le tenter à forces ouvertes, c'était briser l'œuvre de l'Italie et remettre tout en suspens. La solution de la question italienne est à Rome, nul ne l'ignore; mais cette solution ne peut venir que du temps, qui forcément l'amènera. La France est à Rome à son corps défendant, les preuves en abondent; mais tant que, poussée par un esprit de générosité méconnu jusqu'à la calomnie et maintenu au-delà des limites du dévouement, elle croira devoir y rester, elle y est inattaquable. Si Garibaldi eût essayé cette folie, qui tentait sa grande âme, entre Naples et Rome, devant lui et debout pour lui disputer le passage, il eût trouvé tout ce que l'Italie a de sensé et de prévoyant. L'Italie entière, cette Italie qu'il adore, et pour laquelle il s'est fait sa vie terrible, se serait levée et l'eût arrêté.

Des conseillers hardis, enivrés de succès, poussaient le dictateur dans la voie agressive; quelques-uns disaient même : « A notre approche, le pape se retirera et l'armée française avec lui! » Les plus sages suppliaient Garibaldi de renoncer à son dessein, dont ils lui montraient le péril, non pas seulement pour lui, mais pour la patrie. Céda-t-il? maintint-il d'abord au contraire fermement sa résolution? Je l'ignore; du moins nous pûmes croire à un ajournement de son projet. Il ne pouvait du reste penser à l'exécuter qu'après s'être assuré une forte position à Naples, et cette position était compromise par le voisinage de Capoue. En effet, il était imprudent de s'éloigner en laissant la capitale menacée par une place de guerre bien approvisionnée, renfermant un camp retranché considérable et située seulement à dix heures de marche. Il fallait donc prendre Capoue, ou tout au moins laisser devant la place un corps de troupes assez nombreux pour repousser toute tentative de sortie sérieuse; mais dans ce dernier cas Garibaldi diminuait son armée de moitié, et n'aurait pas eu des forces suffisantes pour essayer même d'envahir les États-Romains. Il se résigna donc à marcher sur Capoue et à la mettre dans la nécessité de capituler. Deux jours de bombardement, et la ville nous eût appartenu. Ce n'étaient ni les munitions ni les engins qui nous faisaient défaut; on sait, à n'en point douter, que les arsenaux napolitains ont toujours été abondamment fournis de ces grands outils de destruction. De plus, un chemin de fer reliant Naples à Capoue rendait extrêmement facile le transport du matériel de siége. Néanmoins, lorsqu'on parla à Garibaldi de la possibilité de réduire immédiatement la place en la bombardant, il répondit avec colère que, quel que soit celui qui les lance, les bombes sont tou-

jours des bombes, et que, puisqu'on était venu détrôner une dynastie dont les deux derniers rois avaient été surnommés par le peuple *Bomba* et *Bombicella*, il fallait agir autrement qu'eux, car la liberté ne devait point procéder comme l'absolutisme. Il fut donc décidé qu'on entourerait la ville de manière à obtenir une capitulation, et à éviter le plus possible l'effusion du sang.

Capoue est une ville défendue par de bonnes murailles, appuyée contre un camp retranché et contenue, c'est là sa vraie force, dans un coude du Vulturne qui est étroit, profond et muni de berges escarpées. Elle est traversée par la route consulaire qui va de Naples à Rome; on y pénètre par un pont-levis qui fait face à Naples, on en sort par un pont de pierre qui regarde vers Rome. En sortant de la ville, la route de Rome, qui touche à Gaëte, se bifurque dans la direction de l'est, et, passant par la petite ville de Cajazzo, aboutit à une forte bourgade qu'on nomme Rojano. Devant Capoue, vers Naples, s'étend une immense plaine d'une extraordinaire fertilité; elle est occupée par de nombreuses *cascine*, plantée d'arbres si pressés que de loin ils lui donnent l'apparence d'une forêt, et cultivée surtout en céréales. A l'extrémité de cette plaine, vers l'est, s'élève une très haute montagne qui baigne ses pieds dans le Vulturne : c'est Monte-Tifata; ses ressauts forment une colline assez abrupte et rocailleuse, puis une seconde qui va mourir en pente douce dans la région plate, et qui porte le village de Sant'Angelo della Forma. Au-delà, et toujours côtoyant le fleuve, les montagnes continuent leurs ondulations à l'extrémité desquelles se trouve la petite ville de Limatola. C'étaient là nos positions de montagnes, si j'ose dire, faisant face au Vulturne, qu'elles surveillaient, et dominant la plaine par Sant'Angelo, qui s'y avance en éperon. Vers le sud-est, au milieu de la plaine, la ville de Santa-Maria, garnie à la hâte de barricades extérieures et de quelques ouvrages en terre, nous offrait une très bonne base d'opérations, car de là nous pouvions donner la main à Sant'Angelo, où conduisait un large chemin vicinal, et nous étions à portée de surveiller toutes les sorties de la garnison ennemie. Plus bas, Caserte, avec son palais, ses casernes immenses, ses hôpitaux, nous faisait un excellent quartier-général, et plus bas encore, vers le sud, Maddaloni, situé sur la pente d'une colline évasée dans la plaine, nous servait de position de réserve et de point très important de défense dans le cas où nous aurions été tournés par les royaux. Nous n'avions à redouter qu'un mouvement désespéré des Napolitains, qui, culbutant nos lignes, eussent marché droit sur Naples. Or, pour aller de Capoue à Naples, il y a deux routes : celle qui passe à Aversa, et nous la commandions par Santa-Maria; celle qui côtoie Afragola, et nous la tenions par notre position

de Maddaloni. En outre, dans le cas où ils auraient essayé un mouvement tournant sur notre droite, les royaux ne pouvaient franchir le Vulturne qu'à deux endroits : à la *scafa della Formicola* et à la *scafa di Cajazzo* (1); ces deux points étaient dominés par le village Sant'Angelo, et lors même que les royaux eussent réussi à se jeter en-deçà du fleuve, ils devaient être arrêtés entre le Vulturne et les montagnes par notre établissement à Limatola. Nos positions étaient donc très bonnes, sagement choisies, habilement disposées sous le double rapport de l'offensive et de la défensive; en résumé, elles formaient un large demi-cercle, suivant la ligne des montagnes qui longent le Vulturne et qui à Limatola se courbent subitement en arrière; Santa-Maria, Caserte et Maddaloni étaient la corde de cet arc. Ces positions n'avaient qu'un défaut, qui faillit nous être funeste : la route qui va de Santa-Maria à Sant'Angelo longe la plaine, et pouvait être très facilement occupée par l'ennemi, que nul obstacle naturel ou factice n'en repoussait.

Dans le plus grand secret, une petite expédition fut préparée, qui devait avoir pour résultat d'opérer notre jonction avec le pays insurgé au-delà du Vulturne et de couper les communications royales entre Capoue et Gaëte. Pour cette aventure extrêmement périlleuse, qui demandait une grande hardiesse, de l'habileté et une résolution inébranlable, on fit choix d'un homme jeune encore, ancien officier autrichien et qui avait fait ses preuves sur plus d'un champ de bataille : c'était un Hongrois, le major Csudafy. Le 16 septembre, vers la nuit tombante, il partit de notre quartier-général de Caserte, emmenant avec lui trois cents hommes choisis parmi nos meilleurs. Nous étions dans la confidence des ordres qu'il avait reçus, et ce ne fut point sans un certain serrement de cœur que nous le vîmes s'éloigner. Il devait, dissimulant sa marche autant que possible, s'avancer par les montagnes jusqu'au Vulturne, qu'il franchirait à la *scafa* de Dragoni, continuer vers le nord, de façon à s'éloigner de l'armée napolitaine, et tout à coup, obliquant vers l'ouest, faire un mouvement rapide vers Teano, et même, s'il était possible, vers Calvi, de façon à s'en emparer. Si le mouvement réussissait, nous nous trouvions à cheval sur la route de Capoue à Gaëte, menaçant la ligne de retraite des royaux et nous reliant aux insurrections de la montagne. Le plan était bien conçu; mais les hommes qui devaient l'exécuter étaient dans un nombre si manifestement insuffisant que nous tremblions pour eux et pour celui qui les commandait; nous savions cependant qu'au nombre de ses instructions, il avait

(1) *Scafa* signifie proprement chaloupe. C'est l'expression usuelle pour désigner un bac et son emplacement.

celle de n'engager d'action qu'à la dernière extrémité, et de se retirer dans la montagne dès qu'il se sentirait menacé par des forces trop imposantes.

II.

Notre quartier-général de Caserte était le plus beau qu'il fût possible de trouver. Le palais, dont les appartemens royaux ne furent même pas occupés, nous offrait des logemens spacieux et commodes où nous n'étions plus pressés les uns contre les autres et couchés souvent sept ou huit dans la même chambre, comme pendant nos étapes à travers les Calabres; nous avions de bons lits, de l'air, et pour lieu de promenade un jardin splendide. Le palais est une des plus grandes conceptions architecturales qu'il ait été donné à un homme de réaliser. « Il est coulé d'un jet, » a dit Quatremère de Quincy, ce qui paraît vrai, tant les différentes parties en sont homogènes et parfaitement reliées entre elles. Vanvitelli, qui l'a bâti en 1752 pour Charles III, a eu le bonheur d'être seul à diriger son œuvre. La façade est imposante, quoique monotone; quatre cours carrées divisent l'intérieur des constructions, à travers lesquelles s'allonge un grandiose portique que supportent soixante-quatre colonnes de marbre; l'escalier est d'une imposante majesté, tout en marbre et surmonté d'une coupole peinte où les dieux assemblés admirent une Vénus qui me parut n'avoir point mauvaise tournure. La salle de théâtre est d'assez bel aspect, soutenue par seize colonnes enlevées à ce temple de Sérapis dont on voit les ruines à moitié baignées dans l'eau, sur la route de Pouzzoles. Les appartemens sont immenses pour la plupart, et pénètrent l'esprit de je ne sais quoi de triste et de servile qui émane de tous les palais déserts. L'appartement du feu roi est sinistre à voir; pas un meuble n'y est resté: on a gratté les peintures et brûlé les boiseries, coutume royale que l'antiquité nous a léguée et qui finira par disparaître. Il pouvait y avoir une certaine grandeur barbare à ensépulturer un roi avec ses trésors, ses femmes et ses gardes; mais il est bien puéril d'incendier la chambre où il est mort, à moins que ce ne soit impérieusement commandé par l'hygiène, ainsi qu'on l'a prétendu dans le cas présent. En effet, le roi Ferdinand II, qui était d'une corpulence énorme, mourut d'une si lente et si profonde décomposition, qu'on put dire qu'il avait, vivant, assisté à sa propre putréfaction. Il a fini courageusement du reste, implacable dans ses idées royales et faisant jurer à son fils de ne gouverner jamais que d'après les préceptes de l'absolutisme. Ces préceptes, mis en œuvre, devaient finir par

ébranler les forces de la dynastie, et son plus fidèle allié n'allait pas tarder à la trahir; je veux parler de saint Janvier.

Sa fête approchait, c'était un grand émoi dans la ville de Naples; pour qui le saint infaillible prendrait-il parti? Était-il Italien? était-il bourbonien? Grave question qu'on se posait partout et que nul n'osait résoudre par avance. Saint Janvier est l'idole des Napolitains, et ils sont fermement persuadés que Dieu ne règne aux cieux que par sa permission. Une fois cependant, pris de colère subite contre leur saint bien-aimé, ils le détrônèrent et à sa place choisirent saint Antoine pour patron de Naples. C'était en 1799, saint Janvier s'était fait démocrate; son sang s'était liquéfié aux cris de *vive la république!* et quand la réaction conduite à main armée par le cardinal Ruffo vint à Naples se livrer à des massacres dont le souvenir n'est pas encore effacé aujourd'hui, on se rappela l'attitude républicaine de saint Janvier, et on le destitua comme un simple préfet; on parla même de le jeter à la mer et devant sa statue on cria : A bas le jacobin! mais trop de liens intimes, tenant aux fibres les plus tendres du cœur, attachaient les *lazzaroni* à leur patron; cette séparation était trop pénible pour des âmes si unies. Les uns se repentaient de leur violence, l'autre promit de n'être jamais qu'un bon royaliste, et la paix fut faite. On renvoya saint Antoine, et l'on remit saint Janvier en possession de tous ses honneurs, titres et priviléges. — On sait en quoi consiste le miracle. Recueilli après le martyre du saint, son sang, renfermé dans une ampoule et desséché, se liquéfie et bouillonne. Le saint fait attendre plus ou moins longtemps ce prodige, selon qu'il est plus ou moins content de la politique et du gouvernement; mais il n'y a pas d'exemple qu'il l'ait jamais refusé, même au général Championnet, qui ne lui donnait que dix minutes pour l'accomplir. En présence des graves événemens qui avaient remué le royaume des Deux-Siciles, quelle allait être l'attitude de saint Janvier?

Le jour de sa fête, vers dix heures du matin, je me rendis à la cathédrale; c'est une grande église restaurée dans le lourd goût italien de la décadence, où l'art est absolument remplacé par la valeur et la rareté de la matière première. Il y a là un régiment de statues en argent dont tout le prix est dans le poids. Dans la chapelle de saint Janvier, qui est à droite, la foule s'entasse et se presse; il fait très chaud; une fade odeur de sueur plane au-dessus de toutes les têtes agitées; vers la balustrade qui protége le maître-autel, on se bat pour avoir les meilleures places. Les femmes me paraissent être en majorité, quelques-unes portent de tout petits enfans qui pleurent, et qu'elles font danser sur leurs bras pour les apaiser. On dit la messe; mais qui l'écoute? Personne. On est haletant. Quelquefois

un chant suraigu éclate au milieu de la foule, c'est quelque femme déjà possédée, qui par un cantique espère hâter l'arrivée du saint. On amène plusieurs hommes de la garde nationale et on les distribue, ici pour maintenir la circulation auprès des portes, là pour empêcher la foule de se précipiter dans la sacristie, plus loin pour défendre le chanceau de l'autel contre ceux qui tenteraient de l'escalader. La porte de la sacristie s'ouvre enfin, et un cri de joie éclate sous les voûtes. En grande pompe, on apportait l'image de saint Janvier couvert d'un voile rouge brodé d'or; on s'écarta pour le laisser passer. Porté par un chanoine, précédé par deux gardes qui écartaient le peuple, le saint s'ouvrit un chemin à travers ses adorateurs, qui furtivement tâchaient de toucher le voile de leur main qu'ensuite ils baisaient; la précieuse idole put enfin franchir les trois marches de l'autel, et sur la nappe blanche on l'exposa. On enleva le voile, et le buste d'argent apparut, éclatant comme un poêlon fraîchement étamé. Ce que je vis alors est fait pour rendre modestes ceux qui dans leur vie se sont crus aimés, car jamais être humain n'inspira l'amour qu'on témoignait à cette tête immobile. Les femmes criaient: « O saint Janvier, mon petit saint Janvier, saint Janvier de mon cœur, de mes entrailles et de mon âme; saint Janvier, saint Janvier! » Vers lui elles tendaient leurs mains crispées, des larmes coulaient de leurs yeux renversés par l'extase, leurs lèvres tremblantes jetaient des mots confus et lui envoyaient des baisers, les tendons de leur cou, saillis comme de grosses cordes, remuaient au battement précipité des artères; quelques-unes, plus enivrées que les autres, avaient écarté leur fichu et se frappaient la poitrine à coups de poing en poussant des appels lamentables. Jamais femmes de Tahiti ivres d'eau de feu et dansant autour de la statue de Taroa n'ont eu des contorsions si sincères et des cris d'un si grand amour. D'une voix nasillarde on chantait les louanges du saint, des encens brûlaient autour de lui, des cierges brûlaient à ses côtés et jetaient des reflets fauves sur sa face luisante. On l'habillait cependant; sur son front, on a posé la mitre enrichie de pierres précieuses; à ses épaules, on a attaché le pallium de pourpre brodé d'or, relevé d'améthystes; à son doigt, on a passé l'anneau épiscopal. A cette vue, les cris redoublèrent: « Qu'il est beau! c'est lui, c'est bien lui, ô mon cher saint Janvier! » et recommencèrent aussi les génuflexions, les baisers, les tremblemens nerveux. Près de moi, une grande jeune fille sanglotait. « Qu'avez-vous à pleurer, lui dis-je. — Ah! répondit-elle, il ne me regarde pas! » En effet, elle était placée de façon à ne pouvoir rencontrer les yeux du buste. Une tempête de clameurs aiguës, profondes, joyeuses, désespérées, impérieuses, suppliantes, allaient se heurter aux voûtes et retombaient sur nous. Les

gardes nationaux, épuisés de fatigue, accablés de chaleur et ruisselans, ne pouvaient maintenir l'ordre; on les poussait, on les étouffait pour approcher et contempler de plus près la face de l'image adorée. Cela ne me donnait point envie de rire, je le jure; j'avais plutôt à me défendre contre un sentiment d'invincible terreur qui m'envahissait peu à peu; je me débattais en plein cauchemar; il y avait quelque chose de si formidablement réel dans cette explosion d'idolâtrie que j'en étais épouvanté; seul et au milieu des folles furieuses de la Salpétrière, je me serais cru plus en sûreté et peut-être plus près de créatures raisonnables qu'en ce moment. Dans cette immonde comédie qui dupait ces malheureux jusqu'à l'extase, qui donc était fou, eux ou moi? Jamais le spectacle de la dégradation de l'âme humaine ne m'a si profondément affecté; j'eus une sotte envie de tomber à coups de canne à travers cette foule hurlante et de briser l'idole sur l'autel, comme au temps où les jeunes chrétiens renversaient dans les temples les statues des dieux!

Un chanoine, vieillard courbé, couvert de vêtemens splendides, enleva un voile qui cachait l'ostensoir contenant la précieuse relique. Cet ostensoir est en argent, garni de deux glaces qui facilitent la vue de l'ampoule qu'il renferme; un prolongement arrondi permet de le placer sur un piédestal d'argent. Je demande pardon pour ma triviale, mais très juste comparaison, cet ostensoir ressemble à une lanterne de cabriolet. Le chanoine le tient par la douille et par le sommet, qui est enrubanné de rouge; il le baise dévotement, le regarde avec soin, l'élève entre ses mains et s'écrie : *Il sangue è duro!* Puis, le montrant d'aussi près que l'on veut aux assistans, mais n'y laissant jamais toucher, il l'agite de haut en bas en y tenant les yeux attachés, afin de déterminer l'instant précis où le sang coagulé commence à se liquéfier. Derrière lui, un prêtre éclaire la relique à l'aide d'un cierge, de façon à ce qu'on puisse la voir aussi par transparence. Pendant ce temps, on chante des hymnes, on récite certaines prières spéciales, dont le tumulte qui régnait dans la chapelle m'empêche de saisir un seul mot. Des femmes du peuple qui sont dites « parentes de saint Janvier, » c'est-à-dire qui prétendent descendre de la vieille mendiante à qui le saint apparut après son martyre pour indiquer l'endroit où son corps avait été déposé, sont rangées aux places d'honneur, près de la balustrade. Elles interpellent familièrement le saint, sans plus se gêner que pour se gourmander entre elles : les unes lui parlent en suppliant, les autres lui adressent des injonctions violentes qui contrastent singulièrement avec tant d'adoration. Je les ai entendues : « Ah! saint Janvier chéri, disaient les premières, ne nous fais point

languir, et dis-nous par ton sang bouillonnant que tu es heureux, que tu es content de nous, et que toujours tu nous protégeras! — Allons, canaille, brigand, criaient les secondes, vas-tu te dépêcher, chien pourri? Crois-tu que nous sommes faites pour t'attendre? Hâte-toi de faire jaillir ton sang, vieil édenté; sinon, nous irons chercher saint Antoine, qui te flanquera encore à la porte! » Tout à coup le chanoine leva l'ostensoir en prononçant des paroles que je n'entendis pas, et je vis le sang qui bouillonnait lentement dans l'ampoule. Trois minutes, montre en main, avaient suffi pour obtenir le miracle. Une clameur de joie ébranla les murs; on se jeta la face contre terre avec des sanglots et des cris de reconnaissance; on lâcha une volée d'oiseaux épouvantés qui ne savaient où battre de l'aile au-dessus de ce tumulte; les orgues éclatèrent, mêlant leurs notes triomphales aux chants d'allégresse qui s'élancèrent de toutes les poitrines. Chacun se précipitait vers la relique bénie pour y poser ses lèvres; des fleurs étaient jetées à pleines mains sur le buste, des encensoirs poussaient devant lui leurs fumées odorantes, et cent-un coups de canon tonnant dans les forts apprirent à la ville de Naples que le patron de son choix veillait toujours sur elle avec la même sollicitude.

Naples fut ravie de la rapidité exceptionnelle du miracle, et chacun y trouva son compte, les bourboniens en y voyant la preuve que le roi François II reviendrait bientôt, les libéraux en y découvrant que saint Janvier favorisait l'entreprise de Garibaldi. Du reste, à voir la ville, on ne se serait guère douté que tout le monde ne fût pas du même avis : elle était fort tranquille, joyeuse selon son habitude, et trouvait chaque jour de nouveaux commérages pour se distraire. Tous les matins, dans la rue de Tolède, les gens « bien informés » disaient : « C'est aujourd'hui qu'on donne l'assaut à Capoue! » ce qui n'empêchait pas les garibaldiens de se promener sous les chênes verts de Chiaja et de remplir le *Café de l'Europe*. Donner l'assaut à Capoue, on n'y pensait guère. Chaque jour il y avait, il est vrai, quelques engagemens aux avant-postes : une patrouille en rencontrait une autre, on échangeait des coups de fusil, on s'envoyait quelques boulets, la place tirait de temps en temps pour nous tenir en alerte; mais nulle action sérieuse ne s'engageait, et les deux armées semblaient être sur la défensive. Cependant l'instant d'agir était venu : nous savions que le major Csudafy marchait selon ses instructions; il fallait, pour se mettre en communication avec lui et continuer l'opération qu'il avait si heureusement commencée, franchir le Vulturne et s'emparer de l'un des points importans de la rive droite. Il fut donc décidé qu'on se rendrait maître de la petite ville de Cajazzo, située à mi-côte d'une colline et dominant la rive droite du

Vulturne, comme Sant'Angelo en domine la rive gauche. Pour arriver au résultat qu'on voulait obtenir, il était nécessaire d'attirer ailleurs l'attention de l'ennemi : une fausse démonstration sur Capoue fut donc résolue. Pendant ce temps, une petite colonne composée d'hommes d'élite tournerait la montagne, passerait le Vulturne et se jetterait sur Cajazzo, qui, quoique défendu par des Napolitains et des Bavarois, pouvait être surpris.

On se mit en marche de bonne heure. Le général Türr commandait en chef et se soutenait vaillamment à cheval, quoique la fièvre l'agitât de nouveau d'une façon presque continue. Les deux brigades Rustow et Sacchi, sorties de Santa-Maria, se portèrent, à travers la plaine masquée d'arbres, droit sur Capoue, et prirent position devant un grand couvent nommé *li Capucini*. L'action s'engagea. La combinaison était bonne et réussit. Les Napolitains, croyant à une attaque sérieuse pour enlever la ville, réunirent leurs troupes de ce côté, où le combat devint général. Les royaux, qui sont de bons artilleurs, ne parvinrent ni à rompre ni même à ébranler nos lignes, malgré une canonnade constante habilement dirigée sur elles. La place fit une sortie vigoureuse, qui fut repoussée par le colonel Rustow avec une ardeur un peu imprudente peut-être, car elle lui coûta plus d'hommes qu'il ne convenait. Il se passa là un fait curieux. Nous avions dans l'armée méridionale une compagnie de Suisses forte d'environ cent cinquante hommes; rien ne put les retenir, ils s'élancèrent jusqu'aux murailles de Capoue, et là, criant et appelant, ils disaient : « Ohé! les goîtreux du Valais, les jésuites de Fribourg, sortez donc, qu'on vous étrille comme des baudets que vous êtes! Cela vous apprendra à déshonorer le pays de la liberté en vous vendant à des rois absolus! » On leur répondait à coups de canon; ils n'en appelaient pas moins leurs compatriotes. Cette brave compagnie menaçait d'être anéantie. Le colonel Puppi fut tué en essayant de la ramener. Il fallut envoyer plusieurs officiers d'ordonnance avec des ordres impérieux pour qu'elle se décidât à venir reprendre sa ligne de bataille. Un officier d'état-major, beau, jeune et blond garçon que nous aimions beaucoup, le baron Cozzo, de Palerme, trouva là une fin héroïque. Il revenait de porter un ordre; il entendit un cri retentir derrière lui, il se retourna. Son cavalier-guide, abattu par une balle, gisait à terre, exposé à un feu terrible. Cozzo descendit de cheval, vint au guide et le chargea sur ses épaules. Pendant qu'il marchait, ralenti et presque accablé par ce fardeau, un coup de feu plongeant l'atteignit aux reins : à son tour il tomba; on releva, on emporta le guide et l'officier. Le premier guérit, mais deux jours après le combat le pauvre Cozzo était mort. Un de nos amis, le major Briccoli,

Parmesan de distinction, et fort instruit, qui commandait notre artillerie volante, composée de trois pièces de campagne, s'appuya tout à coup contre un arbre; on alla vers lui : une balle de mitraille avait pénétré dans sa jambe, balle plus grosse qu'un œuf de poule, et qui par miracle ne brisa point les os. Plus heureux que Cozzo, Briccoli en fut quitte pour deux mois de repos forcé. Pendant que de front nous tenions les royaux en échec, ils essayèrent, par un mouvement rapide sur leur gauche, de s'emparer du village de Sant'Angelo, que sa situation dominante rendait extrêmement précieux; mais là veillait Spangaro, à qui, dès notre arrivée à Naples, on avait donné le commandement d'une brigade. Ils furent reçus de manière à renoncer vite à leur projet, et se virent ramenés, la baïonnette aux reins, jusqu'à la ligne du chemin de fer, ce qui les conduisait si près de la place qu'ils n'hésitèrent pas à y rentrer.

Cependant le Vulturne avait été franchi par six cents hommes que conduisait Gian-Battista Cattabeni, officier d'une rare vigueur, auquel un long séjour en Australie a appris toutes les audaces. Il trouva Cajazzo défendu par un régiment napolitain et un bataillon étranger (Suisses et Bavarois); il les culbuta à la baïonnette et s'empara de la ville. A deux heures, le résultat tenté était obtenu. Nous nous retirâmes lentement vers nos lignes. A quatre heures, toutes nos troupes étaient rentrées dans leurs positions respectives, et quelques rares coups de canon tirés par la place de Capoue annonçaient seuls qu'il y avait eu un combat, comme les tonnerres lointains annoncent qu'il y a eu un orage.

En traversant le champ de bataille pour revenir au quartier-général de Caserte, Türr fut acclamé par les troupes; on avait toujours vu son manteau blanc au plus chaud de l'action, et les soldats, qui aiment la bravoure, applaudissaient leur jeune général. Le matin, il possédait sept chevaux; le soir, il ne lui en restait que deux : cinq, montés par les officiers de son état-major, tombèrent pendant le combat. Parmi ces officiers, qui se distinguèrent spécialement dans cette journée, il convient de nommer le lieutenant-colonel Kiss, ancien chef d'état-major d'Omer-Pacha pendant la guerre du Montenegro, excellent et froid soldat que rien n'étonne, et qui abandonne sa vie au jeu des batailles avec une insouciance merveilleuse; puis le capitaine de Gyra, gracieux et spirituel jeune homme qui sourit aux balles et aux coups de sabre. Il était lieutenant dans un régiment autrichien à la bataille de Solferino, et il a conservé bon souvenir des soldats français, à qui il doit trois blessures.

On pouvait s'attendre à ce que, pendant la nuit, les royaux, profitant de notre fatigue, tenteraient un mouvement pour nous déloger de nos avant-postes; les chevaux furent laissés sous le har-

nais, et l'on ne dormit qu'à moitié, tout vêtu, les armes près du lit. Les heures sonnaient lugubrement dans le silence; parfois, dans mon demi-sommeil, il me semblait entendre les sourdes détonations des artilleries éloignées. J'ouvrais la fenêtre; la fraîcheur du grand parc de Caserte me frappait au visage; j'écoutais, mais je n'entendais rien que le murmure monotone des cascades et quelquefois le cri d'un paon réveillé tout à coup. Le jour se leva chaud et nuageux; un vent d'ouest violent courbait les arbres et promettait un orage. Je voulus aller à Santa-Maria et à Sant'Angelo voir s'il n'était rien arrivé de fâcheux aux personnes que je connaissais. Je partis en calèche découverte par la charmante route qui passe devant le palais même et côtoie les immenses casernes dont les Bourbons de Naples avaient entouré leur demeure favorite. Près du chemin s'élèvent deux tombeaux antiques, en briques, d'un ordre régulier, où le toscan domine; les herbes folles, les broussailles les ont empanachés de verdure. Le catholicisme a procédé là comme partout : il a pris le monument païen et se l'est approprié; chacune de ces tombes est aujourd'hui une chapelle surmontée d'une croix et enluminée de mauvaises peintures religieuses. Santa-Maria n'est qu'une petite ville dont les maisons se dressent là même où jadis resplendissaient les palais de l'ancienne Capoue, qui eut trois cent mille habitans. De ces splendeurs il ne reste rien, à peine quelques soubassemens de l'amphithéâtre, le plus ancien de l'Italie, qui pouvait contenir soixante mille spectateurs assis. J'y trouvai la brigade Eber et la plupart de ceux avec qui j'avais fait mes premières étapes dans les Calabres. Vers Capoue, la route était coupée par un fossé défendu par des chevaux de frise et une barricade; une grand'garde y veillait; au-delà, le pays était désert; pas un paysan, pas un bœuf, pas un mouton : l'épouvante avait tout chassé. De distance en distance, des sentinelles appuyées contre les arbres, le doigt sur la détente du fusil, examinaient la campagne.

A Sant'Angelo, nous trouvâmes Garibaldi trempé comme un barbet qui sort de la rivière; il descendait du haut du Monte-Tifata, où il était allé examiner l'emplacement propice à l'établissement d'une batterie qui, pouvant battre la route de Capoue à Cajazzo, empêcherait les Napolitains de faire un mouvement pour reprendre cette dernière ville. Il s'en allait sous la pluie, couvert de son vieux manteau gris si connu des soldats, parlant aux uns, serrant la main aux autres, les félicitant de leur conduite pendant le combat de la veille et soulevant autour de lui des cris frénétiques. Je retrouvai Spangaro, toujours joyeux et affable; un de ses chevaux avait été blessé sous lui pendant la bataille, mais lui, il avait été respecté par les balles. Nous grimpâmes sur une éminence pour voir Capoue, qui,

grise, rayée par la pluie, sous une calotte de fumée, s'étendait large et forte près du Vulturne brillant; parfois un flocon blanc apparaissait à ses murailles, le sifflement d'un boulet passait dans la plaine, une explosion se faisait entendre, puis tout rentrait dans le silence.

Ce jour même, le général Türr tomba si gravement malade et fut repris de vomissemens de sang si violens, que Garibaldi se vit dans la nécessité de l'envoyer se rétablir à Naples. En remettant la conduite de sa division à celui qui devait momentanément le remplacer, Türr avait fait spécialement la recommandation d'envoyer sans délai une brigade et deux batteries d'artillerie à Cajazzo pour soutenir la position et la rendre imprenable. Je ne sais quels retards ajournèrent l'exécution de ces ordres; mais Gian-Battista Cattabeni fut laissé à ses seules forces, qui, suffisantes pour s'emparer de la ville, n'étaient d'aucune manière en mesure de la défendre. Pour toute munition, chacun de ses six cents hommes avait vingt cartouches; quant à des canons, il n'en était même pas question. Or, si l'on peut enlever une place avec des baïonnettes, il faut autre chose pour s'y maintenir. Cinq mille hommes sortis de Capoue vinrent donc un matin attaquer Cajazzo par trois côtés. Il s'est fait là des miracles de valeur. Deux cent quatre-vingt-huit de nos soldats restèrent sur le champ de bataille, couchés, la face au ciel, comme des braves qu'ils avaient été; le reste se dispersa ou fut fait prisonnier. Cattabeni ne rendit son épée qu'à sa troisième blessure, qui, lui traversant la poitrine, le mettait dans l'impossibilité de se tenir debout. Conduit à Capoue, il y fut traité avec des soins tout fraternels par les officiers de l'armée royale.

Cependant des nouvelles surprenantes nous arrivaient coup sur coup à Naples; le Piémont, prenant fait et cause ouvertement pour l'indépendance italienne, rompait brusquement en visière avec la cour de Rome et entrait dans les états du saint-siége; ces événemens étaient déjà connus depuis longtemps d'une partie de l'Europe que nous les ignorions encore. Le télégraphe électrique était arrêté à Gaëte; nulle dépêche ne nous parvenait, et en réalité nous n'avions les nouvelles que par les journaux français. Garibaldi savait sans aucun doute la marche de l'armée piémontaise, mais il avait gardé le secret pour lui, et nous ne l'apprîmes que par la voix publique. Je ne cacherai pas qu'il y eut un vif désappointement parmi nos officiers supérieurs; leur rêve avoué et caressé était de se mesurer avec le général Lamoricière, non point par animosité, grand Dieu! mais simplement par déférence. Ils auraient voulu, en luttant contre un homme de guerre que ses campagnes d'Algérie ont rendu célèbre, contre une des notabilités les plus remarquables de l'armée française, acquérir la certitude de leur propre valeur, et prouver peut-

être au monde que dans certains cas une cause juste obtient toujours la victoire. Il est certain que nous eûmes tous un moment de tristesse en comprenant que nous ne mènerions pas jusqu'au bout la grande aventure entreprise; mais il nous fut difficile de blâmer le Piémont, car nous qui connaissions bien sa situation en Italie, nous savions, et de reste, qu'il ne pouvait faire autrement que d'intervenir. On a jugé sévèrement la conduite du roi Victor-Emmanuel, on a crié à la violation du droit des gens, on a parlé d'ambition démesurée, de conquête, d'usurpation. Cependant la cour de Turin fut absolument contrainte à marcher en avant, la situation était telle que la fameuse phrase d'Hamlet, si souvent citée : « être ou ne pas être, » était réellement devenue la question. Les peuples ne se modèrent pas aussi facilement qu'on semble le croire, et il est tel moment où, sous peine de mort et, qui pis est, de déshonneur, il faut les suivre dans la voie qu'ils ont choisie.

L'appel des populations des Marches et de l'Ombrie ne fut point une démonstration en l'air, ce fut un cri de douleur arraché par la souffrance à toutes les poitrines; c'était un appel désespéré comme on en entend dans les naufrages, et il méritait d'être écouté. Les troupes piémontaises firent acte d'humanité en franchissant la frontière et en passant sur le corps des troupes pontificales; de plus, elles firent acte de prudence. A-t-on bien songé à ce qui pouvait advenir, si nous nous étions trouvés les premiers en présence de l'armée papale? Dans mon inébranlable conviction, la victoire ne pouvait être douteuse. Nous avions vingt-cinq mille hommes de très bonnes troupes pleines d'enthousiasme, combattant pour la patrie, pour une idée sacrée; nous nous serions fournis à Naples d'un matériel excellent et nombreux; derrière nous, nous laissions une réserve imposante, et de plus tout le pays était pour nous, par sympathie, depuis le dernier paysan jusqu'au plus riche propriétaire: nous eussions été vainqueurs, je le crois fermement. Qu'arrivait-il alors? Rome avait bien de quoi tenter, Venise aussi, et celui qui nous commandait n'a jamais douté de rien. Mieux que le manteau du Romain, la casaque rouge de Garibaldi eût renfermé la paix du monde. Si à ce moment la paix n'a pas été universellement troublée, c'est à l'acte décisif du Piémont qu'on en est redevable.

Il y a plus, et dans une sphère d'idées plus générales, je dirai que, sous peine de déchéance, le Piémont devait se jeter tête baissée dans la bataille. Sa situation depuis la campagne d'Italie, la paix de Villafranca et le vote de l'Italie centrale lui a imposé des devoirs auxquels il ne peut faillir. Il sait, à n'en point douter, que l'Italie ne veut pas être annexée à lui, mais qu'elle veut être indépendante sous le sceptre librement choisi du roi Victor-Emmanuel. Jusqu'à présent,

le Piémont était le Piémont, rien que le Piémont; il n'était pas encore italien, il fallait qu'il le fût, à tout prix, ou l'Italie entière, s'éloignant de lui, aurait bien pu arrêter au Tessin la frontière péninsulaire. En restant immobile, assis au pied des Alpes, tandis que les volontaires du monde entier combattaient pour la grande cause, il ne s'associait à leur œuvre que par ses vœux; il attendait, en regardant ses rizières et ses pâturages, qu'on lui apportât les provinces et les royaumes qui loin de son action se donnaient à lui; il s'isolait de plus en plus, il restait au nord, en haut de l'Italie, comme un maître presque étranger, et non point comme un frère partageant le péril; il daignait recueillir les fruits de la victoire sans avoir pris part à la lutte; tranchons le mot, au point de vue italien, il se déshonorait, devenait impossible, perdait tout droit à la direction des événemens, et jetait la péninsule dans une révolution sanglante dont il eût été la première victime, et dont l'Autriche aurait profité. Déjà, quand le ministre de France engageait M. de Cavour à traiter avec la cour de Naples, celui-ci fut en droit de lui répondre : « Si nous faisions ce qu'on demande, on nous jetterait par les fenêtres (1). » Le passage des frontières romaines était donc pour le Piémont une de ces questions d'existence devant lesquelles un gouvernement, quel qu'il soit, ne peut reculer. Il a suivi sa voie, il a joué sa vie pour assurer celle de la patrie commune, et le pays tout entier l'a approuvé : le Piémont par ce fait est devenu Italie.

L'entrée de l'armée piémontaise dans les états du pape modifiait essentiellement notre situation; au lieu de marcher en avant, nous n'avions plus qu'à rester immobiles, attendant que les soldats de Victor-Emmanuel eussent fait leur jonction avec les nôtres. Toute tentative pour franchir le Vulturne et isoler Capoue de Gaëte devenait inutile, car les royaux n'allaient pas tarder à se trouver pris entre deux armées et réduits à l'impuissance. En conséquence on envoya un émissaire secret au major Csudafy pour lui apprendre la perte de Cajazzo et lui porter l'ordre de revenir. Il quitta Piedimonte, où il s'était retiré, attirant vers lui un corps de quatre mille Napolitains auxquels il avait livré deux combats à Rocca-Romana et à Pietra-Mellara, et, faisant le grand tour par Bénévent, il rentra à Caserte, ramenant sa vaillante petite troupe, qui avait souffert de grandes privations, et à laquelle les combats avaient tué soixante-deux hommes. Il vint nous voir à Naples, et ce ne fut pas sans une vive joie que nous lui donnâmes l'accolade du retour au palais de la Foresteria, qui nous servait de quartier-général.

J'avoue sans honte que je m'ennuyais à Naples; je n'avais plus

(1) Documens diplomatiques français, p. 153.

cette verdeur d'émotion qui se plaît à toute chose; j'étais pris par des pensées trop vivantes pour n'être point promptement las des musées, de la Chiaja, de Pausilippe, et surtout de la rue de Tolède. Une de mes rares distractions était, du balcon de la Foresteria, de regarder prêcher le père Gavazzi; je dis regarder, car, l'ayant écouté une fois, je ne fus point tenté de renouveler l'épreuve. Quelquefois, avant le coucher du soleil, à l'heure où tout le peuple de Naples est dans les rues, on dressait sur la grande place du palais, entre les statues équestres de Charles III et de Ferdinand Ier, une tribune en planches qu'on enveloppait de cotonnade rouge, comme un orchestre de guinguette. Dans un coin, on y déposait un drapeau national pour faciliter les mouvemens oratoires; on savait ce que cela voulait dire, et tout le peuple accourait. Le père Gavazzi arrivait alors, vêtu de sa casaque rouge, débraillé, montrant le calicot de sa chemise blanche, une cravate mal nouée en satin noir autour du cou. Il regardait la foule qui levait vers lui ses mille têtes attentives, puis il toussait, crachait d'une façon retentissante, et commençait. Sa voix de tonnerre ondulait sur la place et allait frapper les échos entre les colonnes de l'église Saint-Vincent-de-Paule. Jamais âne qui brait pour avoir du son n'eut des éclats semblables. C'est un homme grand et solide sans être obèse; la face est commune, grêlée, jaunâtre, et éclairée de deux yeux extrêmement vifs et mobiles. Sa grosse chevelure noire entoure son visage rasé, qui repose sur un cou énorme; ses larges mains osseuses frappent sur la rampe des balustrades et l'ébranlent à grands coups sans jamais se lasser; son poignet et sa voix vont de pair, il hurle ses sermons et les mime à coups de poing. Ce qu'il dit, on peut le supposer; il s'enfle, il s'enfle, et s'il ne crève pas comme la grenouille, c'est qu'il a une poitrine de taureau. Son geste est d'une extravagance inimaginable et suffit à faire de lui un spectacle très divertissant. Les pantins à ressort qui ont cassé leur mécanique n'ont jamais fait de si curieux soubresauts. Il se tape sur la tête, il se donne des coups de poing sur la poitrine, il se prend à bras le corps comme s'il voulait s'étouffer, il se laisse choir avec mélancolie sur le rebord de la tribune; il saisit sa tête à deux mains par derrière, l'agite comme s'il voulait la déraciner et la jeter au nez de ceux qui l'écoutent; c'est là son *nec plus ultra*, c'est le : « Allez dire à votre maître... » de ce Mirabeau de carrefour. J'avais commencé par être irrité de toute cette pantomime, mais je finis par en rire et j'allais me divertir à regarder *padre* Gavazzi gesticuler un sermon, comme j'aurais regardé Paillasse avaler des étoupes. Il représentait pour moi un des personnages inédits de la comédie italienne, non pas un des moins curieux, et je lui donnerais volontiers place entre dom Tartaglia et le

capitan Cocodrillo : — du reste bon homme, fort doux, faisant la mouche du coche, innocemment enivré de son importance, et prenant bien les observations qu'on fut parfois obligé de lui adresser.

Les nouvelles que nous recevions de Capoue étaient toujours les mêmes: rien de nouveau; sauf ces petits combats d'avant-poste dont j'ai parlé et sur lesquels il serait superflu de revenir, nul engagement sérieux n'avait lieu. Cependant nous tendions avec inquiétude l'oreille du côté du Vulturne, car nous sentions qu'une bataille allait devenir inévitable. En effet, les Napolitains ne pouvaient rester dans la position périlleuse où ils se trouvaient entre deux armées, l'une prête à les attaquer par le nord, l'autre les repoussant au midi. Il ne fallait pas être un stratége bien érudit pour comprendre qu'ils essaieraient de détruire un des deux ennemis afin de se retourner ensuite contre l'autre, et qu'ils commenceraient par le plus faible et le plus voisin, c'est-à-dire par nous. Si l'action s'engageait, elle serait décisive, et, perdue pour nous, la bataille pouvait bien entraîner la perte de Naples. Garibaldi déployait une activité extraordinaire; à peine dormait-il, jour et nuit il visitait les avant-postes, faisait établir des batteries, réunissait des bateaux à portée du Vulturne dans le cas où le passage deviendrait nécessaire, et chaque soir se disait sans doute : Ce sera pour demain... Nous nous en disions autant, et, comme on peut le penser, nous avions grande impatience de retourner au quartier-général de Caserte. Nous y retournâmes enfin, et Türr reprît le commandement de sa division, dont une brigade détachée occupait la périlleuse position de Sant'-Angelo sous les ordres de Spangaro. Le 29 septembre, je me rendis chez ce dernier vers cinq heures du soir; je m'installai comme je pus. Spangaro fit dédoubler son lit pour me donner à coucher dans l'unique chambre qu'il occupait; ses officiers dormaient pêle-mêle dans une autre chambre qui servait à la fois de salle à manger et de chancellerie. C'était à peu près la plus belle maison du pays, dont les habitans, effrayés par les projectiles creux que Capoue lançait sans relâche, avaient abandonné leurs demeures, où ils ne se trouvaient plus en sûreté. La chère qu'on y faisait n'était point exquise et me rappela nos plus mauvais jours des Calabres; le quartier de Spangaro, situé sur la hauteur, faisait partie des bâtimens de l'église, qui jadis avait appartenu à une abbaye. Plus bas, sur un petit chemin qui tombe en flèche de T sur la route qui va de Santa-Maria à la *scafa* de la Formicola, s'élève une sorte de ferme où le général Avezzana avait établi son quartier-général. Avezzana fut ministre de la guerre à Rome pendant la défense de Garibaldi : après la prise de la ville par les Français, il se réfugia en Amérique, d'où il a rapporté une raideur tout extérieure, qui contraste avec sa vivacité et sa bon-

homie italiennes, que l'âge n'a pas affaiblies. Il se promenait au milieu de ses troupes, vêtu d'une redingote noire et n'ayant d'autres signes distinctifs de son grade qu'un grand sabre de cavalerie qui lui battait les talons. Il comptait au nombre de ses soldats les Anglais que commandait le colonel Dunn.

La nuit tombait déjà violette et fraîche, nous finissions de dîner, à califourchon sur un banc qui nous servait à la fois de table et de siége, lorsqu'un officier d'ordonnance apporta une lettre à Spangaro; il l'ouvrit, la lut et me la passa : il y avait alerte aux avant-postes. Nous montâmes à cheval; nous descendîmes le petit chemin rocailleux qui est la grande rue du village, nous traversâmes la route de Santa-Maria, et nous nous engageâmes dans un autre sentier qui va directement de Sant'Angelo à Capoue. Au bruit de nos chevaux, les sentinelles criaient : Qui vive? et nous répondions en sifflant deux fois, ce qui était le signe de ralliement pour cette nuit. Nous arrivâmes ainsi jusqu'à une cascine toute perdue sous les arbres, avec un joli jardin où foisonnaient les lauriers-roses; en avant d'elle se courbait le demi-cercle d'une solide barricade en sacs de terre, armée de quatre canons et défendue par une centaine d'hommes qui, agenouillés, couchés, abrités, guettaient, dans l'obscurité croissante et à travers les arbres, les mouvemens des patrouilles ennemies. On établit une chaîne de sentinelles avancées qui, marchant avec précaution et recevant les ordres donnés à voix basse, allèrent, d'arbre en arbre, jusqu'à la lisière du bois. Au loin, sur notre gauche, vers Santa-Maria, quelques coups de fusil retentirent qui brillaient dans la nuit comme des vers luisans. Tout se calma; le silence se fit dans cette plaine immense où tant d'yeux veillaient, où tant d'armes étaient prêtes. Lentement nous revînmes, visitant les postes, et, voyant que ce n'était qu'une de ces fausses alertes si fréquentes à la guerre, que du reste bonne garde serait faite, nous allâmes nous coucher.

Au point du jour, j'étais debout. De longs rubans de brouillard chassés par le vent du matin couraient au-dessus du Vulturne, se massaient en vastes flocons dans la plaine et allaient s'amonceler sur Capoue. En même temps que moi, un officier regardait ce spectacle; il eut un mouvement de pitié : « Pauvres Napolitains! dit-il, voilà les fièvres d'automne qui vont vers eux! » Une lumière jaillit à travers les brumes, et un boulet vint éclater dans un champ voisin près d'un figuier dont il brisa les branches. Dès que le brouillard eut été bu par le soleil, nous braquâmes nos lorgnettes vers Capoue. La ville paraissait endormie, les sentinelles se promenaient sur les remparts, le camp retranché regorgeait de troupes; à une demi-lieue de la ville, vers Cajazzo, on voyait régulièrement alignés sur la route

des caissons et des pièces d'artillerie dont les mulets dételés paissaient dans une prairie. Nulle bataille ne s'annonçait encore pour ce jour. Spangaro et moi, après être convenus avec les officiers du quartier d'un signal en cas d'alarme, nous partîmes pour aller visiter les batteries du Monte-Tifata. Une rêche végétation de lentisques rabougris et d'herbes desséchées par le soleil tapisse la montagne, dont l'ascension est difficile; un étroit sentier y serpente où les pierres roulent sous les pieds; quelques longues racines appartenant à des figuiers biscornus rampent à travers les rochers comme de grosses couleuvres. Tant bien que mal et fort essoufflés, nous arrivons au sommet, crête découpée en roches grises que rongent les lichens lépreux et où glissent les lézards. La vue est immense : au-dessous de nous coule le Vulturne encaissé, jaune, laid, sinistre; sur la rive droite s'élève une maison blanche où nos boulets ont fait des taches noires; sur la rive gauche s'arrondit une redoute armée de trois pièces. Nos hommes l'occupent et tirent sans relâche sur la pauvre petite maison, dont le plâtre s'envole par larges écailles à chaque projectile qui vient la frapper. Dans l'ouest, la plaine s'étend à perte de vue au-delà de Capoue; dans l'est, elle s'arrête à une ligne de coteaux sur les revers desquels brille en blanc la petite ville de Cajazzo; dans le nord, en face de nous, les champs cultivés partent des bords mêmes du Vulturne et vont rejoindre une assez haute colline qui doit être la première ondulation de ce groupe de montagnes où sont Monte-Grande, Monte-Scopella, Monte-Caprario. Entre le Vulturne et la colline, une bosse de terrain porte un bâtiment carré qui, si les indications minutieuses de ma carte sont exactes, doit être une faisanderie royale. Là, les Napolitains avaient établi une batterie de six pièces destinée à faire taire les quatre canons qu'à grand renfort de bras nos hommes étaient parvenus à hisser sur le sommet de Tifata.

Nous avions d'excellentes longues-vues marines que nous parvînmes à placer commodément dans une crevasse de rocher. Derrière la faisanderie se tenait un poste de cavalerie dont parfois nous apercevions un homme; deux compagnies d'infanterie étaient massées dans une sorte de ravin que des arbres couvraient; les six pièces de canon, abritées sous des gourbis de paille, accroupies sur leur affût, tournaient leur gueule noire de notre côté. Deux ou trois de nos boulets portèrent dans la maison, un d'eux entra par une fenêtre et éclata avec un bruit terrible dont l'écho vibra longtemps, répercuté par les montagnes. Nous vîmes des gens qui s'enfuyaient et des chevaux qui couraient en liberté. Pendant plus d'une heure, la batterie napolitaine fit silence : notre redoute du Vulturne canonnait toujours à outrance la petite maison blanche qui lui faisait face

et qui n'en pouvait mais, car ses angles abattus jonchaient le sol, les tuiles de son toit bondissaient en poussière; à ses fenêtres, il ne restait plus une vitre. Du côté de Cajazzo, des troupes allaient et venaient, comme ne pouvant se résoudre à franchir le passage que gardaient nos artilleurs.

Des Napolitains revinrent à la faisanderie, prudemment d'abord, inquiets, regardant vers Monte-Tifata, où nos pièces restaient muettes. Ils s'avancèrent, conduits et encouragés par un officier que je reconnaissais à son képi galonné. Ils tirèrent plusieurs coups qui vinrent se perdre à quelque distance de notre emplacement. Nos quatre canons furent pointés par l'officier même qui commandait la batterie, et ensemble ils firent feu. L'effet fut terrible. Un boulet pénétra dans un des gourbis de paille qui sauta en l'air avec de la fumée, de la terre, des débris de toute sorte; un autre frappa au milieu d'un groupe de soldats et éclata. Deux hommes s'affaissèrent sur eux-mêmes, comme un vêtement qui tombe; un troisième, projeté en avant, les bras étendus, courut quelques pas et s'abattit la face contre terre. Involontairement j'eus un mouvement d'horreur, mon œil quitta la lorgnette, je ne vis plus rien, et je restai stupéfait de ne plus apercevoir que le paysage tranquille qui verdoyait sous les petits nuages de fumée que le vent emportait. Je regardai de nouveau : les Napolitains fuyaient et descendaient précipitamment la colline, derrière laquelle je les perdis de vue.

Nous revînmes à Sant'Angelo; nulle alerte n'avait eu lieu; l'ennemi était enfermé derrière ses remparts; nos avant-postes veillaient. La vieille Capoue devait jadis s'étendre jusqu'à Sant'Angelo, car on retrouve partout ici des traces d'antiquités : voies, murailles, colonnes brisées. Le campanile de l'église est carré, composé de deux étages, dont le premier est exclusivement formé de cubes en marbre blanc, reste de quelque construction détruite, et dont beaucoup sont encore chargés d'inscriptions; le second étage est en belles briques bien agencées et percées de deux baies latines où les cloches sont suspendues. Pour le moment, cet étage servait de prison; c'est là qu'on renfermait les nombreux espions que les royaux envoyaient vers nous pour compter nos troupes, surprendre nos positions et prévoir nos mouvemens. La petite église attenante au campanile est curieuse, car elle est construite sur le modèle des vieilles basiliques, et date, sans contredit, des premiers siècles de l'ère chrétienne. Dans l'impossibilité de trouver à loger nos soldats chez les habitans et dans la nécessité de les avoir en nombre sous la main à un moment voulu, on avait été obligé de prendre l'église et de la leur abandonner; elle était jonchée de paille, et c'est là qu'ils dormaient, ayant pour oreiller les marches de l'autel. Devant l'église s'étend

une sorte de terre-plein carré soutenu par un mur qui tombe droit à pic dans un champ situé à vingt-cinq pieds en contre-bas; là aussi bivouaquent nos soldats, sous le ciel humide de l'automne, à côté de leurs fusils en faisceau, que rouille souvent le brouillard du matin. De cette terrasse, on a une vue immense qui se projette au-delà de Capoue, qu'on peut facilement surveiller. Vers le soir, quand déjà le jour avait éteint ses grandes clartés, nous vîmes tout à coup surgir un incendie qui brillait au loin derrière les murailles de la place forte. Il nous apparaissait comme un point lumineux que le crépuscule rendait plus éclatant de minute en minute. A l'aide de nos lunettes, nous distinguions les tourbillons de flammes qui se tordaient au-dessus d'une fumée noire inclinée par le vent. Est-ce une ferme incendiée par les royaux? est-ce une meule d'herbes inutiles allumée par les paysans? est-ce un signal? Chacun donnait son avis. Garibaldi arriva. Debout sur le parapet qui termine la terrasse, il resta longtemps sans parler, regardant ce feu lointain; il se retourna vers Monte-Tifata, qu'il sembla considérer durant quelques secondes avec attention, jeta les yeux du côté de Santa-Maria, qui déjà disparaissait sous la brume, et se reprit à contempler l'incendie. Un sourire singulier passa sur ses lèvres, et, se dirigeant vers nous, il nous dit : « Messieurs, cette nuit, il ne faudra dormir que d'un œil! » Il remonta en voiture et partit pour Caserte. Un sous-officier, qu'à son beau langage je reconnus pour un Romain, et qui avait attentivement examiné le dictateur, dit tout haut, dès qu'il se fut éloigné : « Il a ri, le vieux lion! Ce feu est un signal, la bataille est prochaine! »

Une alarme qui s'apaisa nous retint jusqu'à onze heures du soir aux avant-postes. Nous rentrâmes alors dans notre chambre, et j'ôtais ma casaque pour me coucher, lorsque Spangaro me dit : « Croyez-moi, dormons tout habillés; nos chevaux sont sellés à l'écurie, soyons prêts en cas d'événement; le sous-officier avait raison, Garibaldi a flairé la poudre. » Le lendemain matin je dormais encore, lorsque Spangaro, se jetant à bas de son lit, courut précipitamment à la fenêtre, l'ouvrit et poussa les volets. Les pâles lueurs du jour naissant nous éclairèrent; une bouffée d'air frais entra, et en même temps la crépitation des coups de fusil. A notre gauche, vers Santa-Maria, le canon tonnait sourdement à travers les arbres. En une minute, chacun fut sur pied et prêt; l'aigre clairon réveillait ceux que la fusillade avait laissés endormis. Le jour verdâtre et froid se débattait encore au milieu des ténèbres; le ciel était très pur, d'un bleu aigu. Comme nous descendions la grande rue de Sant' Angelo, nous rencontrâmes Garibaldi qui galopait sur un cheval noir, suivi de plusieurs guides. Il jeta en passant quelques mots d'encouragement

à ses troupes, et s'élança vers Monte-Tifata, qu'il allait gravir pour embrasser d'un coup d'œil les opérations de l'ennemi. Au moment où nous pénétrions dans un petit chemin creux qui conduit à la *scafa* de la Formicola, la canonnade éclata sur notre droite, et les boulets, gémissant plaintivement, se brisèrent avec fracas dans les champs qu'ils bouleversaient. Le grand poste de notre extrême droite (je parle et ne puis parler que par rapport à Sant'Angelo) était défendu par une batterie de quatre canons et par trois cents Siciliens. Un des premiers boulets lancés par l'ennemi tomba au milieu d'eux, éclata et en tua sept; le reste prit la fuite : à ce moment, nous arrivions. Nous les vîmes, courant et retournant la tête avec effroi, escalader le talus de la route, se sauver en désordre, malgré nos cris et nos imprécations, franchir la première colline qui porte Sant'Angelo, franchir la seconde, où sont des cavernes qui servent d'étables aux paysans, et enfin plus tard apparaître au sommet de Monte-Tifata, où nul danger ne pouvait plus les atteindre, mais où ils étaient facilement spectateurs de la lutte. « Ce n'est pas un combat, me dit Spangaro, c'est une bataille! » Son vieil instinct de soldat ne l'avait point trompé, c'était la bataille du Vulturne qui s'engageait. Une moitié de brigade faisant partie de la division Medici, et presque exclusivement composée de Toscans, se jeta dans le chemin creux pour aller remplacer les Siciliens; on reprit les canons abandonnés et l'on tint bon. L'endroit était mauvais; il y pleuvait du fer. Le colonel Longo venait d'être emporté; une balle lui avait traversé la gorge. Le premier spectacle qui me frappa dans ce petit chemin, où les branches cassées et un continuel sifflement annonçaient avec quel ensemble il était attaqué, et de quelle importance en était la possession, fut le cadavre d'un des nôtres. Il était couché sur le dos, au milieu de la route, les bras en croix, la bouche tordue dans un rictus effroyable, la tête échancrée par un boulet qui pêle-mêle avait jeté le sang avec la cervelle sur ce visage tuméfié, où pendait un œil horrible arraché de son orbite. Nos soldats, qui arrivaient en toute hâte, passèrent près de ce malheureux sans même détourner la tête. Il est un fait curieux et d'une tristesse profonde, c'est l'insensibilité absolue qui vous envahit dans ces momens-là. Après le combat, on s'émeut sur les blessés, on s'ingénie en mille manières pour leur porter secours, on pleure les morts; pendant la bataille, on voit sans sourciller tomber près de soi les plus jeunes et les plus forts; les instans sont précieux, on n'a pas le temps de s'attendrir. Et puis involontairement ne se dit-on pas : « Avant que j'aie pu donner un regret à ce compagnon, ne serai-je peut-être pas réuni à lui pour toujours? »

III.

Au bout du chemin creux, qui à son extrémité se réunit à angle très aigu avec le chemin vicinal, nous trouvâmes le Vulturne. Autour de nous, les boulets labouraient la terre, qui jaillissait en panaches de poussière. Un jeune officier nous dit en souriant : « Les balles sifflent comme des merles amoureux ! » Il n'avait pas fini sa phrase qu'il tombait avec un bras fracassé. C'était une grêle, je parle sans métaphore. Nos soldats eurent un instant d'hésitation, et l'on vit osciller leurs rangs. Celui qui, après la blessure du colonel Longo, venait d'être chargé de les commander leur dit à peu près ceci : « Mes enfans, il ne s'agit ni d'avoir peur, ni de lâcher pied; nous tenons ici la clé de la position qui défend Sant'Angelo. Si Sant'-Angelo est pris, tout est perdu. Il faut donc rester ici et s'y faire tuer jusqu'au dernier en criant *vive l'Italie!* » Un sous-officier déjà grisonnant sortit des rangs, et, s'approchant de celui qui avait parlé, il lui répondit à haute voix : « Alors, monsieur, nous allons mourir. » Ce ne fut point une vaine parole, tous l'entendirent et tous l'approuvèrent. Le soir, on avait emporté de là onze tombereaux de morts et cent quatre-vingt-trois blessés. La Toscane peut être fière d'avoir produit de tels hommes. Ils étaient jeunes pour la plupart, doux, très curieux, bavards dans leur suave parler, qui ressemble au chant des oiseaux, sans grand élan, mais d'une intrépide ténacité que rien ne put vaincre. Quand les munitions commençaient à manquer, on envoyait dix hommes en chercher au quartier, et les dix hommes revenaient sans qu'un seul eût songé à profiter de sa course loin du péril pour ne pas revenir. Pendant sept heures, ils tinrent là, sans reculer d'une semelle, et avec une fermeté si imposante que les Napolitains semblèrent renoncer à cette position, sur laquelle ils lançaient des masses toujours renouvelées.

Parmi nous, il y avait un petit Sicilien qui servait de trompette; il avait environ quatorze ans, était de courte taille, très basané, d'une intarissable gaieté, qui sur son visage noir jetait l'éclair de ses dents blanches. Il avait une manie baroque. Dès qu'il trouvait un ruban blanc, il le cousait sur sa manche en guise de galon. Dès qu'il avait une petite pièce de monnaie, il y faisait un trou, et, à l'aide d'une ficelle, la suspendait à sa poitrine. On en riait. « Quelles belles décorations ! » lui disait-on. Et il répondait avec une gambade : « C'est l'ordre du baïocco et la croix du carlin ! — Si on te donne une piastre, qu'en feras-tu ? — Je me la pendrai au cou, et je serai commandeur du ducat d'argent. » Il était avec nous pendant nos premières marches des Calabres, à côté de nos chevaux, prêt à en

prendre la bride et à les garder dès qu'on le lui demandait. J'avais cet enfant en grande affection, car il était alerte, serviable et si joyeux de vivre, qu'il faisait plaisir à voir. On ne l'appelait que Tromba (trompette); naturellement je l'avais surnommé Goula, et toutes les fois que je l'apercevais, je ne manquais pas de lui dire :

C'est mon ami de cœur, nommé Goulatromba;

plaisanterie d'un goût fort médiocre, j'en conviens, mais qui avait le privilége de faire éclater de rire celui à qui elle s'adressait, quoiqu'il n'en ait jamais compris le premier mot. Tromba, qui s'était trouvé le matin avec les *Picciotti* (c'est ainsi que nous nommions les Siciliens), ne s'était pas enfui avec eux, il avait bravement gardé son poste, et maintenant il se tenait au milieu de nous. Ce jour-là, il était encore plus chamarré que de coutume; un tas de vieux sous s'entre-choquaient sur sa poitrine, et des galons sans nombre se tortillaient autour de ses bras. Il était gai comme un pinson et sautait comme un cabri. Il sonnait la charge sans s'arrêter, mais sa trop jeune poitrine ne suffisait pas à pareille besogne, et des *couacs* l'interrompaient à chaque instant. « Qu'as-tu donc aujourd'hui, Goulatromba? lui dis-je. Tu ne sais donc plus ton métier? — Ah! répondit-il avec un grand éclat de rire, ma trompette a dîné en ville hier; elle a mangé des canards, et maintenant ils se sauvent pour aller barboter dans le Vulturne. » Tout à coup il poussa un cri et jeta sa trompette avec colère. Un long filet de sang glissa sur son pantalon de toile écrue. Une balle lui avait percé la cuisse; il se précipita sur un mort dont il enleva le fusil et prit la giberne; puis il se mit à tirer. « Tromba, lui criai-je, va te faire panser à l'ambulance! — Non, non, répondit-il, il faut que je tue ces chiens-là! » Je le suivais des yeux; il allait en avant, mordant sa cartouche et faisant le coup de feu comme un vieux troupier. Ah! le pauvre petit trompette, quel grand cœur il avait! Il tira cinq fois. Comme il allait recharger son arme, il renversa la tête en arrière et cria : « Ah! ah! ah! » Il tourna et tomba la face contre terre. On courut à lui. Un de nous le prit dans ses bras. Une balle lui avait traversé les deux tempes en lui crevant les yeux. Il était mort.

Medici commandait en chef à Sant'Angelo, et commandait bien; Spangaro se multipliait; Avezzana, armé d'une carabine de chasse, allait d'une position à l'autre et donnait l'exemple du sang-froid. Vers onze heures du matin, j'étais sur la route de Santa-Maria, près du poste qui servait de grand'garde, lorsque je vis revenir le colonel Dunn, marchant avec peine et appuyé sur deux soldats. « Où donc êtes-vous blessé? » lui dis-je. Il leva la main, parut m'indiquer, par-dessus son épaule, le terrain qui s'étendait derrière lui,

et me répondit : « Par là-bas ! » Je repris : « C'est à la barricade que vous commandiez, je m'en doute ; mais dans quelle partie du corps êtes-vous atteint ? » Il renouvela son geste, et répliqua : « Mais je vous le dis, par là-bas ! » Je compris alors de quelle façon le pudique Anglais m'indiquait où il avait été blessé, en se retournant pour donner un ordre à ses hommes, qui du reste se conduisaient très courageusement et virent emporter tous leurs officiers, troués par les balles, à l'exception d'un seul. A ce moment, des cris se firent entendre, et des gens effarés vinrent nous dire que Sant'Angelo était pris par les Napolitains. On ramassa une poignée d'hommes et l'on partit au pas de course. Le fait était vrai. Arrivées de Cajazzo, se glissant entre le fleuve et la montagne, des troupes royales s'étaient emparées des premières maisons du village ; elles marchaient en bon ordre et pouvaient facilement se rendre maîtresses de Sant'-Angelo, que rien ne protégeait de ce côté, lorsqu'une hésitation étrange se manifesta dans les rangs ; les chefs s'arrêtèrent, et le mouvement en avant fut comme suspendu. Nous accourions. Les royaux lâchèrent pied, laissant un bataillon tout entier entre nos mains. Un hasard inconcevablement heureux avait combattu pour nous et nous avait permis de reprendre l'offensive, — ces hasards, qui souvent décident du sort des batailles, ne doivent point être rares à la guerre. Les royaux s'avançaient presque en sécurité, ne trouvant aucun des nôtres devant eux, et faisant fuir à leur approche les quelques paysans restés à Sant'Angelo, lorsque, levant les yeux, ils aperçurent au sommet de Monte-Tifata les Siciliens qui le matin, au premier feu, étaient allés chercher cet inexpugnable refuge. Les royaux, en les voyant, se crurent devinés ; ils s'imaginèrent que ces hommes avaient été postés là pour leur tomber sur la tête ; ils s'arrêtèrent, estimant leur stratagème éventé. A cet instant, nous arrivions à toutes jambes pour les prendre de front ; une batterie vite retournée leur envoya quelques boulets sur leur droite ; ils se crurent attaqués sur trois côtés et nous abandonnèrent le terrain. Le chef de bataillon prisonnier s'approcha d'un de nos officiers supérieur, et lui dit : « Monsieur, je suis un galant homme, je vous prie de me faire fusiller et de ne pas permettre que je sois égorgé à coups de couteau, selon votre usage ! » A cette demande, nous eûmes un haut-le-cœur ; nous pressâmes le prisonnier de questions, et nous apprîmes alors qu'on leur avait dit à Capoue que nous coupions le cou aux officiers captifs et que nous torturions les simples soldats. Celui à qui le chef de bataillon s'était adressé lui répondit : « Si vous avez faim, vous aurez du pain de munition, car nous n'avons pas d'autre nourriture ; si vous avez envie de dormir, nous vous donnerons notre paille la plus fraîche. Dès que la bataille sera finie, vous

serez conduit à Naples et traité avec toute sorte d'égards, car vous êtes Italien comme nous. Si vous voulez retourner à Capoue dès à présent et dire aux Napolitains comment les prisonniers sont accueillis par nous, vous êtes libre sur parole! » Le chef de bataillon refusa, prétextant qu'il ne voulait point quitter ses hommes, et on le conduisit au campanile. Puisque Sant'Angelo avait failli être pris, il pouvait l'être encore : c'était là un raisonnement fort simple que je ne manquai point de faire. Or, dans mon sac de nuit, à notre quartier, j'avais deux portefeuilles contenant toutes les notes recueillies depuis mon départ de Gênes, et qu'il m'eût été très désagréable de perdre. Les pauvres écrivains ont toujours la manie funeste de sauver leurs papiers. Je me rendis donc à notre maison en compagnie de Missori, que je venais de rencontrer au milieu de la bagarre. Tout était un peu en désordre; les ordonnances chargeaient nos effets sur les mulets, pour les conduire, à l'abri d'un coup de main, au village de San-Prisco, que sa position au milieu des montagnes rend d'un accès presque inabordable. Je pris mes portefeuilles, et comme je n'avais point de poches à ma casaque, je les fourrai entre mon gilet et ma poitrine, où ils me gênèrent fort, ballottant et glissant toutes les fois que mon cheval quittait les allures paisibles. Si le hasard du combat avait voulu que je tombasse au pouvoir de l'ennemi, on n'eût certes pas manqué de dire que les garibaldiens se cuirassaient d'in-folio pour éviter les balles. Avec Missori, j'entrai dans l'église, où la veille j'avais entendu retentir le chant de nos soldats, et qui aujourd'hui ne répétait plus que leurs gémissemens, car on en avait fait une ambulance. Le sang tachait la paille. Dans un coin, près de l'autel, des formes humaines raidies sous des manteaux indiquaient les morts. Nous dîmes quelques paroles réconfortantes aux blessés, qui tous paraissaient assez calmes. L'un d'eux, jeune homme d'une beauté remarquable, était assis, appuyé contre la muraille, les bras pendant inertes le long du corps; une pâleur profonde blémissait son visage, un cercle livide cernait ses yeux indécis, les ailes de son nez aminci semblaient pincées par une force intérieure. Il avait reçu une balle au creux de l'estomac; la blessure ronde ne laissait plus échapper le sang, la mort venait vers ce pauvre garçon. Je lui dis un de ces lieux communs répétés en pareil cas : « Allons, cela ne sera rien; du courage! » Un attendrissement singulier passa dans son regard; il dit à voix basse : « Oh! maman! » et deux grosses larmes coulèrent de ses yeux. Il y a des hommes qui aiment la guerre pour la guerre, comme il y a des artistes qui aiment l'art pour l'art, et qui disent: « Quelle poésie! » Non, la guerre n'a pas de poésie! C'est une effroyable extrémité, nécessaire peut-être dans certains cas pour faire mûrir des vérités supérieures trop lentes à éclore, mais exécrable,

laide, brutale, souvent aveugle, et que tout doit condamner en nous, la raison aussi bien que le sentiment.

Du haut de la terrasse, nous donnâmes un coup d'œil à la plaine. La fumée blanche montait en flocons à travers les arbres et se précipitait en nuages impétueux à chaque détonation d'artillerie; la bataille était partout. Près de la maison qui servait de quartier au général Avezzana, nous rencontrâmes Garibaldi. Ah! qu'il ressemblait peu à l'idée qu'on se fait habituellement d'un général en chef que la fantaisie brode sur toutes les coutures et empanache de toute sorte de plumets! Il avait au hasard pris le premier cheval rencontré; dans une des fontes de la selle apparaissait une paire de pantoufles en tapisserie, dans l'autre une bouteille en osier; en guise de portemanteau, une vieille couverture était roulée. Le maître du cheval, un guide, courait ruisselant, essoufflé, mais arrivait toujours à temps pour saisir la bride au moment opportun. Quant à Garibaldi, coiffé de son petit chapeau noir hongrois, vêtu de la chemise rouge et du pantalon gris si connus, il excitait à son passage de tels cris d'enthousiasme qu'ils faisaient trembler la terre et couvraient le bruit du canon. Il sauta à bas de cheval, monta dans la maison et se rendit à la chambre où le colonel Dunn avait été déposé; nous le suivîmes; là il dicta à Spangaro la dépêche suivante, qui fut immédiatement expédiée à Naples : « L'ennemi est repoussé sur toute la ligne. » Le moment n'était peut-être pas très heureusement choisi pour faire partir une telle nouvelle, car le canon de notre barricade, qui défendait les approches de Sant'Angelo par la plaine, cessa tout à coup, et des balles ricochèrent jusque vers nous, effrayant les chevaux et brisant les vitres d'une voiture qui portait des blessés. La barricade venait d'être enlevée par les Napolitains. Il y eut un instant de confusion; on évacuait les blessés en toute hâte; quelques pauvres impotens criaient : « Ne nous abandonnez pas!... » Garibaldi réunit tout ce qu'il trouva d'hommes disponibles, et à leur tête se jeta vers la barricade. Une charge à la baïonnette en chassa les Napolitains. Dans la ferme voisine, d'où nous délogeâmes quelques royaux, nous trouvâmes un des nôtres étendu par terre, l'œil blanc, l'écume aux lèvres; de blessures, aucune. Il bégayait des mots inarticulés et retombait dès qu'on voulait le dresser debout. A force de patience et de questions, nous comprîmes que, fait prisonnier par les Napolitains, il avait été battu par eux à coups de crosse et à coups de pied à ce point qu'il en était comme roué. On le fit porter à l'ambulance; le soir, je l'y retrouvai mort.

Garibaldi s'élança de nouveau vers Monte-Tifata pour le franchir. Où allait-il? A Maddaloni sans doute, par le chemin le plus court. Une canonnade effroyable retentit; elle était dirigée contre le dic-

tateur, facilement reconnaissable au foulard qu'il porte flottant sur les épaules; les projectiles tombaient autour de lui, faisant jaillir la terre molle, où ils s'enfonçaient heureusement sans éclater; son cheval se cabrait et faisait des bonds terribles; Garibaldi descendit, le prit par la bride, continua sa route à pied, miraculeusement respecté par les boulets qui s'abattaient autour de lui, et disparut de l'autre côté de la montagne. J'avais invinciblement tenu mes yeux fixés sur lui; j'eus une large respiration et comme une défaillance de joie en le voyant hors de péril. Il pouvait être un peu plus de midi, il y avait une accalmie dans la bataille. Bientôt elle parut cesser; nos troupes continuaient à s'avancer, refoulant les Napolitains vers Capoue; le combat s'arrêta, et l'on put croire que tout était fini. Une demi-heure ne s'était pas écoulée que la canonnade recommençait de plus belle; les royaux avaient fait un changement de lignes et nous attaquaient de nouveau. La lutte fut dure, car elle était inégale. Il y avait neuf heures qu'on se battait; nos pauvres soldats, sans boire ni manger, n'avaient pas quitté le feu; on était harassé de fatigue, et des troupes fraîches arrivaient contre nous, bien pourvues et reposées. On les reçut d'un cœur solide, et le combat recommença avec vigueur. La barricade, encore prise par les royaux, fut reprise et gardée par nous, la ferme aussi; il y eut une cascine qui, prise et perdue sept fois, resta enfin en notre pouvoir. A deux heures, les munitions nous manquaient; on put retrouver trois gargousses à mitraille : habilement employées, elles éparpillèrent les Napolitains, qui faisaient encore une tentative sur la barricade dont la possession assurait celle de Sant' Angelo. Un Français, M. Baillot, ancien élève de l'École polytechnique, ancien ingénieur des ponts et chaussées, commandait une batterie de quatre pièces : il avait tiré quatre cent soixante-trois coups, chargeant, pointant, écouvillonnant lui-même ses canons; mais ses munitions étaient épuisées, il prit un fusil et se plaça devant ses pièces pour les défendre en cas d'attaque. On bouleversa tout au quartier-général; on découvrit une demi-caisse de cartouches qui furent utilisées comme il convenait.

A deux heures et demie, voici quelle était notre situation à Sant'-Angelo, c'est-à-dire à l'extrême droite de la ligne de bataille : de front, nous étions attaqués par les troupes sorties directement de Capoue; sur notre droite, nous étions fusillés et canonnés par les royaux, qui cherchaient l'occasion de forcer le passage du Vulturne à la *scafa* de la Formicola; à gauche, nos communications avec Santa-Maria étaient coupées par sept bataillons de la garde royale, dont l'artillerie envoyait des boulets de plein fouet jusque dans Sant' Angelo. On tenait ferme, car on sentait qu'il était d'importance extrême de garder la position; mais la fatigue envahissait les plus robustes :

tout ce que nous avions d'hommes était au feu. Quand les Napolitains s'avançaient, on leur courait sus la baïonnette en avant, et ils reculaient. A ce moment, il était trois heures, un nouveau canon se fit entendre à notre extrême gauche, vers Santa-Maria. Nous écoutâmes avec une certaine anxiété : « Si c'est l'artillerie napolitaine qui tonne ainsi du côté de San-Prisco, il faut s'embrasser et tomber en braves, me dit un officier avec emphase, car nous sommes aux Thermopyles. » Les détonations continuaient précipitées; on eût dit qu'elles voulaient rattraper le temps perdu. Une idée m'illumina : « C'est Türr qui arrive de Caserte avec les réserves! » Il fallait s'en assurer. Enfoncés sous les arbres, dans le chemin creux, derrière la barricade, nous ne pouvions rien voir, rien comprendre, rien interpréter. Je courus à l'église, et comme je mettais le pied sur la terrasse, une sentinelle m'arrêta en me priant d'ôter ma chemise rouge; quelques-uns de nous, apparaissant avec la blouse éclatante, avaient attiré les boulets royaux sur notre ambulance. Je mis bas ma casaque, je jetai sur mes épaules mouillées de sueur la première capote grise que je trouvai par terre, et je regardai : je vis des arbres, de la fumée, de la poussière; mais la poussière se dirigeait vers Capoue, suivie et comme repoussée par un nuage de fumée qui, en demi-cercle, s'avançait lentement et continuellement. Sur la route de Santa-Maria à Sant'-Angelo, il y eut tout à coup une fumée violente et des détonations; puis cette fumée parut se changer en poussière et fuir hâtivement en tourbillons vers Capoue. Je compris que nous ramenions l'ennemi. Cela n'avait pas duré dix minutes. Je courus à la barricade, elle était déjà abandonnée; nos hommes, marchant en avant, chassaient les Napolitains, et arrivèrent sous les murailles de la place tellement mêlés à eux, que les canons royaux n'osèrent pas tirer. La journée était nôtre, et Garibaldi venait de gagner sa plus grande bataille.

A cinq heures, au quartier, je retrouvai Spangaro, dont j'étais séparé depuis quelque temps; nous nous donnâmes une de ces bonnes accolades où le cœur est tout entier, car nous étions heureux de nous revoir sains et saufs. La nuit venait : dans la plaine, quatorze incendies flambaient, jetant des lueurs livides sur les arbres; la bataille avait allumé toutes les fermes; parfois nous entendions un craquement sourd, c'était un toit s'effondrant dans le feu, qui, sous ce poids, semblait s'apaiser pour mieux s'élancer en gerbes plus hautes. Quatre maisons et l'église suffisaient à peine à nos ambulances. Aux dernières lueurs du jour, un paysan arriva, conduisant une petite charrette traînée par un âne; sur cette charrette, un de nos jeunes soldats était couché, raidi : le paysan l'avait trouvé au pied d'un arbre, et nous le rapportait. Il avait les jambes repliées, la tête sur le bras droit, la main gauche sur la poitrine; il eût semblé

dormir sans sa pâleur et le refroidissement glacial qui avait saisi ses membres; la tête ne touchait pas au bras, la main ne s'appliquait pas à la poitrine, et tout cela tremblait d'une seule pièce à chaque mouvement du chariot. La bouche fermée et pincée montrait une colère terrible que la main adoucissante de la mort n'avait point effacée. Le pauvre petit avait été frappé, et, se sentant près de sa fin, il s'était probablement traîné sous un arbre et s'était couché, dans la position où il s'endormait chaque soir, pour finir le rêve fatigant de l'existence. La bataille était finie, nous nous sentions gagner par l'émotion à la vue de cette forte fleur brisée avant les fruits; d'un air morne et silencieux, ses compagnons survivans le regardaient : « Je le confie à votre garde, leur dit Spangaro; c'était un des nôtres, un de nos amis, un de nos enfans; nous lui rendrons les honneurs funèbres, nous pleurerons sur lui, et cependant son sort est enviable, puisqu'il est mort pour le salut de l'Italie. » Puis, s'interrompant : « Où sont les autres? » demanda-t-il; on lui montra du doigt une large caverne ouverte dans la colline. Rangés le long des parois, ils étaient là, ceux que la déesse des victoires avait acceptés en sacrifice; un prêtre disait des prières, et des sentinelles veillaient pour que nul ne vînt troubler leur sommeil éternel.

J'allai voir Garibaldi, qui s'était réfugié dans la petite chambre du curé de Sant'Angelo, où il cherchait à se reposer un peu; assis sur un banc de bois, appuyant son dos à la muraille, il écoutait Eber et Missori, qui expliquaient un mouvement exécuté le matin par nos troupes. Une joie sérieuse brillait sur son visage, illuminait ses yeux, et donnait à son sourire une douceur pleine de force. Je dus me rendre à Naples sans délai; mais comment faire la route? Le dernier train du chemin de fer de Santa-Maria partait à sept heures, et sept heures sonnaient au campanile de Sant'Angelo; de voiture, il n'y en avait pas vestige à notre village; quant à nos chevaux, il n'y fallait pas penser : les pauvres bêtes, à demi fourbues de fatigue, blessées pour la plupart, n'auraient quitté la litière que pour tomber vingt pas plus loin. J'allais me décider à partir à pied pour Santa-Maria, où j'aurais cherché un moyen quelconque de gagner Naples, lorsqu'arriva une grande charrette à deux roues, sorte de haquet attelé de trois chevaux de front, et qui apportait la provision de pain pour nos troupes. Je mis le conducteur en réquisition; on jeta sur les planches du chariot deux ou trois bottes de paille, je m'y étendis, et nous partîmes. Quelques cadavres, des chevaux morts çà et là tachaient de noir notre route, où les incendies jetaient de grandes lueurs; le charretier chantait un petit air assez gai qui se terminait par un coup de sifflet et se mariait allègrement au bruit régulier des grelots de l'attelage. Lorsque les chevaux s'arrêtaient, on n'en-

tendait plus qu'une sorte de mugissement sourd qui ressemblait à la chute d'une cascade très lointaine : c'étaient les flammes qui se battaient contre le vent.

A Santa-Maria, que nous traversâmes, des paquets sombres gisaient dans tous les coins; c'étaient nos soldats épuisés qui dormaient au hasard. Après Santa-Maria, la route, coupée de barricades, incessamment parcourue par des patrouilles de gardes nationaux et de paysans armés, devint insupportable; des qui-vive nous arrêtaient de quart d'heure en quart d'heure; à chaque village, on venait me demander des nouvelles et m'offrir de me « régaler; » j'envoyai tous ces braves gens au diable avec la plus grande politesse possible, et tant bien que mal j'arrivai à Aversa, où il me fallut absolument accepter une tasse de café et des cigares. Je ne pensai guère à m'informer des ruines d'Atella, de l'origine des atellanes, ni de l'assassinat d'André par la reine Jeanne; mais je demandai une voiture quelconque en remplacement de ma charrette, qui, allant au pas, menaçait de ne jamais arriver à Naples, et qui, trottant, me disloquait par ses cahots. Les officiers de la garde nationale, qui tout entière veillait, y mirent une complaisance extrême, et l'on ne tarda pas à m'amener un *corricolo*. — Une douce fraîcheur planait autour de nous; sur le ciel nacré par les reflets de la lune, les pins-parasols découpaient la large silhouette de leur tête arrondie; les festons de la vigne semblaient en acier bruni ciselé à jour; ce calme d'une nuit charmante mêlé au souvenir de l'action de la journée me donnait un bien-être profond qui me pénétrait jusqu'à l'âme. Comme j'entrais à Naples vers deux heures du matin, deux postes de gardes civiques se jetèrent littéralement sur moi avec cent questions entrecroisées, auxquelles il me fallut répondre, car elles étaient justifiées par l'inquiétude qui depuis le matin régnait dans la ville.

Ce n'était pas dans le coin étroit de Sant'Angelo, où j'avais été pour ainsi dire parqué pendant toute la journée du 1er octobre, que je pouvais me rendre compte de la bataille; je ne la compris réellement qu'après avoir tenu en main les rapports des principaux chefs de corps et consulté les différens acteurs du drame. L'idée des généraux napolitains apparaît très nettement : ils voulaient couper nos lignes, passer entre elles, reprendre Naples et y célébrer la Saint-François, qui se fête le 4 octobre. Pour arriver à ce résultat, ils avaient, en grand silence et avec une rare habileté, établi au milieu de la nuit une forte colonne entre Santa-Maria et Sant'Angelo, et au point du jour attaqué vigoureusement ces deux positions; de plus, à l'aide d'un corps de cinq mille hommes qui, parti de Cajazzo, avait traversé le Vulturne à la *scafa* du Torello, ils étaient venus, en suivant la route de Ducenta, attaquer Maddaloni pour en débusquer

Bixio et interrompre par une marche rapide nos communications entre Naples et nos avant-postes. A Maddaloni, la lutte fut terrible; enlevée par les troupes royales dans un premier moment de surprise, la position fut reconquise par Bixio; le régiment qui servait de grand'garde à Ponte-della-Valle, et que commandait le colonel Dunyov, fut décimé; Dunyov, resté au feu malgré une atroce blessure qui devait un mois après nécessiter l'amputation de la jambe gauche, tint ferme jusqu'au bout, et c'est peut-être grâce à sa fermeté que l'on doit d'avoir pu se maintenir à Maddaloni, d'où à midi les royaux étaient définitivement expulsés. A Sant'Angelo, on a vu que nous résistions, et que, tout en restant sur une défensive très accentuée, qui empêchait les royaux d'entamer nos positions, nous étions contraints cependant de ne faire aucun mouvement agressif. A Santa-Maria, le général Milbitz était forcé de restreindre la défense aux environs immédiats de la ville, et la journée pouvait rester indécise, peut-être même mal tourner pour nous, malgré le courage déployé sur toute la ligne, lorsque par l'ordre de Garibaldi la réserve cantonée à Caserte arriva sous le commandement du général Türr; elle se composait de deux brigades, la brigade milanaise (1) et la brigade Eber. Le général Türr rencontra Garibaldi à Santa-Maria : « C'est presque fini, dit ce dernier, il n'y a plus qu'un coup de collier à donner! » Türr se prit à sourire en répondant : « Alors dépêchons-nous de le donner. » Selon le récit d'un témoin oculaire, on ne pouvait « passer le nez » hors des portes de Santa-Maria, tant la mitraille napolitaine gardait la route. La brigade milanaise, sortie par la porte de Sant'Angelo, et les hussards hongrois, sortis par la porte de Capoue, prirent l'ennemi entre deux charges et firent du jour autour de Santa-Maria. A la tête de la brigade Eber, Garibaldi en voiture s'avança vers Sant'Angelo. Une décharge tua un cheval et le cocher. Garibaldi sauta à terre, et, appelant à lui la légion magyare et la compagnie suisse, se jeta sur les royaux en criant son nom; le reste de la brigade Eber arrivait au pas de course. On enfonça les lignes ennemies, et nos communications furent rétablies entre Santa-Maria et Sant'Angelo. Toute notre armée alors, marchant en demi-cercle, refoula les royaux vers Capoue, qui sur eux ouvrit et referma ses portes à cinq heures. La bataille avait duré treize heures; quarante-neuf mille hommes y avaient pris part : quatorze mille de notre côté, trente-six mille du côté des royaux, de leur propre aveu. Pendant la journée, ils purent opérer trois changemens de lignes; c'est ce qui nous causa tant de fatigues et retarda si longtemps la victoire. En tués, blessés, prisonniers, nous avions près de dix-huit cents

(1) Commandée, je crois, par le colonel Degiorgis.

hommes hors de combat, les Napolitains quatre mille environ. Parmi nous, chacun fit son devoir; quelques Siciliens faiblirent, il est vrai, mais le hasard utilisa leur fuite en une sorte de stratagème qui, ainsi que je l'ai raconté, paralysa un mouvement dangereux de l'ennemi; les Hongrois furent admirables et aussi les Suisses. Les Français furent ce qu'ils sont à la bataille, fermes, braves et gais; leur petite compagnie, qui s'appelait la compagnie de Flotte, composée à peine de quatre-vingts hommes, avait été chargée de défendre une ferme qui protégeait les approches de Santa-Maria; nos compatriotes ont combattu là tout le jour, sans reculer d'une semelle, sans être jamais entamés, et avec un entrain qui leur valut les éloges mérités de tous nos généraux (1).

Le 30 septembre était un dimanche. Une quinzaine de matelots appartenant à un navire de la marine royale britannique avaient obtenu la permission de descendre à terre pendant la journée, bien vite ils étaient accourus à Santa-Maria, s'y étaient naturellement grisés, et avaient espéré pouvoir partir le lundi matin pour Naples par le train de six heures; mais à ce moment la bataille tonnait déjà dans la plaine. Les Anglais demandèrent des canons, on leur en donna; on leur donna aussi un baril de vin, et ils firent bon usage du tout. On a dit que si les Piémontais n'étaient point venus à notre secours vers la fin de la journée, nous étions perdus. La vérité est que les Piémontais casernés à Naples n'ont point bougé de toute la journée du 1er octobre. Les seuls Piémontais qui combattirent au Vulturne sont trente-quatre artilleurs que, depuis sept jours déjà, on avait envoyés aux avant-postes comme instructeurs, car nous manquions absolument de canonniers. L'armée piémontaise ne fit acte de présence au milieu de l'armée méridionale que le lendemain 2 octobre, et voici dans quelles circonstances.

Garibaldi, couché, après la victoire, dans la chambre du curé de Sant'Angelo, reçut, le 1er octobre, vers dix heures du soir, une dépêche qui lui apprenait qu'on venait d'apercevoir une colonne ennemie, forte d'environ cinq mille hommes, au nord de Caserte, dont les avant-postes occupaient même Monte-Briano et la Cascade, qui est à peu près à deux kilomètres du palais. Cette colonne était celle qui, le matin, n'avait pu s'établir à Maddaloni; ne pouvant sans doute faire sa retraite sur Capoue, elle s'était jetée sur Caserta-Vecchia, position élevée que couronnent les ruines de la vieille ville lombarde; quelques prisonniers nous ont depuis affirmé que les royaux, croyant que nous avions été complétement battus à Santa-

(1) Leur conduite fut telle qu'il est question aujourd'hui de la rappeler par une inscription sur une tablette de marbre qui serait placée dans la ferme même où ils ont combattu.

Maria et à Sant'Angelo, avaient tenté de s'emparer du palais de Caserte. A cette nouvelle, Garibaldi donna ordre aux carabiniers génois, à deux cents hommes de Spangaro et aux volontaires calabrais d'être sur pied à deux heures du matin. Ces troupes étaient les seules qu'il eût sous la main; les autres gardaient la longue ligne avancée qu'on avait prise dans la journée. De son côté, le chef de l'état-major, le général Sirtori, réunissant toutes les forces qui n'étaient point indispensables pour conserver nos positions, devait marcher sur Caserte par la grand'route; il emmena avec lui la compagnie suisse de la brigade Eber et une partie de la brigade Amanti (de la division Cosenz). Bixio, prévenu, envoya dès l'aube une colonne qui, se glissant par les rampes de Montecaro, devait attaquer Caserta-Vecchia. Enfin Garibaldi expédia par le télégraphe à deux compagnies de *bersaglieri* et à deux compagnies d'infanterie de l'armée piémontaise qui se trouvaient à Naples l'ordre de se rendre en chemin de fer, avant le jour, à Caserte. C'est donc le 2 octobre, et non point le 1er, que les Piémontais sont intervenus dans nos affaires, ce qui constitue une différence essentielle. Telle est la vérité, il n'y en a point d'autre; comme le pigeon de La Fontaine, je puis dire : J'étais là!

Le 2, au point du jour, les royaux firent descendre deux bataillons vers la ville de Caserte. Le général Sirtori réunit promptement les forces qu'il avait sous la main, entre autres les *bersaglieri* et les deux compagnies de ligne des troupes piémontaises que le chemin de fer venait d'amener, et marcha aux Napolitains, qui s'enfuirent vers Maddaloni, où Bixio tomba sur eux. Garibaldi avait tourné la montagne par San-Leucio. Toutes nos autres forces furent lancées contre l'ennemi, qui se fit pendant quelque temps donner la chasse, et ne tarda pas à mettre bas les armes. Ce succès complétait celui de la veille; nous avions pris quatorze canons et fait environ cinq mille huit cents prisonniers.

Je vis arriver à Naples la plupart de ces malheureux, et je fus témoin de leur stupéfaction quand ils trouvèrent les forts aux mains de la garde nationale. On leur avait dit et ils étaient persuadés que les Autrichiens occupaient les forteresses. Avant la bataille du Vulturne, ils pensaient n'avoir qu'à passer à travers l'armée de Garibaldi pour se joindre aux impériaux et marcher ensuite avec ceux-ci contre les Piémontais. En entrant au fort Saint-Elme, ils n'en croyaient pas leurs yeux; quelques-uns pleurèrent : « Ah! disaient-ils, comme on nous a menti! Si nous avions su! » Ceux qui commandaient la ville eurent confiance dans la population napolitaine; ils eurent tort. Les prisonniers furent insultés; on leur mettait le poing sous le nez, on leur cracha dans le dos, on leur aboya des in-

jures atroces; ils furent très fermes et très dignes. La garde nationale, admirable de dévouement, se multipliait pour les protéger. Les officiers garibaldiens qui les conduisaient perdirent parfois patience et tombèrent à coups de plat de sabre sur cette canaille vociférante, dont la vraie place eût été aux avant-postes. Les Bavarois, reconnaissables à leur face blonde et épatée, furent exposés plus que les autres, et il fallut parfois faire plus que le coup de poing pour les arracher aux mains impies qui les tenaient déjà. Grâce à l'extrême vigueur des officiers et à l'attitude de la garde nationale, nul malheur ne fut à déplorer; mais je n'oublierai jamais de quel dégoût je fus saisi en voyant ces hommes désarmés, qui après tout avaient fait leur devoir, vilipendés par une cohue immonde qui au premier coup de fusil se serait enfuie comme une bande de corbeaux. On prit plus de précautions à l'avenir; les transports des prisonniers, qui étaient obligés de traverser la ville pour gagner les forts, se firent de très grand matin ou pendant la nuit. Pour éviter de si regrettables scènes, on poussa même la prudence jusqu'à faire déguiser les Bavarois et les Suisses; on les habillait pour la plupart en Calabrais. L'idée était bonne, car sous le chapeau pointu ils avaient une si singulière et grotesque figure qu'elle eût désarmé les plus implacables colères.

Ce n'est pas que le peuple napolitain soit malfaisant ou cruel; il est ignorant, très spirituel et prodigieusement facile à toute émotion. Son imagination l'emporte très loin; mais, lorsque l'instant de l'action arrive, le côté nerveux de sa nature reprend le dessus et trop souvent le condamne à l'immobilité. C'est un peuple d'enfans qui aime à changer de joujoux, quitte à leur ouvrir le ventre pour voir ce qu'il y a dedans. En somme, c'est encore Polichinelle qu'il aime le mieux. Il est taquin, et, quand il veut s'amuser, ne recule devant aucune inconséquence. Pour taquiner Garibaldi, il criait : *Vivent les Piémontais!* Pour taquiner les Piémontais, il criait : *Vive Garibaldi!* Enfantillage et rien de plus. Il est, malgré l'ignorance profonde où il a été renfermé, assez intelligent pour comprendre qu'il vient de franchir un pas énorme et pour s'en contenter. Je ne parle que du peuple et non point de la bourgeoisie, qui est généralement instruite, éclairée, curieuse d'apprendre, mais d'une défiance excessive, qu'explique l'état de suspicion où elle a été tenue sous les derniers règnes.

Le peuple s'amusait beaucoup, tout lui devenait un sujet de curiosité; les bourdes les plus étranges passaient pour vérités mathématiques, et l'on se racontait tout bas avec épouvante qu'on avait découvert heureusement et interrompu un souterrain que François II faisait creuser de Capoue jusqu'à Naples pour pouvoir reprendre sa

capitale à l'improviste. Mais c'est au théâtre qu'il fallait voir ces braves Napolitains : ils s'identifiaient absolument avec le personnage, et il n'était pas toujours bon de représenter celui du traître. A cette époque, on jouait une pièce moitié ballet, moitié drame militaire, qu'on appelait *la Vivandière de Magenta*, ou de Montebello, ou de Valleggio, je ne sais plus exactement. La scène se passait pendant la campagne de 1859 : je n'ai pas besoin de dire qu'il y avait fort peu de Français et que toute la gloire revenait aux Italiens; ceci est trop naturel pour qu'on puisse s'en étonner. On voyait d'abord défiler des Piémontais agitant un drapeau aux couleurs nationales, et l'on criait *vive Garibaldi!* toujours un peu par esprit d'opposition. Quand les dix hommes qui constituaient l'armée sarde avaient quitté la scène pour « courir à l'ennemi sur les ailes de la victoire, » un général autrichien apparaissait : figure rébarbative, uniforme blanc, chapeau à plumes, ceinture jaune, croix et médailles sur la poitrine. Un murmure de mécontentement passa dans la salle. Le pauvre général entama sa tirade et parla de la bannière invincible des Habsbourg : on se mit à huer. Le sifflet est presque inconnu en Italie. L'acteur tint bon et continua; on hurla : « A la porte! à la porte! » Quelques voix ajoutèrent : « Mort à l'Autrichien! » Au parterre, un homme se leva et cria : « Ah! canaille! si j'avais mon *revolver*, je te casserais la tête! » Quelques gamins qui par hasard avaient des souliers les lancèrent à la tête du malheureux acteur. Il n'y tint plus; il arracha ses croix, son chapeau, sa ceinture, enleva son uniforme, le jeta par terre, le foula aux pieds, cracha dessus, fit un bond jusque dans les coulisses, revint avec un drapeau tricolore, l'embrassa et entonna un hymne patriotique. Ce furent des cris de joie et des applaudissemens à faire écrouler le théâtre. On baissa la toile, on recommença la pièce. L'acteur revint avec son costume autrichien. Il n'avait pas fait trois pas sur la scène que tous les spectateurs levés lui criaient des injures. Pour la seconde fois, il dépouilla son uniforme et continua son rôle en manches de chemise. Chacune de ses paroles était accueillie par des huées. Le pauvre diable s'interrompait alors et disait : « Moi, je suis bon Italien! Ce n'est pas moi qui parle, c'est l'Autrichien! » On applaudissait; il reprenait son discours, on le huait de nouveau. Pendant toute la pièce, il en fut ainsi. Quand la représentation fut terminée, la foule s'assembla devant le théâtre, et des hommes disaient : « Nous verrons s'il osera sortir, le lâche! »

IV.

Comme la victoire du Vulturne avait rassuré les plus timorés, et qu'on était bien certain maintenant que jamais l'armée royale ne

réussirait à traverser nos lignes, on était fort tranquille à Naples, et la population profitait de cette tranquillité pour *manifester* tout à son aise. Quelque main lointaine et fort habile était-elle dans toutes ces petites promenades qui ne faisaient que du bruit? Cela est bien possible. Il se peut qu'un très important personnage, à qui l'Italie doit avant tout d'être ce qu'elle est, ne fût pas fâché de montrer à Garibaldi qu'il ne faut jamais se mettre en contradiction avec soi-même, et que, lorsqu'on cherche l'unité et qu'on fait des appels à l'union, il faut prêcher d'exemple. Et puis, disons-le, on n'était pas fâché d'occuper le dictateur à Naples, afin de l'empêcher de marcher trop vite au-devant de Victor-Emmanuel : on préférait qu'il l'attendît. On *manifestait* donc pour la votation immédiate, pour le renvoi de Mazzini, pour tel ministre, contre tel autre, pour la destruction du fort Saint-Elme, pour ceci, pour cela, pour bien d'autres choses encore. Une manifestation est une chose très simple. Une centaine d'hommes se réunissent, on prend un drapeau, on se promène dans les rues, on s'arrête devant certaines maisons en criant le plus fort qu'on peut, et quand on est fatigué, on rentre chez soi. Comme on ne fit aucune attention à ces plaisanteries bruyantes, elles restèrent inoffensives. Après qu'une manifestation contre le gouvernement avait eu lieu, bien vite le parti national organisait une contre-manifestation. Au fond, j'ai toujours cru que ce n'était qu'un motif à promenades; celles du parti libéral étaient conduites par un homme fort intelligent, chef des *lazzaroni*, ou, pour mieux dire, des marchands de poisson, vieux patriote inflammable qu'on appelait Gambardella : taille moyenne, trapu, poignets d'acier, tête ronde, cheveux gris et ras, face vigoureuse, larges épaules, éloquence populaire, regard des plus fins et sourire admirable. Un matin, comme il allait et venait dans le marché de Sainte-Lucie, on l'entendit jeter un grand cri, et l'on vit un homme qui s'enfuyait à toutes jambes par une ruelle obscure. On courut à Gambardella, un couteau droit à lame étroite s'enfonçait entre ses deux épaules. L'œil blanchissait, la voix devenait indistincte; il demanda un prêtre, il en vint un trop tard. D'où partait le coup? On ne l'a jamais bien su; c'était très probablement une affaire politique, et je ne veux point répéter ici les conjectures que l'on a faites.

Du « théâtre de la guerre, » point de nouvelles, ou du moins rien d'intéressant. Entre Capoue et nos avant-postes, on échangeait de temps en temps quelques coups de canon, mais sans y mettre d'animosité, par simple acquit de conscience. Des deux côtés, on savait que la place était fatalement perdue. Le temps devait amener la reddition; rien ne nous pressait, nous autres, puisque les Piémontais arrivaient. Nous attendions en grande patience, et notre état-major particulier passait même maintenant la plus grande partie de

son temps à Naples, car le général Türr, à son refus d'être ministre de la guerre, avait été nommé commandant militaire de la ville et de la province de Naples. Cela ne nous empêchait pas d'aller de temps en temps aux avant-postes, mais par pure curiosité, car il n'y avait plus rien à y faire. Quoi que nous en eussions, nous étions tristes, car nous sentions que notre aventure touchait à sa fin. La régularité un peu pédante des Piémontais n'allait pas tarder à remplacer la pétulance des garibaldiens. Nous en prenions notre parti, mais avec peine, et cependant force nous était bien de comprendre qu'après la journée du Vulturne et la prochaine arrivée de Victor-Emmanuel, nous n'étions plus qu'inutiles. Dès que le roi serait entré à Naples, il ne nous restait plus qu'à faire nos paquets et à partir. Le 15 octobre, toute une légion anglaise arriva, fort bien équipée, armée, reluisante et vraiment de belle attitude. La garde nationale alla au-devant d'elle en grande cérémonie, portant un drapeau anglais, tandis que les Anglais portaient un drapeau italien. Les deux bannières se firent toute sorte de politesses, et comme deux heures après son arrivée on trouva la moitié de la légion anglaise ivre-morte, couchée sous les tables des cafés, on l'expédia en hâte vers Caserte, où les spiritueux sont moins abondans. Le soir du même jour, nous enterrâmes le lieutenant Kanyok, de la légion hongroise. Au Vulturne, seul et attaqué par sept cavaliers royaux, il avait reçu cinq blessures, dont une avait déterminé une paralysie complète des jambes. Deux jours avant sa mort, il me disait : « Je suis bien aise de m'être trouvé dans cette situation, parce que si jamais elle se représente, je sais maintenant comment il faut faire pour s'en tirer. » Quatre jours auparavant, nous avions rendu les derniers devoirs au capitaine Fligel, qui, blessé de sept coups de feu et le visage balafré d'un coup de sabre, se fit asseoir contre un mur et ne voulut quitter le champ de bataille qu'après la victoire bien et dûment décidée. Je ne tarirais pas d'éloges sur cette légion magyare. Du reste, Garibaldi n'a pu s'en taire, il leur disait : « Vous êtes les premiers soldats du monde! »

Le vote pour l'annexion eut lieu le 21 et le 22 octobre. A Naples, tout se passa dans un ordre parfait. On a parlé d'intimidation : j'ai vu à l'église Saint-François-de-Paule, où l'on votait, un homme arriver avec un *non* majuscule collé au chapeau; vingt mille personnes l'ont vu comme moi, on en a ri, mais nul ne pensa même à lui faire ôter sa pancarte. On attendait le roi, on préparait les arcs de triomphe, les échafaudages s'élevaient lentement sur les places; mais parmi les officiers garibaldiens il y avait quelque mécontentement. Victor-Emmanuel, avant de franchir la frontière, avait lancé un manifeste aux peuples de l'Italie méridionale, dans lequel il disait, à deux reprises

différentes, qu'il venait rétablir l'ordre; à ce compte, nous étions donc le désordre! On parla vaguement d'un contre-manifeste qu'on voulait adresser au roi; j'en ai conservé un brouillon qui me fut donné à cette époque. Voici ce que j'y trouve de plus saillant: « ..... Ceux qui sont tombés en combattant pour notre cause d'abnégation, qui peut-être ne profitera qu'à vous, ne croyaient pas, sire, qu'en venant parmi nous votre seule intention était de rétablir l'ordre. Ils croyaient, nous en sommes certains, que, donnant franchement la main à la révolution, vous veniez conquérir réellement votre couronne italienne: ils pensaient qu'entrant dans une incarnation nouvelle, vous laissiez au passé les gloires de la maison de Savoie pour devenir le chef, le premier ancêtre de la maison d'Italie; mais jamais, sachez-le bien, ces chers morts pour la patrie n'ont cru qu'il fût question d'ordre à maintenir ou de prétendues factions subversives à comprimer. C'est à la diplomatie européenne qu'il fallait dire ces sortes de choses, mais non point à nous qui savons ce qu'il en est. Dans cette ville de Naples, la troisième ville de l'Europe, où nous sommes arrivés en guenilles, traînant nos pieds meurtris sur les dalles brûlantes, vous allez entrer bientôt sur des pavés jonchés de fleurs et sous des arcs de triomphe. Soyez-y le bienvenu et permettez-nous, à nous qui sommes la révolution et la liberté, c'est-à-dire le désordre, ainsi que le dit votre manifeste, en récompense des fatigues que nous avons subies et du sang que nous avons versé, permettez-nous de vous offrir dix millions de nouveaux sujets et le royaume des Deux-Siciles! » Puis on disait au roi qu'on eût été en droit de lui imposer des conditions avant de laisser voter la population, et ces conditions eussent été : 1° l'établissement immédiat de lignes de chemins de fer qui, traversant l'Italie en tous sens, accéléreraient le mouvement d'unification; 2° l'instruction obligatoire entre les mains laïques, universités dans toutes les anciennes capitales, colléges dans toutes les villes importantes, écoles jusque dans les derniers hameaux; 3° rédaction d'un code nouveau, empruntant aux divers codes du monde entier la législation la plus libérale et la plus douce; 4° abolition de la peine de mort. Je citerai encore cette phrase : « Nous demandons tout pour l'accroissement moral de la patrie; pour nous, nous ne demandons rien, nous ignorons même si nos grades nous seront conservés, mais cela importe peu, car nous sommes certains de les retrouver ou de les reconquérir à l'heure du péril! »

Ceux qui avaient rédigé cette sorte d'adresse appelaient l'attention du roi sur l'état intellectuel du peuple des Deux-Siciles, dont l'ignorance et la superstition réclament des secours immédiats. Il y a beaucoup à faire, mais il y a bien des obstacles à sur-

monter, et le plus grand sera peut-être l'étrange liberté dont ce peuple a joui jusqu'à présent. Je ne fais point de paradoxe et je m'explique. Jamais tribu de sauvages n'a eu à sa disposition une liberté matérielle égale à celle qui déshonore les Italiens méridionaux. Il suffit de parcourir Naples pour s'en convaincre. Si la capitale est ainsi, on peut se figurer ce que sont les villes provinciales. Au point de vue physique, la police n'est pas complaisante, elle est complice; elle ne réprime pas, elle encourage. La moitié de la population dort dans les rues, se vautre sous les porches, se fait des alcôves avec les guérites, des matelas avec les trottoirs et des oreillers avec les bornes; la nuit, on marche à travers des paquets de haillons qui se remuent et grognent à votre approche : ce sont des hommes et des femmes qu'on dérange de leur sommeil ou de toute autre occupation. La mendicité est plus que tolérée, la mendicité est une fonction. Ceux qui ont le bonheur d'avoir quelque bonne plaie dégoûtante l'entretiennent avec soin, la ravivent, et vous la mettent impudemment sous le nez en vous disant qu'ils crèvent de faim, c'est le mot consacré. A tout âge et dans toute situation sociale, on mendie. Le jour, ce sont les malingreux, pauvres diables trop paresseux pour travailler et souvent serrés de près par la misère : ceux-là s'en vont hardiment, face découverte, et tendent la main avec une fierté tranquille qui prouve une conscience en repos. Ils appartiennent pour la plupart à des couvens ou à des hôpitaux qui les envoient mendier, afin que le soir ils rapportent à la bourse commune les aumônes recueillies dans la journée. Le soir, dès le coucher du soleil, ces misérables rentrent dans leur gîte, et alors les petits rentiers ou plutôt les petites rentières sortent à leur tour; c'est la mendicité honteuse, paterne et déguisée. On voit apparaître des ombres timides, voilées de noir, qui vous suivent en poussant vers vous une main presque gantée, et en murmurant une plainte aigrelette où l'on distingue, à travers des sanglots sans larmes, qu'il est question de dix ou douze enfans mourant de faim. Naples serait capable de dégoûter pour toujours de la charité. Le gouvernement des Bourbons n'a jamais rien fait pour remédier à ces hontes. Il en rougissait cependant, car lorsqu'un prince des familles souveraines d'Europe venait à Naples, bien vite on faisait disparaître les mendians : on les fourrait dans les couvens, dans les hôpitaux, au besoin dans les prisons, afin que l'illustre personnage ne fût point offusqué de tant de misère; mais dès qu'il était parti, on relâchait tous ces francs-mitoux, qui recommençaient à geindre sur la voie publique et à assaillir les passans. Malheureusement le droit de faire son lit dans la rue avec toutes les conséquences possibles, celui de demander l'aumône, ne sont pas les seules libertés contre lesquelles la nouvelle administration devra lutter; il en est une autre, plus ter-

rible que ces deux premières, poussée ici à un degré qui constitue un danger réel pour la santé publique, et qui est tellement enracinée dans les mœurs qu'elle en fait partie intégrante. Naples s'est imprégnée ainsi d'une odeur spéciale qui soulève le cœur et qui est insupportable, surtout en été. Cette liberté dégoûtante, cette liberté du sommeil en public, de la mendicité et de l'ordure, est la seule liberté dont le peuple des Deux-Siciles pouvait jouir; il en jouit jusqu'à l'abus le plus outrageant. Quant à la liberté morale, à cette liberté saine qui permet de penser et d'exprimer ses idées, elle était non-seulement combattue, mais vaincue absolument, et par tous les moyens possibles.

Au point de vue moral, l'état des esprits est encore plus bas. La plus simple notion de la justice est ici radicalement inconnue. Rien n'est un droit, tout est une grâce. Le gouvernement du bon plaisir a brouillé toutes les cervelles de ce peuple; c'est tout au plus s'il a encore la notion du bien et du mal. Et cependant le recueil des lois napolitaines est excellent, supérieur à beaucoup de titres aux lois piémontaises, et le meilleur de toute l'Italie incontestablement; mais à quoi servent des lois, même parfaites, lorsqu'on ne les applique jamais? Il faudra bien du temps pour élever ce peuple à la vie sociale, à la vie civile, à la vie politique. La bourgeoisie aura là un grand rôle à remplir, et elle est assez intelligente pour s'en tirer à son honneur. Le plus beau et le plus riche royaume de cette riche et belle Italie est celui-ci; que l'âme de la nation s'élève, et il n'y aura point de patrie comparable.

Les Piémontais s'avançaient par le nord; nous-mêmes nous avions franchi le Vulturne; quelques coups de fusil deci et delà, quelques escarmouches, quelques coups de sabre entre hussards hongrois et cavaliers royaux, mais rien d'important ni même de curieux. Nous en étions arrivés à ce moment des drames militaires du Cirque-Olympique où, la pièce terminée, la toile se relève pour montrer les héros triomphans, couronne en tête, sur des nuages de carton éclairés par des feux de Bengale. L'heure lugubre des apothéoses avait sonné pour nous. Le 31 octobre, sur la place Saint-François-de-Paule, Garibaldi remit aux Hongrois les drapeaux que les Palermitaines avaient brodés pour eux.

Cependant le roi était venu visiter les avant-postes, et avec sa bravoure connue il s'était promené près de la place, fort paisiblement, malgré les coups de canon qui le saluaient à bonne portée. On somma Capoue de se rendre, elle refusa; on mit des mortiers en position, et le 1er novembre, vers le soir, on commença le bombardement. Nul soldat garibaldien n'y prit part. Le 2, au point du jour, on renouvela le feu avec une intensité excessive; à dix heures, la place capitulait entre les mains du général della Rocca. Neuf mille

prisonniers furent expédiés à Naples. La ville redevint folle de joie comme au jour de l'entrée de Garibaldi; pendant vingt-quatre heures, on n'entendit que la détonation des *boîtes*, des canons, des fusils et des pistolets : on en était assourdi. Si les Napolitains avaient brûlé à propos le quart de la poudre qu'ils brûlèrent si sottement, ils eussent été libres depuis longtemps.

Le 4 novembre, par une matinée froide qu'aigrissait encore un méchant vent de nord-est, on se réunit de nouveau sur la place de Saint-François-de-Paule, et Garibaldi distribua lui-même la médaille d'argent que la ville de Palerme avait fait frapper en l'honneur de ceux qui, les premiers, mirent le pied en Sicile. A l'heure du débarquement, ils étaient mille soixante-douze; le 4 novembre, il en restait quatre cent cinquante-sept. Garibaldi prononça un discours, ou, pour parler plus exactement, il lut quelques paroles étudiées avec soin; il y était question du passé et de l'avenir, mais les noms de Rome et de Venise n'étaient même pas prononcés. Jamais cependant il n'avait laissé échapper une occasion de rappeler aux Italiens « les deux cités esclaves. » En ce moment, il ne se sentait déjà plus le maître; il comprenait que, dans un pays légitimement possédé par Victor-Emmanuel, il n'avait plus le droit de donner l'essor à toutes ses espérances. Du reste il avait déjà congédié son état-major, et lui-même il se préparait à partir.

Le 5 novembre, tous les garibaldiens qui étaient casernés à Naples reçurent ordre de se rendre à Caserte, où le roi devait les passer en revue; pendant toute la journée du 6, ils l'attendirent vainement : il ne daigna point passer devant nos *bandes*, afin sans doute de ne pas mécontenter son armée. Du reste la mesure fut habile; on retint ainsi toute l'armée méridionale à Caserte, et le lendemain, le 7, le jour de l'entrée du roi, quelques officiers des casaques rouges assistèrent seuls du haut d'un balcon à la cérémonie. La troupe piémontaise et la garde nationale faisaient la haie; de soldats garibaldiens, nulle trace. Ceux qui avaient conquis la Sicile, délivré les Calabres, dispersé les troupes bourboniennes, pris Naples, défendu à outrance leurs positions devant Capoue et gagné seuls la bataille du Vulturne, n'assistaient point au jour du triomphe. C'était peut-être dans l'ordre des choses. Ce jour d'ailleurs n'était point beau, il déshonorait le ciel italien. Il pleuvait à torrens; un gros vent d'ouest poussait sur la ville d'incessantes rafales; dans le port, les navires étaient agités par la houle jusqu'à tremper leurs vergues dans la mer. Tout était triste et froid. On eût dit qu'une fée maligne avait frappé de sa baguette tous les préparatifs glorieux : rien n'était terminé; les statues sans tête tendaient à travers les rues inondées leurs mains symboliques où manquaient les drapeaux; les toiles peintes, arrachées par

le vent, mouillées par l'orage, battaient contre les échafaudages non recouverts; les arcs triomphaux n'étaient que des carcasses, les portiques n'avaient que des planches. C'était pitoyable à voir. Une foule immense encombrait la ville depuis le débarcadère du chemin de fer jusqu'au Palais-Royal, mais on ne voyait que des parapluies. De loin et de haut, cela ressemblait à une armée de champignons gigantesques. A dix heures, le canon des forts éclata, le roi se rendit d'abord à la cathédrale, accompagné de Garibaldi, qui fut dès son entrée enlevé par les femmes et embrassé par elles plus qu'il n'aurait voulu. De là Victor-Emmanuel, en voiture, gagna le palais à travers la foule, les cris, les pétitions tendues. A sa gauche, on voyait Garibaldi couvert de son manteau gris; en face se tenaient le prodictateur de Naples, M. Pallavicino, en habit noir, et M. Antoine Mordini, prodictateur de Sicile, en chemise rouge. Mordini a rendu d'excellens services en Sicile, et tout le monde lui a su gré d'être entré près du roi dans le costume qui devait surtout apparaître ce jour-là; c'était bien en effet la casaque rouge, c'est-à-dire l'indépendance italienne par la révolution, qui devait faire à Victor-Emmanuel les honneurs de la ville de Naples. M. Pallavicino reçut le cordon de la Sainte-Annonciade, que refusèrent Garibaldi et Mordini.

Est-il vrai que Garibaldi ait prié Victor-Emmanuel de lui donner la dictature du royaume italien pour un an? Je le crois sans l'affirmer, car je n'ai point entendu formuler la demande; mais elle est trop dans le caractère de Garibaldi pour que j'en puisse douter. Évidemment il voulait décréter la levée en masse de toute la nation, et se jeter sur la Vénétie au printemps de 1861 avec une force si considérable que toute résistance fût devenue illusoire. Le roi refusa, se retranchant derrière le statut piémontais, qui ne laisse qu'au parlement l'initiative des mesures exceptionnelles.

Deux jours après l'entrée de Victor-Emmanuel, le 9 novembre, vers l'heure où l'aube se lève, Garibaldi monta dans un canot que lui-même il détacha du rivage, et il gagna un bateau à vapeur mis à ses ordres pour le conduire à Caprera; de son armée, il n'emmenait avec lui que ses vieux et fidèles amis Basso, Giusmaroli et Froccianti; des sommes énormes qu'il avait maniées, il emportait 10 piastres, c'est-à-dire 50 francs. Ce jour-là, les garibaldiens ne se parlaient guère dans la ville; nous étions tristes, et nous pouvions dire aussi : Une vertu vient de sortir de nous. Le soir, une immense procession parcourut la ville aux cris de : *Vive Garibaldi!*

Le lendemain, j'avais le cœur gros, car je faisais mes adieux à ceux près de qui, pendant quatre mois, j'avais vécu dans la fraternité de la fatigue et des dangers; à deux heures, je me rendis à

bord du *Céphise*. J'étais assis sur le pont, lorsque je vis apparaître Spangaro; par un mouvement involontaire, je me jetai dans ses bras. Il me sembla que je ressaisissais quelque chose de ce passé qui se fermait aujourd'hui; ce brave ami avait par hasard appris mon départ, et vite il était accouru de Caserte. Je ne suis pas bien certain de n'avoir pas eu l'œil un peu humide en lui disant adieu du haut de l'échelle qui allait se relever. Debout, tant que Naples fut en vue, je regardai de ce côté, la poitrine écrasée par une émotion douloureuse, me rappelant les détails de l'épisode que je venais de traverser, et qui n'est pas un des moins curieux de ceux qui ont laissé leur trace dans mes souvenirs de voyageur.

Le soir, à la nuit close, nous arrivâmes devant Gaëte; la flotte française avait allumé ses feux; des lumières brillaient dans la ville; nous restions sous vapeur pour échanger les dépêches. Tous les passagers réunis sur le pont regardaient vers les remparts, dont la masse sombre se distinguait à peine sur la profonde obscurité du ciel. On parlait de François II. Résistera-t-il? se rendra-t-il? Il a tort; il a raison! Chacun donnait son avis. Je restais silencieux, et je me disais : Comme homme, il a tort absolument de prolonger une résistance qui, dans aucun cas, ne pourra le sauver; comme roi, il a raison, non point parce que cela garantit son honneur, mais parce qu'il met les rois du droit divin en demeure de se prononcer et de le secourir sous peine d'abandonner aux hasards des révolutions le principe en vertu duquel ils règnent. Les gouvernemens issus de même origine sont solidaires les uns des autres; sous peine de mort, ils se doivent aide et protection en cas de périls. Si les rois absolus d'Europe ne sauvent pas ce membre de leur famille, qui combat pour leur principe commun, ils seront perdus tôt ou tard; un jour on les abandonnera, comme ils abandonnent aujourd'hui; en tombant, François II, se tournant vers ceux qui l'appelaient mon frère, pourra dire : *Hodie mihi, cras tibi!*

Au moment où nous allions repartir, une mélodie lente et singulièrement mélancolique éclata au-dessus des flots; c'était la retraite en musique qu'on sonnait ou plutôt qu'on jouait à bord du navire la *Bretagne*. Les notes languissantes arrivaient vers nous en vibrant sur l'aile des brises, dans la nuit, comme les voix plaintives d'un chœur invisible. Cet air, que j'entends encore bourdonner dans ma mémoire, avait des accens déchirans et des soubresauts imprévus. On eût dit les lamentations désespérées d'une de ces âmes errantes qui pleurent dans les légendes du moyen âge. Si je lui avais crié : Que chantes-tu là, pauvre âme en peine? peut-être m'aurait-elle répondu en gémissant : Le *miserere* de la monarchie absolue.

MAXIME DU CAMP.

LA

PHILOSOPHIE CHIMIQUE

ET

LES TRAVAUX DE M. BERTHELOT.

Chimie organique fondée sur la synthèse, par M. Marcellin Berthelot, professeur de chimie organique à l'École de pharmacie; Paris 1860.

Pendant des siècles, la science fut considérée comme une branche de la philosophie; puis vint un jour où elle s'en sépara violemment. Philosophes et savans semblèrent également avoir répudié les glorieuses traditions laissées par Aristote, Descartes, Leibnitz, Pascal. Tandis que les premiers, placés en dehors du mouvement des découvertes modernes et couvrant leur ignorance par le dédain, s'obstinaient à prendre l'âme humaine comme unique objet de leurs investigations, les seconds méconnurent trop souvent les rapports des sciences particulières avec une science générale : habitués à l'analyse, à l'application exclusive de la méthode expérimentale, ils continuèrent laborieusement leur œuvre, sans se soucier des constructions idéales de la métaphysique. Ce divorce ne pouvait être de longue durée, et comme il semble toucher à sa fin, peut-être est-il permis de reconnaître qu'il n'a pas été inutile. La science a tenu à prouver son indépendance, elle est désormais à l'abri de toute persécution scolastique ou religieuse; mais l'esprit de l'homme est un, il est impossible de scinder cette noble ardeur qui l'entraîne vers le vrai. On peut affirmer que l'admirable développement de nos sciences

engendrera quelque jour une renaissance des études philosophiques. La métaphysique a toujours eu la prétention de faire entrer le monde phénoménal tout entier dans des moules abstraits, conçus *à priori* par le raisonnement; mais en réalité elle n'a pu complétement échapper aux influences extérieures, et n'a jamais enfermé dans ses formules que les connaissances répandues autour d'elle. Il devient nécessaire que la philosophie puise enfin dans le trésor accumulé depuis cent ans par la science, et chaque jour accru.

Parmi les découvertes modernes, il en est par exemple qui sont de la plus haute importance au point de vue spéculatif : la physique, dégagée des antiques et grossières notions des élémens, a réformé les idées que l'on a si longtemps entretenues sur l'essence des corps; il semble à peine permis de discuter aujourd'hui sur la matérialité, si l'on ignore ce que nous savons dès à présent relativement aux qualités corporelles, à la corrélation intime qui se dévoile entre le mouvement de la substance et les propriétés sensibles dont elle jouit. La science est allée plus loin encore : elle n'a pas seulement étudié avec une rigueur étonnante les qualités sensibles des corps, ce qui leur communique chaleur, électricité, lumière; elle en a scruté les affinités mutuelles, elle a observé les lois qui président aux associations et aux dissociations des diverses substances. Telle est l'œuvre de la chimie, qui pénètre, on peut le dire, dans ce que la matière a de plus profond, de plus spécifique. De semblables travaux ont un côté philosophique qui ne peut échapper à personne. Tout ce qui tend à déterminer, à préciser la conception que notre esprit se fait de la matière touche directement au problème fondamental de la métaphysique; mais l'importance de telles études devient encore plus évidente lorsque, sortant du domaine de la substance inerte et inorganique, la science pénètre dans celui de la substance organisée, vivante. Quiconque a sondé par la pensée le problème de l'être a dû se demander plus d'une fois pourquoi la conscience, l'instinct, le pouvoir de la réflexion semblent attachés nécessairement à des organismes éphémères, esclaves et victimes du temps, contenant en eux-mêmes le germe d'une inévitable destruction, tandis que la pierre, l'eau, l'air, ce qui n'a ni vie propre, ni sensibilité d'aucune sorte, ne change jamais et demeure soumis à des lois indépendantes de la durée. Étrange dualisme! D'une part, une matière morte, immuable, éternel abîme d'où sort toute vie et où rentre toute vie; de l'autre, des combinaisons formées d'élémens identiques, mais associés d'après des règles particulières, le cristal devenu cellule, les élémens de l'air, de l'eau, fixés sous forme d'êtres vivans, non plus seulement passifs, mais actifs, produits des forces naturelles devenus des forces à leur tour : quelle puissance de transforma-

tion! quelle merveilleuse métamorphose! Qu'on envisage les termes extrêmes : ici l'homme, âme pensante, être borné dans l'étendue, mais embrassant un monde infini par la pensée; — là les élémens qui ont servi à le composer, qui se retrouvent dans sa froide cendre ou dans l'atmosphère empoisonnée des cimetières. Quelle distance! comment réconcilier de semblables phénomènes? Un moment, une goutte de sang, un grain de poudre, une pierre qui tombe, un rien, rejettent l'être vivant dans l'abîme inorganique; ce déchirement, ce retour, lent ou instantané, est un problème devant lequel l'esprit recule avec effroi. Volontiers il le rejetterait : il n'aime point à s'arrêter à ces deux termes mystérieux, la naissance ou la mort; un instinct invincible l'éloigne de tout ce qui rappelle la décrépitude et la décomposition finales aussi bien que la transformation embryonnaire, phases obscures d'une vie encore indécise, monstrueuse et difforme. Tout cela nous épouvante, parce que nous devinons que le redoutable secret de notre destinée s'y trouve caché.

La philosophie spéculative a passé légèrement, sinon dédaigneusement, sur ces problèmes; elle admet que des rapports existent entre l'être pensant et l'être vivant, mais elle n'a jamais cherché à les analyser avec rigueur. L'école cartésienne et, depuis Descartes, toutes les grandes écoles philosophiques ont cru résoudre la difficulté en regardant la pensée comme un des attributs essentiels de la substance, aussi bien que l'étendue; mais on n'a pas expliqué pourquoi cet attribut ne s'y montre pas toujours de la même manière, pourquoi il ne se révèle sous forme consciente que là où la substance étendue revêt des caractères particuliers, s'organise et devient sujette à des transformations d'une rapidité exceptionnelle. Sur ce point, la science, je me hâte de le dire, ne satisfait pas encore à toutes les questions de la philosophie. Fidèle à la méthode d'observation, elle ne pénètre que pas à pas dans l'infini dédale des phénomènes du monde organique; mais sa marche devient de plus en plus assurée, son horizon s'élargit de jour en jour, et bientôt elle se trouvera en état d'entreprendre avec fruit l'analyse des phénomènes complexes où interviennent la volonté et la personnalité. En attendant, il est heureux qu'un esprit habitué à la rigueur scientifique, mais porté par goût, par son élévation naturelle, aux généralisations, résume de temps à autre sous forme doctrinale les travaux de ses devanciers et les siens propres. C'est ce que vient d'entreprendre avec un grand succès M. Marcellin Berthelot, professeur de chimie organique à l'école de pharmacie de Paris. En lisant la *Chimie organique fondée sur la synthèse*, ou seulement la longue introduction qui ouvre le premier volume, on connaîtra l'histoire entière de la science chimique, les méthodes sur lesquelles elle s'ap-

puie, le but qu'elle poursuit, les théories qu'elle a fondées, et l'on comprendra en même temps quel service cette science peut rendre à une véritable philosophie. La synthèse chimique a fait, grâce aux beaux travaux de M. Berthelot, des conquêtes presque inespérées. Le jeune chimiste reproduit artificiellement et en très grand nombre, non pas des êtres organisés, mais du moins les substances qui entrent dans la composition de l'animal et du végétal. La nature créatrice garde encore ses derniers et plus profonds secrets ; mais quelques-uns du moins lui ont été arrachés.

Malgré tous les progrès accomplis depuis cinquante ans par la chimie organique, dont le nom lui-même est de création toute récente, on est d'abord moins frappé des résultats obtenus que des lacunes énormes qui séparent encore cette science du point où elle touche au problème fondamental de la vie. En maniant tant de substances si diverses, si changeantes, en les voyant passer par toute sorte de transformations, il semble qu'on soit dans un monde purement artificiel, et le laboratoire du chimiste paraît un microcosme de fantaisie qui ne ressemble en rien au monde véritable. Ce n'est qu'à de rares intervalles que l'organisme vivant se dresse devant la pensée, perdue au milieu de tant de métamorphoses artificielles : c'est dans l'animal ou le végétal qu'il faut chercher d'abord ces substances qui deviennent ensuite le jouet du savant. On oublie alors un moment les cornues, les tubes, les fourneaux, lorsqu'on a sous les yeux l'être, laboratoire animé où la nature elle-même règle toutes les réactions. C'est là, on n'en peut douter, ce qui revêt d'un charme puissant, d'un attrait particulier, les études auxquelles s'est voué M. Berthelot. Dans la plupart des autres sciences, l'objet soumis à l'observation et à l'analyse est nettement déterminé. On prend des mesures, on décrit, on cherche des lois ; mais on n'est pas constamment poussé vers un inconnu tout nouveau. Les mystères n'y pressent pas les mystères dans une succession si rapide ni si imprévue. L'objet de ces sciences est d'ordinaire un vaste tableau dont on veut fixer les contours, mais que l'œil peut embrasser d'un seul coup. La chimie organique au contraire se présente comme un vrai voyage de découvertes, plein d'accidens, de péripéties, et c'est au terme seulement que doit se rencontrer la solution des secrets qui ont de tout temps sollicité le plus vivement la curiosité des esprits amoureux du vrai et désireux de connaître la raison dernière des phénomènes. Rien n'est plus instructif, plus curieux que de suivre cette longue série d'efforts tentés pour mettre la chimie organique en mesure de fournir une base véritablement scientifique à la physiologie. Après les avoir passés en revue, je chercherai à montrer nettement quelle est la nature des rapports que la science est par-

venue à surprendre entre le monde organique et le monde inorganisé, quelle est en un mot la doctrine chimique actuelle dans ses caractères les plus généraux et les plus importans. Dans cette double étude, historique et philosophique, on ne saurait prendre un meilleur guide que M. Berthelot, dont l'esprit est aussi familiarisé avec le passé de la science qu'ardent à en poursuivre les progrès, à en agrandir les enseignemens.

I.

La chimie organique n'a pu se constituer comme science qu'après les importantes découvertes qui ont donné à la chimie inorganique une base certaine, un corps de doctrine stable et étendu. Le monde vivant emprunte en effet ses élémens à la matière inerte; mais si les atomes s'y groupent dans un équilibre plus instable, les affinités des corps simples n'y sont point altérées. La connaissance de ces élémens irréductibles est la base fondamentale de la doctrine chimique moderne; ils nous fournissent l'unité spécifique et fixent le *nec plus ultra* que l'analyse ne peut dépasser. Avec une soixantaine de substances, on peut reconstruire le monde en pensée. Cette notion des corps simples est toute moderne : l'antiquité fut asservie à la doctrine des quatre élémens; les écoles scolastiques du moyen âge ne pénétrèrent pas plus profondément dans la véritable nature de la substance matérielle. Les premières tentatives faites pour décomposer les corps avec l'aide de la chaleur ou des dissolvans donnèrent naissance à la théorie dite des *trois élémens;* on imagina que les premiers principes des choses étaient au nombre de trois, le *sel*, le *soufre* et le *mercure*, et que le mélange inégal de ces élémens constituait toutes les parties de l'univers. Boyle montra combien cette doctrine était peu satisfaisante : aux quatre élémens d'Empédocle, qui au moins avaient le privilége de se définir clairement, l'eau, l'air, le feu, la terre, on substituait des élémens mal définis, dont on donnait le nom à tout ce que l'on parvenait à extraire des corps, sans étudier la nature véritable et intime de ces parties constituantes. La théorie nouvelle avait pourtant sur l'ancienne un avantage réel, en ce qu'elle reconnaissait la possibilité d'effectuer des changemens dans les corps, et attribuait ces modifications au déplacement, à la séparation ou à la combinaison des élémens primitifs, ou, comme on les nommait parfois, *hypostatiques*. Guidés par cette seule idée, vague encore et mal définie, les chimistes s'appliquèrent surtout à découvrir de nouvelles substances médicinales. L'art des van Helmont et des Paracelse fut nommé l'art *spagirique*, c'est-à-dire l'art des séparations et des combinaisons. La chimie tout entière

était déjà dans ce seul nom; mais elle ne connaissait aucune règle, et s'abandonnait à l'empirisme le plus grossier. Tout y était désordre et confusion, comme dans ces sombres laboratoires où elle s'exerçait, et que l'art hollandais a si souvent reproduits avec un charme mystérieux.

Les corps simples, au nombre de soixante-deux, sont les élémens de la chimie moderne. Un grand nombre de ces corps a été découvert depuis un siècle; mais beaucoup d'entre eux étaient connus de toute antiquité, notamment les métaux usuels. Les anciennes théories n'y voyaient point une substance unique. Beccher, qui vécut de 1625 à 1682 et fut médecin de l'électeur de Bavière, considérait les métaux comme formés d'une terre et d'une matière qui s'en séparait lorsque les métaux étaient soumis à la combustion. Le fer, par exemple, était regardé par lui comme un mélange de ce que nous nommons la rouille et de cette substance hypothétique qu'il nommait le *soufre* par respect pour la tradition paracelsienne. Stahl, qui adopta les idées de Beccher (il vécut de 1660 à 1734, professa à Hall, et fut plus tard médecin royal à Berlin), appela cette substance du nom nouveau de *phlogiston* ou combustible. Il fut le vrai fondateur de la théorie phlogistique, qui donna naissance à la théorie de la combustion, aujourd'hui universellement admise, et fondée sur la découverte du gaz oxygène. Les idées de Stahl sur la production des métaux au moyen de leurs terres (ou oxydes, pour employer la terminologie actuelle), par l'addition du phlogistique, furent adoptées dans toute l'Europe. Elles exercèrent une telle influence sur les esprits, qu'au moment où l'on découvrit les deux gaz simples dont l'étude devait révolutionner toute la science, l'oxygène et le chlore, on les nomma d'abord : le premier, air sans phlogistique ou déphlogistiqué; le second, acide muriatique sans phlogistique (1). La découverte de ces corps simples, celle de la théorie véritable de la combustion, les travaux célèbres de Lavoisier et de son école, renversèrent rapidement l'ancienne théorie. La distinction des corps simples et des corps composés avait désormais une base solide, et la classification chimique devint possible.

Il ne suffisait pas de reconnaître l'existence des corps simples et des corps composés. Les combinaisons des corps simples sont-elles réglées par des lois fixes et invariables, ou doivent-elles être regardées seulement comme des mélanges qui peuvent s'opérer en toutes proportions? Les propriétés de ces agrégats sont-elles permanentes, ou varient-elles d'une manière indéfinie? Ces questions étaient en-

(1) L'oxygène fut découvert presqu'en même temps, en 1774, par Priestley, Scheele et Lavoisier, le chlore par Scheele dans la même année.

core indécises au commencement du XIXe siècle. Depuis longtemps, il est vrai, on avait une idée vague de ce que nous nommons aujourd'hui l'affinité, c'est-à-dire de la force qui règle les combinaisons des corps simples. Le premier savant qui formula cette notion avec quelque netteté fut Francis de Le Boë (Sylvius), qui naquit en 1614 et exerça la médecine à Amsterdam avec un grand succès. Avant lui déjà, on distinguait des corps acides et des alcalis; mais Sylvius généralisa le sens de ces expressions pour y trouver les termes corrélatifs de toute combinaison chimique, et il les appliqua même aux fluides qui entrent dans la composition du corps humain. Il mit à la mode un jargon chimico-physiologique qui fit promptement fortune, et dont on retrouve encore la trace dans les comédies de Molière. La notion de l'acidité et de l'alcalinité impliquait celle d'une affinité naturelle de certains corps, rangés dans la catégorie des acides, pour d'autres corps, classés parmi les bases ou alcalis. On admettait d'une manière générale l'existence de ces attractions occultes; mais il fallait comprendre également qu'elles ont quelque chose de spécifique, qu'elles varient en intensité d'une substance à l'autre, en un mot que les affinités sont *électives*. On trouve pour la première fois cette pensée exprimée avec force et avec précision dans une étude d'un chimiste français trop peu connu, Geoffroy, insérée dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences* en 1718. Ce savant donna même une liste des corps, rangés suivant l'ordre d'affinité. Proust, au commencement du siècle, apporta un grand nombre de faits à l'appui des idées de Geoffroy; mais ses théories furent combattues avec beaucoup de talent par Berthollet, qui ne regardait les composés chimiques que comme des mélanges indéterminés. C'est aux chimistes anglais Dalton et Wollaston que la science doit d'être fixée définitivement sur un point aussi essentiel. On sait aujourd'hui, grâce à leurs beaux travaux, que lorsque deux corps simples s'unissent, ils se marient en *proportions définies*, c'est-à-dire que les élémens constituans se combinent en proportions qui, pour chacun des composés obtenus, demeurent invariables. On sait de plus que si deux élémens sont capables de former divers composés en se combinant suivant diverses proportions, le poids de l'un de ces élémens constituans étant supposé constant, les poids des seconds élémens ont entre eux des rapports simples et forment une sorte d'échelle qui reste la même, quelles que soient les substances qu'on fasse agir les unes sur les autres. Ces règles, en quelque sorte numériques, s'imposent à toutes les combinaisons matérielles. De ces deux lois fondamentales, *loi des proportions définies*, *loi des proportions multiples*, ressort naturellement l'idée de ce que l'on nomme l'*équivalent*, sym-

bole numérique qui représente chaque corps simple dans toutes ses combinaisons, véritable unité chimique qui caractérise l'atome dans ce qu'il a de permanent, de spécifique. Ces grandes lois furent découvertes par la chimie minérale. Sans elles, l'étude de la chimie organique serait demeurée un véritable chaos.

Tous les essais tentés jusqu'à cette découverte pour connaître la composition des matières qui se forment dans les végétaux et les animaux avaient été à peu près infructueux. La méthode empirique n'aboutit à rien, lorsqu'elle n'est pas guidée par une induction sûre et une conception générale. Or les idées relatives aux propriétés des substances organiques étaient aussi fausses que confuses. On avait, il est vrai, remarqué que ces propriétés ne résident pas d'ordinaire dans l'ensemble des corps où on les observe, mais dans certaines parties faciles quelquefois à isoler. Pour séparer ces parties ou *essences*, les philosophes arabes avaient inventé la distillation. La recherche des *essences* ou *formes* se rattachait à la conception métaphysique de la matière que l'antiquité avait admise, et que les écoles scolastiques du moyen âge avaient acceptée comme un legs précieux. Aux yeux de la science antique, la matière jouissait d'une sorte de dualité; elle comprenait d'une part quelque chose d'immuable, dépourvu de qualités déterminées, mais susceptible de revêtir toutes les qualités, sans mouvement propre, mais capable de recevoir tous les mouvemens, un *substratum* caché sous les phénomènes, — et d'autre part des essences ou formes qui, s'ajoutant à la matière purement virtuelle, en déterminaient les mouvemens, les apparences, en un mot les propriétés. En comprenant de cette façon la composition de la matière, il n'y avait rien d'absurde ni d'extraordinaire à rechercher la pierre philosophale. Pour l'alchimiste, l'or n'était pas un corps simple; c'était un mélange du *substratum* matériel avec l'essence capable de donner la couleur, le poids, la dureté, toutes les qualités de l'or. Si donc cette essence pouvait être isolée, s'il était possible de l'introduire dans une matière quelconque, il serait permis d'opérer cette fameuse transmutation, rêve de tant de philosophes.

Tous les efforts de la science, inspirés par une métaphysique trompeuse, devaient tendre naturellement à la découverte des essences. On attribuait la saveur douce dans les corps à un principe doux, la saveur amère à un principe amer unique, l'odeur à ce que l'on nommait l'*esprit recteur*, l'acidité à un principe acide, etc.; mais la plupart des essais entrepris pour décomposer les corps et en soutirer les parties essentielles conduisaient à des résultats négatifs et propres à confondre d'étonnement ceux qui s'y appliquaient. La distillation détruisait le plus souvent les principes végétaux qu'elle de-

vait séparer, et l'alchimiste se demandait comment les substances si diverses qu'il s'efforçait d'analyser se réduisaient toujours dans les mêmes substances générales, eau, huile et gaz. Aucune différence entre ce qui provenait du poison et du contre-poison, de l'amer et du sucré, du froment et de la ciguë. La nature se jouait des théories. Ce résultat négatif avait pourtant une immense valeur. Il montrait que les composés organiques végétaux, réduits à leurs derniers élémens, ont une parenté manifeste et sont tous formés des mêmes corps simples; les composés organiques provenant des animaux n'en diffèrent que parce qu'ils contiennent un corps simple de plus. Cette identité élémentaire avait de quoi étonner en présence de l'infinie variété du monde organique, des formes, des couleurs, des propriétés physiques et chimiques que nous y apercevons. Quatre corps simples ont suffi cependant pour bâtir ce miraculeux édifice. Associés en proportions variées, ils forment tous ces groupemens, dont le nombre est en quelque sorte infini. Les forces qui les rattachent s'équilibrent des façons les plus diverses, et ces équilibres, toujours changeans, se succèdent à travers des métamorphoses sans fin.

Les deux termes extrêmes de la chimie organique sont : d'une part le végétal ou l'animal vivant, de l'autre ces quatre corps simples, — carbone, oxygène, hydrogène, azote, — qui forment le tissu de toute substance organisée, et qui subsistent encore lorsque le principe mystérieux de la vie a disparu. L'*analyse élémentaire* est l'opération chimique qui ramène les matières organisées à ces derniers élémens; elle opère ce que fait la mort elle-même, une véritable destruction, un retour de l'organisation à l'inertie primitive. Nécessaire pour nous démontrer la permanence, la simplicité fondamentale des élémens chimiques qui caractérise la nature vivante, l'analyse élémentaire ne nous enseigne en réalité rien sur les opérations à l'aide desquelles la vie s'assimile les corps simples, les fait circuler dans l'être organisé, les transforme, leur donne cette mobilité, cette délicatesse, ces grâces éphémères, cette exquise sensibilité, qui contrastent avec l'éternelle et froide immobilité du monde minéral.

C'est ici qu'intervient une opération qui fournit à la chimie organique les véritables élémens de ses délicates investigations : c'est l'*analyse immédiate*. Expliquons ce mot : les corps simples, dont l'analyse élémentaire révèle l'existence dans toute matière organisée, n'y sont pas mélangés au hasard; ils s'y groupent de manière à produire des substances d'une composition chimique constante. Ces groupes, véritables *espèces* de la chimie organique, ne forment point isolément des êtres vivans; mais tout être vivant les renferme en nombre plus ou moins grand. Le sucre, l'albumine, l'amidon, ne

sont ni des espèces minérales, comme le silex, la chaux ou l'argile, ni des êtres organisés proprement dits : ce sont les principes constituans de semblables êtres, ou, comme s'exprime la science, des principes *immédiats*. Pour s'emparer des matériaux inorganiques, la force qui produit et entretient la vie est obligée de construire d'abord ces groupes qui servent de lien entre la matière inerte et la matière douée d'un mouvement propre.

Comment procède l'analyse immédiate? « Examinons un fruit, un citron par exemple, dit M. Berthelot. Cette matière n'est pas simple. Exprimons d'abord le citron, nous obtiendrons deux matières nouvelles : l'une liquide, douée d'un goût acide et sucré, c'est le jus du fruit; l'autre solide et odorante, c'est l'enveloppe du fruit. Étudions-les séparément. En soumettant la partie liquide à l'analyse de façon à isoler les matières qu'elle renferme, sans cependant leur faire éprouver d'altération, nous la résoudrons dans un certain nombre de matériaux primitifs ou principes immédiats, tels que l'acide citrique, auquel est due la saveur acide, le sucre de raisin et le sucre de canne, dans lesquels réside le principe sucré, une substance analogue à l'albumine, etc., enfin de l'eau qui tient en dissolution les matières précédentes. L'acide citrique, le sucre de raisin, le sucre de canne, etc., en un mot chacun des corps composés par cette première analyse est doué de propriétés constantes et définies : on ne saurait le séparer en plusieurs substances nouvelles sans faire disparaître toutes ses propriétés. » On conçoit sans peine quel intérêt s'attache à l'étude de ces principes, qui sont les intermédiaires constans et nécessaires entre l'organisation et l'état inorganique. D'un côté la vie, de l'autre la mort, et, pour combler l'abîme, un monde ambigu de formes et de combinaisons spéciales où la vie choisit les agens de ses métamorphoses, où la mort reprend sans cesse tous les élémens qui échappent à l'action vitale. Puisque l'homme dans ses études ne peut procéder que du simple au composé, la première étape de la biologie, c'est-à-dire de la science de la vie, doit être forcément l'étude des principes immédiats. On ne peut comprendre une machine sans connaître les divers mécanismes qui s'y agencent et y exercent une action mutuelle.

L'étude des principes immédiats est la clé de voûte de l'édifice chimique. Ce n'est que vers le milieu du XVIIIe siècle qu'on commença à en comprendre l'importance et qu'on s'attacha à les isoler. Pour les obtenir, on profitait ordinairement de l'action même des forces naturelles : on recueillait le camphre sur l'arbre même qui le sécrète, les gommes sur les végétaux qui les portent, le coton sur le cotonnier; les résines étaient obtenues au moyen d'incisions pratiquées sur les pins et les mélèzes, sur le sapin argenté; on avait

également recours à l'action des dissolvans neutres, tels que l'eau et l'alcool, qui enlèvent, sans les détruire, aux végétaux et aux produits animaux quelques-unes de leurs parties constituantes. C'est par ces procédés que plusieurs chimistes, parmi lesquels il faut citer surtout Scheele, découvrirent un assez grand nombre d'acides organiques : l'urée fut reconnue dans l'urine, les sucres dans les fruits et dans divers végétaux. On ignorait pourtant encore, à la fin du dernier siècle, la définition véritable des principes immédiats; on ne savait pas qu'ils étaient formés d'élémens invariables et doués de propriétés constantes. Dans les ouvrages écrits à cette époque, les corps qui méritent ce nom se trouvent mêlés avec une foule d'autres substances qui, mélanges elles-mêmes de principes immédiats en proportion très variable, ne jouissent d'aucune propriété définie. Fourcroy par exemple, dans sa *Philosophie chimique*, donne la liste suivante des élémens constituans des végétaux : la séve, le muqueux, le sucre, l'albumine, les acides, l'extractif, l'amidon, le tannin, le glutineux, la matière colorante, l'huile fine, la cire végétale, l'huile volatile, le camphre, la résine, la gomme-résine, le baume, le caoutchouc, le ligneux, le salin. « En séparant, dit-il, ces vingt genres de composés d'un végétal, on fait son analyse très exacte. » Aujourd'hui, dans toute cette série de substances, nous ne reconnaissons que *deux* principes immédiats : le sucre et l'amidon. Tandis que l'on admettait comme tels des corps dépourvus d'une composition constante, Fourcroy et Vauquelin regardaient de véritables principes comme de simples mélanges. Les opinions ne se fixèrent sur ce point délicat que lorsque la chimie minérale eut découvert la loi des proportions définies, et qu'on en fit l'application aux substances tirées de la nature organique.

La révolution opérée par Lavoisier porta rapidement ses fruits, et dès l'année 1824 M. Chevreul déclarait que « la base de la chimie organique est la définition précise des principes immédiats qui constituent les végétaux et les animaux. » Appliquant cette idée nouvelle à un sujet spécial, il avait publié, dans l'intervalle de 1813 à 1823, une série de *mémoires* sur les corps gras d'origine animale. Ces beaux travaux marquent une époque dans l'histoire de la science. A l'aide de lavages successifs, il réussit à extraire de ces graisses les principes qui les composent; il reconnut que les graisses, les huiles et les beurres sont des mélanges en proportions variées d'un petit nombre de substances. Les principales d'entre elles, nommées par lui stéarine, margarine, oléine, donnent naissance, en s'associant, à l'huile d'olive, à l'huile de palme, à l'huile d'amandes douces, à la graisse d'homme, au suif de bœuf et de mouton, à l'axonge, à la graisse d'oie. Unies à certains composés odorans et

tout à fait analogues, elles constituent le beurre et les huiles de poisson. Il montra enfin que tous ces principes immédiats peuvent se résoudre en une substance unique, nommée glycérine, et en un acide gras variable (parmi ces acides, il en est un bien connu, l'acide stéarique, qui constitue la bougie), et il fit voir que ces acides gras, en s'unissant à des alcalis, produisent des savons. Il fut démontré ainsi qu'une seule série de corps est due à des mélanges en proportion indéfinie d'un petit nombre de principes immédiats, doués individuellement de propriétés définies.

Presqu'en même temps, Gay-Lussac jetait une lumière nouvelle dans l'étude d'une autre série de corps qui jouent un rôle prépondérant dans la chimie organique. L'alcool était connu dès longtemps: les Arabes l'avaient extrait du vin par la distillation, et les alchimistes l'employaient sous le nom d'esprit ardent. Dès le XVI[e] siècle, on avait aussi reconnu qu'en distillant ensemble l'alcool et l'acide sulfurique, on obtient un liquide nouveau, l'éther. On avait même découvert que d'autres acides donnent également avec l'alcool un produit éthéré, l'acide du sel marin, celui du vinaigre. Sous cet ensemble de phénomènes se cachait une loi générale. Gay-Lussac fit le premier pas vers cette découverte : il montra par l'analyse la relation qui existe entre l'alcool, l'éther, l'eau ordinaire et une substance binaire composée de carbone et d'hydrogène. Ces relations furent depuis généralisées par M. Dumas et d'autres chimistes; l'alcool et l'éther sont devenus les types d'une classe nombreuse de composés soumis en quelque sorte à une hiérarchie chimique uniforme. Ces belles découvertes, en même temps que les travaux de Gay-Lussac relativement à la décomposition du sucre en alcool et en acide carbonique sous l'influence de la fermentation, établissaient les premiers liens entre les substances inorganiques et ces composés plus instables qu'on ne rencontre qu'au sein de la nature organique.

Maîtresse de ces premiers secrets, la science nouvelle fit des progrès de plus en plus rapides; au lieu de détruire d'un seul coup les substances organiques, elle apprit à les décomposer en leurs parties constituantes: elle opéra cette réduction d'une manière savante et graduée, de façon à parcourir un à un tous les degrés qui séparent les composés vivans de l'inertie physique. Dans cette étude systématique, elle rencontra devant elle un nombre de corps si prodigieux que la classification devint son premier souci : elle dut chercher à faire rentrer tous ces corps dans certains moules, créer des familles, des types, et construire en quelque sorte idéalement l'édifice chimique. Deux idées dominantes servirent de guides aux savans au milieu de ce dédale. Ils cherchèrent à rattacher les lois

de la classification au rôle prépondérant que joue l'oxygène ou l'élément comburant dans les combinaisons des corps; en second lieu, ils découvrirent que dans les composés organiques on peut extraire une à une les molécules d'un corps simple pour y substituer les molécules d'un autre corps simple ou même d'un radical composé. L'*échelle de combustion*, la *loi des substitutions*, devinrent les bases de la doctrine scientifique.

Sur le premier point, voici ce qu'écrivait Gerhardt, le chimiste éminent dont la science déplore la mort récente et prématurée : « Les deux extrémités sont occupées d'une part, au sommet, par la matière cérébrale, l'albumine, la fibrine et les autres substances plus complexes, et d'autre part, au pied, par l'acide carbonique, l'eau et l'ammoniaque... Une infinité d'échelons occupent l'intervalle... Le chimiste, en appliquant les réactifs de combustion aux substances placées dans les échelons supérieurs, descend l'échelle, c'est-à-dire qu'il simplifie peu à peu ces substances en brûlant successivement une partie de leur carbone et de leur hydrogène. » La loi des substitutions, due à M. Dumas, donna une nouvelle élasticité aux formules de la classification. Laurent la développa avec ardeur, et se laissa ainsi entraîner aux théories les plus hasardées (1). C'est surtout à lui qu'on peut appliquer ce jugement sévère de M. Berthelot : « Presque tous les systèmes construits depuis vingt-cinq ans présentent ce caractère commun et singulier d'être fondés à peu près exclusivement sur la combinaison des signes et des formules. Ce sont des théories de langage et non des théories de faits. Aussi il arrive bien souvent aux chimistes de prendre les propriétés des nombres cachées dans leurs formules pour les propriétés mystérieuses des êtres véritables : illusion analogue à celle des pythagoriciens, mais peut-être moins justifiée par la nature des sciences expérimentales. »

Les formules chimiques indiquent pour ainsi dire en bloc la composition des corps : elles donnent, pour un composé organique, le nombre des atomes de carbone, d'oxygène, d'hydrogène et d'azote; elles n'apprennent rien sur la manière dont ces atomes se trouvent groupés. Sur ce point, le chimiste peut spéculer à l'aise et combiner les atomes de la façon qui lui paraît répondre le mieux aux affinités qui se révèlent lorsque le corps se décompose ou se trouve en contact avec d'autres substances. Ce travail nouveau a un grand intérêt, car il ne tend à rien moins qu'à représenter par de purs symboles les propriétés mêmes de la matière; mais on conçoit aisé-

(1) Voyez, sur les théories de M. Laurent, une étude de M. Paul de Rémusat dans la *Revue* du 1er février 1855.

ment que la liberté d'interprétation appliquée par chacun à résoudre le problème selon ses vues propres peut jeter dans la science une véritable confusion.

M. Berthelot s'est fait l'organe de la réaction contre ce système : convaincu que l'analyse ne pouvait à elle seule éclaircir les points les plus fondamentaux de la chimie rationnelle, puisqu'elle ne juge des corps, comme on l'a dit, qu'après qu'ils n'existent plus, il chercha dans la synthèse un nouveau moyen de pénétrer plus profondément dans les relations générales qui président aux affinités naturelles. Cette tentative avait plus d'un genre d'utilité. Si elle réussissait, elle permettait de donner à l'enseignement de la chimie organique la forme propre à toutes les autres sciences, qui procèdent du simple au composé, tandis que jusque-là on avait suivi la marche contraire. Servant en quelque sorte de contre-épreuve à l'analyse, elle devait en corroborer les résultats et les éclairer d'une lumière nouvelle. Enfin, chose plus importante, elle devait ouvrir à l'expérimentation des voies encore inexplorées, et faire mieux connaître la nature des forces qui sont en jeu dans la matière organisée. Pendant longtemps, la science avait admis une distinction fondamentale, au point de vue de la synthèse, entre les substances minérales et les principes immédiats organiques; tandis que l'on composait les premiers de toutes pièces en combinant les élémens que l'analyse y avait reconnus, on supposait que la formation des seconds ne dépendait pas seulement du jeu des affinités chimiques, mais exigeait encore l'intervention de forces dont l'homme ne peut disposer. On avait, il est bien vrai, réussi à produire quelques substances analogues aux principes organiques, et pourtant Berzelius cherchait à atténuer la portée de ces expériences en faisant remarquer que ces substances étaient « placées sur la limite extrême entre la composition organique et la composition inorganique. » De ce nombre était l'urée, produite artificiellement par un des premiers chimistes de l'Allemagne, M. Wöhler, en 1828. Les chimistes avaient également composé de toutes pièces un assez grand nombre d'alcalis organiques; mais ces recherches avaient toujours porté sur des corps qui empruntent un grand nombre de leurs propriétés fondamentales aux élémens minéraux qui ont servi à les produire. La synthèse n'avait pas pénétré dans le domaine entier de la chimie organique, et en 1844 Gerhardt pensait encore que la formation au sein des organismes vivans de ces substances où toutes les propriétés fondamentales des corps simples composans sont entièrement dissimulées tenait « à l'action mystérieuse de la force vitale, action opposée, en lutte continuelle avec celles que nous sommes habitués à regarder comme la cause des phénomènes chimiques ordinaires. »

Depuis dix ans, les travaux de M. Berthelot ont prouvé que la synthèse peut s'appliquer avec succès à la formation artificielle des corps qui sont en quelque sorte les espèces les plus caractéristiques du monde organique. De quelle façon pouvons-nous donc reconstruire l'édifice abattu par la décomposition et l'analyse? Commençons par les termes les plus simples, les carbures d'hydrogène. L'un de ces composés binaires appartient encore au monde minéral : c'est le gaz qui s'échappe des marais, au fond desquels des matières végétales se décomposent lentement. Contenu dans les anciennes forêts aujourd'hui converties en couches de houille, il produit, sous le nom de grisou, les dangereuses explosions des mines. Jusqu'ici, ce composé de carbone et d'hydrogène, comme un grand nombre d'autres carbures qui ne se trouvent pas isolés dans la nature, n'avait été obtenu dans les laboratoires que parmi les produits de la décomposition de corps organiques plus complexes. M. Berthelot en a reproduit un assez grand nombre artificiellement avec les seuls élémens de l'eau et de l'acide carbonique, corps qui appartiennent à la nature inorganique.

Le point de départ de la synthèse ainsi assuré, il restait à remonter des carbures d'hydrogène aux composés oxygénés, en renversant l'ordre habituel de la production de ces carbures mêmes. Ce second échelon nous mène aux alcools et aux nombreux corps qui en dérivent. On désigne sous le nom générique d'alcool tout composé ternaire de carbone, d'hydrogène et d'oxygène propre à s'unir à un acide en abandonnant de l'eau, et à former ainsi un composé ternaire neutre, nommé éther, qui ne ressemble pas aux sels ordinaires de la chimie minérale, parce qu'il n'obéit pas aux mêmes lois de décomposition. « Les allures spéciales des alcools et des éthers, dit avec raison M. Berthelot, ne permettent de les assimiler à aucune catégorie de composés minéraux : ils constituent un groupe distinct, et représentent, au même titre que les acides, les bases et les sels, une fonction chimique déterminée. Cette fonction est spéciale à la chimie organique. A ce point de vue, la synthèse des alcools au moyen des élémens est tout à fait indispensable, et elle est en même temps décisive. » Cette synthèse a été obtenue par M. Berthelot en partant des composés binaires; les carbures d'hydrogène et les alcools une fois obtenus artificiellement, rien n'est plus facile que d'en extraire, par les ressources ordinaires, ce nombre presque infini de combinaisons qui en dérivent, et qui remplissent les vastes cadres de la chimie organique. Enfin le savant chimiste a été assez heureux pour obtenir la synthèse des corps gras composés, dont l'étude forme en quelque sorte une nouvelle chimie organique « plus vaste encore que celle des matières volatiles, infiniment plus dé-

licate, plus importante peut-être en raison de ses applications physiologiques. » Pour les obtenir artificiellement, il a fallu imaginer des méthodes qui permissent d'unir la glycérine aux divers acides gras; enfin, poussant encore plus loin ses investigations, M. Berthelot a étudié au même point de vue les composés susceptibles d'être obtenus à l'aide de diverses matières sucrées qui jouent un rôle semblable à celui de la glycérine. Il a fait rentrer toutes ces combinaisons dans une théorie générale, où les corps gras ordinaires et les sucres deviennent le point de départ d'une infinité de substances que la synthèse peut produire en vertu de certaines lois. C'est par centaines de millions qu'on peut compter ces corps artificiels *possibles*, dont la nature n'a réalisé qu'un certain nombre, mais que la science peut multiplier en quelque sorte indéfiniment!

Le domaine de la chimie organique s'agrandit ainsi à mesure que l'on connaît mieux les fonctions de ces composés-types, carbures d'hydrogène, alcools ordinaires, matières sucrées, corps gras, et pourtant, après avoir parcouru une telle carrière, on voit s'ouvrir des horizons encore plus vastes : la synthèse n'a pas touché jusqu'ici aux essences, aux matières colorantes, aux substances albuminoïdes, dont l'étude est pleine d'obscurités. Ce sont autant de mondes nouveaux qui attendent un explorateur. Lorsqu'on aura découvert, en joignant les efforts de la synthèse à ceux de l'analyse, le rôle de ces composés, leur fonction chimique en quelque sorte, il deviendra facile de multiplier à l'infini le nombre des substances organiques qui s'y rattachent. M. Berthelot est encore assez jeune pour qu'il soit permis d'espérer qu'il pourra lui-même aborder ces délicates études après avoir déjà enrichi d'une manière si inespérée les parties de la science vers lesquelles il a tourné son esprit philosophique et créateur.

Résumant ses laborieux travaux, le savant chimiste avait acquis le droit d'écrire : « La synthèse étend ainsi ses conquêtes, depuis les élémens jusqu'au domaine des substances les plus compliquées, sans que l'on puisse assigner de limite à ses progrès. En effet, si l'on envisage par la pensée la multitude presque infinie des composés organiques depuis les corps que l'art sait reproduire, tels que les carbures, les alcools et leurs dérivés, jusqu'à ceux qui n'existent encore que dans la nature, tels que les matières sucrées et les principes azotés d'origine animale, on passe d'un terme à l'autre par des degrés insensibles, et l'on n'aperçoit plus de barrière absolue et tranchée que l'on puisse redouter avec quelque apparence de certitude de trouver infranchissable. »

II.

Après avoir montré par quelle série de découvertes la science est arrivée à constituer sa doctrine, il faut examiner cette doctrine elle-même dans ses caractères les plus généraux, les plus philosophiques, et dans ses rapports avec le problème physiologique de l'être.

La chimie organique a aujourd'hui les mêmes bases que la chimie minérale. Il est démontré que l'on peut reproduire artificiellement, en mettant en jeu les seules affinités chimiques, les principes immédiats qui se forment dans les êtres vivans. L'analogie la plus stricte permet donc de croire que ces principes n'y prennent naissance que par l'action des mêmes affinités, sans qu'il soit nécessaire de faire intervenir une force hypothétique attachée en quelque sorte à ce que nous appelons la vie. Au point de vue physiologique, et je dirai même philosophique, c'est là un résultat d'une importance capitale. Quel chimiste aurait cru, il y a cinquante ans, que, prenant pour point de départ les élémens de l'eau et ceux de l'air, l'acide carbonique, l'azote et l'oxygène, il deviendrait possible de composer artificiellement les alcools, substances qui n'ont point d'analogues dans la chimie minérale, les éthers, les principes odorans des fruits, les essences irritantes de l'ail, de la moutarde, les matières cireuses connues sous les noms de blanc de baleine et de cire de Chine, la cire d'abeilles, les alcalis végétaux analogues à la morphine, la quinine, la nicotine, les principes odorans de la menthe et des essences amères, le camphre ordinaire, les essences de reine-des-prés, de cannelle, de cumin, de girofle et d'anis, les acides des fourmis, du vinaigre, du beurre, de la valériane, plusieurs acides gras, l'acide du benjoin, l'acide du lait aigri, ceux de l'oseille, du succin, etc., l'urée, qui se rencontre dans les excrétions des animaux supérieurs, la taurine, matière azotée contenue dans la bile, le sucre de gélatine et la leucine, répandus dans les tissus des animaux, l'acide hippurique, qu'on trouve dans l'urine des herbivores? Le chimiste *crée* toutes ces substances à volonté. S'il ne peut fixer dans ses cornues et ses instrumens le principe vital, il peut y composer les matériaux nécessaires à l'être vivant, et créer au gré de son caprice un monde nouveau de principes immédiats que nous ne rencontrons dans aucun des organismes connus, et qui demeurent entre ses mains comme les élémens en quelque sorte d'autres êtres possibles et virtuels.

L'identité des forces qui concourent à la formation des principes immédiats et des corps inorganiques est une découverte si importante que M. Berthelot y revient sans cesse, et il est impossible de mieux faire que de citer encore une fois ses propres paroles :

« Tout, dit-il, avait concouru à faire regarder par la plupart des esprits la barrière entre les deux chimies comme infranchissable. Pour expliquer notre impuissance, on tirait une raison spécieuse de l'intervention de la force vitale, seule apte jusque-là à composer des substances organiques. C'était, disait-on, une force particulière qui résidait dans la nature vivante, et qui triomphait des forces moléculaires propres aux élémens de la matière inorganique. L'on ajoutait : « C'est cette force mystérieuse qui détermine exclusivement les phénomènes chimiques observés dans les êtres vivans; elle agit en vertu de lois essentiellement distinctes de celles qui règlent les mouvemens de la matière purement mobile et quiescible. Elle imprime à celle-ci des états d'équilibre particuliers, et qu'elle peut seule maintenir, car ils sont incompatibles avec le jeu des affinités minérales. » Telle était l'explication au moyen de laquelle on justifiait l'imperfection de la chimie organique, et on la déclarait pour ainsi dire sans remède.

« En proclamant ainsi notre impuissance absolue dans la production des matières organiques, deux choses avaient été confondues : la formation des substances chimiques dont l'assemblage constitue les êtres organisés, et la formation des organes eux-mêmes. Ce dernier problème n'est point du domaine de la chimie. Jamais le chimiste ne prétendra former dans son laboratoire une feuille, un fruit, un muscle, un organe. Ce sont là des questions qui relèvent de la physiologie; c'est à elle qu'il appartient d'en discuter les termes, de dévoiler les lois du développement des êtres vivans tout entiers, sans lesquels aucun organe isolé n'aurait ni sa raison d'être, ni le milieu nécessaire à sa formation. Mais ce que la chimie ne peut faire dans l'ordre de l'organisation, elle peut l'entreprendre dans la fabrication des substances renfermées dans les êtres vivans. Si la structure même des végétaux et des animaux échappe à ses applications, elle a le droit de prétendre à former les principes immédiats, c'est-à-dire les matériaux chimiques qui constituent les organes, indépendamment de la structure spéciale en fibres et en cellules que ces matériaux affectent dans les animaux et dans les végétaux. Cette formation même et l'explication des métamorphoses pondérales que la matière éprouve dans les êtres vivans constituent un champ assez vaste, assez beau; la synthèse chimique doit le revendiquer tout entier. »

Ce remarquable extrait montre avec une grande netteté quel est le rôle véritable de la chimie organique : elle étudie et compose seulement les matériaux de la vie, sans s'occuper de l'être vivant lui-même; elle broie les couleurs du tableau, mais il faut une autre main pour employer ces couleurs et pour créer l'œuvre où elles se fondent en une harmonieuse unité. Laissons les sciences choisir leur objet et librement délimiter le champ de leurs investigations; l'esprit humain ne connaît pas de limites semblables, et sa curiosité veut embrasser le monde sous toutes ses faces. En réfléchissant aux phénomènes que présente la nature organique, il est invinciblement poussé à se faire cette question : Ces phénomènes sont-ils régis par les mêmes lois que le monde inerte, ou bien y a-t-il sous ces

mouvemens spontanés, sous ces métamorphoses rapides, une cause spéciale, un moteur particulier? Par l'organe de M. Berthelot, la chimie organique nous déclare qu'en ce qui concerne les principes immédiats des êtres vivans, il faut renoncer à l'attrait de l'inconnu; ce qui compose le végétal, ce qui est la substance de l'animal sort de l'abîme inorganique par l'effet de lois chimiques certaines, connues, dont l'homme peut lui-même diriger l'emploi.

Est-ce assez d'admettre l'action simultanée de forces physiques et chimiques pour expliquer les transformations qui s'opèrent dans l'être vivant? Pénétrons un peu plus avant dans le problème. Toutes les synthèses que M. Berthelot a été assez heureux pour produire démontrent d'une façon péremptoire que l'affinité chimique suffit à construire ces substances diverses que le savant nomme principes immédiats, et qu'il retrouve dans la nature organisée avec une structure spéciale, mais avec une composition identique à celle des êtres artificiels qu'il produit. Cependant il est une idée inséparable de la notion même de l'être, sur laquelle se porte l'esprit aussitôt qu'il est question des phénomènes de l'organisation: c'est l'idée de développement, c'est la loi de succession en vertu de laquelle les êtres vivans ne sont pas seulement dépendans des forces matérielles ordinaires, mais encore du temps. Ils ne demeurent pas identiques à eux-mêmes comme la pierre ou le minéral, mais ils traversent des phases diverses; durant chacune de ces métamorphoses, on peut, par une analyse délicate, arriver à découvrir à chaque instant les forces qui se trouvent en jeu. Seulement la loi générale de ces métamorphoses, où la chercher?

Pour répondre à cette question d'une importance vraiment capitale, il faut apprendre sous quelles influences les forces chimiques inhérentes à toute molécule matérielle sont sollicitées à agir dans l'être vivant. Le phénomène capable de jeter le plus de lumière sur ces réactions subtiles est celui qu'on connaît sous le nom de *fermentation*. L'existence, pourrait-on presque dire par une métaphore hardie, n'est qu'une longue fermentation; depuis longtemps, on a comme le pressentiment que les actions que nous comprenons sous cette dénomination générale servent de lien entre les réactions chimiques ordinaires et les phénomènes vitaux. Il y a en effet dans une fermentation tout un petit drame chimique qui est comme une image affaiblie et atténuée de la vie; on peut y distinguer un commencement, un *maximum* d'activité, et une fin. Sans s'arrêter à d'aussi vagues comparaisons, on peut retrouver dans les fonctions particulières des organes vivans quelque chose qui rappelle entièrement les fermentations ordinaires.

L'affinité chimique, s'exerçant dans le règne organique sur un très

petit nombre d'élémens, peut, en multipliant à l'infini les combinaisons atomiques, donner naissance à une multitude de corps; mais ces substances se distinguent en général de celles du règne inorganique par leur instabilité. Les molécules s'y groupent en formant des édifices dont l'équilibre se dérange ou se modifie sous les influences les plus légères. Ces altérations peuvent être produites de diverses façons par des agens chimiques et par des agens physiques. Une température élevée détruit toutes les substances organiques; les principes sucrés sont décomposés avant 200 degrés, quelquefois même au-dessous de 100 degrés, et les substances albuminoïdes sont encore beaucoup moins stables. A partir de 300 degrés, la plupart des composés organiques un peu complexes commencent à se dédoubler et à se résoudre en substances d'une composition plus simple. La chaleur n'opère pas seule ces métamorphoses : certaines substances sont douées de la propriété de les provoquer et de modifier profondément la composition des milieux organiques où elles se trouvent placées; ce sont les *fermens*. Ce qui les caractérise, c'est qu'ils agissent sous un volume et un poids très faible, et semblent ne pas intervenir chimiquement, c'est-à-dire par leurs propres élémens, dans les phénomènes qu'ils déterminent. De tout temps, le rôle particulier des fermens a été connu; le levain nécessaire à la fabrication du pain n'est autre chose qu'un ferment.

Les fermens sont tous constitués par des substances quaternaires, c'est-à-dire composés des quatre élémens organiques : oxygène, hydrogène, carbone et azote; ce sont des matières d'origine animale ou végétale, susceptibles d'éprouver la décomposition spontanée qu'on nomme quelquefois *putréfaction*. Pour faire comprendre l'importance des fermens, il suffira de dire qu'ils interviennent non-seulement dans le phénomène de la mort ou de la décomposition des organismes vivans, mais encore dans tous les actes de la vitalité.

Dans le règne végétal, la germination peut être assimilée à un acte de fermentation. La graine renferme une matière azotée qui, dans des circonstances particulières d'humidité, de chaleur et d'affluence de l'air, agit sur les autres parties du germe : les fonctions végétales se distribuent et se régularisent par degrés, grâce aux métamorphoses accomplies par le ferment, et la plante commence à vivre. Les phénomènes de maturation des fruits sont dus également à la présence d'un ferment. Enfin la transformation suprême du végétal, alors qu'il se détruit et que les organes sont usés, s'accomplit encore sous l'influence des matières fermentescibles. Dans le règne animal, la complication des phénomènes vitaux est plus grande; mais il n'est pas douteux que la putréfaction cadavérique, la digestion, la dissolution des alimens amylacés par la salive et les liquides intestinaux, l'action du suc du pancréas sur les corps gras, du suc

gastrique sur les alimens azotés, enfin les redoutables métamorphoses opérées par les venins, les miasmes, les virus de toute espèce, ne soient en réalité des fermentations plus ou moins complexes. On ne saurait donc exagérer l'importance d'un phénomène qui embrasse tous les actes physiologiques, depuis la fécondation même des germes jusqu'au retour aux élémens primitifs ou à ce qu'on pourrait appeler la deuxième mort, en distinguant le moment où s'arrête le mouvement des organismes de cette période postérieure où les organismes eux-mêmes disparaissent, où tout ce qui compose le cadavre fait retour à la matière brute.

Je le dirai tout de suite : on peut considérer la fermentation comme un phénomène produit par l'action vitale, ou bien comme un simple phénomène chimique. M. Berthelot adopte ce second point de vue. « *Bannir la vie* de toutes les explications relatives à la chimie organique, écrit-il, tel est le but de nos études. C'est ainsi seulement que nous réussirons à constituer une science complète et subsistant par elle-même, c'est-à-dire telle qu'elle doit être pour concourir efficacement à l'intelligence des phénomènes physiologiques et à leur reproduction. Il est d'autant plus important de chercher à atteindre ces résultats, que les fermentations ont été toujours envisagées comme des phénomènes intermédiaires entre les actions chimiques et les actions vitales. De l'aveu de tout le monde, elles représentent l'un des mécanismes fondamentaux auxquels on doit recourir dans l'interprétation des métamorphoses chimiques qui s'effectuent au sein des êtres organisés. Aussi paraît-il nécessaire de rendre la notion de ce mécanisme indépendante de la vie elle-même et de la concevoir d'une manière aussi abstraite que possible, en la déterminant d'une manière exclusive par ses caractères les plus généraux. »

Quelle est cette notion abstraite et générale dont parle M. Berthelot? De quelle manière concevoir les phénomènes de la fermentation sans les faire sortir du cercle habituel des phénomènes chimiques? C'est en les assimilant à ce que l'on nomme d'ordinaire les actions de *contact* ou de *présence*. Ces mots demandent une explication : la présence du platine très divisé, nommé quelquefois noir de platine, provoque les effets d'oxydation les plus variés, détermine la combinaison de l'oxygène et de l'hydrogène, même à la température ordinaire, celle de l'oxygène et de l'ammoniaque, la transformation de l'alcool et de l'éther en produits différens. Le platine n'agit pas chimiquement, en ce sens qu'il ne se combine avec aucun des corps qui entrent ainsi en jeu; il sert seulement d'excitant passif aux affinités. Le platine ne jouit pas seul de telles propriétés : l'or, l'argent, beaucoup de métaux et de corps solides les partagent à un moindre degré. La pierre ponce accélère par sa

présence la combinaison de certains gaz. M. Berthelot pense que ces phénomènes ne doivent pas être attribués à une condensation des gaz, et notamment de l'oxygène, dans les pores des substances dont je viens de parler, car on peut comprimer un mélange d'oxygène et d'hydrogène jusqu'à cent cinquante atmosphères sans en déterminer la combinaison, pourvu que la compression ne soit pas trop brusque. La chimie a constaté d'ailleurs une foule de cas où une substance agit par le fait seul de sa présence, non plus seulement en provoquant des combinaisons, mais en devenant l'agent d'une décomposition; d'autres fois cette substance produit dans les corps avec lesquels elle se trouve en contact, au lieu d'une altération chimique, une simple modification dans la structure physique. Le soufre, sous ce rapport, fournit des exemples curieux que M. Berthelot a spécialement étudiés. Ce corps jouit de la propriété de posséder diverses structures, et appartient ainsi à la catégorie des substances *isomères*, c'est-à-dire formées des mêmes élémens, bien que distinctes par les propriétés tant physiques que chimiques. Le soufre passe de l'un de ces états à l'autre sous la simple influence de l'acide nitrique, ou bien des alcalis et du gaz hydrogène sulfuré. Ces corps n'agissent point sur le soufre par leurs affinités immédiates, puisque celui-ci reste inattaqué et n'entre pas en combinaison.

Comment peut-on rendre compte d'un phénomène aussi singulier? M. Berthelot risque une explication, et pense que si les affinités du corps qui agit par sa présence n'entrent pas en jeu, les réactions auxquelles il sert de stimulant sont dues cependant à ces affinités. Seulement, au lieu de s'exercer immédiatement, elles demeurent à l'état *virtuel*. Cette virtualité seule serait, suivant lui, une force suffisante pour ébranler les équilibres atomiques des substances environnantes. Cette explication est presque aussi métaphysique que scientifique, et l'on a quelque peine à comprendre le rôle attribué à des affinités qu'on pourrait comparer à des acteurs qui demeurent derrière le rideau. Pour mieux l'expliquer, M. Berthelot a recours à de véritables finesses de langage : « Ce qui semble produire les actions mises en jeu par des corps aussi énergiques, c'est une certaine tendance à la combinaison, une sorte d'affinité prédisposante, développée sous leur influence, et qui dépend de quelque relation entre la fonction chimique des corps modificateurs et celle des corps modifiés. Cette relation paraît déterminer entre l'agent modificateur et la substance qui se modifie un véritable antagonisme d'affinités, d'où résultent les métamorphoses ou les réactions que la substance modifiée est susceptible d'éprouver. »

Si des actions de contact ou de présence nous passons aux fermentations véritables, l'explication de M. Berthelot demeure la même; cette fois encore il n'est question que de *tendance à la com-*

binaison, d'*affinité prédisposante*. La force chimique seule intervient, à l'exclusion des forces vitales; toutefois cette force, au lieu d'agir avec la simplicité qui en marque l'action dans le règne minéral, se voile et devient plus difficile à saisir. Pour justifier cette assertion, comparons le phénomène de la germination dans les plantes à ceux que le chimiste peut reproduire dans son laboratoire; mettons en regard la série des métamorphoses naturelles et celle des métamorphoses artificielles. Qu'observons-nous d'une part? La graine renferme à la fois une matière amylacée, l'*amidon*, et un ferment azoté, la *diastase*. Sous l'influence de ce dernier, l'amidon se change en dextrine, substance isomère, qui a la même composition chimique; enfin la dextrine s'assimile les élémens de l'eau et devient de la glucose ou sucre de raisin. Voilà par quel mécanisme le sucre prend naissance dans les graines en germination. Or le chimiste reproduit dans ses appareils les phénomènes délicats qui s'opèrent dans les organes des plantes : il prend de l'amidon, le délaie dans l'eau et y ajoute de la diastase, qu'il a extraite de l'orge germée; il chauffe ce mélange à une température peu élevée, et bientôt l'amidon se dissout en dextrine, et celle-ci se change progressivement en glucose. Il n'est pas même besoin, pour opérer cette transformation, d'emprunter le ferment azoté à un végétal; on peut l'obtenir à l'aide d'un acide, qui, par le simple contact et sans s'unir à l'amidon, sans céder aucun de ses élémens, convertit l'amidon en dextrine et en glucose à la température de 100 degrés.

Le chimiste imite donc exactement tout ce qui se passe dans les plantes en germination, dans le foie même des animaux, peut-on ajouter, car M. Claude Bernard a montré que cet organe est le siége d'une véritable saccharification; mais tous les phénomènes de fermentation ne sont pas aussi aisés à imiter. Ces effets dans la germination sont assez simples, puisqu'ils consistent en une simple isomérie et dans une hydratation. Examinons les cas où les métamorphoses sont plus profondes, et prenons pour exemple la fermentation alcoolique, c'est-à-dire la transformation d'une matière sucrée en alcool. Cette opération sert de base à la fabrication des liquides que presque tous les peuples emploient comme boisson. Le jus du raisin, celui de l'érable ou du palmier, la bière fabriquée avec l'orge germée, le cidre obtenu avec des pommes, l'hydromel, le lait aigri des Tartares, doivent leurs propriétés enivrantes à l'alcool, et cette substance s'y forme par la fermentation d'une matière sucrée.

Le phénomène de la fermentation alcoolique peut être observé très nettement dans la réaction de la levûre de bière sur la glucose ou le sucre de raisin ordinaire. On dissout de la glucose dans l'eau, et on y ajoute environ un cinquantième de son poids de levûre de bière; la température est maintenue à 30 degrés environ. Bientôt la

glucose commence à se décomposer en alcool et en acide carbonique, qui se dégage en petites bulles. Le mouvement cesse quand tout le sucre a disparu, après un intervalle qui peut varier de vingt-quatre à trente-six heures. Quelles sont les propriétés du ferment dont l'action est si puissante? Observée au microscope, la levûre de bière paraît formée de petits globules un peu allongés, dont le diamètre varie entre un cinquantième et un centième de millimètre. Ces globules sont des cellules organisées, et sont constitués par une espèce de cryptogames; placés dans le liquide sucré, ils y excitent la fermentation, mais ils bourgeonnent en même temps et se multiplient. De nouveaux globules se posent à côté des premiers, et grossissent en formant des rameaux de plus en plus étendus.

La levûre est donc un être organisé : chimiquement, elle est constituée par le mélange d'un corps azoté albuminoïde et d'un principe identique à la matière ligneuse du bois; elle contient de plus des traces de phosphates et de matière grasse. La fermentation alcoolique est hâtée et rendue facile par l'addition directe de la levûre de bière; mais elle s'opère aussi dans les liquides sucrés sous l'influence d'autres matières azotées, lorsque ces substances sont favorables à la production spontanée de la levûre et en contiennent les élémens. C'est ainsi que le jus sucré du raisin, clair au moment où on l'exprime, se trouble au contact de l'air et se convertit en alcool, tandis que les matières azotées contenues dans les enveloppes du grain donnent naissance à la levûre, qui se sépare sous forme de dépôt et de pellicule insoluble. Lorsqu'on ajoute à une dissolution sucrée des matières azotées analogues à l'albumine, certains phosphates et une trace impondérable de levûre, celle-ci se développe en empruntant ses matériaux aux substances environnantes; il n'est pas même nécessaire que ces dernières soient d'origine organique, il suffit qu'elles contiennent de l'azote : aussi le phénomène se produit encore, M. Pasteur l'a prouvé, lorsqu'on remplace les matières albuminoïdes par des sels ammoniacaux. Chose étrange, l'albumine d'œuf proprement dite est au contraire impropre à fournir les matériaux de la levûre.

La naissance et la multiplication de la levûre ont fourni des argumens aux partisans de la génération spontanée. Il paraît aujourd'hui démontré, surtout par les expériences de M. Pasteur, que ces phénomènes doivent être attribués au concours de l'atmosphère, dont les poussières sont mélangées des semences de cryptogames de même ordre que ceux de la levûre. En effet, la fermentation ne se développe pas dans les jus végétaux que l'on fait bouillir de façon à détruire tous les germes qu'y laisse tomber l'atmosphère. Le phénomène n'a pas lieu quand ces liquides sont contenus dans des vases où l'air ne peut pénétrer ou bien ne pénètre qu'après avoir été

soumis à une température assez élevée pour annihiler les semences et les œufs. Enfin, en tamisant l'air dans un long tube rempli de coton qui retient toutes les particules solides, on arrive au même résultat négatif, et pour peu qu'on place le coton, ainsi enrichi de semences, dans le jus fermentescible, les métamorphoses ordinaires commencent aussitôt. On est allé jusqu'à étudier, à l'aide du microscope, les spores capables de provoquer la fermentation et ceux qui ne la produisent pas. Ces ingénieuses expériences ont jeté une grande lumière sur les circonstances qui facilitent la fermentation.

Si les conditions du phénomène sont nettement connues, l'explication se fait attendre encore. Suivant certains chimistes, les germes vivans se nourrissent du liquide où ils se trouvent jetés, et, en accomplissant cet acte physiologique, modifient nécessairement la composition du milieu où ils sont placés. En s'emparant de certains élémens, ils forcent les autres élémens à se grouper d'une nouvelle manière. D'après ce point de vue, la fermentation opérée sous l'influence des êtres vivans serait un véritable acte *physiologique* en corrélation immédiate avec un phénomène de nutrition. M. Berthelot repousse cette manière de voir : pour lui, le cryptogame vivant n'agit pas directement sur ce qui fermente, mais seulement par l'intermédiaire des fermens solubles qu'il a la propriété de sécréter, et ces fermens solubles déterminent une action de contact ordinaire. L'être animé n'apparaît que comme le récepteur, le véhicule de la substance chimique agissante. Cette théorie, fondée sur la sécrétion des fermens, ne peut être acceptée sans restriction : si elle a l'avantage de rattacher les fermentations aux actions de contact ordinaire, elle a l'inconvénient de reposer sur une pure hypothèse; elle a été inspirée par cette préoccupation qui se révèle dans tout l'ouvrage du savant chimiste, et qui consiste à rejeter les forces vitales en dehors du domaine de la science.

C'est cette tentative qui donne à l'œuvre de M. Berthelot un caractère d'unité vraiment philosophique. Les synthèses opérées systématiquement et avec tant de succès par le jeune chimiste dont j'ai analysé les travaux ont montré que l'abîme qu'on avait si longtemps laissé ouvert entre la chimie minérale et la chimie organique pouvait être comblé, que les élémens et les forces purement chimiques prêtent un secours suffisant pour construire une multitude de substances que nous rencontrons dans la nature organisée. Plus féconde même que la nature, qui se borne à un nombre de combinaisons restreint, la science peut les multiplier à l'infini. « La chimie crée son objet, dit avec raison M. Berthelot. Cette faculté créatrice, semblable à celle de l'art lui-même, la distingue essentiellement des sciences naturelles et historiques. Les dernières ont un objet donné d'avance, et indépendant de la volonté et de l'action

du savant; les relations générales qu'elles peuvent entrevoir ou établir reposent sur des inductions plus ou moins vraisemblables, parfois même sur de simples conjectures dont il est impossible de poursuivre la réalisation au-delà du domaine extérieur des phénomènes observés... Au contraire, les sciences expérimentales ont le pouvoir de réaliser leurs conjectures. Ce qu'elles ont rêvé, elles le réalisent en acte. Les types conçus par le savant, s'il ne s'est point trompé, sont les types mêmes des existences. Son objet n'est point idéal, mais réel... La chimie possède cette faculté créatrice à un degré plus éminent encore que les autres sciences, parce qu'elle pénètre plus profondément et atteint jusqu'aux élémens naturels des êtres. Non-seulement elle crée des phénomènes, mais elle a la puissance de refaire tout ce qu'elle a détruit; elle a même la puissance de former une multitude d'êtres artificiels, semblables aux êtres naturels, et participant de toutes les propriétés de ceux-ci. Ces êtres artificiels sont les images réalisées des lois abstraites dont elle poursuit la connaissance. » On le voit, si l'enthousiasme manque quelquefois aux savans, on ne fera point un tel reproche à M. Berthelot. Il a conçu de sa science une si haute idée, qu'elle devient pour lui plus grande que la nature elle-même, et comprend à la fois le monde véritable et un monde artificiel que l'homme peut évoquer à son gré.

Après avoir montré que l'édifice des combinaisons peut être construit à l'aide des seules forces chimiques, M. Berthelot s'attache encore à démontrer que le jeu de ces forces suffit à expliquer toutes les métamorphoses de la substance organisée : décompositions, germinations, nutrition des animaux, fermentations de tout genre, tout doit trouver son explication dans de simples réactions, qui font succéder un équilibre atomique à un autre équilibre atomique. La vie n'apparaît plus nulle part, on l'a bannie; l'être vivant n'est plus qu'un alambic; les affinités y opèrent avec la même énergie, de la même façon que dans le monde minéral; l'acide y cherche la base, et les groupemens s'y opèrent au gré des mêmes forces qui fixent le minéral sur la paroi d'un filon, ou qui précipitent certains sels au fond des eaux. La chimie organique ne se préoccupe, il est vrai, que de la composition des principes immédiats; elle ne cherche pas à pénétrer les lois en vertu desquelles ces derniers s'associent et se combinent pour former l'être vivant, elle ne s'inquiète même pas de ce qui, dans l'organisme, imprime au principe immédiat une structure, une forme particulière. Arrivée à ce point, elle laisse à la physiologie le soin de pénétrer plus avant dans les mystères de l'organisation; mais n'est-ce pas beaucoup déjà que d'avoir fourni la théorie à peu près complète des principes immédiats, puisque ceux-ci sont les matériaux nécessaires de la vie?

Je crains que la doctrine que j'ai exposée, et qui, sous la plume de M. Berthelot, revêt la forme la plus arrêtée, ne paraisse à beaucoup d'esprits capable de fournir des argumens nouveaux à une philosophie matérialiste. L'idée de la vie n'est pas très éloignée de l'idée de l'âme, et la philosophie chimique, qui tend à la rejeter comme inutile, peut sembler dangereuse à ceux qui ne séparent pas très nettement la vie de la personnalité, de la sensibilité, de la spontanéité, attributs essentiels de l'être. Lorsqu'on a fait voir que l'animal vivant n'est qu'un vase à réactions, que les forces chimiques et physiques s'y livrent un perpétuel combat en champ clos, lorsqu'on a montré que les phénomènes de la fécondation, ceux de la nutrition, la mort elle-même, ne sont que des fermentations ordinaires, on ne sait bientôt plus où chercher le siége de ces forces plus mystérieuses qui se nomment la volonté, le désir, l'instinct, et, quand on arrive à l'homme, la conscience. Ne serions-nous en effet que des laboratoires, des microcosmes chimiques et physiques, où la matière essaie ses combinaisons les plus délicates, mais aussi les plus transitoires? L'âme, la volonté, la vie elle-même, ne seraient-elles que des mots sans réalité que nous plaçons derrière les phénomènes dont l'explication rigoureuse nous échappe? Aux savans qui le prétendent, on pourrait appliquer dans un sens nouveau le mot célèbre : *Omnia serviliter pro dominatione.* C'est pour assurer la suprématie de la science, pour l'arracher au joug de la philosophie, de l'idéologie, qu'ils consentent à faire de l'homme l'esclave docile, le jouet misérable des forces qui meuvent et transforment le monde inorganique. Ils abaissent une à une toutes les barrières que notre orgueil a placées entre nous et le reste de l'univers; ils nous montrent l'abîme inorganique en disant : « Vous êtes sortis de là, et vous y rentrerez tout entiers. » Je connais, pour l'avoir observée de près, cette sorte d'ivresse qui entraîne certains esprits. Profondément amoureux du vrai, ils sentent le besoin de briser toutes les idoles qu'ils croient fausses, de passer le fer du raisonnement à travers toutes les doctrines convenues, les croyances hypothétiques, même au risque de voir leurs propres espérances tomber dans le gouffre qu'ils ont ouvert.

Tout mal porte en lui-même son remède. La science peut se laisser entraîner à des doutes, à des négations qui nous épouvantent; mais elle a également ses propres mystères, que l'œil humain ne peut sonder. Elle se contente aussi de mots toutes les fois qu'il est impossible de pénétrer l'essence même des phénomènes. De quoi parle sans cesse la chimie? D'affinité : n'est-ce pas là une force hypothétique, une entité aussi peu tangible que la vie ou que l'âme? La chimie renvoie à la physiologie l'idée de la vie, et refuse de s'en occuper;

mais l'idée autour de laquelle la chimie se déroule a-t-elle quelque chose de plus *réel?*

Cette idée est souvent insaisissable non-seulement dans son essence, mais encore dans ses effets. Peut-on méditer, par exemple, un instant sur les lois connues sous le nom de *lois de Berthollet* sans comprendre qu'on est en face d'un mystère impénétrable ? Dans les expériences qui ont servi à les fonder, les réactions chimiques sont ramenées à des conditions purement statiques et indépendantes des affinités proprement dites; mais dans le simple phénomène d'une combinaison, dans cet entraînement qui précipite l'un vers l'autre des atomes qui se cherchent, se joignent en échappant aux composés qui les emprisonnaient, n'y a-t-il pas de quoi confondre l'esprit? Pour moi, je pense que plus on étudie les sciences dans leur métaphysique, plus on peut se convaincre que celle-ci n'a rien d'inconciliable avec la philosophie la plus idéaliste : les sciences analysent des rapports, elles prennent des mesurés, elles découvrent les lois qui règlent le monde phénoménal; mais il n'y a aucun phénomène, si humble qu'il soit, qui ne les place en face de deux idées sur lesquelles la méthode expérimentale n'a aucune prise: en premier lieu, l'*essence* de la substance modifiée par les phénomènes; en second lieu, la *force* qui provoque ces modifications. Nous ne connaissons, nous ne voyons que des dehors, des apparences; la vraie réalité, la réalité substantielle et la cause nous échappent. Il est digne d'une philosophie élevée de considérer toutes les forces particulières dont les effets sont analysés par les sciences diverses comme issues d'une force première, éternelle, nécessaire, source de tout mouvement, centre de toute action. En se plaçant à ce point de vue, les phénomènes, les êtres eux-mêmes ne sont plus que les formes changeantes d'une idée divine. La philosophie ne peut plus séparer l'être en deux parts, l'une composée de la substance divine, l'autre de la substance matérielle; la première douée d'intelligence, de volonté, la seconde livrée au conflit de forces brutales et déréglées. Nous ne saurions étudier le coin le plus isolé du monde matériel sans y trouver la marque d'une action divine, de même que nous ne pouvons pas contempler sans cesse l'idée souveraine à l'état de pure virtualité, en négligeant ce monde infini de phénomènes et d'existences qui en est la réalisation mobile et en atteste l'éternelle fécondité. Arrivée à une certaine hauteur, la science se confond avec la métaphysique elle-même, car si la première nous fait voir que les phénomènes ne sont que des idées réalisées, la seconde nous montre que la réalité véritable des faits ne gît que dans l'absolu de la pensée divine.

AUGUSTE LAUGEL.

L'ANGLETERRE

ET

LA VIE ANGLAISE

X.

LES THÉATRES DE LONDRES. — LE DRAME.

Un des premiers en Europe, le théâtre anglais a puisé aux sources du caractère national et arraché à la nature de la race quelques-unes de ces fortes personnifications qui traversent les âges. La cause de cette supériorité me semble facile à découvrir. L'Anglais n'est point métaphysicien, il a peu de goût pour la vie contemplative, il témoigne pour les utopies et les abstractions une sorte de dédain superbe. Vivant à la fois dans le monde des faits et dans le monde des idées, il ne sépare jamais ces deux forces : penser et agir. Un impérieux sentiment du moi qui, dès la fin du XVIe siècle, s'était dégagé de la lutte avec la nature extérieure, avec les dogmes mystiques et avec les institutions immobiles, avait marqué dans la société anglaise la limite pratique des droits et des devoirs. Il y avait un peuple en Angleterre dans un temps où, au point de vue des arts, il n'y avait guère qu'une cour en France. Aux yeux des auteurs dramatiques du siècle d'Élisabeth, toute condition sociale était digne d'intérêt, tout caractère avait une valeur, tout individu était une puissance dans son genre : de là un théâtre qui embrassait les formes variées et les contrastes de la vie humaine. Les luttes de la réforme

religieuse venaient d'ailleurs d'imprimer aux esprits ce vigoureux sentiment de la liberté morale sans lequel rien de grand ne se fonde, pas plus dans les arts que dans l'ordre politique.

Je ne m'arrêterai point aux origines ni à l'histoire du théâtre anglais. Tout le monde sait que les premières salles de spectacle dans la Grande-Bretagne ont été des cours d'auberge. Passant un jour dans Ludgate-Hill, je remarquai une inscription française : *la Belle Sauvage*. C'était autrefois la devise d'une auberge fameuse qui avait pour enseigne un sauvage debout à côté d'une sonnette. Le sens de cette vieille peinture a beaucoup préoccupé les antiquaires du dernier siècle. S'il faut en croire Addison, l'auberge devait son nom à un ancien roman français qui avait été traduit en Angleterre. L'héroïne de ce roman était une belle femme qui avait vécu dans un désert et que les Anglais appelaient par corruption la *bell savage*. Ainsi s'expliquerait le rébus peint sur l'enseigne, car *bell*, en anglais, veut dire cloche ou sonnette. Quoi qu'il en soit, la cour de *la Belle Sauvage* servit autrefois de théâtre à des représentations dramatiques. Là joua Tarlton, le plus célèbre acteur de son temps. L'auberge n'existe plus : elle est aujourd'hui remplacée par une arcade et une impasse avec deux rangées de maisons; mais on rencontre encore dans certains quartiers de Londres quelques-unes de ces anciennes *inns*. La plus curieuse, à ma connaissance, est celle des *Quatre-Cygnes* (*Four-Swans*) dans Shoreditch. Par la distribution de la cour, — autrefois le parterre et la scène, — par l'ordre des galeries qui règnent aux deux étages de la maison, par la forme de certaines chambres à croisée ouverte sur le rez-de-chaussée et qui ressemblent à des baignoires, on peut se faire une idée de ce qu'étaient les représentations en plein vent dans ces cours d'auberge, berceaux et prototypes de nos salles de spectacles.

Qui ne sait aussi qu'à ces théâtres fortuits succédèrent d'autres théâtres plus ou moins permanens, d'une forme hexagonale, construits en bois, en partie exposés aux injures du ciel et en partie recouverts d'un toit de chaume ou de roseaux? Les représentations avaient lieu durant la journée, en pleine lumière; elles étaient annoncées par un drapeau arboré sur le faîte du rustique édifice, qui ressemblait de loin à une grange ou à une forteresse de sauvages. Ces baraques furent toutes détruites, en moins d'un siècle, par le feu ou par la fureur des puritains, qui voulaient proscrire en Angleterre la liberté des plaisirs. De leurs cendres ou de leurs ruines sortirent plus tard des salles de spectacles régulières et construites en brique, comme celles du *Play house* dans Portugal-Row et de *Gibbon's Tennis-Court* dans Vere-Street. Ces dernières ont aussi disparu depuis longtemps. Un intérêt plus vif s'attache, je crois,

aux théâtres modernes de Londres, surtout au point de vue où l'on s'est placé dans cette série (1), l'étude de la vie et des mœurs anglaises. Quoique nos voisins aient brillé au théâtre dans plus d'un genre, je ne toucherai cette fois qu'au drame de l'école nationale. Ce qu'était il y a quelques années le drame anglais sous le système du privilége, ce qu'il est devenu sous le régime de la liberté, les causes de décadence qui ont altéré dans la patrie de Shakspeare une des gloires de la littérature britannique, voilà bien des questions assez intéressantes pour que l'attention s'y porte d'abord.

I.

Trois grands théâtres jusqu'en 1832 avaient seuls le privilége de jouer ce que les Anglais appellent le drame légitime, *legitimate drama*; c'étaient *Drury-Lane*, *Covent-Garden* et *Haymarket*.

L'édifice sombre, massif, sans style, au moins à l'extérieur, qui porte aujourd'hui le nom de *Drury-Lane-Theatre*, a été construit en 1812; mais il succède à d'autres monumens du même genre qui ont été tour à tour bâtis, abattus et rebâtis à peu près sur le même emplacement. Dès le temps de William Shakspeare, il existait dans Drury-Lane (2) un ancien *cockpit* (arène pour les combats de coqs), qui avait été converti en une salle de spectacle sous le nom de *Phœnix*. Durant les guerres religieuses, le Phœnix subit la destinée des autres théâtres. Détruit par une bande de puritains en 1617, reconstruit, fermé en 1648 par la même secte de fanatiques, alors maîtresse de l'Angleterre, il laissa passer l'orage (3). La restauration fut pour les théâtres une époque de renaissance. Un certain Thomas Killigrew obtint alors de Charles II le privilége d'amuser le public avec des drames, des danses et de la musique. Sa troupe, après avoir erré quelque temps, se fixa sur le terrain de l'ancien *cockpit*, qui se trouva ainsi élevé à la dignité de théâtre royal, *King's theatre*. Mécontent de cette vieille salle, Killigrew en fit bientôt bâtir une nouvelle, et l'ouvrit en 1663. Cette dernière peut être considérée comme la souche du théâtre actuel de Drury-Lane. A dater de ce moment, on peut en effet suivre une filiation non interrompue

(1) Voyez les numéros du 15 septembre 1857, 15 février, 15 juin, 15 novembre 1858, 1er mars, 1er septembre et 15 décembre 1859, 15 avril, 15 septembre, 15 octobre et 1er décembre 1860.

(2) Cette ruelle devait son nom à l'ancienne famille des Druries, qui y demeuraient dans une maison bâtie par sir William Drury, chevalier de la Jarretière, qui s'était distingué comme général dans les guerres d'Irlande et qui fut tué en duel. S'il faut en croire Pope, la ruelle de Drury était habitée de son temps par les écrivains pauvres.

(3) Dans l'intervalle, le Phœnix avait représenté les ouvrages des bons auteurs dramatiques du second ordre, Massinger, Ford, Webster, Marlowe, Heywood, Rowley, etc.

dans l'histoire de ce théâtre, qui, à travers des fortunes diverses, embrasse plusieurs grandes périodes de l'art dramatique en Angleterre. Là s'épanouit l'école de la restauration avec Dryden, Lee et Otway à la tête du drame, Wicherly, Congreve, Farquhar et Vanbrugh à la tête de la comédie. Là naquit sous Richard Steele, lequel fut pendant un temps directeur de Drury-Lane, la comédie sentimentale, genre faux qui vécut peu et qui méritait peu de vivre. Là enfin régna Sheridan, qui éleva comme auteur la fortune de Drury-Lane, et qui la détruisit en même temps par une mauvaise administration. Il est à remarquer qu'en Angleterre les meilleurs hommes de lettres ont toujours fait de pitoyables directeurs de théâtres. Le vieux Drury-Lane, comme l'appellent les Anglais, a encore vu bien d'autres fêtes dramatiques. Sous la direction de M. Bunn, qui vient de mourir, les échos de ce théâtre ont eu l'honneur de répéter, en 1834, les vers de Byron. *Sardanapale* et *Manfred*, qui, de l'aveu du poète, n'avaient point été écrits pour la scène, affrontèrent avec succès, moyennant quelques coupures et de légers remaniemens, les dangers de la représentation (1). Drury-Lane, faut-il le dire? ne s'est point toujours soutenu à ces hauteurs littéraires. Les théâtres anglais n'étant point subventionnés, les directeurs font trop souvent de misérables concessions aux goûts les plus grossiers du public. Quand les grands écrivains et les bons acteurs leur font défaut, ils ont recours sans honte à toute sorte d'expédiens pour combler les déficit de la caisse.

Ce n'est pas seulement l'histoire littéraire de Drury-Lane qui se retrace devant mes yeux lorsque j'attends sur les bancs de ce théâtre le lever du rideau. Les diverses générations d'acteurs et d'actrices qui s'y sont succédé passent comme des ombres sur cette scène silencieuse que masque une grande toile verte, immobile et impénétrable, ainsi que le voile du temps. Voici la jolie Nell Gwynn, avec ce chapeau extravagant sous lequel la comédienne récita un prologue de Dryden, et qui attira si fort l'attention de Charles II. Jeune fille, elle avait colporté sur une corbeille du poisson dans les rues de Londres, couru de taverne en taverne pour amuser les buveurs avec des chansons et vendu des oranges dans les théâtres : quels débuts pour la maî-

(1) Le principal attrait du drame de *Sardanapale* est, au point de vue théâtral, le caractère de Myrrha, la jeune esclave grecque. Ce rôle avait été créé à Drury-Lane par miss Ellen Tree (aujourd'hui Mme Charles Kean). Elle exprimait, dit-on, à merveille les nuances délicates de l'héroïne rêvée par Byron, cette volupté de l'âme, cette fierté d'un cœur ionien qui se reproche d'aimer un barbare et qui cherche à l'ennoblir. On retrouvait en elle l'ange du harem, chez lequel l'amour de la liberté et le mépris de la mort se trouvent tempérés par la conscience de sa condition dégradante et de sa faiblesse. J'ai vu jouer en 1857 *Sardanapale* à *Princess's-Theatre*, où le même rôle était rempli avec beaucoup de grâce et de talent par miss Murray.

tresse d'un roi! Paix à son âme, malgré les folies et les faiblesses dont l'accuse l'histoire, car elle eut dans sa vie une bonne pensée (1)! — Je vois passer mistress Oldfield, célèbre par sa beauté, ses grâces et sa voix au timbre d'argent, qui firent le succès des pièces de Steele; Wilks, le plus beau *gentleman* de son temps, et Cibber, le fameux *coxcomb* (il jouait les rôles de fat), avec cette monumentale perruque dont il était amoureux, qu'il faisait venir sur la scène dans une chaise à porteurs, et qu'il ajustait fièrement devant tout le monde. N'est-ce point maintenant Garrick, le prodige de la scène anglaise, qui s'avance avec un double visage, le rire et les larmes, la tragédie et la comédie? Et quand le règne de Garrick touche à sa fin, qui vient ramasser les fleurons de cette couronne tombée? Parsons, Dodd, Quick, les Palmers, miss Pope, qui, ayant joué dans la tragédie, animait par instans la comédie d'une émotion qui enlevait tous les suffrages; miss Abingdon, la plus brillante *satirist* de son sexe; miss Farren, qui, grande et faible, avait les grâces de la délicatesse... Mais ici les ombres s'effacent et vont faire place à des souvenirs qui vivent encore dans l'esprit de quelques contemporains. Le commencement de notre siècle fut pour le drame, pour la comédie et pour le vieux Drury-Lane une époque mémorable : il suffira de rappeler les noms de miss O'Neil, d'Edmund Kean, de Charles Young, de Mathews et de Macready. Ce dernier vit encore, mais il s'est depuis quelques années retiré de la scène. A une courte période de gloire succéda un temps de décadence et de morne stérilité. Quelques-uns accusent l'indifférence du public, d'autres les prétentions exagérées des acteurs, d'avoir amené le déclin du drame anglais. Quoi qu'il en soit, le *Drury-Lane-Theatre* était tombé si bas comme entreprise commerciale que nul ne voulait plus courir les risques de la direction. A la fin, M. James Anderson eut le courage de s'en charger; mais, en dépit d'honorables efforts, il ne put rendre la vie dramatique à ce théâtre, et aujourd'hui Drury-Lane est dans les mains de M. E. T. Smith. L'opéra, du moins pendant une partie de l'année, remplit maintenant la solitude de cette vaste salle, où le génie de Shakspeare, interprété par de grands acteurs, suffisait naguère pour attirer la foule. Un événement dramatique vient pourtant de rappeler, il y a deux mois, sur Drury-Lane l'attention du public : c'est la réapparition à Londres (*reappearance*) de M. Charles Kean et de sa femme. Charles Kean a le malheur d'évoquer, de ramener avec lui sur les planches la mémoire accablante de son père (2). On se souvient en-

(1) C'est elle qui suggéra, dit-on, à Charles II l'idée d'élever l'hôpital de Chelsea pour les vieux soldats. Elle fit même, dans cette intention, présent au roi d'une terre qui lui appartenait.

(2) Voyez, sur *les deux Kean*, une étude de M. Forgues, *Revue* du 15 novembre 1859.

core, en le voyant, de cette nuit du 25 mars 1833, où, lui jouant Iago et Edmund Kean remplissant le rôle d'Othello, il reçut pour ainsi dire sur la scène le dernier soupir de ce grand tragédien, usé par les dissipations et les luttes d'une vie orageuse. La comparaison avec Edmund Kean est écrasante pour tout acteur vivant; aussi nous faut-il écarter à toute force un parallèle qui semble s'attacher de préférence à celui qui porte son nom. Charles Kean n'était point né acteur; il l'est devenu par le *fiat lux* de la persévérance. Pour bien apprécier sa valeur, c'est de 1850 à 1859 qu'il faut l'observer dans sa direction du *Princess's Theatre*.

Cette direction (*management*) a fait époque dans l'histoire du drame anglais. Ressusciter sur la scène les pièces de Shakspeare en les illustrant par toutes les splendeurs de la mise en scène, l'exactitude du costume et la puissance merveilleuse des décors, tel était le but que se proposait Charles Kean dans ses *shakspearian revivals*. Il avait été précédé dans cette voie par Macready, le meilleur tragédien anglais depuis John Kemble et Edmund Kean. On peut même dire que la réforme théâtrale avait commencé dès le temps de Garrick, mais non par les soins de ce grand acteur, qui jouait Hamlet avec une perruque et un habit de cour à la mode de son temps. Macklin essaya, sous les yeux mêmes de Garrick, de se rapprocher de la vérité historique. Cette réforme marcha néanmoins très lentement, et ce n'est que du temps de Macready, c'est-à-dire dans ces trente dernières années, qu'elle prit une sérieuse importance. Macready n'était point, comme Garrick et comme Edmund Kean, un acteur de race; il manquait de cette simple grandeur et de cette majesté naturelle qui s'approprient tout d'abord le domaine de la tragédie; mais il avait du tact, une merveilleuse habileté et une grande intelligence (1). Étant directeur de Drury-Lane, qu'il quitta en 1840, il essaya, et même sur une plus grande échelle que Charles Kean (la scène de Drury-Lane étant une ou deux fois plus vaste que celle de *Princess's Theatre*), d'élever l'éclat de la représentation à la hauteur des drames de Shakspeare. Si la tentative n'était point nouvelle, Charles Kean eut du moins le courage de la pousser plus loin qu'aucun de ses prédécesseurs par de savantes recherches archéologiques, une érudition profonde, et une foi peut-être exagérée dans la valeur de l'effet pittoresque.

Il fut aidé dans son œuvre de restauration par deux artistes qui

(1) Edmund Kean et Macready parurent ensemble à Drury-Lane dans le drame d'*Othello*. Kean professait un souverain mépris pour le talent de son confrère. Ce mépris se conçoit aisément : l'un était le fils de la nature, l'autre s'était formé par l'étude. Le bruit court de temps en temps que M. Macready va reparaître sur la scène; mais il a aujourd'hui soixante-neuf ans.

l'assistèrent de leur pinceau, MM. Grieve et Telbin. L'architecture, le costume, l'ameublement, le plan des batailles (1), les armes, tout fut approprié aux temps et aux lieux dans lesquels se développait l'action du drame. On doit certainement des éloges à l'ancien directeur du *Princess's Theatre* pour le respect qu'il a témoigné envers son art et envers la vérité historique. J'ai assisté moi-même avec un profond intérêt à ces merveilleuses résurrections (*revivals*) de *Macbeth*, de *Richard III*, d'*Henri V*, d'*Henri VIII*, du *Conte d'hiver*, de *la Tempête*, du *Marchand de Venise*, du *Roi Lear* et du *Songe d'une Nuit d'été*. On n'avait jamais vu et l'on ne reverra sans doute rien de semblable. Cette exactitude sévère, cette fastueuse mise en scène, ces décorations éblouissantes, ont pourtant donné lieu à plus d'une objection : on s'est demandé si M. Charles Kean, voyant que Shakspeare, dans sa rude et noble simplicité, n'allait plus au goût du jour, n'avait pas voulu courtiser le dandysme et attirer à lui un public de curieux au lieu d'un public de connaisseurs. Cette préoccupation constante de la couleur locale ne pouvait-elle nuire sous quelques rapports à l'étude des sentimens humains, à la peinture des caractères, qui doivent tenir la première place dans les préoccupations du poète et de l'acteur? Trompé par un faux enthousiasme pour la dignité du drame, n'avait-on point attaché des chaînes d'or aux ailes de Shakspeare? N'avait-on point trop fait de pièces éminemment littéraires un spectacle pour les yeux? Au point de vue de l'art sérieux, ces questions sont graves, et je ne pense point que M. Charles Kean les ait entièrement résolues en sa faveur.

Aujourd'hui Charles Kean se présente à nous sur les planches du *Drury-Lane-Theatre* sans aucun des accessoires auxquels on a reproché de dissimuler l'insuffisance de l'acteur au *Princess's*. Son succès n'en a pas moins été considérable. La moitié de ce succès revient de droit à Mme Charles Kean, qui est une tragédienne hors ligne. Les deux artistes se sont montrés tour à tour dans le drame et dans la comédie. Je ne m'arrêterai point aux rôles qu'ils ont remplis avec plus ou moins de succès dans des œuvres secondaires, j'aime mieux remonter tout de suite au maître du théâtre anglais, à ce vaste fleuve du génie et des passions dramatiques dans lequel tous les grands acteurs et toutes les grandes actrices ont puisé de siècle en siècle leurs personnifications les plus vivantes. La civilisa-

(1) Le siége de Harfleur, par exemple, était représenté avec les machines de guerre, les canons, les bannières, les manœuvres d'attaque et de défense, les barricades, l'incendie dans l'intérieur de la tour, l'assaut et la capitulation, le tout d'après les indications d'un document authentique, un ancien manuscrit latin conservé dans la bibliothèque du *British Museum*, et laissé par un prêtre qui, accompagnant alors l'armée, avait été témoin oculaire des faits.

tion britannique s'appuie sur deux livres, la Bible et Shakspeare. J'ai connu un gentleman qui remerciait le ciel de l'avoir fait naître Anglais pour trois raisons : la première était de vivre libre, la seconde de rencontrer dans ses voyages des compatriotes sur toute la terre, la troisième de lire et d'entendre les drames de Shakspeare dans la langue où ces drames ont été écrits. J'avoue que pour moi-même c'est toujours une fête de l'esprit quand je vois une des pièces du grand poète anglais interprétée par des acteurs anglais. Quoique Shakspeare ait beaucoup voyagé dans l'histoire et qu'il se soit assimilé avec une rare puissance les élémens des diverses civilisations qui florissent à la surface du globe, il garde toujours une forte empreinte du génie britannique. J'ai été surtout frappé de ce cachet national en voyant Charles Kean dans le rôle d'Hamlet.

Étant en France, je croyais connaître la pièce pour l'avoir vu représenter au théâtre, non d'après Ducis, mais d'après une traduction que l'on disait littérale. A Londres, mon illusion se dissipa dès le lever du rideau. Nous ne connaissons rien de Shakspeare, au moins de Shakspeare joué sur la scène. Les habitudes de notre théâtre s'opposent à ces changemens à vue qui permettent de suivre l'action du drame d'un lieu à l'autre sans rompre l'unité morale. A part quelques retranchemens qui sont peut-être nécessaires dans un poème de quatre mille cinquante-huit vers, ici la représentation n'altère en rien la pièce écrite. *Hamlet*, il est vrai, n'a pas toujours été joué avec cette fidélité. Garrick supprimait le voyage en Angleterre, les funérailles d'Ophélia, le discours philosophique d'Hamlet et les rudes plaisanteries des fossoyeurs. Les anciens acteurs avaient pris bien d'autres libertés; mais le respect toujours croissant des Anglais pour leur grand poète dramatique ne tolérerait plus aujourd'hui de tels changemens ni de telles omissions. Est-ce seulement dans la forme que le drame s'éloigne, sur le théâtre britannique, de nos idées françaises? Non certes; le caractère d'Hamlet avec ses saillies mordantes, ses excentricités, ses brusques et austères boutades, son *humour*, les sourdes intonations de sa vengeance comprimée, ne peut guère être compris et rendu que par un acteur anglais. Encore n'ai-je rien dit de cette magnifique langue de Shakspeare, qui ajoute tant de force et de relief aux idées du poète.

Le type d'Hamlet s'est pour ainsi dire formé sur le théâtre anglais par une filiation de grands acteurs; Burbadge, qui vivait du temps de Shakspeare, a transmis ce rôle à Taylor, Taylor à Hart, Hart à Betterton (1), et ainsi de suite jusqu'à Charles Kean, qui en a

(1) Thomas Betterton est avec Garrick, John Kemble et Edmund Kean, une des grandes figures de la scène anglaise. Il jouait à Portugal-street-Playhouse et quitta la scène en 1710. On raconte qu'à la vue de l'ombre, il jetait un regard de surprise si ter-

fait l'objet particulier de ses études. Tout en suivant la tradition, chacun d'eux a naturellement introduit des effets nouveaux; c'est ainsi que John Kemble fut le premier qui s'avisa de s'agenouiller devant l'ombre du père d'Hamlet. Dans la scène avec Polonius, au moment où celui-ci lui demande : « Que lisez-vous, mylord? » et où Hamlet répond : « Calomnies, *slanders!* » Kemble, pour donner plus de force à ses semblans de délire et pour exprimer l'état violent de son âme, arrachait la page du livre. On n'a pas non plus oublié en Angleterre son air absorbé, son front assombri et courbé par le poids d'une indomptable fatalité, ni l'expression tragique de son sourcil au moment où il cherchait à pénétrer le mystère effrayant de la mort de son père. Dans la scène où Hamlet découvre que le cadavre de la jeune fille qu'on enterre est celui d'Ophélia, il n'avait pourtant pas, dit-on, le pathétique d'Henderson, qui semblait alors ému jusqu'au fond de l'âme. Les autres rôles de la pièce se sont de même successivement incarnés dans quelques artistes fameux. Aucun de ceux qui ont jusqu'ici représenté le spectre n'a égalé Booth, s'il faut en croire les annales de la scène. Sa voix lente, solennelle, sépulcrale, sa marche silencieuse, sa figure de l'autre monde et tout l'ensemble de son jeu frappaient les spectateurs d'un sentiment de vertige et de terreur. Ophélia a passé aussi par différentes transformations; mais elle reste comme sculptée dans le souvenir de mistress Siddons. Sa grande beauté, la grâce innocente avec laquelle elle recevait les conseils de son frère Laerte, le changement de ses traits, son effroi et la manière dont elle racontait à Polonius l'apparition d'Hamlet pâle et en désordre dans sa chambre, défient, assurent les Anglais, toute comparaison avec les actrices vivantes. Dans la scène du délire toutefois, une autre comédienne célèbre, mistress Montford, qui était contemporaine de Cibber et sur laquelle Gay a écrit sa ballade de *Suzanne aux yeux noirs* (*Black-eyed Susan*), paraît avoir atteint le sublime de la vérité. L'amour l'avait privée de sa raison, et elle était enfermée dans une maison de fous quand un jour, dans un de ses momens de lucidité, elle demanda quelle était la pièce qu'on jouait ce soir-là au théâtre. On lui répondit que c'était *Hamlet*. Elle se souvint d'avoir toujours affectionné dans ce drame le rôle d'Ophélia. Avec cette finesse qui distingue souvent les aliénés, elle s'échappe vers le soir de la maison de fous, se rend au théâtre, et, cachée dans la coulisse, attend le moment où Ophélia devait paraître dans un état de délire. Elle se glisse alors sur la scène à l'instant où l'actrice qui avait joué la

rible que la première fois ce fut l'ombre qui eut peur et qui demeura quelques instans sans pouvoir parler.

première partie du rôle allait faire son entrée. Qu'on juge de l'étonnement des spectateurs à la vue d'une autre figure qui avait les yeux, l'expression, la voix, les gestes de la fille idéale rêvée par Shakspeare ! Ce n'était plus une actrice, c'était Ophélia elle-même, c'était le délire, mais le délire intelligent, à la fois gracieux et terrible. La nature venait de faire un effort suprême ; « maintenant, s'écria-t-elle en quittant le théâtre, tout est fini. » Mistress Montford mourut quelques jours après.

Dans leur enthousiasme pour Shakspeare, les Anglais ont recherché quels devaient être l'âge, la taille et le tempérament d'Hamlet. Il y a aussi tout un côté de ce caractère qui a, — mais seulement depuis ces derniers temps, — appelé l'attention des lettrés et des critiques : je parle de la faiblesse, de l'impuissance, de l'humeur rêveuse, sentimentale et pour ainsi dire hystérique d'Hamlet, lesquelles forment par instans un contraste saisissant avec l'ambition du jeune prince et avec l'énergie et la grandeur de ses desseins. On s'est même demandé si à ce point de vue le rôle ne pourrait point être rempli avec avantage par une femme. Une actrice anglaise encore vivante, miss Marriott, a tenté cette expérience il y a quelques années au théâtre de Glasgow, et avec un véritable succès (1). Il ne faut point chercher ce côté délicat et en quelque sorte féminin du caractère d'Hamlet dans le jeu de Charles Kean. Il remplit le rôle selon les traditions du théâtre anglais, qui s'est jusqu'à ce jour peu préoccupé de considérations venues en grande partie de l'Allemagne. Au point de vue théâtral, Charles Kean n'est pas non plus le fils de son père ; il est le fils de l'étude, de la réflexion et du jugement. S'il n'a ni la force et la majesté de John Kemble, ni la passion d'Edmund Kean, ni l'intelligence de Macready, il possède du moins un beau talent, acquis par de nobles efforts, et nul acteur vivant ne saurait lui être préféré dans le type d'Hamlet. Quoique la pièce soit montée avec peu de soin à Drury-Lane, j'avoue avoir éprouvé une de ces fortes émotions que le théâtre anglais seul peut produire.

Le court passage de M. et de M[me] Charles Kean a redonné au drame, sur les planches de Drury-Lane, une vie provisoire ; mais peut-on considérer cet événement comme un signe de renaissance et en tirer quelque conclusion favorable pour l'avenir (2) ? Je crains

(1) Miss Marriott a joué en Écosse et à Londres. Je l'ai vue vers la fin de 1850 à *New-Adelphi Theatre*, et l'ai retrouvée dernièrement au *Standard*.

(2) Charles Kean avait d'abord annoncé l'intention de se rendre avec sa femme en Amérique, et on pouvait craindre qu'il ne voulût y achever sa carrière théâtrale. Aux termes de son dernier engagement, il a pourtant promis de revenir en 1862 à Londres et de donner à Drury-Lane un certain nombre de représentations.

bien qu'il n'en soit pas ainsi : la comédie et la farce, en attendant l'opéra, vont reprendre possession de ce même théâtre où Shakspeare régnait presque toute l'année sur un peuple fervent d'adorateurs. Si je nomme toujours Shakspeare, c'est que seul, parmi les auteurs dramatiques de la grande époque d'Élisabeth, il a encore le pouvoir d'arracher de temps en temps les masses à leur indifférence. Les autres, malgré d'éminentes qualités que reconnaissent les Anglais, n'ont reparu à d'assez longs intervalles sur la scène que comme des météores. On les lit, on ne les joue plus. Trois hommes ont fait, il y a quelques années, de généreux efforts pour renouveler le drame littéraire : je parle de Douglas Jerrold, de Bulwer et de Sheridan Knowles. Le premier est mort, les deux autres vivent encore, mais ne travaillent plus pour la scène. Sheridan Knowles, dont tout le monde honore le caractère et aime le talent, fait aujourd'hui des lectures religieuses dans les chapelles. Cette alliance des facultés théâtrales et des idées mystiques étonnerait peut-être en France, mais n'a rien qui surprenne en Angleterre, où le drame sérieux est considéré comme la moins profane des occupations de l'esprit. Ces trois écrivains ont laissé derrière eux sur la scène anglaise des pièces qui sont devenues populaires en naissant : Douglas Jerrold, *Suzanne aux yeux noirs*; Bulwer, *la Dame de Lyons* et *l'Argent*; Sheridan Knowles, *le Bossu*, *Guillaume Tell*, *la Rose d'Aragon*, *la Chasse d'amour* et quelques autres. La plupart de ces drames, qui ont aujourd'hui droit de cité sur tous les théâtres, servent encore de temps en temps à mettre en relief les débuts de quelques acteurs et de quelques actrices; mais ils ont perdu la fraîcheur de la nouveauté et n'ont guère été remplacés jusqu'ici. De Drury-Lane si nous passons à Covent-Garden, nous trouverons le culte de Shakspeare encore plus négligé.

L'origine de *Covent-Garden-Theatre* remonte à Davenant, qui, en même temps que Thomas Killigrew, avait extorqué à Charles II le privilége de mêler le drame à la musique. Ce théâtre, bâti par Rich, le célèbre arlequin, fut ouvert au public en 1733. Les acteurs prirent d'abord le nom de la *troupe du duc*. C'étaient les mêmes qui jouaient auparavant sur un autre théâtre, dans Portugal-Row, avec William Davenant à leur tête. Rich, comme régisseur, était ce qu'on appellerait de nos jours un homme d'affaires. On lui reproche d'avoir introduit dans le public anglais le goût de la parade. Quoique sans éducation (1), il eut, comme on dit, la main heureuse en faisant représenter *l'Opéra du mendiant* (*Beggar's opera*). Cette pièce eut un succès fou à cause des allusions qui y étaient dirigées

(1) Il disait *mister* au lieu de *sir* en s'adressant à quelqu'un dans la conversation.

contre la cour. S'il faut en croire l'autorité de Gibbon, le ***Beggar's opera*** eut même une influence sociale. Selon lui, cette pièce servit à réformer en Angleterre les mœurs des voleurs de grands chemins, en les rendant moins féroces et plus polis, en un mot plus *gentlemen*, à quoi quelqu'un répondit que Gay, l'auteur de la pièce, « était l'Orphée des brigands. » On a dit aussi, faisant allusion au succès d'argent, que cet opéra avait rendu Gay riche et Rich gai. Depuis l'origine, ces deux théâtres voisins, Covent-Garden et Drury-Lane, ont toujours vécu dans un état de rivalité. La plupart des grands artistes que nous avons nommés ont joué alternativement sur l'une et l'autre scène. Il y a pourtant des acteurs dont le souvenir semble s'attacher plus particulièrement à Covent-Garden : tels furent Barry, le plus brillant des Alexandres; Quin, si connu par ses épigrammes, et Macklin, qu'on admirait surtout dans le rôle de Shylock. Ces acteurs s'étaient séparés par jalousie de Garrick, qui continuait alors de régner à Drury-Lane. Les deux troupes se portaient l'une à l'autre des défis magnifiques, jouant quelquefois la même pièce de Shakspeare durant des mois entiers, et attendant auquel des deux théâtres la foule cesserait enfin d'accourir, avant de proclamer la victoire ou la défaite.

A Covent-Garden surtout florissait, dans des temps qui se rapprochent plus de notre époque, la grande dynastie des Kemble. Le génie dramatique semblait incarné dans cette famille, qui a donné au théâtre anglais John et Charles Kemble et leur sœur Sarah, plus connue encore sous le nom de mistress Siddons (1). L'aîné et le plus remarquable des deux frères, John-Philipp Kemble, était né à Prescot, dans le Lancashire, en 1757. Son père était régisseur d'une troupe de comédiens, au milieu de laquelle John, alors âgé de dix ans, fit ses débuts sur la scène. Il appartenait, dit-on, à l'ancienne école déclamatoire; mais sa sœur, mistress Siddons, douée d'un véritable génie, entrait plus avant que lui dans le sentiment de la nature. Sa beauté tragique surpassait tout ce qu'on avait vu sur la scène anglaise : quand elle paraissait, ses cheveux et ses sourcils noirs, son regard d'aigle, son geste dominateur, tout lui donnait un air de grandeur et de majesté héroïque. Non contente d'illustrer la scène par l'éclat de son talent, elle releva la profession théâtrale par la dignité de ses mœurs. Elle était née à Brecon (2), dans un cabaret (*public house*) qui conserve encore aujourd'hui l'enseigne *à l'Épaule-de-Mouton* (*the Shoulder of Mutton*). On montre aussi dans la ville de Stourbridge une grange où l'on assure que mistress

(1) Elle avait épousé le comédien Siddons. De cette même tige sortit une autre actrice distinguée, miss Fanny Kemble, nièce des précédens.

(2) Ou Brecknon, dans le sud du pays de Galles.

Siddons fit ses débuts, dans une représentation extraordinaire au bénéfice de la troupe, qui se trouvait alors fort à court d'argent. Les officiers d'un régiment qui était en garnison dans la ville offrirent leurs services pour donner plus d'attrait au spectacle. Sarah Kemble, alors une jeune fille de quinze ans, joua dans la pièce le rôle de l'héroïne. Elle devait s'évanouir dans les bras de son amant; mais au lieu de se trouver mal, elle se prit à éclater de rire et se sauva de la scène, à la grande confusion de l'officier, lequel déclara ensuite qu'il l'aurait volontiers poignardée dans ce moment-là. Plus tard mistress Siddons apparut à Drury-Lane dans le rôle d'Isabella, et son fils Henri personnifiait un enfant qui figure dans la même pièce : *le Mariage fatal;* mais quoique Drury-Lane ait été à Londres le berceau de sa profession théâtrale, le nom de cette actrice, comme celui de son frère John Kemble, semble appartenir de préférence à Covent-Garden.

La salle de Covent-Garden a été brûlée plusieurs fois, — c'est la destinée ordinaire des théâtres, — mais je ne signalerai que l'incendie du 5 mars 1852. Étant dès lors à Londres et passant par là, je vis le lendemain les poutres noircies qui fumaient encore; de l'ancien édifice il ne restait que des pans de murs démantelés. Le feu est pour les théâtres un ennemi bienfaisant; il les force à se mettre, après quelques années de repos, au niveau des progrès de l'architecture. Le vieux poète Taylord avait déjà fait cette remarque à propos du *Globe*, qui de son temps avait été détruit par les flammes. Grâce à cette circonstance, le toit de chaume et les murs de bois de l'ancien théâtre avaient été remplacés par un bâtiment plus convenable : « image, ajoute-t-il, des grandes choses qui triomphent grâce aux épreuves de ceux qui osent courir les plus grands dangers. » Au Covent-Garden que j'avais vu en arrivant à Londres, lourde et large construction d'un style tant soit peu cénobitique, a succédé de même, par les amères faveurs de l'incendie, un des édifices les plus élégans que je connaisse et les mieux appropriés au caractère d'un théâtre. L'architecte est M. Barry, qui a élevé le nouveau palais de la chambre des communes. Les bas-reliefs et les statues de Flaxman, qui décoraient l'ancien monument ruiné par les flammes, ont été sauvés et ajustés au nouveau avec un goût merveilleux. Au théâtre se rattache un palais de cristal ou un palais des fleurs (*floral hall*), qui sert à la fois de salle de concert et de délicieuse promenade. A l'intérieur, la salle de spectacle ne peut être comparée pour la grandeur et la magnificence qu'à la Scala de Milan. Le lustre monumental suspendu à un plafond ou pour mieux dire à un dôme d'azur pâle, les richesses du proscenium, qui écraseraient tout autre théâtre d'une dimension moins auguste, mais qui s'ap-

puient ici avec une grâce et une légèreté relatives sur les robustes colonnes latérales, les décorations, les figures et les supports des loges, tout cela n'est-il pas fait pour motiver les malédictions du vieux drame légitime, qui, depuis la reconstruction de la salle, n'a point été convié à toutes ces splendeurs (1)? *Covent-Garden theatre* a entièrement passé à l'ennemi : je désignerai ainsi la musique, qu'on regarde en Angleterre, et avec raison, comme la rivale qui a supplanté la tragédie dans les bonnes grâces du public. Quelques mots suffiront à expliquer ce changement dans les goûts et les mœurs des Anglais. Jusqu'en 1815, l'opéra tenait peu de place à Londres; mais à la suite des événemens qui amenèrent la chute de l'empire, la Grande-Bretagne subit dans les arts le contre-coup de notre invasion étrangère. Des chanteurs français, italiens, allemands, vinrent s'établir à Londres, au moins durant une partie de l'année, et répandirent dans la société anglaise un amour de la musique qui, comme tous les nouveaux amours, devint bientôt exclusif. L'aristocratie d'outre-mer, qui, plus encore que toutes les autres aristocraties du monde, impose aux divertissemens publics l'empire de la mode, témoigna surtout pour le chant une préférence qui fut bientôt partagée par les autres classes. Je n'ai, bien entendu, rien à dire contre les progrès du goût musical; seulement je regrette de lui voir sacrifier une des gloires du théâtre anglais. Covent-Garden est aujourd'hui le *Royal-English Opera*.

Le troisième théâtre privilégié était avant 1832 celui de Haymarket : il commença vers 1720. En 1735, Henri Fielding y ouvrit la saison théâtrale par *la Compagnie du Grand-Mogol*, pièce burlesque dans laquelle il joua quarante nuits de suite son fameux rôle de Pasquin; mais le théâtre fut obligé de fermer en plein succès, par suite d'un acte de 1736, qui soumettait les salles de concerts et de divertissemens à certaines restrictions légales. En 1744, Haymarket rouvrit sous la direction de Macklin, d'où il passa en 1747 dans les mains de Foote, qui imagina d'y servir du thé, et en fit un des endroits de Londres les plus amusans. C'est à Foote que le théâtre dut ses priviléges. Ce comédien, étant à une partie de chasse à laquelle assistait le duc d'York, eut le malheur (le bonheur si l'on veut) de se casser la jambe. Par l'entremise du duc, il obtint, comme une sorte de compensation pour cet accident, une patente à vie (*licence for life*) qui l'autorisait à faire de Haymarket, lequel n'avait guère été jusque-là qu'une salle de divertissemens, un véritable théâtre pour la saison d'été. Plus tard, ce même théâtre devint permanent. La salle actuelle, bâtie en 1821, s'élève presque vis-à-

(1) L'abandon du drame avait d'ailleurs commencé avant l'incendie de 1856.

vis de *her Majesty's Theatre*, autrement dit l'opéra italien. Le *petit théâtre* de Haymarket, comme l'appellent les Anglais avec une sorte de tendresse paternelle, a toujours été plus renommé pour la comédie que pour le drame. Le *manager* est à présent M. Buckstone.

A la fois auteur, régisseur et acteur comique, John Baldwin Buckstone est une des figures les plus saillantes et les plus originales de la scène anglaise. En voyant aujourd'hui ce masque bouffon, dont le silence même provoque les éclats de rire de toute une salle, on a vraiment de la peine à se figurer que le même artiste fit ses premières armes vers 1823, au théâtre royal de la petite ville d'Oakingham, dans les rôles d'Hamlet, d'Othello, de Macbeth et de Richard III. La direction particulière de son talent paraît lui avoir été révélée par un hasard. Le *bas comédien* (*low comedian*, ce que nous appellerions le farceur de la troupe) était absent un soir, quand Buckstone reçut avis de se charger du rôle. C'était une demi-heure avant la représentation. Le rôle était celui de Gabriel, le domestique ivre, dans *les Enfans de la Forêt* (*the Children in the Wood*). Le succès qu'il obtint ce soir-là lui ouvrit les yeux sur tout un côté de sa nature qu'il ne connaissait point encore. Il venait, comme on dit, de trouver sa veine. Buckstone ne renonça pourtant point tout de suite à la tragédie; mais, après une sorte de combat entre ses premières illusions et sa vocation naturelle, il finit par s'attacher exclusivement à l'étude du côté comique de la vie humaine. Sur ce terrain, il ne craint guère de rivaux. Mieux peut-être qu'aucun acteur vivant, il personnifie l'*humour*, la drôlerie britanniques. Son jeu est si parlant, que j'ai vu des Français, qui ne savaient point un mot de la langue anglaise, comprendre parfaitement, par le geste et la mimique de l'acteur, le caractère auquel il donnait la vie sur la scène. Buckstone pourrait s'appliquer ce vers d'*Hamlet :* « Je ne sais point ce que c'est que paraître; je suis. » Il *est* en effet le personnage qu'il représente. Comme auteur dramatique, M. Buckstone occupe encore un rang distingué; il débuta, il y a plusieurs années, sur un théâtre de Londres dans une pièce qu'il avait écrite, *Luke the Laboureur;* depuis ce temps-là, près de cent cinquante comédies, drames et farces sont sortis de sa plume féconde. Dieu préserve ces pièces de vivre toutes! Il y en a pourtant dans le nombre qui portent le cachet d'un esprit fin, vif et ingénieux; telles sont : *le Diamant brut* (*the rough Diamand*), *les Fleurs de la Forêt* (*the Flowers of the Forest*), *les Secondes Pensées* (*Second Thoughts*), et *les Buissons* (*Bushes*), dont le succès, quoique déjà ancien, est *toujours vert*, pour me servir d'un jeu de mots anglais.

Une autre *attraction* de Haymarket est miss Amy Sedgwik. Je me souviens encore de la sensation que produisirent en 1858 les bril-

lans débuts de cette actrice à *Haymarket Theatre*, dans le drame de Bulwer, *la Dame de Lyons*, où elle *illustrait* le rôle de Pauline. Le bruit se répandit aussitôt qu'une nouvelle étoile s'était levée dans le ciel dramatique. Du premier coup elle supplanta miss Reynolds, qui était jusque-là en possession de la faveur du public. Son succès ne pouvait être comparé qu'à celui d'Edmund Kean, lorsqu'il apparut comme un phénomène sur les planches de Drury-Lane. D'où venait-elle? où avait-elle fait son éducation théâtrale? On apprit qu'après avoir étudié à Londres, en 1852, sur un théâtre d'amateurs situé dans Catherine-street, elle avait couru la province, allant de Richmond à Bristol, de Bristol à Cardiff et de Cardiff à Manchester. M. Buckstone, reconnaissant chez elle un talent qui n'était point à sa place, une lumière sous le boisseau, l'avait enfin engagée à venir briller dans Londres. J'ai vu, depuis ses débuts, miss Amy Sedgwick jouer à Haymarket, dans *la Chasse d'amour* (*Love Chase*), une des meilleures pièces de Sheridan Knowles, le rôle de Constance, et celui de Hester dans *le Couple mal assorti* (*the Unequal Match*), écrit par Tom Taylor. Ce qui frappe tout d'abord chez cette actrice, c'est la richesse de son clavier dramatique; elle passe par degrés des tons doux, et en quelque sorte du clair-obscur, aux effets les plus brillans et les plus vigoureux. Dans l'*Unequal Match* par exemple, pièce admirablement calculée pour faire valoir l'étendue de son talent, elle paraît d'abord comme une villageoise simple, modeste et ingénue, puis comme la femme d'un gentleman à la mode, qui la trahit après l'avoir épousée par amour; enfin elle se transforme, pour reconquérir le cœur de son mari, en une coquette splendide, la reine de la *fashion*, l'idole d'une petite cour d'Allemagne, où elle soumet tout à la puissance illimitée de ses charmes. Personnellement miss Amy Sedgwick doit beaucoup à la nature, cultivée par l'art. Ce n'est point une beauté grecque; c'est une vraie beauté anglaise, grande, luxuriante, avec une bouche, un front et des yeux bleus intelligens, des cheveux d'un brun doré, des sourcils d'un trait ferme et pourtant délicat, des dents d'une blancheur irréprochable, et je ne sais quel air de conquérant qui tient en même temps au caractère de la personne et à la race. Miss Amy Sedgwick avait d'abord tourné ses vues vers la tragédie. Elle a certainement quelques-unes des qualités du genre grave, la réflexion calme, l'enthousiasme, la mélancolie, et le don, assez rare chez les actrices anglaises, de s'élever sans effort comme sans exagération aux transports les plus violens du sentiment dramatique. Je la préfère pourtant, et de beaucoup, dans la comédie. Au lieu de disputer faiblement la palme à Mlle Rachel dans le rôle d'Adrienne Lecouvreur, elle fera mieux de rester sur son terrain, — les comédies de Shaks-

peare, par exemple, où elle est capable de déployer, à côté d'émotions sérieuses, un feu, une *humour* et des grâces toutes britanniques (1). Quoique encore assez jeune (elle ne compte guère que trente ans), miss Amy Sedgwick respecte et ménage son talent; elle joue assez rarement, même à Haymarket. Mariée à un médecin distingué, le docteur W. Parkes, elle partage sa vie entre le foyer domestique, le monde et le théâtre. Dans ces derniers temps, elle a paru affectionner un genre de divertissement littéraire qui convient parfaitement à sa nature, et qui n'est, j'imagine, guère connu en France : ce sont les lectures dramatiques (*dramatic readings*). L'actrice interprète dans ces séances, devant un public de connaisseurs, des morceaux choisis parmi les chefs-d'œuvre des maîtres : Shakspeare, Sheridan, Tennyson, Campbell et Dickens.

J'ai souvent regretté que Haymarket, en sa qualité d'ancien théâtre privilégié, ne consacrât point une partie de l'année à faire revivre quelques-unes des vieilles comédies anglaises. A cela il y a sans doute plus d'une difficulté : d'abord le goût du public, et ensuite les acteurs, qui ont perdu les saines et bonnes traditions. Ce second obstacle est, à mon avis, le plus sérieux. J'en juge par une charmante comédie de Goldsmith : *Elle se courbe pour vaincre* (*She stoops to conquer*), que j'ai vu jouer à ce théâtre pour les débuts d'une actrice, miss Fanny Stirling (2). La situation est des plus plaisantes; deux Anglais qui ont perdu leur route arrivent vers la nuit dans une taverne de campagne où ils demandent à coucher. On leur dit qu'il n'y a point de lit, mais qu'ils trouveront dans le voisinage une excellente auberge. La maison vers laquelle les dirige par malice le fils même de la famille est celle de M. Hardcastle, qu'ils ont tant cherchée et où ils sont attendus. L'un de ces deux Anglais est un caractère particulier à son pays, timide dans le monde, hardi dans les hôtels : qu'on juge donc des libertés qu'il prend avec le maître et avec la fille de la maison, dans laquelle il s'obstine à voir une jolie aubergiste, *barmaid*. Malheureusement le jeu des acteurs ne répond point à la délicatesse du talent de Goldsmith : il est lourd, chargé, visant plutôt à la bouffonnerie qu'au comique. Il y a pourtant un caractère qui se détache sur ce fond exagéré avec les couleurs de la vie et de la vérité locale : c'est celui de Tony Lumpkin,

(1) Il faut surtout la voir dans la délicieuse comédie de Shakspeare : *Much ado about nothing* (*Beaucoup de bruit pour rien*). Son âpre ironie a été comparée dans cette pièce à un chardon en fleur qui laisse au vent le soin d'emporter ses pétales amoureuses. Malgré ces qualités, Mlle Sedgwick joue avec plus d'artifice que de naturel. C'est par là qu'elle reste inférieure aux grandes actrices du dernier siècle.

(2) Fille de mistress Stirling, une des meilleures actrices du théâtre anglais, que nous retrouverons dans la comédie moderne.

représenté par Buckstone. L'acteur est trop vieux pour le rôle (1); mais on retrouve chez lui le *squire* campagnard tel qu'il existait il y a un siècle, tel qu'il existe encore, je le crains, dans certaines parties excentriques de l'Angleterre. Ce grand enfant gâté, qui a plus de vingt ans et qui ne sait pas lire, hanteur de tavernes, amateur de chevaux, de chiens et de combats de coqs, se fiant à sa fortune pour couvrir et faire excuser son ignorance, rude de manières, jovial, espiègle, bon cœur au fond, est, grâce à Goldsmith et à Buckstone, une des plus excellentes peintures de mœurs que puisse offrir la scène anglaise. Je me suis souvent demandé si un théâtre qui ferait ainsi passer en revue les comédies des deux derniers siècles ne serait point la meilleure source à laquelle un étranger pourrait venir étudier l'histoire du caractère national.

Drury-Lane, Covent-Garden et Haymarket ont d'ailleurs perdu aujourd'hui la plus grande partie de leurs priviléges. Dès 1830, les petits théâtres de Londres, ou, comme on les appelait alors, les *minor theatres*, avaient commencé à jouer le drame. Pour éluder la loi qui leur interdisait ce genre de littérature, quelques notes de piano accompagnaient la représentation. En 1830, les propriétaires de Drury-Lane et de Covent-Garden, jaloux de conserver leur monopole, lancèrent contre ces théâtres une plainte qui ne fut point accueillie par les magistrats de Bow-street. Enfin en 1832 l'influence de Bulwer à la chambre des communes fit effacer de la loi une restriction qui était condamnée par les mœurs et par l'esprit de tolérance. Aujourd'hui tous les théâtres peuvent toucher à toutes les branches de l'art. Sous le régime de la liberté, le drame a-t-il reconquis dans les petits théâtres de Londres le terrain qu'il a perdu, — nous l'avons montré, — dans les trois royales demeures où il était autrefois protégé contre la concurrence? C'est là une question à laquelle les faits vont répondre.

II.

Nos regards doivent d'abord se fixer sur le plus ancien des *minor theatres*, devenu aujourd'hui, si j'ose le dire, la « maison de Shakspeare. » Il doit son nom, — *Sadler's-Wells theatre* (2), à une source minérale qui appartenait jadis aux moines de Saint-Jean, dans Clerkenwell. Ces eaux étaient renommées comme guérissant toutes les maladies. On s'y rendait en foule, quand un ordre de Cromwell fit cesser un pèlerinage que le protecteur condamnait comme un reste

(1) Buckstone a cinquante-neuf ans.

(2) *Wells* en anglais veut dire puits, source, fontaine.

des superstitions papistes. La même source, retrouvée plus tard par des ouvriers qui bâtissaient une salle de thé et de musique (*tea and music house*), fut, dit-on, exploitée avec succès. Sadler, un des premiers régisseurs, donna son nom à l'établissement, qui prit peu à peu le caractère d'un théâtre de troisième ordre. On y jouait des *burlettas* et des pantomimes; mais le principal attrait de l'endroit était la danse sur la corde raide et les sauts des bateleurs. La salle ayant été en partie reconstruite, on y introduisit de l'eau sur la scène, et l'on y donna des représentations nautiques. Cette circonstance, et plus encore le talent extraordinaire de Joey Grimaldi, le plus grand des *clowns*, attirèrent quelque temps la foule. Cependant Grimaldi mourut, les spectacles nautiques perdirent le charme de la nouveauté, et ce théâtre traînait dans un coin de Londres une pauvre et triste existence, quand le souffle de Shakspeare vint le régénérer.

On était alors en 1844; la cause du *drame légitime* semblait perdue devant le public. Macready venait d'essayer à Drury-Lane la puissance de la mise en scène et du talent d'interprétation appliqués aux œuvres du grand poète national. A cette expérience il avait gagné de la gloire, mais il avait perdu de l'argent. Les dépenses énormes qu'entraînaient des représentations dramatiques sur un si grand style et dans un aussi vaste théâtre n'avaient sans doute point été inutiles à l'art ni au public. Seulement le directeur en avait souffert, et les deux théâtres de Londres consacrés au drame, Covent-Garden et Drury-Lane, avaient juré de profiter de la leçon en se tournant vers d'autres dieux, fût-ce même vers le veau d'or. La situation, comme on voit, n'avait rien d'encourageant, du moins au point de vue industriel, pour les admirateurs de Shakspeare. Ce fut pourtant alors que deux hommes entreprirent à leurs risques et périls de relever le caractère du théâtre anglais, dégradé par toute sorte de divertissemens vulgaires, et de restaurer le drame poétique. L'un, M. Greenwood, était un régisseur intelligent; l'autre, M. Phelps, était un tragédien qui avait fait ses preuves à côté de Macready. Loin de croire avec la plupart des directeurs d'alors que Shakspeare était passé de mode, ils se dirent au contraire que rien ne l'avait jusqu'ici remplacé, — que rien sans doute ne le remplacerait, et qu'il suffisait des puissantes beautés du poète, sans les ruineuses magnificences de la mise en scène, pour ressaisir l'enthousiasme constant du public anglais. Ayant choisi le petit théâtre de *Sadler's-Wells*, les deux associés se partagèrent le terrain : le premier se chargea de la salle, le second de la scène, laissant ainsi le rideau marquer les limites de leur empire. Le drame poétique sortit bientôt triomphant d'une lutte où il n'avait pour vaincre que

ses propres armes et ses propres ressources. Quoique d'autres pièces aient été jouées de temps en temps par les acteurs du lieu, ce sont les œuvres de Shakspeare qui ont fait depuis des années et qui font encore tous les soirs la vie de ce théâtre. *Sadler's-Wells* est une sorte de temple consacré au barde d'Avon.

Le théâtre de *Sadler's-Wells* avait à l'origine de grands obstacles à surmonter. Je n'en signalerai qu'un, sa position même. Aux yeux de certains Anglais, ou plutôt de certains habitans de Londres, il n'existe rien au-delà du cercle de la ville qu'ils appellent *fashionable*. Or *Sadler's-Wells*, quoique élevé par le fait au rang des grands théâtres, a le tort d'être situé dans un quartier de Londres qui n'a rien d'aristocratique. On raconte qu'une très jeune actrice avait donné des espérances aux amateurs du drame shakspearien, quand elle eut le malheur de rencontrer dans le monde un *coxcomb*, un fat, si l'on aime mieux, qui lui demanda à quel théâtre elle jouait, exprimant en même temps le désir de la voir sur la scène. Au nom de *Sadler's-Wells*, il prit la figure d'un homme qui entend parler d'un endroit situé aux antipodes. « Et combien de relais, s'écria-t-il, dois-je commander sur le chemin pour ma voiture? » L'actrice eut, ajoute-t-on, la faiblesse de s'affliger de cette sotte plaisanterie, et abandonna sa profession. Je ne veux point affirmer qu'un tel préjugé soit partagé au même degré par l'élite de la société de Londres; mais je crois que la troupe de Phelps, malgré le nom de Shakspeare et le talent des acteurs, serait très peu connue des *beaux* du West-End, si elle n'avait joué durant la saison d'été sur la scène du *Princess's Theatre*. Il est vrai que tout en isolant *Sadler's-Wells* du concours et des bonnes grâces de l'aristocratie, la position excentrique de ce théâtre sur la carte de Londres lui a donné un public spécial qu'on pourrait appeler le vrai public du drame, et composé d'ouvriers, de petits marchands, de jeunes gens plus ou moins lettrés. Ce public d'habitués et d'amateurs a voué une sorte de culte aux chefs-d'œuvre du théâtre anglais. Il est surtout curieux de voir autour des galeries supérieures cette sombre guirlande de têtes penchées vers la scène, qui épient des yeux tous les mouvemens des acteurs et qui écoutent avec une attention religieuse les vers du poète. Le silence, un instant troublé par l'enthousiasme, se rétablit aussitôt. Les fortes émotions du drame trouvent dans le cœur du peuple des échos sonores et une sorte de ferveur virile que n'ont point encore glacée l'indifférence et le matérialisme. Y a-t-il à Londres une salle de spectacle où cette alliance apparaisse sous des traits plus frappans qu'à *Sadler's-Wells?* Nulle part ailleurs, je crois, il n'existe entre les spectateurs et les acteurs un tel courant, ou, pour mieux dire, un tel frémissement magnétique. Et qui ne

voit que le lien de cette sympathie est l'âme de Shakspeare? Il n'entre point dans mon intention de rechercher ici l'influence sociale du drame shakspearien. Si j'en juge pourtant par l'impression gravée sur les physionomies à la chute du rideau, cette influence doit être considérable. Un théâtre qui arrache tous les soirs les spectateurs aux obscures et grossières préoccupations de la vie réelle pour les transporter dans les hauteurs étoilées de la poésie, qui dégage les passions humaines du limon des intérêts matériels en les élevant au sentiment de l'héroïque, ne saurait être vu d'un œil indifférent par le moraliste.

On ne reprochera point à *Sadler's-Wells*, comme on l'a fait à Drury-Lane sous Macready et au *Princess's Theatre* sous Charles Kean, de masquer le jeu des acteurs derrière le clinquant de la mise en scène. Je l'accuserais plus volontiers d'avoir donné trop peu d'attention à la vérité historique du costume et au style des décorations. Sous prétexte de nous montrer le drame de Shakspeare dans sa simplicité, il nous le montre un peu dans sa nudité. Je me crois presque revenu, devant cette mise en scène primitive, au berceau de l'art dramatique, au vieux théâtre du Globe. Ce n'est point en vain que les lois de la perspective théâtrale ont été perfectionnées, et je ne vois point pourquoi les pièces de Shakspeare se passeraient absolument du concours des autres arts. La troupe de *Sadler's-Wells* compte d'ailleurs peu de sujets très remarquables; mais elle a du moins une qualité qu'on retrouve rarement sur les autres théâtres de Londres : je parle de l'harmonie et de l'ensemble des acteurs. Les moindres rôles, au lieu d'être abandonnés, comme il arrive trop souvent sur la scène anglaise, à d'horribles doublures, se trouvent remplis avec une conscience des plus méritoires. La tête, l'âme, le héros de cette troupe est le tragédien Phelps. Cet acteur, qui est né en 1806, a commencé par être ouvrier compositeur dans une imprimerie de la ville de Devonport. Tout en laissant ses doigts errer sur le casier et choisir les lettres de plomb, l'esprit du jeune Samuel Phelps aimait à voyager dans le monde dramatique, dont les profondeurs lumineuses lui avaient été ouvertes par la lecture de Shakspeare. Le désir de suivre les représentations des grands théâtres l'attira bientôt à Londres, où il trouva de l'ouvrage dans l'imprimerie du journal le *Sun*. Comme toutes les têtes touchées du rayon dramatique, il ne tarda point à quitter l'état qui le faisait vivre pour les séductions de la scène. Après avoir joué avec succès à Haymarket et à Covent-Garden, il eut l'idée, à l'exemple de presque tous les grands acteurs anglais, d'avoir un théâtre à lui, et ce théâtre, il le consacra à Shakspeare. Le talent de Samuel Phelps est avant tout tragique. C'est dans *Virginius*, dans *Othello*, qu'il mérite surtout

d'être vu. Doué de plus de force et d'énergie que de tact, il efface souvent sous la passion de son jeu les traits délicats d'un caractère; mais c'est bien le type d'un tragédien anglais, véhément, pathétique, laissant déborder sa verve comme un torrent. Quoiqu'il ait peu touché à la comédie, on lui doit pourtant d'avoir relevé sur la scène certains caractères comiques de Shakspeare et de Sheridan, — celui de Peter Teazle par exemple, — qu'avant lui on avait fait beaucoup trop descendre vers le burlesque. Quel est le plus grand tragédien vivant, Charles Kean ou Samuel Phelps? Telle est la question qui divise aujourd'hui en Angleterre les amateurs du théâtre (*playgoers*). Il y a quelques années, Kean et Phelps parurent ensemble sur la scène de Haymarket dans un drame de Sheridan Knowles, *la Rose de Castille*. Quoique ayant les désavantages d'un rôle ingrat, Phelps aurait, dit-on, surpassé son rival. Pour mieux établir un parallèle entre ces deux acteurs, il faut opposer à Charles Kean jouant dans *Hamlet* Samuel Phelps personnifiant le caractère de *Macbeth*.

J'ai dit combien le drame d'*Hamlet*, joué sur la scène anglaise, s'éloignait des idées et des habitudes de notre théâtre; je crois que celui de *Macbeth* présente encore, pour un Français, une plus grande nouveauté. Le début de ce drame a quelque chose de saisissant : qu'on se figure une nuit, mais une nuit comme on n'en a jamais vu sur nos théâtres, noire, profonde, sinistre, au milieu de laquelle se dessinent les formes vagues des trois sorcières. Ces trois rôles, à *Sadler's-Wells*, sont remplis par des hommes. Devrait-il en être ainsi? La tradition paraît prononcer en faveur de cette singulière substitution de sexe : à Drury-Lane, du temps de John Kemble et d'Edmund Kean, les trois fatales sœurs étaient personnifiées par trois acteurs dont on a conservé les noms. On serait pourtant porté à croire, d'après l'autorité du docteur Formon (1), que du temps de Shakspeare ces mauvaises fées étaient représentées par des femmes, ou du moins par les jeunes gens qui jouaient alors les rôles de femmes et que l'on considérait comme de véritables actrices, puisque les *ladies* du temps prenaient d'eux les modes et les belles manières. Si nous consultons le texte, il y a aussi de bonnes raisons pour croire que l'auteur avait plutôt en vue des esprits femelles. « Vous seriez des femmes, s'écrie Banquo, si vos barbes ne m'empêchaient de croire qu'il en est ainsi. » Nous avons donc affaire à des êtres sans sexe « qui ne ressemblent point aux habitans de la terre, » et

(1) Astrologue qui vivait du temps d'Élisabeth et qui a écrit un journal des pièces dramatiques auxquelles il assistait. On peut accuser William Davenant d'avoir altéré sur ce point l'ancienne pratique du théâtre. C'est lui, ajoute-t-on, qui introduisit dans ces scènes surnaturelles la musique de Locke, et qui modifia le dialogue des sorcières pour le conformer à ses vues.

cette indécision ajoute au sentiment de terreur mystérieuse que nous inspirent ces maîtresses de la nuit; toutefois, par leur langage, par leurs danses, par l'ensemble des idées qu'elles éveillent, ces trois personnifications de la fatalité ne se rapprochent-elles pas plus de la femme que de l'homme? Passe encore si les rôles de sorcières étaient remplis par de jeunes tragédiens; ils sont au contraire le plus souvent confiés aux *low comedians* de la troupe. Il est bien vrai que Shakspeare les décrit comme des figures ridées et sauvages, il est bien vrai encore que l'intention philosophique du poète est d'établir un contraste entre l'état dégradé de ces créatures et l'étendue des pouvoirs surnaturels qu'elles exercent; mais faut-il donc en faire des caricatures repoussantes? Pourquoi ne point suivre ici le sentiment des Grecs, qui avaient accordé un genre de beauté même aux trois Parques? Et pourtant ce n'est que devant la scène anglaise qu'on peut se faire une idée de l'importance et de la grandeur farouche que cette intervention du merveilleux répand sur toute l'action du drame. Un critique de la Grande-Bretagne a fait observer avec raison que, sans l'influence des sorcières, qui relève, soutient et consacre en quelque sorte par l'oracle du destin l'ambition de l'usurpateur et de sa femme, Macbeth ne serait guère plus qu'un brigand vulgaire. Ces formes visibles, qui prolongent en quelque sorte ses idées et sa passion dominante dans l'infini du monde surnaturel, donnent aux desseins et au caractère du prince écossais des proportions héroïques. On s'intéresse à lui comme à l'homme du destin. Les scènes où figurent les sorcières, et qui font passer d'acte en acte le spectateur du rêve à la vie réelle, ouvrent dans la sombre économie du drame des perspectives illimitées. Ces trois puissances en haillons du monde invisible, ces glaciales figures qui promènent leurs doigts maigres sur leurs lèvres sèches ou lèvent leurs bras décharnés vers le ciel, la scène du chaudron et du crapaud, les évocations que ces gardiennes du secret des secrets font passer devant les yeux de Macbeth, les ténèbres visibles qui planent alors sur le théâtre et couvrent la naissance d'événemens ténébreux, les sourds roulemens du tonnerre, tout ajoute un caractère inexprimable à l'action par elle-même si dramatique. N'est-ce point ici que je comprendrais surtout qu'on fît intervenir les effets de la mise en scène? Il paraît néanmoins qu'à l'époque de Shakspeare, et longtemps après lui, le théâtre imitait encore très faiblement les grands météores de la nature. Le *nouveau tonnerre*, comme on l'appelait vers la fin du dernier siècle, fut introduit par un certain Denys pour une tragédie à lui, qui tomba dès la première représentation. Peu de temps après, il assistait à une représentation de *Macbeth*, quand un tonnerre d'une puissance

inouie jusque-là se mit à gronder durant la scène de l'orage. Denys reconnut son bien, et, se levant au milieu du parterre : « Mon tonnerre, s'écria-t-il, par Jupiter! *my thunder, by Jove!* »

Deux acteurs et une actrice se détachent à Sadler's-Wells du fond pâle de la troupe. L'actrice est miss Atkinson, qui joue naturellement le rôle de lady Macbeth. Elle a saisi quelques-uns des traits qui conviennent au caractère de ce démon de l'orgueil et de l'ambition sous la forme d'une femme. C'est en effet dans une juste alliance de la femme et du démon que consisterait, je crois, la perfection de ce rôle, car après tout le monstre féminin n'a pu entièrement étouffer son cœur. Depuis le moment où elle s'avance sur le théâtre d'un air sombre, couvant des yeux et de la pensée la fatale lettre dans laquelle Macbeth lui annonce son entrevue avec les sorcières, jusqu'à la fameuse scène de somnambulisme où, spectre vivant, elle cherche à effacer de sa main la tache de sang imaginaire, miss Atkinson soutient vaillamment une des créations les plus accablantes de Shakspeare. Avec quelle énergie masculine elle dit cette fameuse tirade : « Esprits qui présidez aux pensées des mortels, dépouillez-moi de mon sexe, *unsex me here!* » Durant la scène de nuit et d'orage, au moment où elle arrache, après l'assassinat, le poignard des mains de Macbeth, avec quel dédain superbe et quelle force effrayante de caractère elle cherche à relever l'esprit abattu de son mari! Aidée des traditions du théâtre anglais et inspirée par son talent, miss Atkinson, sans être à la hauteur de mistress Siddons et tout en manquant un peu de dignité, joue ce rôle mieux que ne le jouerait, je crois, aucune actrice française; par mieux, j'entends ici cet accent de race, cette voix du sang, pour me servir d'une expression de Shakspeare, qui n'appartient qu'aux sœurs de la mère-patrie (1).

Le second rôle important, celui de Macduff, est rempli par Marston. M. Henri Marston avait étudié la médecine, puis le droit, lorsque le démon de la scène s'empara de lui; il avait vu jouer Elliston et Charles Kemble. L'idée de les suivre dans la carrière dramatique rencontra la plus grande résistance dans les préjugés de sa famille. Il fut obligé de prendre un nom de guerre (2). Un bon oncle, maire de Winchester, voulant épargner à ce mauvais sujet de neveu le tort de disgracier une famille honorable, s'entendit même avec le régisseur pour le faire exclure de la troupe au moment où le jeune acteur comptait obtenir un succès dans la ville. Ces obstacles ne le découragèrent point, et Marston est aujourd'hui,

(1) Miss Atkinson fit en 1859, avec la troupe de Sadler's-Wells, un tour en Allemagne, où elle fut reçue avec enthousiasme.

(2) Son nom réel est Richard Henry Marsh.

malgré un défaut assez grave de prononciation, un tragédien de mérite. Ses meilleurs rôles sont ceux d'Yago, de l'ombre dans *Hamlet* et de Macduff dans *Macbeth*. Quant au maître de la troupe, Samuel Phelps, c'est à coup sûr un des derniers représentans de la grande école dramatique. Il a plusieurs des qualités que la nature a refusées à Charles Kean, une taille imposante, une figure noble, des manières chevaleresques. Il saisit bien l'ensemble d'un caractère et déclame les vers de Shakspeare avec une rare vigueur, mais en même temps avec un peu de monotonie et une certaine emphase dont il aurait pu se délivrer en se montrant plus sévère envers lui-même. Si l'étude refroidit le jeu de Charles Kean, Phelps aurait au contraire beaucoup gagné à développer par le travail les germes du génie dont il semble doué. Il n'en a pas moins rendu de grands services à la cause du drame poétique en tenant allumée sous les murs de Sadler's-Wells cette lampe de Shakspeare à laquelle viendra se ranimer, il faut le croire, après un temps de ténèbres et de défaillance, l'inspiration nationale, qui semble aujourd'hui éteinte sur les autres théâtres.

Après *Sadler's Wells*, il faut nommer *Astley's Royal Amphitheatre*, qui naquit presque vers la même époque. Ce n'était à l'origine qu'un cirque fondé par Philippe Astley, qui avait été cavalier léger dans le régiment du général Elliot. Excellent écuyer et grand favori de George III, Philippe Astley n'en était pas moins fort ignorant. Un jour, durant une répétition, l'orchestre s'arrêta soudain. « Allons! dit Astley en s'adressant au chef des musiciens. Qu'y a-t-il maintenant? — C'est un *repos*, répondit celui-ci. — Un repos! répéta Astley avec colère, je ne vous paie pas pour vous reposer : je vous paie pour jouer! » C'est le même qui, entendant un directeur de théâtre se plaindre de la conduite de ses acteurs, lui dit : « Pourquoi n'agissez-vous point avec eux comme j'agis avec les miens? Je ne leur donne jamais à manger qu'après la représentation. » Il parlait naturellement de ses chevaux. L'amphithéâtre d'Astley, quoique ayant subi différentes transformations depuis la mort du fondateur, est toujours un endroit célèbre dans Londres pour les exercices équestres, les exhibitions de poneys savans, d'éléphans dansant sur la corde, et même d'animaux féroces plus ou moins apprivoisés. J'y ai vu jouer, il y a trois mois, dans un drame à grand spectacle, un lion qui, la nuit précédente, avait tué un homme. Cette circonstance pénible ajoutait, comme on peut le croire, un sentiment de tristesse et une sorte d'intérêt tragique à la représentation. L'acteur principal, — c'est le lion que je veux dire, — n'exprimait aucun remords de ce qu'il avait fait la veille; sa physionomie était calme et même assez bénigne : il remplit brave-

ment son rôle comme si de rien n'était, et suivit le *lion conquerer* (M. Crockets, le dompteur de lions) à travers tous les exercices de la pièce. On me demandera sans doute quel rapport peut avoir un tel théâtre avec le drame poétique. C'est le propre des grandes œuvres de l'esprit humain que de se prêter à différens points de vue. Un des derniers directeurs d'*Astley's Amphitheatre*, William Cooke, eut l'idée d'appliquer aux drames historiques de Shakspeare les ressources et les pompes d'une mise en scène qui n'appartient qu'à ce théâtre. Il fit représenter *Richard III* avec grand fracas, et l'on put voir pour la première fois sur la scène Richard au dos contourné, entouré de son état-major à cheval, monté lui-même sur ce fameux coursier, *White Surrey*, dont Shakspeare a immortalisé le nom. Le noble animal marchait vaillamment à travers la bataille et mourait avec un air de vérité qui attendrissait les spectateurs. Encouragée par ce succès, la troupe d'Astley monta ensuite *Henri IV* et *Macbeth*. Je ne veux point dire que le drame de Shakspeare, devenu, par un singulier tour de force, le drame équestre, répondît à toutes les conditions de l'art; mais quand je regarde à l'effet moral, je ne puis qu'approuver cette tentative. *Astley's* est le théâtre du peuple; c'est là que les ouvriers de l'*East-End*, les revendeurs des rues, les marchandes d'oranges viennent chercher quelques heures de récréation après les fatigues et les luttes d'une rude journée. Les drames de Shakspeare, plutôt *décorés* que bien joués, masqués par des exercices et des cavalcades qui en dénaturaient peut-être le caractère, mais après tout adaptés aux instincts d'une classe de la population qui vit surtout par les yeux, laissaient du moins entrevoir quelques-uns des horizons de la poésie. En tout cas, ils tenaient heureusement la place d'exercices périlleux qui ne réveillent chez l'homme que le sentiment de la force sauvage.

Sans m'arrêter maintenant à l'ordre d'ancienneté, ne dois-je point transporter le terrain de ces études dans quelques-uns des nouveaux théâtres de Londres qui attirent une foule choisie? Ici seulement un scrupule m'arrête : où trouver le drame *légitime?* Qu'on ne m'accuse point d'immobiliser, en m'arrêtant à une seule forme, l'esprit dramatique du théâtre anglais, ni de vouloir fermer, après Shakspeare, les portes du temple! Je serais trop heureux de découvrir dans la mine des écrivains vivans un autre filon. Certes ce n'est point la place qui manque aux essais des jeunes auteurs. Il existe maintenant à Londres vingt-cinq théâtres réguliers (*licensed*), parmi lesquels neuf au moins seraient prêts à recevoir un drame original qui leur offrirait des garanties raisonnables de succès. Je ne veux point dire que ce phénomène ne s'est jamais présenté. Qui

ne reconnaît pourtant que le marché, comme on dit, est aujourd'hui encombré par des traductions de pièces françaises? Quelquefois le larcin se trouve plus ou moins dissimulé par des changemens de noms, de lieux et de caractères; mais l'idée et l'action de la pièce ne laissent aucun doute sur son origine. Le plus habile de ces *adapteurs* (car le métier a un nom) est sans contredit M. Tom Taylor, qui s'applique, avec une activité infatigable, à pourvoir les principaux théâtres de Londres. Quelques-uns de ces contrebandiers de l'esprit français cherchent à s'excuser en invoquant l'exemple de Shakspeare, qui, comme Molière, prenait son bien où il le trouvait; mais, modestie à part, ils semblent oublier que, si le barde d'Avon ne créait pas toujours, il transformait du moins en empruntant. L'état présent du théâtre en France n'est d'ailleurs pas si brillant qu'il suffise à éclairer deux pays, et l'on se figure aisément ce que peut être la lune d'un semblable soleil! Acteurs et directeurs se rejettent mutuellement la faute d'un système qui, continué, finirait par étouffer dans la patrie du drame jusqu'à cet âpre sentiment du moi, auquel la race anglo-saxonne doit, même dans les arts, une partie de ses conquêtes. Selon les directeurs, les drames originaux valent rarement la peine qu'on les hasarde devant le public. A en croire les auteurs, ce sont au contraire les théâtres qui s'opposent à l'essor de l'esprit national en favorisant sous main une sorte de contrefaçon littéraire. La vérité est un peu, je le crains, des deux côtés. La littérature anglaise, si riche en écrivains, est aujourd'hui pauvre en véritables auteurs dramatiques. Dans cet état de choses, les entrepreneurs de Londres trouvent un intérêt commercial à monter des pièces qui ont déjà reçu ailleurs le baptême du succès. C'est pour eux une garantie et comme un contrat d'assurance contre les pertes d'argent, qui, dans le cas d'une chute, ébranleraient la fortune de leur théâtre. Au lieu de risquer leurs capitaux sur l'inconnu, ils les hypothèquent de cette manière sur le bon goût du public parisien.

Un des nouveaux théâtres de Londres qui s'est élevé le plus haut sous le régime de la liberté théâtrale est l'*Adelphi*. Le lieu était en quelque sorte prédestiné, car au même endroit se trouvait jadis, sur le bord d'une route, une ferme qui appartenait à la fameuse actrice dont nous avons parlé, Nell Gwynn. Sous les planches de la scène coule à présent une source d'eau pure qui conserve encore son nom : c'est là que Nell s'arrêtait pour boire, en se rendant au village de Charing, où l'attendait Charles II pour manger du poisson et du lait caillé. Là aussi s'éleva en 1802, c'est-à-dire un siècle et demi plus tard, une salle de divertissemens. Le fondateur était un fabricant de couleurs qui avait inventé une nouvelle espèce de bleu, et qu'on ap-

pelait pour cette raison *Vrai Bleu Scott* (*True Blue Scott*). Il fit fortune, car sa découverte donnait une nuance particulière aux robes et aux autres objets de toilette que recherche la coquetterie des femmes. Ayant reçu de la nature un certain tour d'imagination, Vrai Bleu Scott introduisit dans sa nouvelle salle toute sorte d'amusemens et de scènes curieuses, évitant toutefois avec grand soin d'entreprendre sur les priviléges du drame légitime. Sa fille, miss Scott, était l'actrice principale et écrivait des pièces qu'elle jouait elle-même, ce qui d'ailleurs ne l'empêchait point de danser sur la corde raide. Trouvant cette spéculation pour le moins aussi bonne que la fabrication des couleurs, Scott jeta tout à fait le masque dont il s'était couvert jusque-là et fit bâtir un véritable théâtre qu'il appela *le Sans-Pareil*; plus tard cette même salle de spectacle devint le *Strand*, et enfin, vers 1821, l'*Adelphi*. Comme tous les autres théâtres de Londres, celui-ci passa par différentes mains, mais toujours avec un succès soutenu, qu'attestait le chiffre des recettes. Une foule de drames qui sont restés sur la scène anglaise ont vu le jour dans ses murs. Le directeur de l'*Adelphi Theatre* est aujourd'hui M. Webster, qui en 1858, trouvant l'ancienne salle petite et incommode, en fit construire une autre sous le nom de *New-Adelphi*.

Comme plusieurs des *managers* placés à la tête des théâtres de Londres, Benjamin Webster est aussi acteur, et il est même un acteur de premier ordre. Il descend, dit-on, de l'aristocratique famille des Buches, qui avec le duc de Norfolk se retirèrent dans l'Yorkshire après la bataille de Bosworth. Ses premières études étaient dirigées vers la marine; mais son caractère et ses inclinations le lancèrent bientôt sur la mer non moins orageuse du théâtre. Son début sur la scène n'annonçait pourtant guère ce qu'il deviendrait un jour. Il parut sous les habits d'Arlequin. De ce rôle à celui de Thessalus, dans *Alexandre le Grand*, qu'il remplit quelque temps après, le saut était considérable. Ayant réussi au-delà de tout espoir, il résolut de se consacrer au drame. Webster n'était toutefois alors qu'un acteur nomade, voyageant de ville en ville et jouant toute sorte de rôles sur toute sorte de théâtres. A ce rude métier, il acquit du moins de l'expérience et ce don que les Anglais désignent sous le nom de *versatility*, en vertu duquel un acteur s'assimile tous les caractères. Après une vie semée d'épisodes et d'aventures, après avoir parcouru l'Angleterre et l'Irlande, Benjamin Webster vint enfin chercher fortune à Londres. Partout il trouva la scène occupée par d'anciens acteurs qui ne se souciaient point de céder la place à un nouveau-venu, et qui ne lui laissaient que des emplois misérables. Le monde n'avait guère entendu parler de lui, quand en 1825 on joua *Mesure pour mesure* à Drury-Lane. Le rôle de Pompey, le *clown*,

était rempli par un comédien qui tomba subitement malade, et ce rôle fut donné au jeune Webster, qui eut à peine quelques heures pour l'apprendre. Sa réputation fut faite ce soir-là : le public, la presse, le directeur reconnurent en lui un talent dont on ne s'était point douté jusqu'à ce jour. Ayant ainsi rompu la glace, il vit bientôt s'ouvrir devant lui des perspectives plus larges et plus éclairées. Il entra à Haymarket, dont il devint plus tard directeur et qu'il céda ensuite à Buckstone pour prendre le gouvernail de l'*Adelphi Theatre*. Suivrai-je cet acteur à travers la série de ses transformations? Autant vaudrait entreprendre de fixer les changemens de Protée. Il n'est guère de caractère, de condition sociale, dans la vie anglaise, écossaise ou irlandaise, que l'infatigable Webster n'ait personnifiés sur la scène. Ce que j'admire surtout chez lui, c'est l'art tout britannique avec lequel il indique certaines émotions comprimées; la force de la passion masquée par une sorte de calme solennel et imposant est un trait de race que l'acteur a merveilleusement saisi, et dont il exprime les nuances avec une vérité qui pénètre. On pourrait comparer l'Anglais qui s'attendrit à la *roche qui pleure*; la surface reste dure et impénétrable aux yeux de ceux qui ne savent point découvrir la larme ou la goutte d'eau. A ce point de vue, M. Benjamin Webster est plus qu'un acteur; c'est, pour qui connaît un peu l'Angleterre, un portrait vivant du type national, sur lequel on peut faire une excellente étude de mœurs.

Comme directeur de *New-Adelphi*, M. Webster a également rendu des services en cherchant à raviver chez ses concitoyens le feu sacré de la composition dramatique. Je n'affirmerai point pour cela qu'il ait toujours résisté à l'invasion des pièces étrangères. Une de ses meilleures créations d'acteur, le rôle de Robert Landry, est tirée d'un mélodrame français adapté à la scène anglaise sous le titre du *Dead Heart* (*le Cœur mort*); il a du moins montré qu'il n'était point entré dans cette voie d'emprunts par des vues d'économie, car l'Adelphi est compté parmi les théâtres de Londres qui rémunèrent le mieux les auteurs. Il y a quelques années, cette même salle de spectacle s'était rattaché des noms comme ceux de Sheridan Knowles, de Bulwer, de Jerrold et de Marston (1). Malgré l'espèce de léthargie que subit à présent l'art dramatique, M. Webster est de ceux qui ont foi dans les ressources de la langue et du génie anglo-saxons; il espère que les forces du malade se ranimeront et triompheront encore

(1) M. Marston est parmi les auteurs dramatiques anglais un de ceux qui ont le mieux réussi à donner une forme théâtrale aux aspirations philosophiques de notre siècle. Ce rare mérite éclate surtout dans sa pièce de *Strathmore*. Les Anglais regrettent que lui et M. Talfourd se soient retirés du théâtre après y avoir éveillé les plus grandes espérances.

au théâtre. Pour hâter cet heureux résultat, il a offert des prix considérables à celui qui produirait un bon drame ou une bonne comédie; mais quelle rosée d'or pourrait féconder dans le champ de la littérature des œuvres dont le germe n'existe point pour le moment? L'*Adelphi Theatre* vient pourtant de saisir un de ces succès qui promettent de meilleurs jours. On n'entend depuis six mois qu'un mot dans Londres : « Avez-vous vu *Colleen Bawn?* » Cette pièce, tirée d'un roman de M. Gerald Griffin, *les Collégiens* (*the Collegians*), nous transporte au milieu des lacs et des chaumières de la verte Irlande. L'auteur du drame, M. Dion Boucicault, joue lui-même sur la scène le rôle d'un jeune Irlandais naïf, et sa femme, mistress Boucicault, celui d'une jeune paysanne tendre et vertueuse. Une sorte de fraîcheur primitive, des situations touchantes, des points de vue agrestes, une peinture des mœurs irlandaises qui a le mérite assez rare de n'être point trop chargée en couleur, les grandes scènes de la nature heureusement mêlées aux péripéties du cœur humain, ont fait la fortune de cette églogue dramatique, dont le succès n'est point encore épuisé après cent cinquante représentations.

L'Adelphi a un rival dans le *Liceum Theatre,* situé au coin d'une rue voisine qui débouche sur le Strand. La première salle du nom de *Liceum* fut bâtie vers 1765 pour servir d'académie de peinture. Nous la trouvons plus tard convertie en une salle de concerts, puis en un panorama où quelqu'un lisait la description des endroits célèbres représentés sur la toile. L'édifice du *Liceum,* tel qu'il existe aujourd'hui, ne date que de 1830. La direction du *Liceum Theatre* fut pendant un temps entre les mains d'une actrice française, Mme Vestris. Une femme *manager* était une assez grande nouveauté dans un pays où, comme on sait, les femmes n'ont paru sur la scène qu'après l'époque de la restauration des Stuarts. Les choses pourtant ont bien changé depuis : non-seulement les théâtres de Londres doivent beaucoup au talent des actrices, mais encore quelques-unes d'entre elles gèrent les intérêts de grandes entreprises dramatiques. A la tête de ce même théâtre du Liceum est maintenant une autre actrice française, Mme Céleste. La destinée de cette étoile errante est des plus singulières. Née à Paris en 1814, Mlle Céleste entra bien jeune comme élève à l'Académie royale de Musique. Dès quatorze ou quinze ans, elle jouait sur d'obscurs théâtres de la banlieue, lorsqu'on lui offrit un engagement en Amérique. Elle l'accepta et parcourut presque toutes les villes des États-Unis. Comme signe d'alliance avec la race anglo-saxonne, qu'elle ne devait plus abandonner, elle épousa au Nouveau-Monde un *gentleman* du nom d'Elliot, qui mourut après quelques années, lui laissant une fille, mariée aujourd'hui à Baltimore. En 1830, Mme Céleste quitta l'Amérique et fit voile vers l'Angleterre.

Vers ce temps, elle débuta au théâtre de Liverpool dans le drame de *Masaniello*, où elle jouait le rôle de Fenella. L'actrice avait alors un grand désavantage : elle ne savait pas l'anglais. Même après un long séjour dans la Grande-Bretagne, son accent est resté fidèle, comme elle dit, à sa mère-patrie. Les Anglais, qui connaissent les difficultés énormes de prononciation qu'oppose leur langue à un étranger, se montrèrent indulgens sur ce chapitre, et reconnurent chez la débutante des qualités rares et délicates. On accuse même aujourd'hui Mme Céleste d'avoir mis une certaine coquetterie d'artiste à conserver un accent français qui, du moins dans la bouche d'une femme, semble plaire singulièrement au public d'outre-mer. Après avoir joué dans le drame et dans la pantomime à Édimbourg, à Dublin et dans d'autres villes du royaume-uni, elle parut enfin en 1833 à Drury-Lane, où elle échoua. Puis, par un de ces retours de l'opinion, aussi capricieuse souvent que la fortune, elle obtint, quelques années après, au même théâtre et dans la même pièce, un succès d'enthousiasme. Cependant, aux termes de son engagement, elle retourna aux États-Unis. Cette fois sa marche fut un triomphe : saluée par les soldats sous les armes, applaudie par la multitude jusque dans les rues, décorée du titre de *citoyen libre de l'Union*, elle fut pendant quelque temps l'idole de la société américaine. Comblée d'honneurs et d'argent, Mme Céleste traversa pour la quatrième fois le ruisseau de l'Atlantique, et revint se fixer en 1837 dans sa terre d'adoption, la bonne et vieille Angleterre. Après avoir joué à Drury-Lane et à Haymarket, après avoir même rempli des premiers rôles dans les drames de Shakspeare, elle s'arrêta longtemps à l'*Adelphi Theatre*, où elle maria son talent à celui de M. Webster. Plusieurs pièces anglaises modernes lui doivent une grande partie du succès qu'elles ont obtenu. Enfin, ayant rompu en 1859 son association avec M. Webster, Mme Céleste voulut avoir un théâtre à elle. La salle du Liceum était vacante, elle la prit, et le 29 novembre de la même année elle prononçait, selon la coutume anglaise, un discours d'ouverture où elle exposait ses vues sur la direction du théâtre. Cette actrice est fort goûtée du public de Londres. Ce qu'on aime chez elle, c'est la légèreté, la grâce, l'élégance parisiennes façonnées en quelque sorte à la mode anglaise. Le Liceum joue le drame romantique, la *comedietta*, le vaudeville.

Les autres théâtres du centre de Londres ne nous apprendraient rien de nouveau, du moins au point de vue qui nous occupe; nous y retrouverions d'anciennes connaissances plus ou moins altérées par leur passage en Angleterre. A *Saint-James's Theatre*, un des théâtres de Londres les plus élégans, se rencontrerait une *Dame de Saint-Tropez* qui a figuré sur nos scènes de boulevards, et où

le rôle créé par Frédérick Lemaître est rempli par M. Alfred Wigan, acteur de talent, directeur et homme de lettres qu'on aimerait mieux dans un caractère original où il jouirait de toute la liberté de l'invention dramatique. Au ***Princess's Theatre***, nous reverrions ***Ruy Blas*** avec un acteur moitié anglais, moitié français, qu'on a vu à Paris, M. Fechter. Depuis le départ de Charles Kean, ce dernier théâtre lutte encore avec un certain courage pour soutenir le drame légitime. A l'*Olympic Theatre* et au *Strand*, sous la direction d'une femme, miss Swanborough, qui est en même temps une actrice distinguée, nous découvririons peut-être, à côté de farces extravagantes, les germes d'une sorte de drame domestique ayant du moins un caractère national. Miss Swanborough avait commencé par jouer à Londres sur les grands théâtres et dans les grands rôles; mais, entraînée par son goût ou par celui du public des hauteurs du drame shakspearien vers un genre plus simple, elle se renferme aujourd'hui dans la comédie bourgeoise. Cette dernière forme plaît beaucoup aux Anglais, et le talent de l'actrice a régénéré le petit théâtre du Strand, tombé dernièrement très bas. Malheureusement miss Swanborough vient de se marier et menace d'abandonner la scène. A l'Olympic trône un grand comédien que je regretterais de passer sous silence, tant son nom se rattache, dans l'esprit des Anglais, au caractère même de leur théâtre. Frederick Robson commença par être apprenti chez un graveur sur cuivre. Avant même que son apprentissage fût terminé, il avait abandonné le burin pour graver, comme il le dit en riant, d'autres *impressions* sur le public des théâtres. Il aurait pu briller dans le genre tragique, car la nature l'a merveilleusement doué au point de vue de l'intelligence et de l'expression; mais, ne se trouvant point la taille assez majestueuse pour les rôles nobles, il a inventé un genre intermédiaire où de hautes facultés dramatiques se combinent sans efforts avec les qualités d'un excellent acteur burlesque. Son jeu n'a jamais eu de modèle, et je plaindrais ceux qui voudraient l'imiter. Robson remplit en ce moment le principal rôle dans une pièce qui a du moins le mérite d'être anglaise, et que l'on peut considérer comme une tentative dans une voie nouvelle : *le Coin de la Cheminée, the Chimney Corner*, par M. Craven. C'est du reste Robson qui est la vie, la puissance, et en quelque sorte l'auteur de ce drame domestique. La manière dont il passe, par des transitions brusques ou graduées, de l'intensité de la passion la plus saisissante aux effets bouffons ou drolatiques, du rire aux larmes, de l'émotion poignante à la bonhomie du père de famille, la dignité vraie avec laquelle il relève à certains momens les détails et les misères triviales d'un intérieur bourgeois, l'étude profonde du cœur humain, sans oublier les ridicules, tout cela constitue un ensemble

auquel je ne saurais rien comparer parmi les acteurs français dont ma mémoire me fournit le souvenir.

Si des théâtres du centre nous passons à d'autres théâtres de Londres situés dans les quartiers excentriques, ne devons-nous pas nous attendre à voir le sentiment de l'art se dégrader de plus en plus? Là trône, sur un amas de victimes, le mélodrame à feu et à sang, chargé de crimes, de poison et de déclamations furieuses. La littérature dramatique n'a presque plus rien à faire avec ces petits théâtres. Un arrangeur, qu'on paie à la toise, et que les Anglais désignent sous le nom de *stock author*, est attaché à l'établissement, ainsi que le tailleur et le peintre de décors. Sa tâche est de traduire ou de découper des rôles dans les pièces françaises. Le temps qu'il ne passe point à écrire, il le consacre à la scène, où il remplit généralement avec honneur l'emploi d'*utilité*. Ce que les directeurs des petits théâtres de Londres détestent le plus, c'est, comme ils disent, la métaphysique. Sous ce nom, ils désignent toute tendance à l'étude de la vie morale. L'un d'eux, se formant, selon moi, une beaucoup trop mauvaise idée de son public, disait, après la première représentation d'un drame qui avait un caractère tant soit peu élevé : « Cette pièce pourrait réussir, mais seulement à une condition, c'est qu'elle forçât les spectateurs à revenir trois ou quatre fois pour la comprendre. »

Dieu me garde pourtant de jeter aucune défaveur sur les théâtres de l'East-End! Ces théâtres répondent à un noble besoin et rendent de vrais services. Nulle part on ne trouve une population plus attentive, plus enthousiaste, plus avide d'émotions fortes et après tout généreuses. Si la nourriture qu'on sert dans ces endroits-là aux appétits tumultueux de la foule est le plus souvent grossière, les drames de l'époque d'Élisabeth, ainsi que deux ou trois pièces modernes que le succès a consacrées, y apparaissent de temps en temps, et pourvu que les idées soient claires, le langage mâle, les situations énergiques, toute la salle est bientôt bouleversée par la passion ou émue par la pitié. Dans un de ces théâtres excentriques, j'ai trouvé, à mon grand étonnement, un vrai tragédien, un des derniers représentans de la grande école shakspearienne, M. Creswick, qui dirige le théâtre du *Surrey*. Ayant vu l'ancien drame épique abandonné par la jeunesse dorée du West-End, il est allé fixer sa cour au-delà de la Tamise et au milieu d'une population semée d'ouvriers. Un autre théâtre, le *Great national Standard*, dont le *manager* est aussi un acteur, M. John Douglas, engage successivement pour un temps assez court presque tous les grands acteurs et toutes les grandes actrices de Londres. L'avantage de cette combinaison est de faire passer à peu de frais (car le prix des places se trouve de plus en plus réduit à mesure

qu'on s'éloigne du centre de la ville), devant les yeux du public de l'East-End, les principaux talens de la scène anglaise dans leurs principaux rôles. Des théâtres ainsi conduits exercent très certainement une influence heureuse, et nul ne saurait dire ce qui manquerait à la moralité comme à l'éducation des masses dans certains quartiers de Londres déshérités des autres divertissemens de l'esprit, si jamais ces foyers de lumière venaient à s'éteindre.

A Londres, les salles de spectacle, surtout les anciennes, laissent beaucoup à désirer pour l'architecture et le comfort. On y reconnaît à première vue le caractère d'un peuple plus passionné pour les affaires que pour le plaisir. Les marchands de la Cité, — je parle surtout des marchands de la vieille roche, — fréquentent peu le théâtre. La classe ouvrière anglaise témoigne au contraire pour les représentations dramatiques une sorte de fureur. Il faut voir dans les salles encombrées de l'East-End avec quelle énergie naïve les spectateurs applaudissent la vertu persécutée et honnissent le crime triomphant! A leurs yeux, l'acteur n'est plus un acteur, c'est bien en chair et en os le personnage bon ou méchant qu'il représente. Malheur sous ce rapport à celui qui joue les rôles de traître! Un pauvre acteur errant nommé Melmoth n'avait eu qu'un succès dans sa vie. Il est vrai que c'était en Écosse, où il venait de personnifier le caractère de Monteith dans le drame de *Wallace*, le héros national. Il joua cette fois avec tant de naturel et de vérité qu'il s'attira la haine de tout l'auditoire. Des jeunes gens l'attendirent au coin d'une rue après le tomber du rideau et lui administrèrent une sévère correction. L'acteur battu, content et fier, racontait volontiers cette aventure, disant que c'était le plus beau *compliment* qu'il eût jamais reçu. La même chose faillit arriver, il y a quelque années, sur un petit théâtre de Londres, à un autre acteur qui représentait un officier autrichien et qui avait le malheur de ressembler au général Haynau.

Après avoir passé en revue les anciens grands théâtres et ceux qui se sont élevés depuis 1832 sur les ruines du privilége, ne sommes-nous point conduit à la même conclusion, la décadence du drame anglais? Le caractère de cette décadence demande pourtant à être précisé. La proportion des théâtres eu égard à la population est aujourd'hui plus élevée dans la ville de Londres qu'elle ne l'a jamais été. On y joue aussi plus de drames qu'autrefois; mais dans la plupart de ces œuvres effacées, médiocres, le plus souvent même empruntées à l'école française ou allemande, qui oserait chercher les grands traits du drame *élisabéthien?* On s'est demandé quelle pouvait être la cause d'une stérilité qui forçait de descendre jusqu'au plagiat. J'entends généralement dire en Angleterre que si la litté-

rature dramatique n'est pas aujourd'hui plus florissante, cela tient à la parcimonie avec laquelle les théâtres reconnaissent les services des auteurs. Les chiffres et les argumens ne manquent point pour appuyer cette thèse (1). Selon l'opinion commune, les bons écrivains, n'étant point encouragés à travailler pour la scène, se tournent vers les publications périodiques et vers les livres. Ceux mêmes qui ont commencé par le théâtre abandonnent, dit-on, après une ou deux épreuves heureuses, le berceau de leur succès, humiliés qu'ils sont de se trouver placés vis-à-vis des acteurs et des actrices à un degré inférieur sur l'échelle des salaires. Dans cet état de choses, les directeurs de théâtres qui ne veulent ou ne peuvent offrir aux écrivains sérieux des conditions honorables sont obligés de se livrer eux-mêmes pieds et poings liés aux *faiseurs*, aux *arrangeurs*, et de recourir aux ressources que leur offrent les théâtres étrangers. « Que les théâtres de Londres, conclut-on, paient de meilleurs droits d'auteurs, et l'art dramatique ne tardera point à renaître. » Faut-il l'avouer? cet argument, si fort qu'il soit, ne m'a point convaincu. Si les germes du talent dramatique existaient parmi les jeunes écrivains de l'Angleterre, ce ne sont nullement des considérations d'argent qui les empêcheraient de se produire. Le caractère de toutes les vocations fortes n'est-il point de se montrer désintéressé? La plupart des grandes œuvres qui survivent au temps n'ont-elles point été conçues dans des circonstances qui excluaient non-seulement l'idée de la rémunération matérielle, mais encore celle du succès? Étrange doctrine que celle qui voudrait substituer à l'impulsion de la nature, comme influence suprême dans les choses de l'esprit, l'amour-propre ou l'appât du gain! Non, l'humanité n'en est point encore descendue là. Pour répondre victorieusement à cette erreur, je n'aurais d'ailleurs besoin que de citer des faits. En France, le théâtre se trouve situé vis-à-vis de la littérature dans des conditions très différentes, au point de vue matériel, de celles qu'il occupe en Angleterre. C'est la scène, chez nous, qui enrichit surtout les auteurs. Je ne vois pourtant point que l'art dramatique ait conquis de nos jours une gloire si enviable. Qui ne serait au contraire porté à croire que l'abondance des profits a exclu ou appauvri le talent en encourageant le métier?

C'est dans un tout autre ordre d'idées que j'aimerais à chercher les

(1) La rétribution des meilleures pièces a rarement dépassé 1,000 liv. sterl. Il est bon de faire observer que les auteurs dramatiques ne sont point payés, comme en France, en proportion de la recette; ils reçoivent à forfait et une fois pour toutes une somme qui est censée représenter la valeur de l'ouvrage. Cette somme est faible, si on la compare au salaire des grands acteurs, qui ont gagné quelquefois jusqu'à 50 liv. sterl. par soirée.

causes de la décadence du drame en Angleterre. Un fait me frappe quand j'étudie l'histoire du théâtre britannique, et ce fait, le voici : à mesure qu'on s'éloigne de la pauvreté originelle des anciennes salles de spectacle, le drame perd en grandeur morale ce qu'il gagne en mise en scène, en décorations et en pompes extérieures. Il ressemble sous ce rapport aux religions, dont l'esprit finit souvent par s'étouffer sous les cérémonies du culte. Où donc la poésie humaine a-t-elle jamais été plus fière, où a-t-elle jamais atteint des hauteurs plus étoilées que dans ces anciens théâtres à ciel ouvert qui nous offrent en quelque sorte la crèche et les langes de l'art dramatique? Aujourd'hui le théâtre anglais est une machine puissante, mue par des capitaux énormes, soutenue par le talent des peintres et l'art des costumiers, fonctionnant avec une habileté qui était inconnue à Shakspeare; mais l'âme s'en est retirée devant les progrès mêmes du machiniste. Je crains, en un mot, que l'alliance de l'art et de l'industrie n'ait été funeste au drame. Est-ce à dire que les directeurs des grands théâtres de Londres se montrent insensibles aux beautés littéraires? Dieu me garde d'en rien croire; mais ils se trouvent placés par devoir à un autre point de vue que le spectateur. Il ne faut pas oublier qu'une lourde responsabilité pèse sur eux; leur grande affaire n'est pas de susciter une nouvelle école dramatique anglaise, c'est de payer leur monde et de faire honneur à leurs engagemens. Ce n'est pas moi qui leur en voudrai d'avoir une certaine répugnance à paraître sur les bancs de l'*Insolvent-Court*. La banqueroute de leur théâtre est à leurs yeux chose beaucoup plus sérieuse que l'abaissement de la poésie et que la débâcle sur la scène anglaise de pièces étrangères. Cette prédominance de l'élément industriel a donné aux accessoires une valeur et une importance qu'il était facile de prévoir. N'est-ce point un principe d'économie politique généralement admis parmi les hommes d'affaires que tout doit servir? On raconte que Douglas Jerrold se trouvait un jour dans la chambre d'un des *managers* de Londres, quand celui-ci plaça devant l'auteur, bien jeune alors et peu connu, un habit fané d'amiral qu'il venait d'acheter chez un fripier. « Ne pourriez-vous tirer parti de cela? lui dit-il. J'aurais besoin d'une petite pièce écrite par vous, et voilà justement un sujet. » Ce directeur de théâtre était après tout un *utilitaire*. Si l'on regarde en outre aux énormes charges que supportent les grandes entreprises dramatiques de Londres, nul ne sera plus étonné qu'elles aient trop souvent recours à des moyens d'excitation peu dignes de l'art pour galvaniser la morbide indifférence du public. Qu'on consulte les directeurs de théâtres anglais, on entendra partout la même réponse : « Nous ne jouons plus guère le grand drame poétique, parce que ce drame ne fait plus ses

frais. Même dans les beaux jours de l'école shakspearienne, alors que florissaient sur la scène les Kemble, les Edmond Kean, les mistresses Siddons, alors qu'il n'y avait à Londres que trois théâtres privilégiés, ayant droit de monter ce genre de pièce, ces célèbres acteurs ont plus d'une fois joué devant des salles vides. Oui, même dans ce temps-là, le théâtre de Covent-Garden était obligé de recourir à *la Barbe-bleue* et à des exercices équestres pour appuyer les beautés des grands poètes dramatiques. » Ici se présente pourtant une objection. Ne sont-ce pas au contraire ces pièces à grand spectacle, sonores et vides, nées de l'organisation toute financière des théâtres modernes, qui, mêlées au drame sérieux et littéraire, ont éloigné de l'idéal le public anglais pour l'attirer, du moins en ce qui regarde la scène, vers le culte des émotions matérielles? J'entends dire qu'un des rochers de craie qui hérissent à Douvres les côtes de la blanche Angleterre, un rocher auquel la tradition donne le nom de *Shakspeare's cliff*, va être jeté à bas, — si même cela n'est déjà fait, — pour céder le passage à un chemin de fer. N'y aurait-il point ici, comme dit M. Disraeli, un signe des temps?

Les écrivains anglais s'éloignent aujourd'hui du théâtre, moins, je crois, par des considérations pécuniaires qu'à cause des obstacles qu'ils y rencontrent. Une partie de ces obstacles tient encore à la prédominance de l'élément industriel. Les directeurs de Londres, pour redonner de la vie à leurs théâtres, ont introduit dans ces derniers temps ce qu'on appelle le système des étoiles, *starring*. Ce système consiste à appuyer la fortune de l'entreprise sur un ou deux noms aimés du public. Ces astres sont absorbans et font volontiers le vide autour d'eux. Il en résulte que le reste de la troupe se trouve plus ou moins sacrifié à quelques sujets d'élite. Ces derniers imposent trop souvent à l'auteur dramatique et au directeur lui-même des conditions fort dures; il leur faut dans toutes les pièces nouvelles la part du lion. La règle est que le directeur rejette ou accepte seul les manuscrits; mais, avant de commencer les répétitions, l'ouvrage est lu aux acteurs, qui peuvent refuser de jouer, si le rôle ne leur paraît pas suffisamment calculé pour faire valoir leurs qualités, quelquefois même leurs défauts. Il est bien vrai que dans ce cas le *manager* peut user de son droit en renvoyant l'acteur; mais qui oserait se passer d'une *étoile?* Les premiers talens de la scène exercent donc une sorte de dictature indirecte sur l'économie littéraire du théâtre. L'auteur dramatique a d'ailleurs plus d'un amour-propre à ménager; en Angleterre, la division du travail semble avoir imprimé un cachet indélébile à la séparation des caractères sur la scène. Si le *vieux vertueux, old vertuous*, n'a pas de rôle, il ne manquera pas de s'écrier que la pièce est immorale; si *miss sentimental* a été oubliée

ou seulement rejetée sur le second plan, elle dira bien haut que l'auteur peut avoir de l'esprit, mais qu'il n'a point de cœur; si le *vieil obstiné, old obstinate,* ne voit point pour lui la chance de paraître sous ses habits d'amiral usés à la scène par d'honorables services, il demandera pourquoi l'on s'étonne de la décadence du théâtre, puisque le théâtre anglais abandonne les gloires nationales. Plus que tous encore, le *low comedian* est un tyran de bonne humeur qu'il importe de courtiser. Non-seulement il veut jouer et avoir de l'esprit, mais encore il ne souffre pas que les autres en aient autour de lui; à l'entendre, il a trop de conscience pour rester dans un théâtre où il ne ferait rien. Qu'on juge par-là des embarras du jeune écrivain qui se hasarde dans la carrière!

N'oublions pas non plus que chaque théâtre de Londres est entre les mains d'un acteur principal, qui remplit en même temps les fonctions de directeur. Au point de vue technique, ce système peut avoir des avantages; mais ne présente-t-il pas aussi des inconvéniens graves? Je crois qu'il tend à exclure une réunion suffisante de talens dramatiques. Pour rien au monde, Charles Kean par exemple ne voudrait servir à *Sadler's-Wells* sous Philippe Phelps. D'autres tragédiens, tels qu'Anderson, Brooke et Charles Dillon, sans doute pour la même cause, vivent plus ou moins à l'état errant; or c'est un proverbe anglais que « pierre qui roule n'amasse pas de mousse, » et c'est une vérité aussi que le jeu des acteurs n'acquiert point un certain degré de perfection sans se fixer à un théâtre. Si, comme il arrive souvent, le *manager* est une femme, l'objection devient encore plus forte, car on pense bien qu'elle ne souffre guère de rivales dans sa maison. Comme chacun de ces artistes-directeurs excelle dans un genre particulier, il est en outre tout naturel qu'il cherche à imposer sa forme, si je puis ainsi dire, au théâtre qu'il dirige. Cette souveraineté des acteurs ne doit-elle pas nuire aux intérêts sérieux du drame? Dans cet état de choses en effet, le drame ne représente plus la vie humaine; il représente les conditions de la troupe et surtout les qualités ou les défauts de celui qui la dirige. On a ainsi de petites églises de l'art où triomphent des individualités fortes, mais a-t-on bien un théâtre?

Dans ces derniers temps, quelques organes de la presse anglaise ont demandé que le gouvernement intervînt et payât une subvention, comme en France, à certains théâtres de drame. Je doute que le gouvernement britannique ait jamais eu l'intention d'obéir à ces conseils; mais qui ne voit que l'organisation actuelle des théâtres de Londres serait un obstacle à une telle mesure? Je comprends que l'autorité tienne à conserver le dépôt des chefs-d'œuvre dramatiques et qu'elle protége à ce point de vue une réunion d'acteurs; je ne

comprendrais point qu'elle réservât ses faveurs à des personnalités, si éminentes qu'elles soient. Faut-il d'ailleurs se préoccuper beaucoup de ce déclin du drame anglais, signalé par la presse britannique elle-même? Il existe, quoi qu'on en dise, chez la race anglo-saxonne un indomptable besoin d'idéal. Le désir de voyager dans le pays de la fiction et des chimères héroïques, de contempler au théâtre le côté sombre, imposant ou tragique de la vie humaine, est aussi vif, aussi universel que jamais chez nos voisins d'outre-mer. J'en juge par l'empressement avec lequel la foule se porte vers toutes les tentatives où elle croit apercevoir une renaissance du drame, j'en juge surtout par le succès durable et persistant des pièces modernes en trop petit nombre qui méritaient de vivre. Il serait déraisonnable de refuser le génie dramatique à une nation qui a donné au monde William Shakspeare, qui en même temps a produit Ben Jonson, Fletcher, Francis Beaumont, Massinger et John Ford. Une telle nation ne peut se résigner longtemps à vivre d'emprunts : il lui faut un théâtre qui ne soit point le reflet des mœurs étrangères. Le drame anglais, au milieu des épreuves d'une apparente décadence, subit, si je puis m'exprimer ainsi, la maladie de la transformation. Les grands types du théâtre shakspearien semblent aujourd'hui épuisés, la société moderne ne donne plus naissance, Dieu merci! à ces crimes épiques ni à ces existences absorbantes qui, il y a deux ou trois siècles, concentraient sur elles tout l'intérêt dans le monde des faits comme dans celui de l'imagination. C'est donc à d'autres sources que devra recourir l'invention dans les âges modernes. La fonction du drame est bien toujours, comme l'a dit Shakspeare, de présenter le miroir à la nature; mais la nature elle-même ne subit-elle point, ainsi qu'ajoute le poète, la pression des temps et l'influence des institutions humaines? Déjà quelques auteurs dramatiques de la Grande-Bretagne ont tourné leurs efforts vers la peinture de la vie domestique. C'est à la famille, au foyer des affections intimes, au *home*, qu'ils ont demandé de nouveaux élémens pour régénérer la scène. Cette forme de drame se trouve d'ailleurs en harmonie complète avec les traditions du théâtre anglais de second ordre. Si les essais tentés dans cette direction n'ont pas été jusqu'ici plus heureux, c'est que le point juste entre la réalité grossière et la fantaisie n'a pas encore été atteint. Espérons que le génie saxon saura enfin retrouver une voie où l'appellent tant de glorieux souvenirs, et reprendre au théâtre, comme dans d'autres genres littéraires, la haute initiative qui lui appartient.

ALPHONSE ESQUIROS.

LA POLOGNE

UN SIÈCLE APRÈS LE PARTAGE

ET L'AGITATION DE VARSOVIE

Le monde est plein de peuples victimes, sur le malheur desquels on arrive presque à se rassurer dès qu'on a fait cette merveilleuse découverte, qu'ils ont pu un jour ou l'autre mériter leur destin, comme si les forts, eux aussi, ne commettaient jamais de fautes, comme si la justice était toujours la compagne de la fortune. Et pourtant à quoi tiennent ces crises d'anarchie qui se déclarent parfois dans les relations universelles, ces déchiremens qui nous font assister à la confuse désorganisation de tout un ordre politique dans la déroute éperdue de toutes les combinaisons et de toutes les prévoyances? Ils tiennent le plus souvent à des vices originels cachés au plus profond d'une situation, à des violences primitives qui laissent les peuples désarmés il est vrai, mais qui pèsent aussi sur les gouvernemens eux-mêmes, qui réduisent les uns à une révolte infatigable, les autres à une compression fatalement croissante, et finissent par créer une de ces mêlées où s'agitent à la fois tous les droits, tous les principes, tous les griefs accumulés, où des causes qu'on croyait perdues reviennent à leur tour en appeler à l'opinion, devenue une puissance nouvelle. L'histoire tout entière de la Pologne est là pour prouver ce qu'il en coûte de violences, de luttes toujours renaissantes pour vouloir faire entrer dans le droit public, dans ce vague et redoutable domaine des faits accomplis, la suppression d'un peuple.

Il y a bientôt un siècle que trois puissances, unies par la plus triste et la plus dangereuse des solidarités, travaillent à cette œuvre,

dont se réjouissaient Frédéric II de Prusse et Catherine la Grande de Russie comme d'une victoire facile, mais qui faisait monter le remords dans l'âme de Marie-Thérèse d'Autriche, qu'elle appelait « une tache pour son règne, » et à laquelle elle ne souscrivait qu'en jetant un regard effrayé vers l'avenir. Trois fois le partage se renouvelle, — en 1772, en 1793, en 1795, — commençant par laisser vivre une ombre d'indépendance avec une ombre de roi à Varsovie, et finissant par faire tout disparaître, même le nom de la Pologne. A chaque démembrement, on croit avoir réussi; chaque fois au contraire l'injustice apparaît plus évidente, au point d'être confessée par les copartageans eux-mêmes; chaque fois la plaie s'envenime, la lutte s'aggrave entre une domination toujours précaire et l'héroïsme d'une race retrempée par le malheur. A ce moment suprême des derniers démembremens, en 1792, la Pologne ne cède pas sans combat : avant de succomber, elle dépose ses aspirations politiques dans la constitution du 3 mai 1791, et elle reparaît sur les champs de bataille, conduite par Kosciusko. Le héros polonais est vaincu à Macejowice, et l'œuvre commencée en 1772 semble bien près d'être achevée. Jusque-là néanmoins ce n'est qu'une affaire entre la Russie, l'Autriche et la Prusse. L'Europe reste étrangère à cette expropriation d'un peuple.

A l'issue des orages de la révolution française et de l'empire, où les Polonais se jettent avec leur humeur guerrière et croient presque un instant voir renaître une patrie par la création timide, incomplète et éphémère du grand-duché de Varsovie, à l'issue de ces événemens, dis-je, le congrès de Vienne, après avoir fait luire un espoir aux yeux de la Pologne, la laisse retomber sous le triple joug et donne au démembrement la consécration d'un fait accompli. Cette fois du moins le succès semble assuré, le partage entre dans le droit public et se lie à la constitution européenne. En réalité cependant la question est loin d'être résolue. Les traités de 1815 ne font qu'organiser la lutte dans des conditions nouvelles, en mettant une arme de plus dans les mains des Polonais par cette sorte d'hommage rendu à une nationalité qu'on n'ose tuer tout à fait, puisqu'on reconnaît ses titres, puisqu'on stipule en sa faveur des garanties, et dont on n'ose en même temps refuser les lambeaux à ceux qui les revendiquent du droit de première occupation. La question est si peu résolue qu'elle ne tarde pas à renaître d'elle-même au premier ébranlement. En 1830, la Pologne tente encore un immense effort de résurrection, un effort qui suffit un instant à tenir en échec la puissance de la Russie, qui remplit l'Europe d'émotion et d'anxiété. Seule, livrée à ses propres forces, la Pologne ne peut évidemment que succomber. Elle succombera sous le poids des armes, et plus

encore sous le poids des compressions. Alors enfin le dernier mot est dit sans doute, la dernière résistance est vaincue, tout semble bien fini. Rien n'est fini au contraire, et c'est là ce qu'il y a de curieux, de souverainement moral, dirai-je, dans les événemens qui depuis deux mois agitent Varsovie et toutes les contrées polonaises. Un siècle après le premier démembrement, quarante-cinq ans après les traités de 1815, trente ans après la révolution vaincue à Varsovie par les armes russes, la Pologne se relève plus frémissante que jamais, meurtrie et non domptée, apparaissant au double point de vue de son rapport avec l'état de l'Europe et de ce travail intérieur par lequel elle cherche obstinément à se refaire une vie morale, une destinée nouvelle à travers les plus obscures et les plus poignantes épreuves.

Quel est en effet le caractère de cette situation, qui s'est si subitement révélée au nord de l'Europe par le drame étrange de Varsovie, dans un moment où l'Italie arrive à se reconstituer, où la Hongrie revendique ses traditions d'indépendance, où tout s'ébranle en un mot à l'orient et à l'occident, et où s'agitent à la fois toutes les questions de nationalité, de droit public, d'équilibre universel? Ce qu'il y a de particulier dans ces événemens, c'est que tout est spontané et presque imprévu, quoique ayant une éternelle raison d'être. C'est l'acte de vie d'un peuple qui se retrouve un jour uni dans un même sentiment, et qui, sans appel, sans mot d'ordre de révolution, se répand pacifiquement dans une ville, demandant ce que les traités eux-mêmes ne lui refusent pas, le respect de sa religion et de sa nationalité, la garantie de son existence par des institutions régulières, le droit de s'intéresser à ses affaires, de s'occuper d'agriculture, de faire instruire ses enfans, de ne point désapprendre sa langue, et, pour tout dire, le droit de vivre et de respirer. Rien n'est plus dramatique assurément que cette autre entrevue de Varsovie qui se poursuit depuis deux mois, qui n'est plus celle des souverains, mais celle de deux peuples se retrouvant publiquement en présence pour la première fois depuis trente ans, transportant tout à coup leur différend au grand jour des luttes européennes et s'interrogeant dans une mystérieuse attente, — de deux peuples, dont l'un, faible et vaincu, n'a d'autre arme que le droit et la prière, tandis que l'autre ne trouve de péril que dans l'excès même de sa force.

C'est là réellement la situation qui se déroule au cœur de la Pologne depuis le 25 février, jour où commence cette nouvelle, héroïque et touchante aventure d'une population rentrant en quelque sorte dans la vie publique en allant prier pour ses morts et pour la patrie. Au premier moment, la Russie semble visiblement surprise de cette

manifestation inattendue d'une Pologne qu'elle ne croyait peut-être pas si vivante; elle est partagée entre l'inquiétude d'un mouvement si nouveau et le sentiment de la nécessité des concessions. Elle n'a pas toujours le don des résolutions heureuses; elle cède quand la résistance serait naturelle, et elle résiste quand il serait juste de céder, commençant par livrer quelques-uns de ses fonctionnaires les plus compromis et finissant par dissoudre les corporations populaires dont elle a elle-même sanctionné l'existence, dont elle se sert pendant un mois pour maintenir l'ordre, laissant fermenter à la fois toutes les craintes et toutes les espérances par une série d'actes contradictoires et énigmatiques, où il y a sans doute plus d'embarras que de calcul. Alors les manifestations populaires se succèdent, la question grandit, le mouvement se complique et s'aggrave, et en peu de temps tout change d'aspect; la compression se relève plus que jamais en face d'une agitation morale restée jusqu'au bout innocente de toute violence, de telle sorte qu'il suffit de quelques jours et d'une évolution de la politique russe pour refaire une de ces situations que le prince Repnin caractérisait déjà de son temps avec une inexorable crudité, quand il disait : « Il est vrai qu'à moins de nier tout sentiment d'humanité, on ne peut s'empêcher de reconnaître le droit qu'auraient les Polonais de se plaindre. Vous auriez plein droit de chasser les Russes, si vous le pouviez; mais vous n'êtes pas en état de le faire, il faut donc vous soumettre... » C'est bien là réellement la question telle que la pose la force victorieuse; seulement c'est la question telle qu'on a pensé l'avoir si souvent tranchée sans l'avoir jamais résolue. Après les répressions sanglantes du 8 avril, comme après toutes les répressions, le problème des destinées de la Pologne ne reste pas moins debout. Il naît de ces événemens, de leur caractère et de leur portée, au milieu des conditions de transition universelle dans lesquelles le monde contemporain est engagé.

Ce qui fait la gravité de ces événemens si nouveaux, c'est qu'ils se lient à toute une situation européenne, en même temps qu'ils sont l'expression d'un profond travail intérieur dont la Pologne russe est le centre le plus actif, le plus ostensible aujourd'hui, mais qui a aussi son retentissement dans le grand-duché de Posen, dans la Galicie, partout enfin où, malgré les congrès et les traités, vit le sentiment polonais, ce dernier et indestructible lien de la patrie morcelée. Cette question de la Pologne, je ne l'ignore pas, a toutes ses racines dans le passé. Politiquement, diplomatiquement, elle se rattache comme tant d'autres aux transactions de 1815, et lorsqu'on cherche à serrer de près le nœud des affaires de l'Europe, d'où viennent les crises dont cette question a été la malheureuse et éter-

nelle source? Ce n'est pas seulement parce que ces traités ont été, à un point de vue absolu, la violation immense, avouée, d'un droit imprescriptible, ou plutôt la consécration fatalement complaisante de toutes les violations antérieures. Une des causes les plus essentielles des troubles et des désordres de la politique contemporaine, une cause qui se révèle maintenant dans tout son jour, c'est la contradiction croissante entre les dispositions de l'acte solennel de Vienne et la situation réelle faite aux diverses parties de la Pologne, de telle façon que s'il y a eu, s'il y a encore des révolutionnaires en cette affaire, il faut en prendre son parti, ce ne sont pas les Polonais; on leur a donné l'exemple, on leur a laissé cette triste ressource d'avoir pour eux la justice, même selon le droit de 1815! Chose curieuse en effet, la Pologne est le dernier peuple descendu aujourd'hui dans l'arène à cette parole vibrante de nationalité qui est le mot d'ordre de toutes les résurrections populaires, et cependant c'est le premier, le seul en faveur de qui le congrès de Vienne ait prononcé ce mot, et l'ait inscrit dans les traités, comme pour rendre un suprême hommage à une infortune héroïque, comme pour tempérer l'abandon par quelques garanties, et par l'illusion d'une nationalité idéale maintenue à travers les distributions de territoires.

Une chose plus curieuse encore, c'est une sorte de désaveu universel du partage de la Pologne au moment où on le faisait entrer dans le droit public nouveau. Le représentant du roi de France, M. de Talleyrand, l'appelait « le prélude des bouleversemens européens. » Parmi toutes les questions qui devaient être traitées au congrès, il considérait la question de Pologne « comme la première, la plus grande, la plus éminemment européenne, et comme hors de comparaison avec toute autre. » L'empereur Alexandre de Russie, soit par ambition, soit par vanité de prince libéral, sans doute aussi par un sentiment de générosité, aspirait au rôle de restaurateur de la Pologne; cette restauration, il est vrai, s'offrait à son esprit sous la forme d'un royaume feudataire rattaché à la couronne de Russie; c'était néanmoins encore l'intégrité polonaise. La Pologne était un remords pour l'Europe; elle inspirait le respect sans avoir la force de se faire respecter bien effectivement. De là les combinaisons étranges adoptées par le congrès de Vienne, qui livrait les provinces polonaises à la Russie, à l'Autriche et à la Prusse, et qui en même temps multipliait les garanties protectrices, s'efforçait de maintenir un lien national entre les diverses parties de la Pologne en leur assurant une certaine autonomie, comme pour sauver l'avenir en livrant le présent.

Rien n'est plus curieux à un certain point de vue que cet en-

semble organique dont les élémens sont dispersés dans l'acte final de Vienne et dans les actes séparés entre la Russie, la Prusse et l'Autriche sous la sanction de l'Europe. Dans la Galicie, Cracovie, échappant au naufrage, est constituée en ville libre, indépendante et neutre « à perpétuité. » La transformation du grand-duché de Varsovie en royaume de Pologne sous la couronne de Russie fait vivre diplomatiquement le nom de la patrie et laisse subsister comme un noyau de reconstitution, comme un foyer d'attraction. La partie prussienne prend le nom de grand-duché de Posen, pour garder un caractère distinct dans l'ensemble de la monarchie de Frédéric II, et la frontière est tracée du côté de la Prusse aussi bien que du côté de la Russie. Enfin, puisque c'est là l'origine de ce grand débat au point de vue diplomatique européen, les trois puissances s'engageaient par l'acte de Vienne à donner aux Polonais, leurs sujets respectifs, « une représentation et des institutions nationales réglées d'après le mode d'existence politique que chacun des gouvernemens jugerait utile, » et pour mieux définir le sens, la portée de ces institutions garanties, les traités séparés ajoutaient qu'elles étaient destinées à assurer aux Polonais « la conservation de leur nationalité. »

Ce n'est pas tout. A défaut de l'unité politique et de l'indépendance réelle, la Pologne garde du moins l'unité de ses intérêts. La liberté du commerce, du transit, de la navigation, est établie dans toutes les parties de l'*ancienne Pologne*, et une chose même à remarquer, c'est le soin mis à rappeler sans cesse les vieilles frontières de 1772 comme le cadre naturel de toutes les combinaisons. La qualité de *sujet mixte* est reconnue pour ceux qui possèdent dans les diverses provinces; ceux-là échappent à toute classification, malgré tout, ils restent Polonais, ne pouvant partager en trois leur individualité civile, et tel est l'esprit qui préside à cette œuvre singulière, incohérente, je n'en disconviens pas, que les Autrichiens, les Prussiens et les Russes sont qualifiés d'*étrangers* dans l'article qui traite des arrangemens à prendre pour le règlement des intérêts commerciaux en terre polonaise; à ce titre, ils sont exclus des bénéfices dont les Polonais seuls sont appelés à jouir. Je n'irai pas plus loin. Ainsi une ville libre, dernière image survivante de l'ancienne indépendance, le nom de la patrie commune consacré diplomatiquement et planant sur cette création nouvelle du royaume, le droit de la nationalité mis au-dessus de toutes les démarcations de territoires et inscrit au premier rang, l'autonomie des diverses provinces distribuées à de nouveaux maîtres, le cadre de l'ancienne Pologne adopté dans la vie matérielle, une sorte de *zollverein* du commerce et de la navigation, comme une ébauche de confédéra-

tion, c'est là ce qui apparaît dans cet ensemble des transactions de 1815, d'où est sortie toute une situation. On dirait que l'Europe, n'osant ou ne pouvant être juste jusqu'au bout, s'efforce à chaque pas d'adoucir par l'équité cette violation de l'existence indépendante d'un peuple, cherche à renouer dans la pratique le lien national qu'un droit arbitraire vient briser, et qu'elle s'occupe moins de résoudre cette question des destinées de la Pologne, bien moins encore de la trancher par un acte d'autorité souveraine, que de la laisser en suspens en la livrant à l'avenir.

Et ce qui apparaît dans quelques articles inertes des traités reçoit une sorte de confirmation lumineuse et décisive des interprétations du temps, des commentaires des souverains eux-mêmes, des premiers actes accomplis sous l'impression chaude encore des événemens. Nul ne sait ce qui se passait dans l'esprit de l'empereur Alexandre, dans cet esprit à la fois caressant et impérieux, plein de velléités libérales et de mystérieuses inquiétudes, d'instincts généreux et de duplicités byzantines. Il entrait du moins dans son rôle de ne point reculer devant une initiative qui assurait sa popularité. « A la vérité, avait-il dit à lord Castlereagh, il ne s'agit pas en ce moment de rétablir la Pologne tout entière; mais rien n'empêche que cela ne se fasse un jour, si l'Europe le désire. Aujourd'hui la chose serait prématurée. Ce pays a besoin d'être préparé à un aussi grand changement; il ne peut l'être mieux que par l'érection en royaume d'une partie de son territoire à laquelle on donnerait des institutions propres à y faire germer et fructifier les principes de la civilisation, qui se répandraient ensuite dans la masse entière. » Et de fait il se mettait le premier à l'œuvre en donnant au nouveau royaume une charte, la constitution du 13 mai 1815, dont il résumait lui-même le sens dans une proclamation aux Polonais : « Une constitution appropriée à vos besoins et à votre caractère, disait-il, l'usage de votre langue conservé dans les actes publics, les fonctions et les emplois accordés aux seuls Polonais, la liberté du commerce et de la navigation, les facilités des communications avec les parties de l'ancienne Pologne qui restent sous un autre pouvoir, votre armée nationale, tous les moyens garantis pour perfectionner vos lois, la libre circulation des lumières dans votre pays : tels sont les avantages dont vous jouirez sous notre domination et sous celle de nos successeurs, et que vous transmettrez comme un héritage patriotique à vos descendans... »

C'est là strictement, on le remarquera, l'économie des traités de 1815. Trois ans plus tard, en 1818, Alexandre tenait encore le même langage en ouvrant la première diète polonaise à Varsovie. « Votre restauration est définie par des traités solennels, disait-il.

Elle est sanctionnée par la charte constitutionnelle. L'inviolabilité de ces engagemens extérieurs et de cette loi fondamentale assure désormais à la Pologne un rang honorable parmi les nations de l'Europe. » L'empereur Alexandre, au reste, mettait si peu en doute la garantie de l'Europe, qu'il se vantait de l'avoir enlevée, comme une victoire, au pas de charge. « J'ai fait ce royaume, disait-il, et je l'ai établi sur des bases très solides, car *j'ai forcé* les puissances de l'Europe à en garantir l'existence par des traités. » Le brillant autocrate avait eu même un instant la pensée d'aller plus loin, d'agrandir le nouveau royaume par l'annexion des anciennes provinces polonaises incorporées à la Russie, la Lithuanie, la Volhynie, l'Ukraine. Il s'en était réservé le droit dans son traité avec l'Autriche par ces propres paroles : « Sa majesté impériale se réserve de donner à cet état jouissant d'une administration distincte l'*extension intérieure* qu'elle jugera convenable. » C'était là ce qui avait gagné un moment le cœur du vieux Kosciusko à la politique d'Alexandre.

Le roi de Prusse, en laissant les grands projets et le rôle brillant au tsar, n'agissait point autrement que lui. Il tenait le même langage aux Polonais de Posen. « Vous aussi, leur disait-il, vous avez une patrie, et je vous estime pour avoir su la défendre. Vous serez mes sujets sans que vous ayez besoin pour cela de renier votre nationalité. Votre religion sera respectée; vos droits personnels et vos propriétés passent sous la tutelle de lois qu'à l'avenir vous ferez vous-mêmes. Votre langue sera employée dans toutes les affaires publiques à côté de la langue allemande. Vous remplirez tous les emplois du grand-duché de Posen. Mon lieutenant, né parmi vous, résidera au milieu de vous. » La formule du serment imposé aux fonctionnaires était singulièrement significative; elle était conçue en ces termes : « Je reconnais sa majesté le roi de Prusse comme l'unique souverain légitime de ce pays, et *la partie de la Pologne qui, par suite du traité de Vienne, est échue à la maison royale de Prusse comme ma patrie*, que je suis prêt à défendre contre qui que ce soit, en toute circonstance, et au prix de mon sang. » Et une telle interprétation s'est maintenue longtemps, puisqu'en 1841 le roi Frédéric-Guillaume IV s'engageait à « respecter chez les Polonais l'amour que toute noble nation a pour sa langue, son passé historique et ses usages. » Quant à l'empereur d'Autriche, en 1815, il ne faisait rien. Avec sa froide nature, l'empereur François raillait un peu les velléités remuantes et libérales d'Alexandre de Russie; il s'en inquiétait pourtant un peu, et il finissait par dire : « Je ne suis pas aussi faux; » ce qui ne changeait point d'ailleurs le sens des combinaisons de 1815. En rappelant ces faits, je n'ai point assurément l'idée

bizarre de mettre le dernier mot des droits de la Pologne dans l'œuvre du congrès de Vienne; mais enfin ces traités, tels qu'ils étaient, ils créaient une situation. Ce n'était pas l'indépendance, c'était du moins un ensemble de garanties, la conservation de la nationalité dans le morcellement, l'autonomie des institutions et des intérêts, le nom, la religion et la langue sauvés du naufrage sous la sanction de l'Europe.

Est-ce là cependant ce qu'on a vu dans cette expérience qui se poursuit depuis près d'un demi-siècle? La vérité est qu'en acceptant l'ordre de choses créé à Vienne, un ordre de choses qui avait ses conditions, ses obligations et ses limites, la Russie, la Prusse et l'Autriche l'ont pratiqué avec l'esprit qui présidait aux premiers partages, dans une pensée d'assimilation entière qui équivalait à la conquête. Des traités de 1815, elles ont, à vrai dire, recueilli le bénéfice d'une consécration européenne du démembrement sans s'inquiéter des garanties qui en étaient la triste et impuissante compensation, et chacune des trois puissances a poursuivi cette œuvre dans les conditions qui lui étaient propres, dans la mesure de sa politique et de sa nature. Ce n'est pas que cette altération ait éclaté subitement au grand jour; elle s'est développée peu à peu, notamment dans le royaume de Pologne, à demi voilée d'abord par les formes constitutionnelles tant que vivait l'empereur Alexandre, puis se précipitant et ne se cachant plus sous l'empereur Nicolas, dont la politique a pu se résumer dans un mot : la *dénationalisation* de la Pologne. Ce fut le rêve, la passion ardente, intense, emportée de ce prince, qui fut peut-être un grand Russe, à qui les révolutions du continent ont fait un rôle exceptionnel, dû aux circonstances autant qu'à la hauteur de son caractère, mais qui a laissé dans la politique européenne des marques dangereuses de son passage et le poids de difficultés redoutables à son successeur. Et il ne faut pas dire que la révolution de 1831 mettait la Pologne à la merci de l'empereur Nicolas et lui rendait tous les droits de la conquête en le déliant de ses obligations, car d'abord cette révolution ne fut qu'une représaille, une tentative désespérée de défense, et de plus, en face de cette politique, se relèveraient aussitôt et toutes les stipulations des traités de Vienne et les paroles mêmes de l'empereur Alexandre : « Votre restauration est définie par des traités solennels... J'ai forcé l'Europe à garantir votre existence par des traités... » L'empereur Nicolas était rigoureusement juge, si l'on veut, du degré de libéralisme qu'il pouvait mettre dans les institutions du royaume de Pologne; il n'était pas seul juge de ce qui formait pour ainsi dire l'essence européenne de ces institutions, de ce qui en constituait la destination selon les traités, la conservation de la nationalité. C'est là ce qui était diplomatiquement hors de sa puissance. Or c'est jus-

tement cette nationalité placée sous la garantie de l'Europe, qui par malheur devenait pour l'empereur Nicolas le grand ennemi, et qu'il poursuivait avec l'inflexible vigueur de son caractère dans la religion, dans la langue, dans l'autonomie des institutions et des intérêts, dans l'indépendance du foyer, dans l'enseignement, dans les mœurs et jusque dans l'habit. De là ce système qui commençait dès 1831 par la substitution d'un nouveau *statut organique* à la constitution de 1815, et qui a été suivi trop longtemps, il faut le dire, avec l'âpreté d'un esprit irrité par la résistance.

Le statut organique de 1831 ne le cachait pas : c'était l'incorporation définitive et absolue du royaume à l'empire de Russie. Aussi la cérémonie du couronnement du roi de Pologne à Varsovie était-elle désormais abolie. L'armée distincte disparaissait, et le recrutement militaire de la Russie était étendu au royaume; la magistrature cessait d'être inamovible, et les fonctionnaires russes remplaçaient les Polonais dans l'administration; les chambres constitutionnelles faisaient place à des assemblées provinciales qui n'ont été au surplus jamais convoquées. Alors se déroule toute une politique dont l'unique but semble être de dissoudre tous les liens de la vie nationale dans le royaume comme dans les anciennes provinces. Les écoles supérieures, l'université, la bibliothèque, le musée, l'hôtel des monnaies de Varsovie disparaissent ou sont transférés à Pétersbourg. L'enseignement est réduit à des études techniques, et le latin finit par être banni; les enfans des paroisses, à quelque classe de la société qu'ils appartiennent, sont tenus de suivre les écoles du gouvernement et d'apprendre la langue russe, sous peine de châtimens corporels pour eux et d'amende pour leurs parens. Un jour on décrète la transportation de cinq mille familles de la petite noblesse polonaise sur les terres de la couronne ou sur la ligne du Caucase, et l'ordre d'exécution ajoute : « Si les gentilshommes polonais n'ont pas envie de se faire transplanter, on est autorisé à les y contraindre par la force. » Un autre jour, le conseil du gouvernement de Varsovie met tout simplement à l'adjudication le transport des *fils de nobles polonais* à Saint-Pétersbourg sur la mise à prix de 120 roubles papier. Je ne parle pas des autres enfans orphelins transportés à Minsk et des Polonais de tout âge transportés en Sibérie. Tantôt on s'attaque à la religion par les moyens de police, par les expropriations de l'église catholique, par les persécutions, par la conversion forcée de l'église grecque-unie à l'église orthodoxe, tantôt on s'attaque au costume. Il est défendu de porter les costumes nationaux, de faire usage des couleurs bleue, cramoisie et blanche; le vert et le rouge ne sont pourtant pas totalement interdits aux femmes, et on est admis à porter des chemises blanches. Le costume russe de couleur brune étant beaucoup plus économique,

l'administration se charge d'ouvrir dans les villes et dans les villages des magasins d'habillement. Une récompense d'un rouble est promise aux plus empressés à revêtir l'habit russe, les récalcitrans sont fustigés. C'est, en un mot, une vaste tentative pour effacer tout ce qui porte la marque de la patrie, tout ce qui la rappelle, pour faire disparaître cette nationalité malheureuse dans l'empire en la subordonnant à la pensée et à l'intérêt de la Russie.

Cette pensée d'assimilation violente, de subordination de tout ce qui est polonais à l'élément russe, se révèle souvent dans les plus futiles détails d'administration et même dans de simples questions de commerce, d'intérêt matériel. Une fois dans cette voie, la Russie est condamnée à tout craindre, à surveiller toute issue. Il n'y a pas longtemps encore, la Prusse soumettait l'entrée des bestiaux sur son territoire à des règlemens compliqués, à des quarantaines, pour se préserver des épizooties qui sévissent dans la Russie méridionale. Qui souffrait de ces difficultés? C'était le royaume de Pologne, pays essentiellement agricole, qui pourrait trouver dans le commerce des bestiaux un élément de richesse. On demandait alors timidement que, pour désintéresser la Prusse et pour dégager de toute entrave le commerce du royaume avec l'Allemagne, les mesures préservatrices adoptées jusqu'alors à la frontière prussienne fussent mises en pratique à la limite des provinces russes atteintes par la contagion. Rien n'a été fait, parce que le cordon sanitaire venait se placer justement aux limites de l'ancienne Pologne, et eût été la figure, assez étrange en vérité, de ces frontières de 1772 dont les traités de 1815 font pourtant le cadre de la vie commerciale des diverses provinces polonaises. La Russie était représentée à Varsovie par un terrible homme, un directeur de l'intérieur, M. Muchanof, qui ne pouvait souffrir cette image de la Pologne sous la forme d'un règlement de transit.

Qu'on observe un autre fait : depuis quelques années s'agite la plus grande, la plus redoutable des questions pour l'empire russe, celle de l'émancipation des paysans, dont l'empereur Alexandre II aura eu l'honneur de tenter la solution. Je n'ai point à discuter cette question en elle-même. Seulement, entre la Russie et le royaume de Pologne, les différences sont profondes. Dans le royaume, les principes du code civil français sont restés en vigueur. L'égalité devant la loi subsiste; la constitution de la propriété est tout autre. Les paysans, il est vrai, paient encore une redevance, une corvée pour le champ qu'ils cultivent; mais cette redevance n'est point le signe d'une servitude personnelle : le paysan a son individualité civile. Les conditions diffèrent donc essentiellement, et cependant, lorsque la question s'est élevée récemment, il a été défendu aux propriétaires de Pologne de s'écarter du programme tracé par le

gouvernement russe uniquement en vue de la Russie. Ce que je voudrais montrer, c'est cette confusion d'intérêts où périt forcément l'autonomie polonaise, cette autonomie placée cependant sous la sanction de l'Europe. Et ne faut-il pas que cette politique ait dépassé toute limite pour qu'on ait pu récemment considérer comme une demi-réparation, presque comme une mesure libérale, l'autorisation d'enseigner en Pologne la langue polonaise une heure par semaine dans les écoles, — comme une langue étrangère, comme l'anglais ou le turc!

Je ne veux pas dire que la même politique ait été suivie dans les mêmes conditions et par les mêmes procédés dans la Pologne prussienne. Ici du moins il y a un certain libéralisme qui laisse le droit de se plaindre. Les griefs ne se perdent pas dans le silence d'une compression sans limites; les députés polonais ont aujourd'hui leur place dans le parlement de Berlin, ils défendent pied à pied les priviléges de leur pays. Et cependant le système est-il donc si différent? Il est moins violent en un certain sens, il a au fond le même but. La Prusse, comme la Russie, s'efforce de dénationaliser la Pologne; elle y travaille, ainsi que le disait un jour un homme qui a longtemps gouverné le grand-duché, M. de Flottwell, en étouffant insensiblement les mœurs, les inclinations, les tendances polonaises au profit de l'élément allemand. Ce travail d'infiltration de l'élément germanique s'opère de mille façons, par la transformation de la propriété territoriale avec la complicité de l'état, qui achète quelquefois des terres polonaises pour les revendre avec perte à des Allemands, — par la bureaucratie, par l'enseignement, par la substitution forcée de la langue allemande à la langue polonaise. Il n'y a aucun notaire polonais à Posen. La justice se rend en allemand, et celui qui comparaît devant un tribunal est souvent interrogé, accusé et même défendu dans une langue qu'il n'entend pas. Il en est de même dans l'instruction publique. On n'a pu obtenir jusqu'ici l'établissement d'un lycée polonais; on a ouvert des écoles d'ouvriers, et les cours se font en allemand. L'enseignement de l'histoire de Pologne est interdit même dans les institutions particulières par cette raison souveraine, « que cette histoire, n'étant point enseignée dans les écoles publiques, ne doit point l'être davantage dans les écoles privées. » Le gouvernement prussien d'ailleurs ne déguise nullement sa pensée; il l'a dit dans le parlement de Berlin : « La province de Posen, qu'on le sache bien, n'est autre chose qu'une simple province de la Prusse. »

Quant à l'Autriche, je n'ai point à rappeler avec quelle habileté sinistre elle parvint un jour à souffler la haine au cœur des paysans de la Galicie et à les précipiter sur la noblesse polonaise. Une étrange ironie de la fortune a fait de l'Autriche la gardienne des tombeaux de deux héros de la Pologne. L'un est celui de Sobieski, qui repose

dans une église abandonnée et en ruines de Cracovie, l'autre est celui de Kosciusko. Lorsque Kosciusko mourut, les étudians de Cracovie obtinrent de lui élever un humble monument sur une hauteur, à une petite distance de la ville. L'Autriche est venue; elle n'a point certainement supprimé le tombeau, elle l'a enveloppé dans les défenses d'une citadelle et elle y a mis une sentinelle autrichienne! Il y a eu enfin un jour, on ne l'a pas oublié, où les trois puissances se sont trouvées réunies pour supprimer définitivement Cracovie, cette ville « libre, indépendante et neutre à perpétuité, » toujours sous la sanction de l'Europe, qui n'a pu que protester une fois de plus.

Que résulte-t-il de cet ensemble de faits, éloquente démonstration de l'inefficacité des garanties européennes? C'est que les traités de Vienne se trouvent en réalité abrogés par ceux-là mêmes au profit de qui ils ont été signés, dont ils forment l'unique titre de possession sur la Pologne. Ils ont disparu sous une série de violations systématiquement accomplies, qui, en énervant les garanties protectrices des nationalités, énervaient aussi le titre des gouvernemens et rendaient à ces nationalités tous leurs droits, leur vivace énergie, accrue par la la lutte, par la nécessité de la défense. — C'est que ces traités, peut-on dire, créaient des difficultés insolubles, essayaient de faire vivre ensemble des choses inconciliables, des droits ou des intérêts contradictoires, des vainqueurs et des vaincus. Il se peut qu'il en fût ainsi. Cela prouve seulement que les traités de 1815 semaient le désordre et la guerre sur la Vistule comme sur le Pô, et un désordre d'un demi-siècle en est sorti sur le Pô comme sur la Vistule.

C'est là en effet ce qu'offrent de vraiment caractéristique ces affaires de Pologne. Ce n'est point le développement naturel et pacifique d'un ordre de choses à demi constitué sous la puissance régulatrice du droit public; c'est une histoire pleine de dramatiques mystères, d'ardentes protestations dont on ne connaît que la moitié, car l'autre moitié se perd dans les cachots, les souterrains, les mines, en Sibérie ou dans l'Oural. C'est surtout, à dater de 1831, le combat obscur, incessant d'une puissance qui, pour rester maîtresse, est à chaque instant forcée de dépasser le droit, et d'un peuple qui lutte, conspire, se révolte, pour qui tout est supplice dans ce contact permanent de la dure autorité étrangère et d'une nationalité endolorie, — d'un peuple qui passe son temps à espérer contre l'espérance, que la compression exalte au lieu de le dompter, et qui, même vaincu, s'ingénie à se nourrir de ses souffrances, à en savourer la volupté amère et sombre. Qu'on se représente ce qu'est un pays où la lecture de tel livre d'un poète polonais a envoyé plus de mille jeunes gens en Sibérie, — un pays où, dans une université, des écoliers, des enfans, s'exerçaient secrètement à se battre eux-mêmes de verges pour s'aguerrir aux tortures et se tenir prêts à supporter toutes les

épreuves sans faiblir! Cette familiarité avec la douleur, cette sorte de défi aux luttes obscures est un des traits du génie polonais contemporain; c'est le thème d'un chant qui court la Pologne sur un air plaintif et traînant, pédagogie ironique et sanglante à l'usage de toutes les mères polonaises : « Notre Sauveur encore enfant, à Nazareth, jouait avec sa croix, son futur supplice; ô mère polonaise! tu devrais de même amuser ton enfant avec les instrumens de ses jeux à venir. — De bonne heure donc enlace ses mains de chaînes, attelle-le à l'infâme tombereau, pour qu'il ne pâlisse pas devant la hache du bourreau et ne rougisse point à l'aspect de la corde. — Car il n'ira pas comme les anciens chevaliers planter la croix triomphante à Jérusalem, ni comme les soldats des temps nouveaux labourer la terre de la liberté et l'arroser de son sang. — Celui qui va le provoquer, c'est un espion ténébreux; celui qui va lutter contre lui, c'est un juge parjure; le champ de bataille sera un cachot souterrain, l'arrêt sera prononcé dans un caveau implacable. — Vaincu, il n'aura pour monument funèbre que l'arbre dépouillé du gibet, pour gloire que le sanglot étouffé des femmes et les chuchotemens nocturnes des frères ! »

C'est ainsi que la Pologne a vécu pendant près de trente ans, conspirant et luttant, essayant tout à la fois d'intéresser l'Europe à ses malheurs et d'accomplir en elle-même un profond travail de rénovation intérieure, ayant d'ailleurs à subir le contre-coup de tous les événemens, de toutes les catastrophes qui venaient se jeter à travers ses efforts. En réalité, la Pologne a souffert, plus peut-être que de toutes les persécutions, de trois événemens qui se sont succédé depuis quinze ans, qui ont eu un grand rôle dans sa destinée, qu'on a crus presque mortels pour elle, et qui n'ont été pourtant qu'une épreuve nouvelle, le prélude mystérieux et poignant d'une manifestation plus sérieuse de son énergique vitalité. Le premier de ces événemens, c'est le massacre de la Galicie en 1846; c'était la plus terrible et la plus sanglante déception des patriotes polonais. La révolution de 1831, en expirant sous les armes russes, avait du moins laissé cet enseignement, que désormais toute tentative d'affranchissement national devait se lier à une transformation intérieure destinée à rallier toutes les classes, à intéresser la masse du pays à l'œuvre commune par l'émancipation des paysans et leur avénement définitif à la propriété. Le parti aristocratique constitutionnel et le parti démocratique différaient sur les moyens; au fond, ils avaient le même but : ce fut surtout la pensée de la propagande démocratique, dont le foyer était dans l'émigration, lorsque tout à coup l'Autriche, se jetant dans le mouvement, tournait contre la Pologne elle-même ce courant d'idées émancipatrices, et déchaînait contre la noblesse la fureur des paysans de la Galicie en don-

nant du même coup aux autres gouvernemens maîtres de Posen et du royaume l'exemple de cette politique qui enflammait les haines des classes pour mieux régner. Cet acte sanglant, d'une habileté sinistre, déconcertait l'action polonaise en lui enlevant, au moins pour le moment, tout point d'appui dans les masses égarées. C'est là qu'aboutissait tout ce travail de conspiration démocratique de 1846; l'œuvre était à recommencer.

La révolution de février éclata et fut un autre de ces événemens cruellement décevans qui ont pesé sur la Pologne. C'était l'heure attendue des grandes explosions. Une révolution en France, comment y voir autre chose qu'un mouvement imprimé au monde, l'effort de tous les peuples pour s'affranchir du vieux droit, la transformation de l'Europe par la démocratie? Qu'en résultait-il au contraire? On le sait, cette révolution de la mauvaise heure ne venait en aide à aucun peuple, et elle ne le pouvait, car elle réduisait la France à concentrer ses forces pour se sauver elle-même de la dissolution. La cause polonaise avait le malheur de se lier à ces commotions européennes qu'on redoutait, de servir de drapeau à ces agitateurs du 15 mai 1848 qui menaçaient tout. Ce fut son crime; elle devint importune, agaçante comme un mauvais souvenir; elle perdit d'un coup sa popularité à la bataille, et chose plus curieuse encore, c'était l'empereur Nicolas qui devenait populaire, qui se trouvait soudain transformé en pontife de l'ordre et de la civilisation. Survint enfin la guerre d'Orient, qui réveillait les espérances des Polonais par la perspective des complications inévitables de l'Europe, par cette combinaison merveilleuse d'une alliance libérale de la France et de l'Angleterre contre la Russie. Si l'empereur Nicolas eût vécu, son obstination eût provoqué peut-être ces complications européennes où la Pologne pouvait retrouver un rôle; sa mort était une facilité pour la paix. Le nom de la Pologne ne put pas être prononcé, et de même que la révolution de février était la déception des Polonais du parti démocratique, la guerre d'Orient laissait sans illusions les modérés, les politiques, les diplomates qui comptaient sur l'Europe.

C'est alors, à travers cette série de déceptions, que la Pologne se réfugie de plus en plus en elle-même et se replie dans une muette attente, après avoir vu tout lui manquer, conspirations, révolutions européennes, interventions régulières. La Pologne sentait qu'elle était devenue impopulaire, qu'elle ennuyait, selon le mot d'un Polonais, et elle évitait de faire parler d'elle. Elle ne pouvait sans doute se défendre d'une secrète amertume en voyant l'Europe libérale s'intéresser tout à coup à la nationalité italienne, à la nationalité hongroise, à la nationalité moldo-valaque, et oublier un peu qu'il y avait aussi une nationalité polonaise; mais elle se taisait,

subissant cet autre supplice de l'indifférence et du silence, plus difficile à accepter que la guerre, plus dur que toutes les persécutions pour un peuple qui a passé sa vie à chercher partout une patrie, qui a rempli l'histoire contemporaine de son héroïsme, de ses protestations et de ses malheurs. On ne peut imaginer l'espèce de souffrance qu'infligeait à bien des cœurs polonais cet isolement moral au milieu de l'agitation universelle des nationalités renaissantes. « C'est cela, dit un paysan polonais, on finira par donner un roi aux Tsiganes sans penser encore à nous en donner un à nous. » La Pologne disparut si bien un instant qu'on la crut morte, on la crut presque résignée à son sort ou vaincue par les épreuves, et on fut tout près de s'endormir sur le fait accompli, en pensant qu'il y avait une question de moins dans le monde.

On se trompait cependant : ces années de silence et d'abandon, loin d'être la fin obscure d'un peuple, étaient au contraire le commencement d'une situation nouvelle que les derniers événemens n'ont fait que dévoiler, qui s'est formée pas à pas, qui a ses élémens, son caractère, ses personnifications, et qui à un moment donné s'est trouvée être la manifestation inattendue d'une nationalité énergique ralliée au cri des légions de Dombrowski : « Non, la Pologne n'est pas morte ! » Jusqu'en 1846, c'était l'ère des conspirations et de cette propagande démocratique qui a eu ses héros d'une étrange intrépidité : les Konarski, les Zaleski, les Dembowski; la campagne de 1846 en Galicie et à Posen fut le triste et sanglant dénoûment de cette période militante. Depuis ce temps, dans ces dernières années surtout, c'est un travail de rénovation pratique, employant tous les moyens, inoffensif en apparence, mais obstiné, souvent inaperçu, et qui s'est accompli à la faveur même de ce silence dont je parlais. Ceux qui y mettaient la main sentaient bien le danger du bruit. « Parlez de nous le moins possible, écrivait un des hommes éminens de la Pologne; parlez, si vous pouvez, de nos misères, de notre agonie, ne parlez pas de notre vitalité, des signes de vie que vous remarquez : cela nous tuera ! » C'est le travail auquel ont singulièrement contribué le prince Léon Sapieha en Galicie, le docteur Marcinkowski à Posen avant sa mort, et surtout le comte André Zamoyski dans le royaume.

De quoi se compose ce mouvement qui, une fois dévoilé, a remis subitement en présence la nationalité polonaise et la puissance russe? D'une multitude d'élémens sans doute; tout s'y mêle, le sentiment religieux exalté par les persécutions, le travail des esprits, les efforts pour moraliser le peuple, les entreprises industrielles, les améliorations agricoles; mais ce qu'il a de caractéristique avant tout, c'est qu'il naît en quelque sorte spontanément du sol, et il s'accomplit

sur le sol même, en dehors de l'action des émigrations et des propagandes de partis. C'est l'œuvre de ceux qui ne veulent ni conspirer ni se résigner, et qui, dans les ruines de la patrie, après toutes les luttes violentes, cherchent à rassembler les élémens d'une solution nouvelle. Ils ne pouvaient certes se jeter dans la politique, où ils eussent été instantanément arrêtés; leur pensée était justement de travailler à refaire moralement et matériellement le pays, en échappant le plus possible à la politique. Ils commençaient par créer des sociétés de tempérance, et sur ce terrain même il n'était pas facile de marcher, car on rencontrait aussitôt les autorités russes, protégeant l'ivrognerie pour défendre les revenus du trésor, et dirigeant une guerre de circulaires contre ces sociétés, qu'elles représentaient comme contraires aux lois. Un gouverneur-général de la Lithuanie, M. Nazimof, faisait preuve d'érudition, et rappelait la noce de Cana, pour prouver que l'Évangile n'était pas opposé à l'usage des boissons spiritueuses. Une institution a joué un grand rôle dans le mouvement actuel : c'est la Société agricole de Varsovie. Elle avait eu des commencemens très humbles; un jour, vers 1842, une association s'était formée pour la publication d'un petit journal qui s'appelait les *Annales d'Agriculture*, d'où toute question politique devait être sévèrement bannie, qui ne pouvait faire allusion ni à la situation de la Pologne, ni à son régime, ni à ses relations, ni à rien de ce qui l'intéressait. Ce fut le germe d'où sortit, aux premiers temps du règne de l'empereur Alexandre II, dans ces premiers momens de bonne volonté libérale, une institution plus sérieuse, la Société agricole elle-même, fondée toujours dans une pensée exclusive d'amélioration matérielle, mais qui avait des correspondans dans les provinces, et était autorisée à tenir deux sessions par an à Varsovie. Quelque restreinte que fût dans son objet cette institution, elle était un lien; elle a fini par réunir plus de quatre mille membres propriétaires du royaume.

C'est ainsi qu'on a procédé lentement, créant un jour la Société agricole, un autre jour la navigation de la Vistule, tantôt des institutions de crédit, tantôt des sociétés de tempérance, réveillant dans le pays le sentiment de ses intérêts, rapprochant les hommes dans une même œuvre. Et qu'on remarque quelques-uns des effets de ce travail patient, modeste, bien souvent contrarié, et pourtant efficace. Aux conspirations se sont substitués l'habitude d'agir par les voies légales, le sentiment de la puissance d'une action régulière et pacifique. Des questions comme l'émancipation des paysans, qui ont divisé les esprits et entretenu les scissions jusque dans l'émigration tant qu'elles n'étaient qu'un choc de théories, ces questions ont trouvé une solution naturelle, pratique, dont la Société agricole elle-

même a pris l'initiative en proposant un système qui fait le paysan immédiatement propriétaire et assure au possesseur actuel, par une ingénieuse combinaison de crédit, une indemnité que le paysan paie par annuités successives et limitées, sans avoir à donner plus qu'il ne donne aujourd'hui. C'est ce qu'on pourrait appeler la solution polonaise opposée à la solution russe. Et enfin, chose plus grave, cette sorte de régénération obscure a produit ce que nous avons vu, non plus des partis aigris par une défaite commune ou se disputant une victoire lointaine, mais une masse compacte, une nation confondue dans une même pensée, sans distinction de classes, et dont l'union a été scellée dans le sang le 27 février, le jour où se sont accomplies les premières répressions de la Russie. Ces intelligentes balles russes faisaient plus qu'elles ne le pensaient pour cimenter l'alliance en allant frapper des victimes de tout rang, de toute condition, de tout culte et même de tout âge.

Un homme, je le disais, personnifie dans ce qu'il a de sérieux et de pratique ce mouvement et lui a imprimé son caractère : c'est le comte André Zamoyski, que le peuple dans son langage appelle simplement monsieur André. Il n'est pas le seul, mais il a été dès les premiers temps un des plus actifs promoteurs de tout ce qui pouvait servir à réveiller le pays. Par sa naissance, il tient à une des plus vieilles familles polonaises, à la famille de ce grand connétable, Jean Zamoyski, du XVIe siècle, qui travailla à constituer la petite noblesse en face de l'oligarchie aristocratique, et qui fut un des plus illustres capitaines de la Pologne. C'est une famille qui s'est éclipsée pendant longtemps et qui ne reparaît qu'à certaines époques. Un autre Zamoyski était encore grand-chancelier en 1772, et se démit de sa charge pour ne pas mettre le sceau sur le premier partage. Le comte André est un petit-fils de ce Zamoyski, le frère du général qui un instant dut prendre le commandement d'une légion polonaise à l'époque de la guerre d'Orient. Le comte André se trouvait naturellement engagé dans la révolution de 1831. Il fut d'abord ministre de l'intérieur à Varsovie, puis envoyé en mission à Vienne auprès de M. de Metternich, qui inclinait, dit-on, à une intervention au moment de la dernière bataille. La révolution une fois vaincue par les Russes, il ne voulut pas quitter le pays; il y restait dans l'obscurité, sans illusions, mais cherchant bientôt comment on pourrait se relever de la grande défaite. Une large carrière ne lui était point ouverte; il se tournait vers les intérêts matériels, et il se mit à l'œuvre avec une activité singulière, quoique resserrée dans d'étroites et obscures conditions. Il établissait des haras, il aidait à créer la navigation à vapeur sur la Vistule, qui était un moyen de se relier à la Galicie; il travaillait à organiser le crédit foncier. C'est lui qui fon-

dait le petit journal des *Annales d'Agriculture* et qui était plus tard le principal promoteur de la Société agricole, dont il est resté jusqu'au dernier moment le président.

Ce qui caractérise le comte Zamoyski dans tout ce qu'il a fait, c'est le sens pratique, la netteté des vues, la modération dans l'action se joignant à la fermeté et à une dignité naturelle. Le comte André se trouvait au reste dans une situation singulière : par sa modération, il excitait les méfiances des exaltés polonais, de ceux qui n'entrevoyaient d'autre issue que la révolution; par son activité, il était suspect aux Russes. Il avait à résoudre le difficile et curieux problème de vivre entre les uns et les autres, maître de lui-même, sans se laisser emporter à des témérités inutiles, sans abaisser aussi le nom et la dignité de Polonais. Son secret, il ne le disait à personne, il était dans ses actions; et, à vrai dire, avait-il un secret? Il mettait simplement en pratique le mot ancien : *laboremus!* obligé sans cesse d'être en rapport avec le gouvernement, mais ne cédant pas le terrain et engageant même une lutte tenace avec la vénalité des fonctionnaires russes, à laquelle il ne voulait se soumettre à aucun prix. Il eut à passer par plus d'une épreuve épineuse dont il se tirait habilement. Le jour de la fondation de la Société agricole, un banquet eut lieu où assistait nécessairement le directeur de l'intérieur, M. Muchanof; au dernier moment, celui-ci portait le toast de tous les banquets polonais : « Aimons-nous! » Tous les regards se portèrent sur le comte Zamoyski, qui, simple et calme, répondit avec un imperceptible sourire : « Oui, chacun chez soi! » Il ne pouvait en dire plus. Le mot de cette politique, si c'est une politique, est de faire tout ce qu'il est possible de faire et d'aller jusqu'où on peut aller, mesurant son pas aux nécessités du jour. C'est, non pas une agitation, mais une action légale tirant parti de tout, se servant de tout, communiquant une vie inaperçue au pays; et voilà justement ce qui est apparu dans les derniers événemens, ce qui reste le caractère de cette crise nouvelle.

Sait-on ce qui donne à ce mouvement la valeur d'une vraie manifestation nationale? C'est qu'il n'a rien d'artificiel et de passager; il est l'œuvre de quelques-uns et de tous, il est à la fois simple et complexe comme tous les mouvemens profonds, sincère comme la passion d'un peuple, et, bien loin de se résumer uniquement dans une suite d'efforts de l'ordre matériel aboutissant à l'improviste à une question politique, il a un côté tout moral qui s'accorde d'ailleurs merveilleusement avec ce caractère d'action légale et pratique que je signalais. Une chose frappante dans ces événemens de Varsovie entrecoupés de scènes sanglantes, c'est cette attitude passive d'une population qui se présente désarmée, qui ne résiste pas, qui per-

siste, qui est dispersée et qui revient sans cesse, s'offrant elle-même comme une victime sans défense, refusant les armes laissées à sa portée. Il y a dans cette attitude bien autre chose qu'un mot d'ordre ou un calcul; nul artisan de conspiration n'eût été assez habile pour le trouver : c'est le signe d'une révolution profonde dans les esprits et dans les âmes, révolution à laquelle n'a point été étrangère l'action d'un poète, de Krasinski, dont les œuvres ont parlé à toutes les imaginations polonaises et sont allées se graver dans les cœurs, pénétrant jusqu'aux masses. C'est ce poète *anonyme* dont on a vu autrefois ici quelques poèmes, d'un mysticisme ardent et sombre en même temps que d'un sens profond, *le Rêve de Cesara, la Nuit de Noël, la Comédie infernale* (1). Sigismond Krasinski est mort aujourd'hui. Il avait lui-même ressenti de poignantes souffrances intérieures comme fils et comme patriote. Il était né en 1812, et avait été tenu au baptême par Napoléon. Son père était le général Vincent Krasinski, qui descendait d'un des chefs de la confédération de Bar, qui remplaçait le prince Poniatowski dans le commandement de l'armée polonaise à la fin de l'empire, et qui depuis jouait un rôle dans les chambres du royaume de Pologne sous la restauration. Malheureusement le général Krasinski irrita le sentiment national par son vote au sénat dans une affaire de conspiration en 1828, et son fils Sigismond reçut de ses camarades d'école, sur la place publique, un outrage sanglant qu'il dévora avec amertume, et qui l'obligea à quitter le pays. Il voyagea, il alla à Rome. Lorsque la révolution du 29 novembre 1830 éclata, il partit aussitôt pour la Pologne; mais il dut s'arrêter à Berlin. Son père avait été pris à Varsovie par les insurgés; il s'était sauvé en promettant de se dévouer à la cause nationale; peu après, il était parti pour Saint-Pétersbourg. Ce fut un désespoir pour Sigismond Krasinski, qui ne put se décider désormais à rester dans son pays, et vécut presque toujours à l'étranger, se livrant uniquement à la poésie, publiant successivement ses poèmes sans avouer jamais en être l'auteur. Par lui, le patriotisme polonais avait trouvé une expression nouvelle.

Lorsque Mickiewicz parlait à la jeunesse de la Pologne révolutionnaire et militante, il lui disait : « Forts par l'union, sages par la démence, en avant, jeunes amis!... » Krasinski dit, dans un chant aussi populaire aujourd'hui que le fut autrefois le refrain de Mickiewicz : « On n'édifie pas avec de la boue, et la plus haute sagesse, c'est la vertu! » Ce sont les mots d'ordre de deux époques. L'inspiration essentielle et dominante de toute la poésie de Krasinski, c'est l'abjuration de la haine et de la vengeance, c'est qu'on ne lutte pas vic-

(1) Voyez la *Revue* du 1er août et du 1er octobre 1846.

torieusement contre la force par la force, mais par une puissance supérieure de l'âme; que, pour vaincre son ennemi, le bon droit lui-même ne suffit pas, s'il ne s'appuie sur un énergique et pur sentiment moral; que le levier souverain est dans l'amour, dans la vertu du sacrifice, dans la patience héroïque. Un des héros de la *Comédie infernale*, Pancrace, est un type de la force brutale qui chancelle et s'affaisse dans son impuissance devant un pouvoir supérieur. Cette inspiration règne dans le poème grec de l'*Iridion*, où le martyre chrétien, le martyre passif et ayant horreur de la vengeance, triomphe de Rome, confondant le patriotisme hellénique d'Iridion, qui ne songe qu'à se venger, et échoue malgré la justice de ses griefs et de sa cause. C'est aussi la pensée de *l'Aurore*, des *Psaumes de l'Avenir*, de tous ces chants où l'âme polonaise vibre avec ses ardeurs mystiques, ses exaltations et son inépuisable jeunesse. « Seigneur, dit Krasinski dans un *psaume*, ce que nous te demandons, ce n'est pas l'espérance, parce qu'elle tombe sur nous comme une pluie de fleurs; ce n'est pas la mort de nos ennemis, cette mort est écrite sur le nuage de demain; ce n'est pas de franchir le seuil de la mort, il est déjà franchi; ce ne sont pas des armes, car tu en as mis dans nos âmes, ni des secours, tu as ouvert une carrière libre; mais nous te demandons de nous donner l'intention pure au fond de nos cœurs. Oui, Saint-Esprit, toi qui nous enseignes que la plus grande puissance, c'est la force du sacrifice, que la plus grande raison c'est la vertu, fais que nous puissions par l'amour entraîner les peuples vers le but que nous poursuivons! » Ce rôle de l'héroïsme expiatoire, Krasinski l'a décrit bien mieux encore dans un fragment de *l'Aurore*.

« Faut-il donc être meurtrier avec les meurtriers, criminel avec les criminels? faut-il mentir, haïr, tuer et blasphémer? Le monde nous crie : A ce prix, à vous la puissance et la liberté, sinon rien! Non, mon âme, non; pas avec ces armes! le poids du sacrifice peut seul écraser à son tour le sort qui nous écrase. Dans l'histoire du monde, le sacrifice est un lion invincible; mais le crime, c'est la balayure que le vent emporte en passant.

« Oh! non, ma patrie, sois plutôt la patience qui enseigne comment on élève l'édifice pierre à pierre; sois l'inflexible volonté et l'humble recueillement qui prépare la victoire future; sois le calme dans la tempête; sois l'harmonie au milieu des cris de discorde; sois l'éternelle beauté au milieu des laideurs; sois pour les lâches et les pharisiens le silence méprisant qui accable; sois pour les faibles la force qui relève les courages; sois l'espérance de ceux qui perdent l'espérance. Dans ton combat contre l'enfer de ce monde qui se dresse contre toi, sois cette force tranquille et aimante contre laquelle l'enfer ne prévaudra jamais...

« ... Les nations sont voulues de Dieu et sont conçues dans votre grâce, ô Jésus-Christ! A chacune d'elles vous avez d'en haut donné une vocation.

En chacune d'elles vit une idée profonde qui vient de vous, qui est la trame de leurs destinées; mais parmi les nations il y en a qui sont élues pour défendre sur la terre la cause de la beauté céleste, et pour donner au monde un angélique exemple en portant, pendant de longs jours, leur lourde croix sur la route inondée de sang... jusqu'à ce que, par une lutte sublime, elles aient donné aux hommes une idée plus haute, divine, ô Seigneur! une charité plus sainte, une plus large fraternité en échange du glaive qu'on a plongé dans leur poitrine. Telle est votre Pologne, ô Jésus-Christ!

« Notre amour de l'humanité a causé notre mort, et le monde a vu le cadavre de la Pologne descendre dans le tombeau; mais quand viendra le troisième jour, la lumière brillera, et brillera pour tous les siècles. Croyez-vous que celui qui possède l'amour, en mourant, disparaisse à jamais? Oui, aux yeux de la chair, mais l'âme du monde entier le voit! Celui qui meurt dans l'amour transmet à l'heure du martyre son âme à ses frères, et il demeure dans le sanctuaire du cœur humain, et chaque jour, à chaque heure, enseveli vivant, il grandit dans la tombe! »

C'est cette pensée de la puissance du sacrifice, de l'héroïsme passif, qui s'est infiltrée dans la jeunesse, jusque dans les masses, et qui est visible dans la Pologne d'aujourd'hui. L'inspiration du poète est passée dans le sentiment populaire. Une autre cause étrange, curieuse, a servi d'ailleurs depuis quelques années à répandre, à populariser ces idées en jetant tout à coup dans la société polonaise comme un élément nouveau. Lorsque l'empereur Alexandre II montait au trône, il signalait son avénement par une amnistie qui, tout incomplète qu'elle fût, rouvrait les portes de la patrie à une multitude d'exilés. Les uns venaient de l'Occident, les autres, en plus grand nombre, venaient de la Sibérie. Ceux qui avaient vécu en France ou en Angleterre rentraient dans leur pays naturellement aigris par trente ans de souffrances, accoutumés à l'atmosphère occidentale, nourris de toutes les idées révolutionnaires et à demi étrangers de mœurs et d'esprit. Il n'en était pas de même de cette tribu d'exilés qu'on appelle en Pologne les *Sibériens*. Ceux-ci revenaient endurcis, retrempés par l'habitude de la souffrance obscure et solitaire, calmes et résignés, mystiques même, mais d'un mysticisme grave et doux qui n'avait rien de farouche et de haineux. Chose remarquable, c'est parmi ces revenans de Sibérie que le pays a trouvé dans ces dernières années les hommes les plus aptes au journalisme, au professorat, à l'administration des établissemens privés et nationaux, tels que la Société agricole. Il y a des écrivains de talent qui ne pouvaient, il est vrai, signer leurs œuvres de leur nom, mais qui n'étaient pas moins connus. L'un a rapporté de la Sibérie une traduction de *Faust;* c'est un des critiques les plus éminens; un autre a traduit Shakspeare. Un journal de Varsovie a publié une série d'esquisses du Caucase, de l'Asie, qui étaient l'œuvre

des Sibériens, et où il y avait un mélange indéfinissable de fraîcheur, de résignation et d'indulgence latente.

Ces hommes, en se répandant dans le pays, ont eu une action singulière. De là cette teinte sérieuse, religieuse et d'une originalité saisissante de tous ces actes populaires qui se sont succédé, de ces manifestes où il n'y a rien en effet de la phraséologie révolutionnaire de l'Occident. C'est au contraire un langage sobre et nerveux qui ne touche à l'exaltation que par l'accent religieux. L'influence des Sibériens est surtout visible dans cette adresse étrange des ouvriers de Varsovie : « La mort est égale pour tous. Sans épargner sa personne, il faut aller à la tuerie et montrer au monde ce que nous voulons. C'est pourquoi nous allâmes avec les processions et nous chantâmes pour la constitution, et nous le ferons de nouveau quand il faudra; et s'il y a des victimes, on verra que cela plaisait ainsi au bon Dieu, et nous sommes prêts, s'il faut davantage, à tirer au sort qui doit aller au sacrifice, même à tendre la gorge au couteau, ou bien à expirer sous le knout, comme ces trois victimes que l'eau a rejetées près de Zakroczym, qu'on avait jetées enveloppées de paille du château dans la Vistule. Seulement, s'il n'y a pas de compassion pour la patrie, alors ce sera mal... » Ne dirait-on pas cette pensée obstinée du sacrifice passant à travers l'imagination de Krasinski et l'action des Sibériens dans l'âme populaire? Et maintenant qu'on réunisse tous ces élémens, cet ensemble d'efforts pratiques s'étendant à tous les intérêts, cette impulsion légale communiquée par le comte André Zamoyski et instinctivement acceptée par toute une population, l'idée religieuse et morale se propageant dans les esprits, les enflammant et les contenant à la fois, le sentiment national renaissant spontanément dans les cœurs, — ce sera ce mouvement qui était imperceptible d'abord, qui s'est poursuivi obscurément pendant des années, que le changement de règne à un certain moment est venu faciliter, et qui va aboutir à ce net et éloquent dialogue engagé récemment entre le lieutenant-gouverneur, le prince Gortchakof, et la foule rassemblée sur une place de Varsovie : « Que voulez-vous? — Nous voulons une patrie! »

Il n'y a évidemment d'imprévu et d'accidentel que l'heure de l'explosion. Depuis un an déjà, des manifestations successives révélaient une sorte d'intelligence secrète dans la population. C'étaient d'abord des services funèbres célébrés dans tout le pays et à des époques fixes en mémoire des plus éminens poètes polonais, Mickiewicz, Krasinski, Slowacki. Bientôt l'entrevue qui réunissait à Varsovie les trois souverains du Nord venait piquer le sentiment populaire. C'était, à vrai dire, une étrange idée de rassembler à Varsovie les trois maîtres de la Pologne dans une conférence où on soupçon-

nait que de mauvais desseins pouvaient s'agiter contre l'Italie. L'accueil de la population fut plus que froid, et ce qu'il y a de curieux, c'est que sous l'impression de cette désagréable aventure c'était à qui se renverrait l'ennui de ce qui venait d'arriver. Les journaux russes assuraient que c'était l'empereur d'Autriche qui avait valu à l'empereur Alexandre cette froide réception, tandis que la presse de Vienne prouvait non moins clairement que la démonstration était dirigée contre l'empereur de Russie. Quelques mois encore et survenait une manifestation plus sérieuse : c'était un service commémoratif pour les morts de la bataille de Grochow, de cette bataille où l'armée polonaise lutta pendant trois jours contre les Russes en 1831, et c'est réellement ce jour-là, le 25 février, qu'une Pologne nouvelle apparaît personnifiée dans une population marchant dans les rues le cierge à la main, électrisée à la vue d'un drapeau à l'aigle blanche et récitant d'une seule voix le chant religieux et national : « Dieu saint, Dieu puissant, Dieu immortel, ayez pitié de nous! — De la peste, du feu et de la guerre, seigneur, délivrez-nous!... — Daignez nous rendre notre patrie!... — Sainte vierge Marie, reine de Pologne, priez pour nous! » Alors la crise se déclare, l'agitation s'étend avec des alternatives de concessions de la part de la Russie et de scènes sanglantes jusqu'au 8 avril, jour où la compression l'emporte définitivement. Ce n'est pas la suite de ces événemens que j'ai à décrire. Tout porte la marque de ces influences diverses que je signalais. Ce mouvement, on le voit, commence par des services religieux. Quand la crise a éclaté, quel est le genre d'action de tous ceux qui ont quelque pouvoir sur le peuple et qui sentent la gravité du moment? Une délégation populaire, autorisée par le lieutenant-gouverneur, prend la direction de la ville. Des constables volontaires s'organisent pour empêcher tout désordre; la Société agricole elle-même intervient en modératrice, en gardienne de la paix. Les adresses qui sont envoyées à l'empereur ne contiennent rien que de légal, puisqu'elles demandent à peine strictement ce que les traités de 1815 assurent à la Pologne. Et la population elle-même, quelle est son attitude? Elle fait acte de vie, si l'on me passe ce terme, en se refusant à tout conflit. Elle se rassemble pour exprimer ses vœux, ses griefs, mais désarmée, passive, et même, quand elle est dispersée par la force, femmes, enfans, vieillards se pressent en larmes et en prières autour d'une madone. Étrange révélation de la nature de ce mouvement dont toute la tactique est de résister sans s'armer! Ce qui fait au fond son originalité, c'est cette alliance, dont je parlais, du sens pratique et d'une idée morale, religieuse, même mystique, — alliance dont le secret est dans la conscience d'une population et qui répond mer-

veilleusement à tous les instincts du peuple polonais et même de la race slave en général, qui parle aux esprits politiques par ce qu'elle donne à la modération et au bon sens, et qui offre en même temps à la jeunesse, aux masses, l'attrait d'un certain mysticisme poétique. C'est l'originalité de ce mouvement, dis-je, c'est aussi ce qui fait sa force en révélant des sources toujours nouvelles de vitalité dans cette race, qui ne trouve dans le malheur que des aiguillons généreux.

C'est aussi justement ce qui crée pour la Russie une position exceptionnellement difficile en face d'un de ces réveils populaires qui ne sont plus seulement un simple débat intérieur, mais qui se lient par toutes les considérations de droit et d'humanité à toute une situation européenne et même à une crise particulière du temps. On dit qu'après les premières scènes sanglantes du mois de février à Varsovie, l'empereur Alexandre II, informé qu'il y avait des victimes dans le peuple, fit aussitôt demander combien il y avait de morts dans l'armée, combien on avait pris d'armes aux insurgés. On lui répondit que l'armée ne comptait point de morts, qu'on n'avait pu prendre d'armes à une population qui n'en avait pas et qui n'en voulait pas. L'empereur fut, dit-on, plein de surprise. C'est cet étonnement du premier instant qui explique les incertitudes de la Russie, ses hésitations de conduite. Elle semble d'abord en effet flotter entre toutes les politiques. Elle livre quelques-uns de ses fonctionnaires chargés par l'animadversion publique, et elle réprime par malentendu, si l'on me passe le terme; elle fait des concessions, elle trace un programme d'organisation nouvelle, elle promet des réformes, elle accepte pour auxiliaires une délégation populaire, la Société agricole elle-même, et bientôt société et délégation sont dissoutes; elle laisse pendant tout un mois l'agitation grandir par l'indécision jusqu'aux scènes du 8 avril, point de départ d'une politique qui semble se fixer de nouveau dans la compression. La Russie peut matériellement, sans nul doute, réprimer et disperser les manifestations à Varsovie; elle peut empêcher la population de porter le deuil de ses morts. Après cela, la question, par sa nature toute morale, en sera-t-elle moins grave, moins vivante, moins palpitante, et, le dirai-je? moins oppressive pour la politique russe elle-même? Au fond, la Russie se trouve aujourd'hui placée dans une étrange et sérieuse alternative; elle a un choix à faire. Elle peut recommencer dans le royaume de Pologne sa politique de trente ans, se rattacher plus que jamais aux systèmes à outrance. C'est peut-être l'intérêt de l'Autriche et de la Prusse, toujours inquiètes de voir renaître dans le royaume, par des concessions libérales, un foyer d'attraction pour les autres parties de la Pologne qu'elles pos-

sèdent elles-mêmes; c'est, dit-on, leur système de chercher à retenir le tsar, quelque étrange que ce soit de la part de la Prusse, qui ne prend sa force que dans les idées de nationalité et de libéralisme; mais est-ce l'intérêt réel de la Russie dans la situation présente du monde? La Russie même n'aurait qu'à puiser dans ses propres traditions et dans ses conseils pour trouver l'inspiration d'une politique plus équitable. L'empereur Alexandre II n'a qu'à ouvrir son esprit aux idées qui se lient intimement à la constitution du royaume de Pologne à l'époque où l'empereur Alexandre Ier le fondait et disait aux Polonais : « Vous conserverez votre langue, vous aurez vos lois, votre armée... Votre restauration est définie par des traités solennels. »

Si le monde apparaissait aujourd'hui tel qu'il était il y a trente ans, il serait possible qu'une victoire matérielle eût la triste puissance d'amortir encore une fois le sentiment immortel d'une nation malheureuse, de le décourager du moins, et d'ajourner une question si souvent agitée. Aujourd'hui contre la continuation d'une politique de compression s'élèvent le droit, le sentiment européen, l'intérêt de la Russie dans la combinaison de ses alliances, l'irrémédiable décadence de ces traités de 1815, mis en oubli par les gouvernemens eux-mêmes avant d'être abrogés par les peuples qui reviennent à la vie, et enfin le mouvement de la Pologne tout entière, mouvement que ne pourront qu'accélérer ou entretenir les diètes nouvelles de la Galicie, l'incessant rappel à la patrie des députés de Posen dans le parlement de Berlin, et l'attitude de résistance morale prise par la population de Varsovie. Quoi qu'il en soit, il y a certainement quelque chose d'émouvant et de sérieusement moral dans cette obstination d'un peuple à vivre, à garder en lui-même l'inviolable dépôt de sa foi patriotique. La légende des saints raconte qu'un jour, dans l'ère des martyrs, des chrétiens avaient été amassés au milieu d'un fleuve de glace et abandonnés là seuls, nus, livrés à toutes les violentes intempéries de l'air, n'ayant pas de quoi manger. Seulement du rivage on leur offrait des vêtemens chauds et des mets délicieux à la condition qu'ils abjureraient. Quelques-uns se laissèrent tenter; ils cédèrent, et en touchant le bord ils périrent. Les autres, qui étaient restés fermes dans l'épreuve, invoquant la suprême miséricorde, furent sauvés miraculeusement; il leur tomba d'en haut de quoi se préserver et se nourrir. Image touchante des peuples qui souffrent, qui ne veulent pas se laisser tenter, et qui poussent au ciel un acte de foi à désarmer toutes les colères de leur mauvaise fortune!

CHARLES DE MAZADE.

UNE

CARAVANE FRANÇAISE

EN SYRIE

AU PRINTEMPS DE 1860.

DJERASH. — PALMYRE.

Il est presque téméraire aujourd'hui de mettre sous les yeux du public des souvenirs d'Orient. Qui ne croit connaître l'Orient par ses lectures, sinon par ses voyages? Les villes du Levant sont devenues la banlieue de Marseille. En Égypte, des locomotives franchissent le désert sillonné jadis par les lentes caravanes des patriarches. Lorsque l'on pourra dire : « Il n'y a plus d'isthme de Suez, » de bons et beaux bateaux à vapeur débarqueront d'innombrables touristes au pied du mont Sinaï, et l'ascension de l'Horeb deviendra aussi facile, aussi fréquente que celle d'un pic des Pyrénées. L'envahissante Europe aura bientôt imprimé partout son caractère. Dès aujourd'hui même, le terrain semble bien limité en Orient pour le voyageur qui veut décrire un pays nouveau et raconter des aventures qui n'aient pas été déjà celles de tout le monde. Il est cependant quelques parties de la Syrie où le flot des touristes européens n'a pas encore pénétré. On a trop peu visité jusqu'ici les belles ruines romaines de Djerash, qui s'élèvent à l'est du Jourdain, derrière la montagne d'Hadjeloun. Peut-être celles de Palmyre, dans le désert au nord-est de Damas, n'ont-elles pas été présentées sous leur vrai jour. Le

récit d'une excursion à Djerash et à Palmyre peut donc encore offrir quelque attrait de nouveauté. J'espère d'ailleurs que le public s'intéressera, sinon à mes descriptions, du moins à quelques-uns des voyageurs eux-mêmes. Notre caravane avait pour chefs deux illustres exilés. L'un, souffrant de l'inaction à laquelle il est condamné, cherchait dans un voyage en Orient l'occasion d'exercer son activité, de connaître les hommes, d'étudier la politique française dans des contrées qui verront éclater bientôt de grands événemens; l'autre, après avoir fait à dix-huit ans la campagne d'Italie dans les rangs de nos alliés, à côté de nos glorieux soldats, avait rejoint son frère quand Solferino eut mis fin à la mission de l'armée française.

Le 27 novembre 1859, nous nous embarquâmes à Trieste pour Alexandrie. On connaît peut-être la réception que le vice-roi fit à nos princes. Une grande et généreuse hospitalité fut offerte par Saïd-Pacha aux petits-fils du souverain auquel la famille de Méhémet-Ali doit l'hérédité de son trône. Après un séjour de quatre mois en Égypte, nous allâmes à Jérusalem pour assister aux cérémonies de la semaine sainte. C'est de là que j'ose prier le lecteur de me suivre, d'abord vers Djerash, puis à Palmyre.

I.

Nous étions à Jérusalem lorsque les deux princes, dans l'intention de sortir du chemin battu des touristes et des pèlerins, résolurent de préparer une excursion jusqu'aux ruines de Djerash. Ce pays est occupé par une fraction de la tribu des Adouans, qui obéit au *cheikh* Abd-er-Rhazy. Antonio, notre drogman, afin de donner entrée sur ce territoire aux voyageurs qu'il conduit, s'était uni par les liens de la fraternité arabe avec un méchant, mais brave Bédouin fort redouté, du nom d'Habib, le fidèle Achate d'Abd-er-Rhazy. Il n'est pas difficile de se donner ainsi un frère parmi les nomades. On fait présent d'un sabre, d'un manteau ou d'une paire de bottes à l'homme qu'on a choisi; on frappe son front contre sa tête, on lui touche la barbe et la main par-devant témoins en invoquant le ciel, et l'on a un protecteur aux yeux de la tribu; on ne court plus le danger du pillage sur la terre qu'elle occupe, mais il est d'une sage politique d'entretenir les bons sentimens de son frère par des présens continuels d'armes ou de vêtemens.

Antonio envoya donc chercher à Djerash le cheikh Abd-er-Rhazy. Le chef de la police turque ayant été prévenu, le cheikh put entrer dans Jérusalem et coucher sous notre toit. Le prix fut discuté, le contrat conclu; nous devions quitter Jérusalem le 16 avril 1860, et atteindre Djerash en passant par la Mer-Morte, Es-Salt et Hamnan, lorsque le pacha fit appeler Antonio. « La route n'est pas sûre, lui

dit-il mystérieusement; le bruit de votre excursion s'est répandu chez les tribus ennemies; si, malgré tout, vos voyageurs veulent aller jusqu'à Djerash, qu'ils passent au nord par Tibériade et Suf; de là, qu'ils s'y rendent rapidement et à l'improviste. » On profita du conseil, car nous avions trop parlé de nos projets, et la première condition de succès pour un voyage chez les Arabes, c'est le silence. Un nouveau contrat ayant été conclu avec Abd-er-Rhazy, un rendez-vous lui fut donné à Suf pour le 1er mai.

Deux semaines après, le 26 avril, nous campions sous les murs de Tibériade. Les remparts ruinés de cette ville célèbre et malheureuse sont écroulés dans les eaux ou gisent sur la terre. Les brèches servent de portes près des poternes comblées, et son impuissante ceinture de défense laisse apercevoir les débris de ses maisons. Dans les rues brûlantes s'agite une population juive et syrienne au type élégant et gracieux, mais chétive et délicate comme les plantes de serres chaudes. Je ne mentionnerai qu'un seul des plaisirs de notre séjour à Tibériade, une pêche que nous fîmes dans le lac. J'étais resté spectateur sur le rivage, et je pus voir le bateau qui portait les lignes paraître et disparaître capricieusement derrière une tour en ruines. La coupe de ce bateau, la forme de sa voile, le costume des rameurs, rien n'a changé depuis l'Évangile. Je me figure ainsi la nacelle de saint Pierre, large pour sa longueur, le mât au centre, la voile presque carrée, décrivant au sommet un arc de cercle, et saint Pierre lui-même devait être, comme ces hommes, vêtu d'une simple tunique serrée par une ceinture. Cette barque noire, ces eaux bleues, cette voile blanche et, comme fond du tableau, un désert doré, la chaîne nue et mystérieuse des montagnes de l'est, mal connues des géographes, et le soleil se couchant derrière les collines de Jezraël, versant ses rayons sur la surface du lac : voilà le spectacle que j'avais le bonheur de contempler.

Pour compléter le tableau, que l'on se figure notre campement sur la rive. Cinquante chevaux et mules allaient recevoir l'orge et la paille hachée des mains de leurs maîtres, pauvres palefreniers nommés *moucres*. Ces hommes entrent avec leurs animaux au service des voyageurs, couchent la nuit à la belle étoile, font sentinelle quand le pays est dangereux, et accomplissent la rude besogne de charger les bagages et de dresser les tentes. Deux cuisiniers s'agitaient autour des feux allumés. Les domestiques indigènes, les drogmans déliaient des cordes, ouvraient des sacs et des caisses, couraient çà et là au milieu des selles, des brides qui jonchaient la terre. Leur troupe bigarrée, composée d'environ trente hommes, formait un bizarre assemblage, car l'un est Grec, l'autre Syrien, celui-ci Arabe, celui-là Nubien; ils diffèrent autant par la couleur

du visage que par les costumes. L'on me demandera peut-être comment nous étions habillés nous-mêmes dans ce pays brûlé par le soleil. « Autant que possible, nous avait-on dit, ne prenez pas le vêtement oriental. Pour être respecté, conservez la dignité d'Européen. Ce n'est pas tout : gardez le chapeau, votre signe distinctif. » Jadis, en Turquie, on comptait ainsi : tant de chapeaux, tant d'Européens. Aujourd'hui que l'Europe est puissante et l'Orient avili, plus que jamais l'insigne du chapeau est précieux. Il signifie *revolver*, carabine de précision, canon rayé, machines à vapeur et mille autres inventions qui nous font redouter. Notre supériorité n'est pas la seule cause de la terreur que nous inspirons aux Orientaux. Nous devons un tribut de reconnaissance à Méhémet-Ali, conquérant de la Syrie, qui dompta les mahométans et appela les chrétiens à les commander. Un jour, quelques jeunes Français habillés à la turque furent insultés dans un café du Caire et vinrent lui porter plainte. « Vous êtes bien coupables, répondit-il; j'ai fait tomber plus de deux cents têtes pour imprimer à mes peuples le respect de l'habit européen, et vous vous vêtissez comme des musulmans! »

Cependant certaines pièces du vêtement oriental sont indispensables; il faut un turban ou une *couffieh*, coiffure arabe au sommet du chapeau, pour se défendre contre le soleil, le plus dangereux ennemi des voyageurs, et les épaules et le dos ne sont bien garantis que par une *abbaïl* blanche, sorte de burnous flottant. Cet ensemble demi-oriental, demi-Européen, était une heureuse alliance du bon sens et de la dignité; mais notre accoutrement était loin d'avoir le caractère de celui des serviteurs indigènes qui allaient et venaient autour de nos tentes.

Celles-ci sont au nombre de sept. Sur la principale, celle des deux chefs de la caravane, flotte la flamme tricolore. C'est un des meilleurs souvenirs que ces enfans de la France conserveront de l'Orient. En Orient seulement, ils auront dormi à l'ombre du drapeau français. Entrez; en ce moment, ils sont absens; ils veillent aux moindres détails du campement, s'informent des routes, se préoccupent eux-mêmes avec une infatigable activité de la conduite de l'expédition. Dans leur tente, on voit deux lits de camp, deux fusils de chasse pendus au mât, quelques tapis à terre et une table sur laquelle des papiers sont épars. Le jour, nos deux chefs commandent la caravane, interrogent les Arabes; le soir, après la marche souvent pénible, ils écrivent leurs observations et cherchent à recueillir par l'étude des impressions fortes, des connaissances approfondies sur cette Syrie où leur patrie a laissé de si grands souvenirs, où tant de populations sont restées françaises de cœur.

Deux tentes s'élèvent près de la première. L'une abrite trois de nos

compagnons : le capitaine Morrhain, M. de Scitivaux et le docteur Leclère. Je demeure dans l'autre tente avec M. le marquis de Beauvoir, notre ami à tous, méritant de l'être par son caractère dévoué et les rares qualités de son cœur. Le charme d'un voyage vient souvent de ceux auxquels on est associé. Je conserve une sincère reconnaissance à mon excellent compagnon. Malgré la différence d'âge qui nous sépare, nous avons vécu dans une douce camaraderie. Nous rirons plus d'une fois des mille petites tribulations endurées, des services que nous nous rendions, comme de nous inonder mutuellement d'eau froide quand la chaleur nous faisait trop souffrir. Lorsqu'on a été longtemps heureux ensemble, on ne se rappelle pas sans plaisir les scènes souvent comiques de l'intimité, les discussions même et les petites querelles. Le souvenir de ces riens, qui trompent la monotonie de la vie, est souvent plus agréable que celui des grandes émotions du voyageur.

Des quatre tentes que l'on voit à côté des précédentes, l'une nous sert de salle à manger. La nuit, elle est occupée par les domestiques orientaux. Les trois dernières sont partagées entre les domestiques européens, le cuisinier et deux drogmans. Un mot sur Antonio, qui est le premier drogman, c'est-à-dire le bras droit des chefs de la caravane. Albanais de naissance, emmené à Beyrouth par un marchand de tabac, il apprit l'arabe, le turc, le français, l'italien et l'espagnol. Si je voulais m'exercer à parler toutes les langues, j'irais, à son exemple, habiter dans une de ces tours de Babel que l'on nomme les échelles du Levant; c'est le rendez-vous de tant d'idiomes, que si l'on ferme les yeux pour n'ouvrir que les oreilles, on peut se croire à la fois dans tous les pays du monde. Telle fut l'école d'Antonio. Entreprenant, actif, courageux, il se mit à diriger des caravanes, choisit de préférence les françaises et obtint le passe-port français, qui soustrait nos protégés à l'autorité turque. Voilà vingt ans qu'il parcourt l'Orient. Je compare volontiers son rôle à celui d'un entrepreneur : il s'est engagé à nous fournir de tentes, de chevaux, de mules et de vivres, à recruter et à diriger le personnel indigène. Rendons-lui cette justice, que nous avons de bons serviteurs, de bonnes montures, des tentes comfortables, et, qui plus est, de la vaisselle d'argent. Il attache beaucoup d'importance à ce dernier détail. Antonio, comme tous les Orientaux, estime les hommes d'après le luxe qui les entoure et les dîners d'après les couverts avec lesquels on les mange. Nous avons été sans cesse obligés de rectifier dans son esprit quelques erreurs au sujet de la cuisine. Quand des alimens malpropres ou d'un goût détestable nous forçaient à le réprimander, nous lisions cette pensée sur son visage étonné : De quoi vous plaignez-vous? ne mangez-vous pas dans de la vaisselle d'argent? Antonio avait bien encore quelques

petits défauts, la passion du jeu par exemple, qui dévore tout ce qu'il gagne, et une galanterie peu scrupuleuse. Une aventure que je dois taire l'obligea à s'enfuir de sa patrie, il n'est plus aujourd'hui très jeune; pourtant, dans les villes que nous avons traversées, sa conduite exigeait une surveillance active. Quoi qu'il en soit, son énergie et son entrain le rendent propre à mener un personnel nombreux, et il est aimé dans le pays, point important, car les voyageurs, à leur insu, épousent les querelles et les haines de leur drogman. L'indigène les accueille ou les repousse, le brigand les attaque ou les protége, selon qu'il est ami ou ennemi du drogman. Antonio a été choisi parce qu'il s'est concilié beaucoup d'Arabes et de chefs de bandes qui doivent nous donner accès sur leur territoire.

Tandis que le camp s'organisait, les habitans de Tibériade, les uns portant la longue robe et le bonnet de fourrure des Juifs, les autres la veste et le jupon syriens, s'assemblaient autour de nos tentes, car l'arrivée de notre caravane était l'événement de la ville; d'autres encore montaient sur les ruines d'une tour, d'où ils se jetaient gaiement dans le lac. De jeunes filles, vêtues comme on représente la sainte Vierge dans nos églises, allaient et venaient avec des jarres sur la tête. Elles les remplissaient sur le rivage, puis s'approchaient le plus possible de nos tentes, dans l'intention apparente de nous offrir de l'eau, mais réellement pour jeter les yeux dans nos demeures. Facilement les Orientaux s'imaginent qu'un camp d'Européens contient de grandes richesses, ou des armes, ou des meubles étranges. Aujourd'hui les rôles sont intervertis : l'attrait du merveilleux, que l'Orient exerçait jadis sur l'Occident, est devenu notre apanage.

Sur ces entrefaites, le bateau avait touché la terre, et les espérances de pêche miraculeuse données par les souvenirs de l'Évangile ne s'étaient point réalisées. On rentrait les mains vides. Et au même instant un habitant de Tibériade, plus heureux dans ses tentatives, nous apporta, comme pour narguer les pêcheurs malheureux, un gros poisson, nommé poisson de saint Pierre, le premier qui apparaissait sur notre table depuis que nous avions quitté le Nil.

Malgré la beauté du lac, nous avions hâte de nous éloigner de Tibériade, car la chaleur y est excessive, comme dans toute la vallée du Jourdain. Cependant Antonio demandait du temps, afin de nous procurer une provision de pain pour huit jours. Ce pain, assez mauvais, est vendu fort cher par les Juifs; encore faut-il, pour le conserver, le mouiller sans cesse, ce qui le fait moisir. Nous avions du biscuit, mais tellement desséché, que chaque morceau semblait nous dire, comme la lime au serpent de la fable :

Eh! que prétends-tu faire?
Tu te prends à plus dur que toi.

Enfin nous commençâmes notre excursion dans les contrées qui s'étendent à l'est du Jourdain, contrées appelées *terres de Dieu*, que les tribus nomades se disputent, et où le droit public peut se résumer par ces quelques mots :

La raison du plus fort est toujours la meilleure.

Nous cheminâmes quelque temps sur les bords du lac, et avant d'atteindre le lieu où le Jourdain en sort, nous passâmes devant les sources sulfureuses de Tibériade, eaux célèbres que l'on compare à celles de Barèges. Ibrahim-Pacha y fit construire des bains où les soldats de son armée venaient se guérir de leurs blessures. Aujourd'hui cet établissement n'est plus qu'une masure, d'une hideuse saleté, gardée par un mendiant qui vit des aumônes de quelques malades.

Le Jourdain, puis une petite rivière tributaire, furent franchis à gué, au milieu d'une forêt de lauriers-roses. Une foule de têtes de chameaux apparurent tout à coup, avec un grand bruit, entre les lauriers : c'était un troupeau qui se désaltérait, et toutes ces bêtes poussaient des beuglemens plaintifs, tendres ou furieux. Une femelle était poursuivie, des mâles se querellaient. Dans cette république d'animaux, chacun exprimait ses sentimens dans son langage et d'une voix fort expressive, mais peu harmonieuse. Le maître du troupeau formait l'arrière-garde, et chassait les retardataires dans les eaux. Cependant nous avions quitté la rive droite du Jourdain, la seule qui soit sûre pour les caravanes. Sur la rive gauche, voulez-vous ne rencontrer que des amis : faites parade de vos armes. Les Arabes qui nous abordèrent appartenaient à la tribu des Beni-Sacher. Nous jugeant d'une force assez respectable, ils nous firent bon accueil. Le chef de notre caravane avait, par précaution, emmené un soldat qui servait sous les ordres d'un chef de bande du pays, nommé Akiel-Aga, Algérien de naissance. Ce chef s'est rendu maître du petit territoire situé entre Tibériade et Césarée. Ancien *bimbachi* ou commandant de mille hommes dans l'armée de Méhémet-Ali, Akiel-Aga servit sous le colonel Sèves (Soliman-Pacha), et conserva l'autorité dans la contrée après le départ de l'armée égyptienne. Son pouvoir est consolidé par une défaite qu'il vient d'infliger au pacha de Saint-Jean-d'Acre. Aujourd'hui la présence d'un de ses soldats dans nos rangs et l'aspect de notre caravane, composée d'une quarantaine de cavaliers armés, dont onze Européens (sept maîtres, quatre domestiques), suffisent pour nous faire respecter. Jusqu'au plus lointain horizon, la plaine était couverte de moutons, de chèvres, de chameaux. Leurs propriétaires avaient intérêt à se

bien conduire envers les amis d'Akiel, qui des montagnes de l'ouest pouvait menacer ces animaux, leur seule richesse.

Nous suivions le pied des montagnes orientales de la vallée. La caravane était divisée en deux groupes, la cavalerie et les bêtes de somme. Celles-ci, au nombre de trente environ, défilaient attachées l'une derrière l'autre, portant des tentes, des caisses, des tapis. Le bruit de leurs pas se mêlait au craquement de leurs charges. Les moucres, assis de côté sur les animaux qui portaient les tapis, dormaient ou chantaient. Antonio profitait des moindres endroits où le terrain était uni pour faire voler la poussière autour de nous par ses fantasias, exercice peu agréable à voir, mais tellement dans les mœurs du pays qu'on ne peut y mettre fin sans encourir le reproche de manquer de goût. En Égypte, sur le passage de nos princes, les *moudirs, nasirs, cheikhs-el-beled* (préfets, sous-préfets, maires) se livraient devant eux à ces jeux équestres, au grand détriment de leurs chevaux; mais à ces tours de force ils trouvaient de la grâce, et pensaient ne pouvoir mieux honorer leurs hôtes qu'en les aveuglant et les suffoquant de poussière.

Nous marchions devant la caravane, sans ordre et chacun selon la vitesse du pas de sa monture. L'un de nos chefs avait un petit étalon blanc qui ne se dérangeait jamais de son allure et de son chemin. Du matin au soir, il agitait ses jambes avec la régularité d'une horloge, et paraissait n'avoir qu'un but en partant : c'était d'arriver. Notre autre chef chevauchait sur une assez belle jument, et allait deci, delà, surveillant tout et apparaissant partout à la fois dans la colonne. Nous suivions de notre mieux; j'avoue que je restais presque toujours en arrière. Mon cheval, quoique excellent, se donnait trop de distractions pour avancer bien vite. Également dangereux, mais avec des intentions différentes, pour les jumens qu'il comblait d'assiduités et les chevaux qu'il rouait de coups, il me causait des alertes continuelles. J'étais donc un des derniers. Je ne m'en plains pas, car je me trouvais sans cesse auprès d'un de nos plus aimables compagnons, le docteur Leclère, dont la bête se hâtait bien peu. Je suis sûr que ce voisinage m'était envié par les indigènes. En Orient, l'on porte aux médecins d'Europe un respect particulier : ce sont des génies, des magiciens qui ont reçu leur art de la Divinité, et dont le toucher seul guérit bien des maux. Parfois la superstition est poussée un peu loin. On raconte qu'un jour des Arabes du Sennaar, s'étant saisis d'un médecin français, lui arrachèrent, du reste avec tous les témoignages d'une profonde vénération, toutes ses dents et se les partagèrent comme des talismans.

Il était midi. — Si nous déjeunions? s'écria-t-on tout à coup assez judicieusement.

— Oui, mais où nous mettre à l'ombre?

— De l'ombre! dit Antonio, à midi, dans la vallée du Jourdain et loin du fleuve! Je n'en vois pas, excepté sous les grains de sable ou les brins d'herbe!

Un soleil furieux dardait ses rayons dans la vallée. On dressa le pavillon d'une tente pour abriter le repas; mais comme le soleil était placé perpendiculairement au-dessus de nos têtes, nous ne pûmes, tous les sept, trouver place dans l'espace étroit de l'ombre; de plus, l'air était immobile et suffoquant. Quelques-uns d'entre nous, et je fus du nombre, allèrent chercher fortune sous les rochers. J'aurais voulu trouver un terrier où me tapir, j'enviais le grillon qui vit retiré dans son trou jusqu'au soir, lorsque j'entendis la voix de mes compagnons sortir du flanc de la montagne; ils m'appelaient à partager leur jouissance, c'est-à-dire la fraîcheur d'une grotte qu'ils avaient découverte. Il faut remarquer le rôle que ces excavations, si communes en Judée, ont joué de tout temps dans son histoire : c'est dans une grotte que naquit l'enfant Jésus, c'est dans ces demeures souterraines que les prophètes allaient converser avec Dieu, que Jérémie se retirait pour pleurer sur Jérusalem; c'est dans un asile semblable que le Christ répandit des larmes de sang, et que les apôtres se cachèrent pour composer leur symbole. Dans un pays rempli de roches et calciné par le soleil, où l'on songeait plutôt à ménager le bon terrain pour y faire pousser des récoltes qu'à planter des arbres improductifs, il était naturel qu'on s'abritât sous des rochers contre la chaleur du jour, et que peu à peu on en fît sa demeure. De nombreuses familles ont aujourd'hui de telles habitations. Siloé peut être à ce propos cité comme exemple. Ce village, bâti sur le penchant du mont du Scandale et séparé de Jérusalem seulement par l'étroite vallée de Josaphat, semble un hameau de cinq cents âmes; l'on apprend avec étonnement que sa population s'élève à quinze cents, dont les deux tiers habitent dans des cavernes naturelles ou dans des tombeaux creusés par les anciens Juifs.

La grotte où notre bonne étoile nous avait conduits était le refuge de moutons et de chèvres. Un lit de fumier sec exhaussait la terre, nous ne pouvions nous tenir debout; il fallut nous coucher tant bien que mal, fort serrés les uns contre les autres. Je tournai instinctivement les regards vers les parties du rocher les plus obscures, car la vue ne supportait qu'avec peine le torrent de lumière blanche et éblouissante dont les flots inondaient l'étroite ouverture de notre asile. L'atmosphère y scintillait comme à l'entrée d'une fournaise. Il fallut cependant partir au signal d'Antonio; il déclarait que nous n'avions pas achevé encore la moitié de l'étape.

Tous les voyageurs qui ont parcouru la vallée du Jourdain se sont plaints de l'excessive chaleur : elle y est plus redoutable en effet qu'en aucun autre point de l'Orient. Des observations récentes ont expliqué ce phénomène. Située relativement au lac de Tibériade à six cents pieds au-dessous du niveau de la mer et à treize cents relativement à la Mer-Morte, la vallée est un des points les plus bas du globe. Les vents d'est et d'ouest ne l'atteignent pas, et les vents de sud la brûlent. On sait peut-être qu'un Américain, argumentant de cette étrange dépression de l'écorce terrestre, a proposé, pour faire pièce au projet de canal de M. de Lesseps, d'amener dans cette vallée les eaux du golfe Arabique et de la Méditerranée. Il suffirait de rejoindre par une tranchée la baie de Saint-Jean-d'Acre au fleuve, puis le golfe de l'Akabah à la Mer-Morte par le ravin de Pétra, qui lui-même est de beaucoup au-dessous du niveau des mers. L'on obtiendrait ainsi, sans que l'on eût une distance de trente lieues à canaliser, un vaste et profond lac intérieur. La hardiesse d'un tel projet peut séduire les cœurs entreprenans, mais je me hâte de rassurer ceux qui pleureraient la disparition du Jourdain et de tous les lieux illustrés par le Christ. Un tel songe ne sera jamais réalisé, et, conseillée par son intérêt véritable, l'industrie moderne ne portera pas une main sacrilége sur le fleuve de l'Écriture sainte.

Notre guide, qui courait à pied, prit l'est. Nous gravîmes les montagnes par le ravin rapide d'Ouad-el-Arab, et nous respirâmes délicieusement sous des oliviers et des chênes verts dont la brise agitait les feuilles. Près du village d'El-Taybeh, nos tentes furent dressées sur une éminence d'où l'œil embrasse l'un des paysages les plus splendides de l'Orient. Dans le panorama qui nous environnait, les hauteurs s'échelonnaient à perte de vue; l'une, couverte de bois, était d'une couleur vert foncé sur laquelle se jouaient quelques reflets bleus; l'autre offrait la verdure des prairies, une troisième la teinte jaune du désert. Je n'avais rien vu de semblable en Europe ni en Egypte; je me sentais cette fois en pleine Asie. Qui n'est ému devant les grands spectacles de la nature? L'émotion est plus profonde cependant lorsqu'à la magnificence du pays se joint la magie des souvenirs. Le Thabor, dont le nom rappelle un acte de la vie du Sauveur et une victoire de la France, dominait les monts de Galilée. Au nord-est se dressait l'Hermon, dont les neiges éternelles donnent naissance au Jourdain; au sud-est, si l'imagination franchissait les hauteurs qui arrêtaient la vue, elle s'élançait vers les steppes mystérieuses et désertes de la Basse-Asie, qui s'étendent jusque dans les profondeurs du Nedj, où jamais Européen n'a pénétré. C'est dans ces vastes solitudes, aujourd'hui habitées par quelques nomades, que les enfans de Cham se répandirent avant de peupler l'Afrique.

Au midi, l'on apercevait un grand vide entre les montagnes élevées, abruptes, aux cimes jaunes et nues; on eût dit l'entrée d'un abîme au-dessus duquel planait une éternelle désolation. C'était la Mer-Morte, le tombeau des villes maudites. Dans cet ensemble, que l'on se figure le globe de feu du soleil couchant s'abaissant à l'horizon, répandant sur le pays les couleurs d'un arc-en-ciel ardent, et l'on pourra ressentir quelques-unes de nos impressions.

Notre attention fut tout à coup attirée par les habitans d'El-Taybeh. D'un amas de maisons informes, qui avaient plutôt l'air de terriers d'animaux que d'habitations humaines, sortit une population chétive et déguenillée, qui parut aussi étonnée de nous voir que le seraient des Parisiens devant une troupe de Hottentots. Le premier sentiment de ces fellahs fut la crainte: ils s'approchèrent avec timidité, comme si nous étions quelque tribu d'envahisseurs nomades venue pour les frapper d'un impôt; mais quand Antonio eut demandé des poulets et qu'ils virent qu'il les payait bien, nous fûmes envahis à notre tour par une armée de poulets portés par leurs propriétaires; lorsqu'un marché était conclu, tous tendaient la main pour recevoir le prix qui n'était dû qu'à un seul; chaque emplette était le signal d'un vacarme affreux. On chassa les marchands lorsque les cages du cuisinier furent pleines jusqu'au sommet. Ces cages, qu'Antonio remplit à chaque occasion, font route sur le dos d'une mule. Le soir, on en ouvre la porte afin que les prisonniers se promènent dans le camp, et chose curieuse, ils ne cherchent point à s'échapper et restent fidèlement auprès de leurs maisons d'osier.

Grâce à une nuée de moustiques, je conserve un assez mauvais souvenir de la nuit passée à El-Taybeh. Cependant nos moustiquaires flottaient prétentieusement au-dessus de nos lits. Il est juste de dire qu'ils étaient avariés par l'emballage quotidien. J'ai acquis, par une rude expérience, une haute idée de l'intelligence de ces insectes, qui savent toujours trouver le défaut de la cuirasse et arriver jusqu'à leur proie.

La consigne était donnée aux moucres d'abattre les tentes au lever du jour. La ponctualité n'est pas la vertu des domestiques et des palefreniers orientaux; il ne fallait rien moins que l'autorité des chefs de la caravane, toujours à cheval les premiers, pour qu'on ne perdît pas une heure ou deux à charger les bagages. Nous étions heureux encore lorsque la résistance des animaux ne se joignait pas à la négligence des hommes pour retarder le départ. La mule la plus forte et la plus belle, qui portait la cantine, attendait patiemment les oreilles couchées, l'œil en arrière, avec cette physionomie malicieuse des bêtes qui méditent un mauvais coup, que les caisses

fussent appliquées sur son bât; avant que le nœud coulant eût fixé la charge, elle se dérobait, renversait tout d'une ruade et partait au galop, jetant le trouble dans le camp. Heureusement la cantine, bardée de fer, souffrait peu de ces chocs. L'ordre rétabli, les bêtes de selle ou de somme défilaient dans les étroits sentiers. Le camp, assis comme par enchantement, avait disparu de même. Le lieu, couvert un instant plus tôt de tentes et d'une foule d'hommes et d'animaux, redevenait désert et silencieux; on ne voyait plus sur la terre que les trous faits par quelques piquets, des herbes foulées et un peu de cendre. Le vent faisait bientôt disparaître ces traces légères et fugitives, comme les souvenirs que laissent les voyageurs.

Jusque-là, nous n'avions rencontré aucun obstacle; le temps, le pays, tout souriait à notre expédition; nous espérions atteindre sans encombre Suf et Djerash, le territoire d'Abd-er-Rhazy. Antonio nous assurait même que nous trouverions la *terre de Dieu* sans habitans; mais il avait compté sans une défaite de la tribu des Anezé, battue par le pacha de Damas et refoulée vers le sud. Il fallait traverser un de leurs campemens. Comme nous marchions vite et arrivions à l'improviste, le passage fut facile; mais nous tombâmes aussitôt après dans un nouveau camp, celui des Beni-Hassan, ennemis des premiers. La récente victoire du pacha de Damas avait sans doute fort intimidé tous ces Arabes, car, loin de nous inquiéter, ils nous laissèrent franchir si aisément le terrain occupé par leurs tentes et leurs troupeaux, que, confians dans la fortune, nous nous préparâmes à déjeuner dans leur voisinage. Ayant pris de l'avance sur les bagages, nous débridâmes et attachâmes nos chevaux.

Un instant après, nous entendîmes des cris; mais, comme des pâtres arabes chantaient en gardant des chèvres, ces cris ne nous inquiétèrent pas. Tout à coup Élie, le second drogman, arrivant au galop, nous hèle : « Tous à cheval! » Chacun détache sa monture et part. Je restai seul. Quand je voulais brider la mienne, elle se retournait, reculait, levait le nez, ayant l'air de me dire :

Sauvez-vous et me laissez paître.

Enfin, serrant ses naseaux, je la force à ouvrir la bouche, j'introduis le mors; un instant après, j'étais en selle dans les rangs.

Voici ce qui était arrivé. Pharaon, un des domestiques syriens, descendu de cheval, était resté en arrière. Au moment où il veut remonter, un Arabe survient et prétend s'emparer de sa bête et de ses armes, qu'il lui arrache violemment; bien plus, il se met à le débarrasser de sa ceinture, pièce la plus précieuse du vêtement oriental, à peu près comme font les douaniers qui déroulent l'em-

bonpoint postiche de maladroits contrebandiers. Il ne restait plus au pauvre Pharaon qu'un moyen de se défendre : c'étaient les cris, dont il ne se faisait pas faute. Élie et Antonio accourent. Croyez-vous qu'ils rudoient l'Arabe? Non vraiment; ils parlementent, et prient doucement celui-ci de vouloir bien laisser sa proie! Vous admirez sans doute notre modération, car nous étions alors plus de trente contre un; mais si l'agresseur était un Beni-Hassan, il ne fallait pas, en le maltraitant, attirer sur notre caravane les coups d'une tribu entière, dont tous les hommes, unis par une forte association, sont solidaires et se vengent mutuellement. Le mieux en pareil cas est de laisser agir les drogmans, la négociation étant la seule arme défensive. Que peut une poignée de voyageurs contre un peuple de Bédouins? Enfin l'Arabe cède... L'aventure en était là, et nous pressions la marche, quand Antonio remarqua qu'il nous suivait et semblait vouloir faire route avec nous. « Où vas-tu? — Je vais à Suf. — Quelle est ta tribu et quel est ton cheikh? — Je suis Adouan, et mon cheikh est Abd-er-Rhazy. — Mais sais-tu que, nous aussi, nous nous rendons à Suf, que l'Adouan Habib est mon frère, que j'ai frappé la main et touché la barbe d'Abd-er-Rhazy, lorsqu'il s'est engagé par un contrat à mener ma caravane à Djerash? Tu as donc attaqué les amis de ta tribu! » Voici l'Arabe plein de confusion, qui demande pardon et nous prie de ne pas parler de cette aventure à son chef. Nous rîmes beaucoup de notre alerte, qui nous avait fait déguerpir sans déjeuner. L'agresseur obtint son pardon et la promesse qu'il ne serait pas dénoncé. Antonio lui donna même sa pipe à fumer, ce qu'il fit en confiance. En un instant, il devint l'un des nôtres, s'associa avec les muletiers, les domestiques, et même avec Pharaon.

Nous marchions depuis longtemps dans une forêt de chênes verts peu élevés, mais touffus. La forêt était entrecoupée de prairies couvertes de troupeaux. Nous aurions pu nous croire dans quelque partie de l'Allemagne, la Thuringe par exemple, si nous n'avions vu çà et là une tête de chameau surgir entre les branches des chênes, s'allonger au bout d'un long cou, et ravager jusqu'aux plus hauts bourgeons. Les troupeaux détruiront la forêt, et cette terre, qui conserve encore la splendeur des anciens âges, sera bientôt stérile et maudite comme la Judée. Le chemin devint très étroit; nous entrions dans un défilé au fond duquel mugissait un torrent. Les roches avaient une teinte dorée, due aux rayons du soleil; au sommet apparaissait la verdure des bois, au pied la blanche écume des eaux. Le ciel bleu foncé resplendissait sur nos têtes. Dans ces contrées, où les eaux sont rares, on ne peut rencontrer un ruisseau sans se trouver bientôt dans un village ou un camp nomade. En effet,

nous vîmes un amas de maisons plates et carrées, ressemblant à autant de dés à jouer, échelonnées sur le penchant d'une colline. La plus importante était garnie de chambres extérieures, bâties en boue ou en branchages et ouvertes à tous les vents. Antonio lui donna le nom pompeux d'hôtellerie. C'est la demeure du cheikh, et ces chambres, nous dit-on, sont réservées aux étrangers.

Faisons connaissance avec le cheikh de Suf. Il se nomme Yousef, ses vêtemens sont sales et usés; mais comme la population est à demi nue et en guenilles, il peut encore se faire illusion sur son costume et s'y draper fièrement. Ses yeux sont assez intelligens; mais il a le malheur de posséder un nez si énorme et une face si burlesque qu'il suffit de le regarder pour entrer en belle humeur. Du reste il paraît content de nous voir, et reçoit les chefs de la caravane avec respect. Lorsque le camp fut établi, il vint s'accroupir sur leur tapis, devant leur tente, et se montra fort empressé pour leur complaire. Voyant que l'aîné de nos princes préparait son chibouque, il le lui prit des mains, le bourra, l'alluma, en tira quelques bouffées et le lui présenta. C'est ainsi que les Arabes entendent les belles manières. Allumer la pipe d'un hôte, c'est lui dire : « Je suis votre très humble serviteur. »

Derrière Yousef, tous les fellahs avaient formé un cercle, qui se rétrécissait à mesure qu'il en survenait de nouveaux. Ce cercle devint si étroit que nos tentes mêmes, notre dernier asile, faillirent ne pas être respectées. Vous m'avouerez que c'est là une étrange hospitalité. Ils nous chassent presque de chez nous, touchent et demandent tout ce qui nous appartient, fument nos cigares et vivraient au besoin à nos dépens. Tout à coup les groupes s'ouvrirent, et les fellahs reculèrent avec un mouvement commun de respect et de crainte. Nous vîmes s'avancer un homme de haute taille, à l'œil vif, à la barbe blanche, portant sa vieillesse avec vigueur, vêtu d'une belle *abbaïl* brune et blanche, chaussé de bottes rouge écarlate, coiffé d'une *couffieh* de soie fort propre. Il nous fit un sourire d'amitié du plus loin qu'il nous aperçut, car cet homme n'était autre qu'Abd-er-Rhazy, et le beau costume tout battant neuf qui le couvrait lui avait été donné par les chefs de notre caravane à Jérusalem. Derrière lui vient un autre Arabe qui semble inspirer, sinon plus de respect, du moins plus de terreur. Il sourit en nous voyant, et, ses dents longues et pointues étant mises à découvert par ce sourire, son visage prit une incroyable expression de férocité. Habib, car c'était lui, vint avec son chef s'asseoir sur le tapis des *princes*, près du cheikh Yousef, qui recula d'un pas. « Eh bien! Abd-er-Rhazy, dit-on à l'arrivant, les Français sont fidèles à leur parole comme les Arabes. Il y a un mois, nous vous avons donné rendez-

vous à Suf pour ce jour, et nous voici! » Il répliqua par des complimens en style oriental, c'est-à-dire très pompeux : ses montagnes, ses vallées, sa tribu et lui-même sont glorifiés dans les siècles des siècles par la visite des magnanimes chefs des Francs! Jamais jour plus beau n'a lui sur la contrée! Phrases que le drogman, il me l'a dit plus tard, traduisit tout simplement ainsi : « Le cheikh est très honoré de vous avoir pour hôtes! »

Abd-er-Rhazy se leva, et nous mena tous voir son cheval, qu'un petit Arabe tenait par un licou. C'est un étalon gris de fer, à l'œil ardent, à la crinière flottante, prompt à la course. Je lui offris un morceau de sucre; mais l'animal, peu familier avec cette friandise, ouvrit ses naseaux, le flaira quelque temps, le prit dédaigneusement du bout des lèvres, enfin le laissa tomber, et se mit à brouter une fleur qui croissait à ses pieds. Si vous voulez flatter le Bédouin de Syrie, donnez des caresses et des éloges à son cheval. C'est son compagnon, son ami. La même remarque, au dire de nos militaires d'Algérie, ne peut s'appliquer toujours au Bédouin d'Afrique. Loin d'aimer son cheval, il le maltraite brutalement, et mérite peu les éloges que lui ont prodigués les auteurs de tant de romances sur *l'Arabe et son coursier*. En Syrie, c'est différent : là un étalon ou une jument de pur sang fait la gloire d'une tribu et n'a pas de prix. On venge par la guerre ses insultes et ses blessures, sa perte est un deuil et un déshonneur, et il n'est pas sous le ciel de race de chevaux plus adroite, plus sûre, plus vaillante contre la fatigue et la faim, et surtout douée d'une plus grande intelligence. J'ai vu une jument qui paissait en liberté dans le désert dresser l'oreille en entendant le claquement de langue de son maître, qui l'appelait, le chercher dans un groupe d'Arabes, le reconnaître, venir lui flairer la main et frotter sa tête contre sa poitrine.

Nous rentrons dans nos tentes, que les habitans de Suf avaient de nouveau envahies. Sur notre demande, Abd-er-Rhazy leur ordonna de vider la place, et ils obéirent immédiatement, car le chef, pour assurer l'exécution de ses ordres, fondit sur eux un bâton à la main; mais la tente du docteur devint le théâtre d'une autre scène. Tandis qu'Abd-er-Rhazy s'amusait à chasser les importuns, il aperçut dans cette tente plusieurs hommes, presque nus, accroupis à terre : ces hommes étaient des malades qui demandaient quelque soulagement à leurs maux, et notre bon docteur préparait une potion pour l'un d'eux. Abd-er-Rhazy entre soudain, saisit le premier qu'il rencontre, le jette dehors, et les autres s'enfuient. Cherchant quelque projectile à lancer au dernier fuyard, il prend le verre qui contenait la drogue, et le lui jette dans le dos, sous les yeux de notre compagnon stupéfait. A l'approche de la nuit, le terrible Abd-er-Rhazy s'en

alla trouver le cheikh Yousef, réunit les fellahs tout tremblans, et d'un ton bien solennel ramassa un brin d'herbe. « Si un objet de la valeur même de ce brin d'herbe, s'écria-t-il, disparaît cette nuit du camp des Français, je jure par le Créateur de brûler votre village. » Tous nos hommes dormirent tranquilles, et aucun vol ne fut commis. On voit que notre hôte faisait bonne police autour de nous.

On est en sécurité chez les Arabes dès qu'on leur paie tribut, et qu'on règle d'avance avec eux, par un contrat, les conditions de son séjour sur leur territoire. J'ai entendu des voyageurs, révoltés par le mot tribut, s'écrier qu'on devrait mettre à la raison ces barbares qui rançonnent les caravanes; mais, pour entrer dans les pays les mieux policés, et même pour en sortir, ne doit-on pas acheter à beaux deniers comptans un passeport et le visa des ambassades? Ne trouve-t-on pas des douanes aux frontières? Dans une ville bien administrée, comme Paris ou Londres, qu'un adroit filou vous enlève votre montre, la police s'empressera de le poursuivre; mais vous rendra-t-on l'objet volé? Oui, si par hasard on le rencontre, et si on ne le retrouve pas, vous en restituera-t-on la valeur? Jamais. Voici à quoi notre ami Abd-er-Rhazy s'est engagé : il nous défendra, par son sabre et sa lance, contre tout ennemi; il nous rendra tout objet dérobé, ou sa valeur. Nous sommes donc reçus par lui en quelque sorte au péril de sa personne et de sa bourse, car il s'expose à la fois à porter la peine des méfaits de ses hommes et à résister à l'attaque de ses voisins, les Anezé ou les Beni-Sacher, qui peuvent profiter de la présence d'une riche caravane d'Européens pour tenter, à nos dépens et aux siens, un coup de main sur son territoire. Et nous avons pour garantie de l'exécution du traité la fidélité habituelle de l'Arabe à sa parole, sa finesse bien connue pour distinguer ses vrais intérêts : s'il nous arrive malheur, quels voyageurs voudront suivre nos traces? Or point de voyageurs, point de tribut, et Abd-er-Rhazy ne fera pas tarir inconsidérément cette source de revenus. Un incident qui survint une des nuits suivantes nous confirma dans cette bonne opinion sur notre hôte : un âne et une paire de souliers ayant été dérobés à un de nos muletiers, 600 piastres d'indemnité lui furent versées incontinent.

Nous marchions depuis deux jours. Le matin du troisième, nous arrivâmes au terme de notre expédition, aux ruines de Djerash. Ces ruines sont peu distantes de Suf. Du haut de la colline d'où je les aperçus pour la première fois, je ne vis qu'une ligne de colonnades, et çà et là quelques amas de décombres. « Ces ruines sont peu de chose, » pensai-je. Je fus bientôt détrompé. Il n'entre pas dans mon intention de décrire minutieusement tous les monumens que je visitai, une telle œuvre serait fastidieuse pour le lecteur; mais voici

sommairement ce que j'admirai : une belle et longue rue bordée de chaque côté de colonnes corinthiennes, les unes debout, les autres renversées; à l'extrémité de la rue, un forum entouré de colonnes ioniques, un temple où le soleil était adoré. Le tremblement de terre qui a jeté le désordre dans tous ces monumens a du moins laissé debout les propylées de ce temple et les premières colonnes. C'est le plus beau fleuron de la couronne de Djerash. Quelques plantes, dont la verdure ne messied pas aux ruines, ont pris racine entre les bas-reliefs et les sculptures, et ajoutent un effet pittoresque à leur sévère beauté. Nous vîmes ensuite deux théâtres, puis une naumachie. Dans cette ville, située au fond d'une province reculée de l'empire romain, on n'oubliait pas les plaisirs du peuple. Enfin, au sud, s'élève une porte triomphale, d'une belle architecture, autant qu'on peut en juger à ses murs, tellement délabrés qu'un petit pâtre les escaladait avec son troupeau de chèvres. Ce qui frappe le promeneur, c'est que les diverses rues sont encore tracées; l'emplacement des maisons est apparent; les aqueducs et les bassins qui captaient les sources et les portaient dans les divers quartiers sont intacts, et les Arabes y abreuvent leurs chevaux.

Après la première exploration, nous nous dispersâmes dans les ruines. Chacun se dirigea vers les points qui l'attiraient. M. de Scitivaux prit ses pinceaux et ses albums, et, avec sa gracieuse facilité, dessina les propylées du temple du soleil. M. Morrhain jeta un fusil de chasse sur son épaule et alla faire la guerre aux cailles et aux bartavelles qui s'étaient levées sous nos pas près des colonnades. Les Bédouins le regardaient passer avec une certaine admiration, car M. Morrhain possède des attributs fort estimés chez eux, une haute taille, une longue barbe et un air martial. Maintes fois, lorsque nous parcourions les rues étroites des villes, les fellahs et les *bachi-bozouks* couchés dans le chemin, qui se dérangeaient à peine pour nous livrer le passage, se reculaient intimidés devant notre compagnon, et chuchotaient le mot « *kebir!* qu'il est grand! » L'ascendant qu'il exerce, joint à son habile fermeté, lui est fort utile pour remplir les fonctions de trésorier et d'officier payeur de la caravane. Il n'est pas aisé de s'acquitter de ces fonctions au milieu des populations orientales, dont la vertu dominante n'est pas l'honnêteté.

Me trouvant seul, je montai sur une hauteur, d'où je pus embrasser le panorama du paysage. Les collines étaient couvertes de fleurs. Le torrent que nous avons déjà rencontré à Suf, et qui sépare Djerash en deux parties, murmurait au fond de la vallée sous des lauriers-roses. Des cavaliers arabes, la lance sur l'épaule, descendaient en chantant les sentiers rapides. Nos sept tentes et l'ani-

mation qui régnait autour d'elles ajoutaient encore de la vie au tableau. Les ruines se détachaient sur la verdure par les tons chauds et dorés dont le soleil les avait revêtues : elles me parurent plus belles encore quand je les vis sous mes pieds dans leur ensemble. Nous n'avions pas encore visité de ruines romaines en Orient, et au fond d'une province lointaine, abandonnée, presque inconnue à l'Europe, nous trouvions les restes d'une ville entière, d'une importante colonie de Rome. Cette vue était de nature à inspirer une admiration respectueuse pour le peuple auquel Djerash dut sa splendeur. Puissante colonisation que celle qui laisse après tant de siècles des vestiges aussi grandioses! On peut se demander ce qui restera un jour des fragiles établissemens que les colons modernes bâtissent sur des côtes éloignées. Commerçans avant d'être soldats, ce qu'ils recherchent, ce n'est pas la gloire, mais le gain. Les uns se rendent maîtres d'un vaste empire afin d'y récolter une plante nécessaire à l'industrie; d'autres s'ouvrent des ports à coups de canon afin de se créer des débouchés. Aussi les monumens qui attestent leur domination sont des hangars à marchandises et des manufactures. Les Romains au contraire, conquérans par excellence, ne fondèrent tant de colonies que pour incorporer les peuples à leur empire. Rome se transportait pour ainsi dire tout entière dans chacune, et en même temps qu'elle domptait ses sujets, elle étonnait leur imagination et consacrait sa puissance par des monumens.

Je dois avouer cependant que, malgré la beauté du spectacle, l'âme éprouve un vide, car on ignore l'histoire des hommes qui élevèrent ces monumens. La légende de la fondation de Djerash et le drame de sa fin ne sont pas arrivés jusqu'à nous. Les rares documens que nous possédons sur cette ville ont été habilement résumés dans le *Guide en Syrie* de Murray. Je me bornerai donc à le citer. « Pour la première fois, lit-on dans cet ouvrage, Djerash, en latin *Gerasa*, est mentionnée par Josèphe. Il raconte qu'Alexandre Jannœus, roi des Juifs, ayant réduit Pella, forteresse située près du Jourdain, marcha sur Gerasa. Cela prouve que cette cité ne doit pas son origine aux Romains. Le nom de Gerasa est prononcé, mais sans aucun détail, par Ptolémée, Strabon, Pline et d'autres écrivains grecs et latins. Après la conquête des Romains, cette contrée devint une de leurs colonies favorites. Dix villes s'y élevèrent ou furent rebâties, et le district qui les environnait fut nommé la Décapole. Gerasa devint une des plus importantes, avec Damas, Bostra et Philadelphie. Les Juifs la brûlèrent au commencement de leur dernière guerre contre les empereurs pour venger le massacre de leurs compatriotes à Césarée. Elle s'était à peine relevée de ce désastre que sa population se révolta contre la domination impériale. Vespasien envoya contre

elle Annius, son lieutenant. La ville fut prise au premier assaut; mille jeunes guerriers, qui ne s'étaient pas échappés, furent mis à mort, leurs biens pillés, leurs maisons réduites en cendre et leurs familles en esclavage. Annius marcha ensuite contre les villages d'alentour. Plus d'un demi-siècle après ces événemens, Gerasa atteignit son plus haut degré de splendeur, et fut ornée de tous ces édifices dont nous admirons aujourd'hui les ruines. Nous ne savons rien sur cette période; mais les inscriptions trouvées sur les restes des palais et des temples prouvent que la plus belle architecture remonte à l'âge des Antonins, 138-180; elle se rattache à l'ordre ionique et corinthien. Gerasa devint plus tard le siége d'un évêque chrétien, et envoya un de ses prélats au concile de Chalcédoine. Il n'est pas probable que cette ville ait été jamais habitée par les Sarrasins. On n'y voit pas, comme à Baalbek et à Palmyre, des traces de leur architecture, ou une mosquée, ou des inscriptions. Tout ici est antérieur à l'islamisme. »

Le silence de l'histoire sur ces ruines remarquables enlève de la vie au spectacle. Il ne me suffit pas de contempler des pierres bien sculptées; je veux admirer aussi le prince, l'architecte dont le génie a produit ces chefs-d'œuvre. Peut-être des fouilles amèneraient-elles des découvertes de statues ou d'inscriptions. Le sol est encore intact. Ce qui semble certain, c'est que tous les monumens de Djerash se sont élevés sous le souffle de la civilisation romaine. La présence des théâtres et de la naumachie démontre que le peuple y goûtait les mêmes plaisirs que les Italiens, et demandait à ses magistrats des *circenses*. La colonisation de Rome a frappé cette ville d'une empreinte si forte, qu'au milieu de ces débris on est tenté d'oublier la Syrie, de se croire au cœur de l'empire, ce corps si puissant, si compacte, si bien centralisé, que des cités splendides comme Djerash s'élevaient à ses extrémités sans avoir de vie ni d'histoire individuelle. Cette considération, je le crains, détournera la science d'y faire des recherches, car il reste bien peu à découvrir sur les mœurs des anciens Romains, et tandis qu'on peut lire, comme en un livre, leur vie journalière sur les restes de tant de cités, viendra-t-on au fond de la Palestine, à l'est du Jourdain, chercher d'incertains documens? Tout porte à croire que ces belles ruines auront une obscure destinée.

Les Arabes, je dois le dire, excitaient autant notre curiosité que les ruines; aux heures des repas ou du loisir, nous nous établissions pêle-mêle avec eux sous la fraîche arcade de quelque therme délabré; ils venaient s'accroupir près de nous, touchaient nos vêtemens. Pour nous mieux examiner, ils montaient sur quelque fût de colonne renversée, quelque chapiteau ionique ou corinthien gisant sur le sol.

C'était un piquant contraste de voir ces sauvages enfans du désert, établis dans la contrée par la force de leur sabre, se reposer sur les restes d'une cité romaine, tandis que leurs chevaux paissaient l'herbe croissant sur les parvis des temples, et ces pierres, qu'un grand peuple a frappées du sceau de son génie, servir d'appui à ces hommes insoucians et insensibles à leur beauté. Sans doute on ne peut demander à leur rude nature de comprendre cette beauté, ni d'admirer ces colonnes comme nos soldats d'Égypte, qui, pris d'enthousiasme à la vue de celles de Karnac, leur présentèrent spontanément les armes; mais lorsque l'on considère la contrée qui les environne, cette riche et fertile *Palæstina secunda*, on est attristé de la voir devenue la proie des tribus nomades. Le Bédouin, sorti du désert, transforme en désert tous les pays qu'il occupe. Ses troupeaux dévastent les forêts, dévorent les récoltes vertes; il a l'instinct trop voyageur pour donner aux fruits de la terre le temps de mûrir, pour songer à l'avenir en conservant les biens du présent. Bien plus, le nom même de cultivateur, en arabe *fellah*, est une insulte pour lui : *fellah* signifie le serf, le vilain, taillable et corvéable à merci, attaché à la glèbe, né pour être opprimé et nourrir des maîtres. Le nomade s'enorgueillit de sa tente, de son troupeau, de la richesse qu'il a su acquérir par le pillage, et croirait s'être abaissé s'il devait cette richesse au travail. Si jamais un conquérant européen vient arracher la Palestine à la désolation, il devra relever le courage et la dignité des fellahs et châtier rudement les tribus.

Mais ces hommes que je parle de châtier sont nos hôtes; examinons leurs groupes. Habib, que la chaleur a forcé d'ôter son *abbaïl*, n'est plus vêtu que d'une longue chemise blanche. Il exerce un certain ascendant sur ses voisins. On s'écarte quand il s'avance, on l'écoute quand il parle; s'il survient un Arabe armé d'un fusil, aussitôt il s'empare du fusil sans que le maître ose le lui refuser et le décharge en l'air. Pourquoi? Pour faire du bruit, pour respirer l'odeur de la poudre, dont il est avide, et se donner un faux air de combattant. Habib possède un sabre pris à la guerre; sur le tranchant, on remarque une brèche qui s'est faite à la quatrième tête qu'il a coupée. C'est avec raison qu'Antonio l'a choisi pour frère d'armes, car il fait bon d'avoir pour ami l'homme le plus redouté.

Un autre chef adouan, du nom de Gablan, neveu d'Abd-er-Rhazy, était venu à notre rencontre jusqu'à Suf. Il nous frappa tout d'abord par la fermeté de son regard et la dignité de tous ses mouvemens. Sa figure est recouverte d'un bandage cachant une terrible balafre, la cicatrice d'un coup de sabre qui lui a ankylosé la mâchoire; une main qu'une blessure a aussi paralysée est enveloppée d'un linge collé à la peau par le baume d'Arabie, suc tiré du baumier que nous

avons rencontré à Jéricho. C'est à Taybeh qu'on lui porta ces coups. Il y levait des impôts qu'il partageait avec un autre neveu d'Abd-er-Rhazy. Celui-ci voulant les lever pour son seul compte, la discorde et la haine s'allumèrent entre les deux chefs. Gablan vint au village avec vingt-cinq cavaliers, afin d'y faire reconnaître ses droits. Son rival entra à l'improviste dans la maison où il s'était arrêté, et lui asséna un coup de sabre sur la tête. Gablan, blessé, monte à cheval, et, ses pistolets à la main, poursuit le traître et l'atteint; mais il reçoit un second coup de sabre qui lui fend le poignet. Au même instant, son ennemi est tué par un des vingt-cinq cavaliers. Les plaies de Gablan ne sont pas toutes fermées, bien qu'un an se soit écoulé depuis le combat, et le blessé attend sa guérison complète pour parfaire sa vengeance en tuant les parens de celui qui l'a frappé. Ceux-ci, selon les lois de la *vendetta* arabe, se tiennent prêts à la guerre, au besoin même ils attaqueront. C'est ainsi que les querelles et les combats surviennent, même entre parens, que les tribus se divisent à l'infini et s'affaiblissent par la discorde. Les Turcs, selon leur politique habituelle, ne manqueront pas d'envenimer cette haine, afin d'affaiblir la peuplade des Adouans.

Cependant les Arabes arrivaient de tous côtés. Pourquoi? Pour nous admirer. Jamais ils n'avaient vu un campement pareil. L'affluence devint grande surtout quand on sut que nous avions un docteur. Les malades abondaient, et les bien portans se cherchaient quelque mal afin de consulter le médecin. Une pauvre femme lui apporta un panier d'œufs, cadeau destiné à provoquer ses soins et sa bienveillance. Le mari de la femme ne lui trouvait qu'un seul mal grave, celui de ne plus pouvoir porter de fardeaux. On lui donna une drogue et on lui défendit le travail, au grand déplaisir du mari. Un lépreux vint montrer ses plaies, il fut envoyé aux eaux sulfureuses de Tibériade; mais ce peuple ignorant ne croit pas aux remèdes naturels. Un médecin, pour être bien vu, doit prononcer des paroles cabalistiques, jeter des sortiléges, en appeler à tout propos à la pharmacie. Que les docteurs qui veulent être à la mode parmi les populations orientales se pénètrent bien de ce principe. Cadalvène raconte qu'un *vekil* turc qui lui avait rendu quelques services vint, quoiqu'il ne fût pas médecin, le consulter sur sa santé. Le *vekil* était *adonné* à tous les excès. Il lui fut dit que le meilleur moyen de se guérir était de mener une vie meilleure. Le Turc, désappointé, reprit : « J'ai acquis cependant assez de titres à votre reconnaissance pour que vous ne me refusiez pas un remède. » Cadalvène lui fit prendre immédiatement une dose de jalap telle que le malade dut s'en souvenir longtemps.

Le moment du départ était venu; Abd-er-Rhazy nous dit que,

l'affluence d'Arabes devenant très grande à Djerash et la nouvelle de notre séjour étant ébruitée parmi les tribus voisines, il fallait nous en retourner à Tibériade. C'est avec regret que je quittai ces beaux sites, ces colonnades majestueuses, ce joli torrent tombant en cascades au milieu des lauriers-roses en fleur. Il nous prit fantaisie de dire adieu au temple du soleil et de copier une inscription grecque sur ses propylées. La pierre sur laquelle le sculpteur l'avait gravée était à demi enfouie dans la terre. Un fellah passa avec une pioche sur le dos; nous l'appelâmes, mais à notre grande stupéfaction il courut cacher sa pioche et vint se jeter aux pieds de notre chef. Nous comprîmes bientôt : celui-ci était armé d'un fusil de chasse, le fellah avait cru que nous en voulions à sa pioche et tremblait à la vue du fusil; il fallut lui mettre une pièce d'argent dans la main pour le rassurer; alors il nous suivit et piocha docilement la terre. Cette anecdote peint assez bien la condition des pauvres fellahs, que tout homme armé dépouille à son gré.

Nous quittâmes Djerash, escortés des deux chefs Abd-er-Rhazy et Gablan, avec vingt-cinq cavaliers arabes, qui nous accompagnèrent jusqu'à Mesra, village situé à une heure et demie d'El-Taybeh. Plus loin, leur société eût été pour nous un danger, car Mesra est la limite de la *terre de Dieu,* où nous pouvions trouver un parti d'Anezé et de Beni-Sacher, ennemis des Adouans, qui nous eût traités comme Adouans nous-mêmes. Ce fut donc à Mesra que nous nous séparâmes de nos amis; les deux chefs s'en allèrent comblés de présens par les princes. Il leur fut remis, en même temps que la somme stipulée par le contrat comme prix de notre séjour chez eux, un certificat constatant la bonne hospitalité qu'ils nous avaient offerte.

Nous voici donc de nouveau livrés à nous-mêmes et confians avec raison dans notre caravane, forte d'une quarantaine d'hommes et bien armée. Nous marchons à travers la campagne sans suivre de route bien frayée, tantôt dans les broussailles, tantôt sur les restes d'une voie romaine franchissant des ravins remplis de roches. En Orient, les caravanes qui traversent un pays peu sûr font bien de choisir le chemin le plus coupé de ravins et de rochers. Le cavalier arabe est seul à craindre; or c'est en plaine qu'il est le plus redoutable. Il n'aime pas à s'aventurer dans une région montagneuse. Nous arrivâmes sans encombre à El-Taybeh, dont le cheikh, étonné de nous revoir, complimenta les princes sur leur heureux passage dans la terre de Dieu. « Le pays que vous venez de franchir, dit-il, n'est pas sûr, même pour deux cents cavaliers réunis. » Et il parle des nomades avec expérience, car bientôt, grâce à eux, son village sera désert. Chaque peuplade à son passage lève un impôt de 10 à 15,000 piastres. Aussi les habitans abandonneront leurs champs et

leurs maisons, et, selon la coutume, se mettront au service de quelque chef de bandes.

En nous quittant, Gablan avait recommandé à Antonio de ne pas traverser sans information la vallée du Jourdain où Diab, le généralissime des Adouans, devait, avec une forte troupe, tenter un coup de main sur les troupeaux des Beni-Sacher. Les renseignemens sont favorables, nous partons, et l'ordre est donné par le chef de notre caravane d'escorter avec vigilance les bagages. Nous traversâmes sans être inquiétés la tribu des Beni-Sacher et atteignîmes la rive droite du Jourdain, rive où le voyageur retrouve la sécurité. Cependant les troupeaux vus le 30 dans la vallée ne paraissaient pas; Diab avait-il fait sa razzia? Oui, fut-il répondu à Antonio par un Beni-Sacher. Le drogman, jugeant d'après la date et ses souvenirs, pensa que c'était sur les renseignemens innocemment donnés par lui à Gablan que la tentative de Diab avait été décidée. Comment cette tribu, que la perte de ses richesses aurait dû rendre hardie, n'a-t-elle pas songé à réparer un peu à nos dépens sa fortune compromise? C'est sur quoi nous devisions à la halte, dans un khan délabré, à la tête d'un pont romain qui nous avait servi à traverser le fleuve. En cette circonstance, comme en tant d'autres, la fortune nous avait bien servis. L'expédition que des esprits timides nous avaient déconseillée était maintenant accomplie et justifiée par le succès. Le soir, nous campions de nouveau sous les murs de Tibériade.

II.

Un mois plus tard, nous entreprenions une excursion analogue, avec des Anezé pour guides et les ruines de Palmyre pour but. Cette excursion avait été préparée à Damas. C'est dans cette ville que demeure habituellement le chef d'une fraction des Anezé, les Sebah, qui sont maîtres du désert de Syrie entre Homs et l'Euphrate. Ce chef s'est fait une renommée jusqu'en Europe, non par ses exploits, mais par son mariage. Dernièrement il plut à une dame de haut rang, déjà célèbre par ses aventures. Voyageant dans le désert de Syrie, elle eut pour guide cet Arabe, nommé Mighuel; s'en éprendre et lui demander de l'épouser fut pour elle l'affaire d'un instant. L'Arabe refusa pendant six mois, reculant devant cette idée : épouser une chrétienne! Enfin, poursuivi à outrance et tenté par vingt-cinq mille livres de rente, fortune immense pour un Bédouin, il fit ce qu'Henri IV aurait appelé le saut périlleux et accepta; mais, comme dans tous les romans bien conduits, l'aventure, près de sa fin, fut prolongée par un incident. Le consul d'Angleterre met opposition au mariage de Mme ***. Elle fuit au désert avec son fiancé; là

ils prennent douze pierres, les rangent en forme de croissant devant les cheikhs de la tribu, qui prononcent l'union au nom de Mahomet, et les voilà bien et dûment mariés. Depuis ce temps, ils vivent à Damas. Mme *** a retiré son mari du désert, où il ne se rend plus que pour combattre ses ennemis ou pour mener à Palmyre des étrangers de distinction.

Le contrat relatif à notre excursion fut conclu avec ce Mighuel. Il s'engagea, au nom de Mohammed son frère, cheikh plus puissant que lui, à nous fournir une escorte de cent hommes armés, montés sur des dromadaires et portant chacun deux outres d'eau. Le rendez-vous lui fut fixé à Homs, où nous le trouvâmes au jour convenu. Mighuel amenait Mohammed. Le premier est aujourd'hui un *gentleman* bédouin de bonnes manières; il porte des *revolvers* et une carabine anglaise. Est-il besoin de le dire? son urbanité et ses armes, il les doit à sa femme, qui a poli la rude écorce de l'Arabe et l'a recouverte d'un vernis de civilisation. Quant à Mohammed, aimable et prévenant, il a des manières douces avec les Européens. Il ne lui manque, pour avoir aussi bonne façon que son frère, que d'avoir fait un aussi beau mariage. Cela dit, entrons dans le désert.

Nous marchâmes une demi-journée sans cesser d'apercevoir à l'ouest les tours de Homs, et nous arrivâmes vers le milieu du jour à un camp de nomades assis dans un pli du terrain auprès de quelques puits grossièrement creusés dans la terre : c'était le camp de Mohammed. Un de ses frères, un troisième chef, nous y attendait, franc Bédouin, celui-là, au regard et au visage rudes. L'influence de sa belle-sœur ne s'est pas étendue jusqu'à lui. Nous fûmes reçus sous la tente de Mohammed, tente noire en forme de carré long, faite d'un canevas serré en poil de chameau. Plusieurs piquets l'élèvent de quelques pieds au-dessus du sol. Au milieu tombe une toile, qui sépare la partie où le maître donne l'hospitalité à ses hôtes de celle où se tiennent les femmes, les enfans et l'animal de prédilection, la jument. On abaisse la nuit un seul côté, afin de se garantir du vent froid. Malgré la chaleur, nous étions assez fraîchement établis, et, contrairement à ce que j'aurais pensé, la couleur noire et le tissu arrêtaient bien les rayons du soleil.

Les Arabes du campement, curieux de contempler des Européens et attirés surtout par la nouvelle qu'il y avait parmi eux des fils de roi, formaient cercle autour de la tente. Le premier rang était à genoux sur la terre, près des tapis réservés aux seuls personnages de distinction; le second se tenait debout. Leurs visages marquaient la surprise, mais ils étaient placides et graves dans leur étonnement. Les larges plis de leur robe leur donnaient une apparence de dignité patriarcale. Ainsi je me figure les assemblées populaires dans les nations primitives. A l'extérieur, le calme régnait, car c'était

l'heure la plus chaude du jour, heure de repos pour les hommes et les animaux. Des enfans seuls, tout nus, les cheveux hérissés, couraient comme des lutins, tourmentant les chameaux, battant les chèvres et s'enfuyant quand une mère de famille indignée apparaissait un bâton à la main. Cependant le serviteur de Mohammed brûla le café, le broya en une poussière fine sur laquelle il versa de l'eau chaude, nous l'offrit bouillant sans sucre avec le marc; puis un grand plat de beurre et de dattes pétries circula dans l'assemblée. Chacun y mit la main droite. La foule des curieux ne nous quittait pas des yeux. Comme les tentes sont toujours ouvertes, on n'a rien de caché pour ses voisins. La vie des cheikhs se passe *coram populo*. Je fus frappé de voir combien, dans cette réunion de Bédouins, l'expression du respect s'alliait à un certain air de grandeur. Ce n'est plus notre Abd-er-Rhazy de Djerash usant de la menace et de la colère pour délivrer ses hôtes des curieux et des importuns. Nos cheikhs d'un mot se faisaient obéir. Sur un signe, le premier rang recule pour dégager la tente; sur un autre signe, une centaine d'entre eux se retirent pour se préparer à partir avec nous. Nous ne sommes plus, il est vrai, chez la peuplade petite et pauvre des Adouans, mais dans un camp de Sebah, appartenant à l'importante tribu des Anezé, et la dignité chez ces hommes va de pair avec le sentiment de la force.

L'heure de se remettre en route était enfin venue. Le camp retentissait de beuglemens, et cent cinquante dromadaires accroupis se relevaient, montés chacun par un Bédouin. Le désordre des rangs, la masse des dromadaires augmentant en apparence le nombre de la troupe, notre caravane, entourée de lances et de fusils, offrait l'aspect d'une grosse tribu qui se déplace avec armes et bagages. Au lieu de cent hommes d'escorte, nous en avions cent cinquante, parce qu'un parti de Shoumar, nomades de Mésopotamie, ennemis des Anezé, venait d'enlever, par un heureux coup de main, une troupe de chameaux. Cinquante hommes devaient nous quitter à Palmyre pour suivre les agresseurs sur les bords de l'Euphrate.

On remarquait parmi nos Arabes des distinctions de rang qu'indiquaient le nombre des montures et le costume. Les principaux étaient suivis d'un cheval attaché par une longe derrière leur dromadaire, et l'on reconnaissait de loin les cheikhs à leurs *couffiehs* brunes et dorées, à leurs robes et à leurs ceintures de soie où dominaient les couleurs rouge, verte et blanche. Les nuances de leur habillement se fondaient harmonieusement avec les parures de leur selle, d'où pendait de chaque côté un sac en canevas serré, nommé *aidé*, entouré d'une frange de glands de mille couleurs. C'est dans ce sac que le Bédouin porte sa nourriture et ses effets de voyage.

Le personnage le plus animé de la caravane était sans contredit le serviteur de Mighuel, Ali, chargé par son maître de veiller sur un

très jeune fils emmené par lui dans le désert, et de prendre soin du dromadaire et de la jument. Celle-ci, dressée par Ali, se serait distinguée au cirque des Champs-Élysées. Ali poussait un cri rauque; elle partait de toute sa vitesse dans le désert, l'œil allumé, la crinière et la queue flottantes. Au moment où la course était le plus rapide, Ali se dressait debout sur la selle, puis revenait près de nous pour jouir de notre surprise. Sans bride, sans étriers, les jambes et les pieds nus et pendans comme ceux des statues équestres de l'antiquité, il dirigeait l'animal avec une étonnante précision au moyen de la voix et des oscillations d'un bâton. Il vit que nous regardions en souriant un morceau de fer recourbé, fragment d'un éperon européen, qui brillait à l'un de ses talons: « A la franqua! » dit-il en talonnant sa bête et montrant du doigt nos éperons.

Notre caravane s'avançait sans ordre et changeait d'aspect à tout instant; c'était tantôt une longue file, tantôt une masse compacte, tantôt un front de bataille. Notre cavalerie allait pêle-mêle avec les Bédouins; les dromadaires ayant le pas plus allongé que les chevaux, tantôt notre escorte ralentissait sa marche, tantôt nous pressions la nôtre. Dix mules seules, soumises à une active surveillance, conservaient une marche régulière; elles portaient vingt jarres, disposées par couple, qui pouvaient rappeler par leur taille et leur forme les vases où se cachèrent les quarante voleurs du conte d'Ali-Baba. Comme elles contenaient de l'eau, si elles se fussent entre-choquées, cette ressource précieuse eût été perdue.

Les trois cheikhs n'avaient pas au milieu de leurs Arabes un rang bien marqué, et ne se seraient pas distingués d'eux sans la richesse de leur costume. C'est l'image de cette société toute primitive, républicaine, si j'ose le dire, car sans cesse le *self government* y est pratiqué, et ne donnant une sorte d'autorité à quelques-uns de ses membres que dans la mesure de la nécessité. Les Bédouins de Syrie ont des cheikhs, parce qu'il leur faut des chefs à la guerre, des présidens pour l'assemblée de la tribu; mais les principales affaires sont agitées dans cette assemblée, sur laquelle les cheikhs ont plutôt de l'influence que du pouvoir. Ils possèdent une dignité, non pas un commandement. Si une querelle survient entre deux hommes, ils ne peuvent s'ériger en juges; des arbitres sont choisis par les parties. Si un membre de la tribu est tué, la famille du défunt n'en appellera au cheikh que pour faire chasser l'assassin; quant à la vengeance, elle l'accomplit elle-même. Tout homme peut dans sa tribu prendre le cheikh qui lui plaît, comme l'on prend un patron, et en changer à son gré. Quoique la naissance exerce un grand prestige chez les Arabes, et que le fils aîné hérite de la dignité du père, la richesse est un titre suffisant pour aspirer aux honneurs. Chaque jour, il s'élève de nouveaux cheikhs. Mighuel, simple chamelier

avant son mariage, est devenu, par ses vingt-cinq mille livres de rente, presque l'égal de son frère Mohammed.

Encore quelques mots sur la constitution de la tribu amie à laquelle appartiennent nos guides. Anezé, le père de la tribu, si l'on en croit la fable arabe, eut la bonne fortune de découvrir la *lailet el kadi*, ou « nuit de la puissance, » où Allah exauce tous les vœux des croyans; il le supplia de lui donner une postérité aussi nombreuse, selon l'hyperbole inévitable, que les étoiles du firmament, et autant de chameaux qu'il y a de grains de sable au désert. Les enfans d'Anezé réunis forment la plus grande tribu arabe qui existe. Répandue entre la Syrie, l'Euphrate et le Nedj, dont elle est originaire, elle peut mettre sur pied, pour se défendre, quatre-vingt-dix mille hommes montés sur des dromadaires et dix mille autres cavaliers. A première vue, on prête une grande puissance à ce peuple de guerriers pauvres, sobres, habitués aux fatigues et aux combats; mais leur union, consacrée seulement par un lien de race, n'est pas assez forte pour les garantir contre les divisions intérieures. Avec l'accroissement de la tribu vinrent les discordes, que l'autorité du chef de famille ne suffit plus à contenir. Aujourd'hui les Anezé obéissent nominalement à un prince qui a reçu ses droits, à travers les âges, du fondateur de la tribu; mais dans la grande tribu, subdivisée à l'infini, chaque fraction a ses cheikhs, ses amitiés, ses haines, ses guerres, et il ne faudrait rien moins que le péril commun de l'indépendance et de la religion, menacées par une nation européenne, pour unir tous ces Arabes sous la main d'un chef suprême.

Nous causions sur tous ces sujets avec Mighuel par l'entremise d'Élie, notre drogman, qui parfois mêlait à la conversation des détails pittoresques : « Oh! messieurs, il est très riche, le prince des Anezé, sa tente est longue comme d'ici là-bas! » Et il montrait du doigt une colline éloignée d'un kilomètre environ. Cette comparaison est exagérée, mais n'en prouve pas moins que le signe de la richesse chez les nomades est la longueur de la tente, qui peut alors abriter beaucoup de femmes, d'enfans et de serviteurs.

A la tombée de la nuit, nous atteignîmes un camp d'Arabes où nous trouvâmes l'eau et l'hospitalité. Les puits marquent naturellement les étapes au désert. Lorsqu'une tribu voyage, elle marche de puits en puits. La durée de l'eau est la mesure du séjour; l'eau tarit, le camp se lève, on va chercher un point du désert plus hospitalier; reparaît-elle, d'autres tentes se dressent bientôt près des puits. Lorsque le lieu est déjà occupé par un campement, les nouveaux-venus ont le droit de camper aussi et d'abreuver leurs troupeaux, mais pour une nuit seulement.

Les Arabes se contentent d'une eau bourbeuse et amère, et vous l'offrent, le plus naturellement du monde, comme une liqueur de

prix. Nicolas, notre cuisinier, quand sa marmite fut établie au-dessus du feu, entre deux pierres, et qu'il eut réuni pour la soupe les débris d'un vieux coq, demanda de l'eau; on le conduisit vers un puits envahi déjà par les dromadaires. Il recula d'horreur : le fond était garni d'une boue liquide, d'assez mauvaise odeur. Un enfant qui la puisait avec un sac de cuir lui en offrit ; — *Moille, moille, mafish moille!* (de l'eau, de l'eau, ce n'est pas de l'eau!) — Il la repoussa et vint à nos jarres, autour desquelles la soif nous avait rassemblés. Nous comptions sur ces jarres pour conserver une boisson pure; mais hélas! nous comptions sans l'étourderie du drogman! Il les avait bouchées avec un tampon d'herbes entouré de linges. La chaleur aidant, notre eau était devenue une tisane d'herbes d'un goût effroyable, et voici nos espérances évanouies! Il nous restait encore les outres que portaient les dromadaires. Cette eau ne nous fit point défaut, sans être bien agréable, car plusieurs odeurs s'y mariaient. Les outres, faites de peaux de bouc, avaient été remplies jadis de lait de chamelle; mais dans le désert on doit rire de ces petites infortunes : l'eau fut versée dans la marmite et nous désaltéra tant bien que mal.

Le camp qui nous environnait, en tous points semblable au précédent, était composé de tentes noires, en forme de carrés longs, peu élevées au-dessus du sol. En Syrie et en Arabie, les tentes ont toujours cet aspect; aussi les aperçoit-on au loin sur le désert, comme autant de taches noires. Les femmes filaient la laine des chameaux. Parfois nos regards curieux les intimidaient, elles détournaient la tête avec confusion. Leurs yeux sont noirs, leurs traits accentués. Brunes, de formes élégantes et bien drapées dans leur robe, elles sont souvent belles, et le paraîtraient plus encore, si elles cultivaient un peu plus la propreté et n'imprégnaient pas leurs cheveux de graisse de mouton. Les hommes, couchés ou accroupis sur la terre, devant les tentes, fumaient une pipe de terre recourbée, courte et grosse, de couleur noire ou rouge. Chacun à son tour y appliquait les lèvres et aspirait. Leur politesse consiste, dès qu'ils ont allumé une pipe, à la passer successivement à tous leurs voisins. Le premier survenant la prend sans façon de la main du fumeur, aspire, et la lui rend.

Le sérieux de ces hommes, la dignité de leurs mouvemens, leur immobilité majestueuse, contrastent avec les gestes rapides, délibérés, l'agitation, la gaieté bruyante des Occidentaux; mais, n'en déplaise aux admirateurs des Arabes, il ne faut pas se laisser prendre aux apparences. Ces airs de noblesse, ces regards profonds, cette majesté d'attitude, recouvrent un grand vide de l'âme; leur immobilité est le plus souvent de l'inertie, leur grave silence de la pauvrete d'esprit. Ils aiment à tuer le temps dans la contemplation,

la rêverie, l'oisiveté. Parfois des passions s'élèvent dans leur cœur : ardeur éphémère! ils attaquent et fuient devant la moindre résistance; leurs guerres sont des coups de main, de courtes fantasias. L'esprit de suite leur est odieux. Lisez les maximes de leur sagesse, les rares versets intelligibles du Coran : ce sont des sentences entrecoupées comme un souffle haletant, et ces maximes enseignent la prudence et la méfiance, rarement l'action. Ils haïssent l'effort et le travail; ce qu'ils abhorrent dans notre civilisation, c'est qu'elle est fondée sur le travail et l'effort. « L'Orient, dit spirituellement M. Eugène Fromentin, c'est un lit de repos trop commode, où l'on s'étend, où l'on est bien, où l'on ne s'ennuie jamais, parce que l'on y sommeille, où l'on croit penser, où l'on dort. Beaucoup semblent vivre, qui n'existent plus depuis longtemps. »

Peuple inactif par excellence, les Arabes ne mesurent pas le temps, en ignorent le prix, n'ont pas le sentiment des distances et ne savent presque jamais leur âge. « Combien d'heures de marche y a-t-il d'un puits à l'autre? — Dieu est avec les patiens! — Quel âge as-tu? — On n'obtient à cette dernière question de réponse précise que si un événement de l'histoire a coïncidé avec quelque fait de la vie intime de l'Arabe : « Ma barbe poussait à l'époque où Bonaparte a battu les Turcs au mont Thabor. »

On regarde néanmoins le Bédouin d'un autre œil, suivant qu'on le rencontre dans une riche contrée ou dans le désert. Ce n'est pas sans pitié ni sans indignation que j'ai vu la belle *Palæstina secunda* dépérir entre les mains d'Abd-er-Rhazy de Djerash et des autres chefs adouans; mais je n'ai pas éprouvé le même sentiment dans la société de nos Anezé, habitans du désert. Il règne entre eux et la solitude je ne sais quelle harmonie, et l'on sent, au sortir des provinces ottomanes, une sympathie involontaire pour ces hommes de mœurs pures, pauvres, sobres, vivant libres et fiers dans des steppes arides, refusant de s'établir dans les villes où les menacent la tyrannie et la corruption turques.

Malgré la fatigue du jour, je ne me décidai ce soir-là que tard à regagner mon lit, car la nuit lumineuse et pure avait une douceur et un éclat pénétrans. Je songeai, je rêvai, je passai en revue mes souvenirs et mes impressions, je regardai le ciel; ne riez pas : il me sembla qu'au sein de ces nuits splendides je devenais moi-même un mage ou un Chaldéen, et que je conversais avec les astres. Les chameaux se rassemblaient autour des tentes de leurs maîtres, les moutons, les chèvres bêlaient de tous côtés; les gardiens se roulaient dans leurs *abbaïls* et s'étendaient sur la terre près de leurs lances et de leurs fusils. Je m'approchai de notre silencieuse caravane. Au bruit de mes pas, quelques chevaux ouvrirent lentement

de beaux yeux brillans et les refermèrent aussitôt. Entre des pierres, une flamme tremblotante s'élevait d'un amas d'herbes et de broussailles presque consumé, et éclairait la barbe grise de Nicolas, le cuisinier, et la barbe noire de Jurius, son aide, couchés, comme toujours, les derniers; ils préparaient le déjeuner du lendemain.

Le 30 mai, le soleil, brûlant dès l'aurore, annonça une chaleur extraordinaire; mais jamais le désert ne me parut plus beau. Que de grandeur et de poésie dans cette sublime solitude! Le mirage couvrait de lacs l'horizon de la plaine éblouissante, et les collines, le pied voilé par le scintillement de l'atmosphère près du sol ardent, semblaient suspendues dans l'espace. Des traces blanchâtres, veines de terre crayeuse répandues çà et là, ressemblaient de loin, à travers les vibrations de l'air, à ces nuages enchantés qui descendent sur le théâtre dans les féeries. A midi, il me sembla que je recevais de tous côtés l'impression du feu. Nous abaissâmes nos turbans sur nos yeux, les Arabes s'enveloppèrent la figure de leurs *couffiehs*, et nous avançâmes sans mot dire, absorbés en nous-mêmes. Dans cette nature immobile et silencieuse sous le poids du soleil, on n'entendait plus que le pas régulier des chameaux, la marche plus précipitée des chevaux et des mules. Les approches du soir ranimèrent la caravane. Nos causeries recommencèrent. Les Bédouins, poussant les dromadaires, firent des fantasias dans la plaine, ou, se jetant à la poursuite des lièvres qui se levaient sous leurs pas, ils les atteignaient souvent de leurs lances. D'autres mettaient pied à terre et couraient après des gerboises, sorte de rats jaunâtres très communs dans ce désert. Ils sont curieusement conformés. Les pattes de devant étant très courtes, celles de derrière très longues, l'animal se tient volontiers sur celles-ci et a tout l'air d'un bipède. Il saute plutôt qu'il ne trotte. Cette structure a quelque rapport avec celle du kanguroo. Tandis que, parmi nos Arabes, les uns donnaient la chasse aux gerboises et aux lièvres, d'autres entonnaient d'une voix chevrotante et nasillarde quelque chant de guerre ou d'amour. Je m'en fis donner le sens par Élie. Ce sont en général des fanfaronnades de ce genre : « J'ai vaincu trois cents cavaliers! couvert de gloire, enrichi de leurs dépouilles, je me suis présenté sous la tente du père de celle que j'aime, et il m'a accordé sa fille! » Ces poésies ne furent jamais écrites; elles courent de bouche en bouche depuis la plus haute antiquité, comme les chants d'Homère aux premiers âges de la Grèce.

Les derniers rayons du soleil, qui éteignait ses ardeurs, colorèrent l'horizon de tons chauds et harmonieux. C'est le matin et le soir que les belles lignes de cette nature apparaissent nettement. Durant le jour, l'excès de la lumière jette une teinte blanche uniforme sur tout le pays, confond les perspectives et les couleurs;

mais au coucher du soleil l'orient, frappé par ses derniers rayons, est comme une palette brillante où le rose tendre, le lilas, le bleu, se superposent, se fondent, se mélangent tour à tour, et changent d'aspect et d'éclat avec le jeu mobile de la lumière.

Ce désert est le second qui me laisse un grand souvenir; le premier est celui du Sinaï. Quoique leur dissemblance soit grande, l'un et l'autre étant dignes des scènes bibliques, ils restent étroitement liés dans ma mémoire. La Genèse et l'Exode sont comme l'âme de ces contrées; à leur vue, l'on éprouve les mêmes impressions qu'à la lecture des deux premiers livres de la Bible. Dans les steppes de Syrie, je me figure sans peine quelques scènes de la vie d'Abraham ou de Jacob empreinte d'une poésie naïve et douce, car le pays, quoique désert, n'a rien qui effraie l'imagination. L'homme peut y vivre, témoin nos Arabes, sans les miracles quotidiens de l'Exode. D'espace en espace, les traces vertes annoncent un pâturage où le chameau et le cheval trouvent une plante savonneuse et une herbe dorée dont ils sont friands, et les plis du terrain cachent des puits ou des citernes naturelles... Mais Moïse n'aurait point choisi une semblable nature pour y tremper, par la privation et la souffrance, le corps et l'âme des Hébreux. Il leur fallait les marches dans les sables profonds de l'Arabie, au milieu de ces blocs de porphyre ou de granit, roches aux formes étranges et menaçantes, qui, précipitées des montagnes, entravent les chemins. Les miracles de Jéhovah en faveur de son peuple devaient être d'autant plus éclatans qu'ils avaient lieu dans une région d'où l'homme est repoussé par la faim et la soif. Rien de semblable dans les plaines de Palmyre; c'est la fertilité relativement à la désolation du Sinaï.

La nuit allait confondre dans une obscurité commune les couleurs de l'horizon et les grandes ombres des collines. Les costumes pittoresques des chefs arabes étincelaient encore sous les derniers rayons du soleil; sur le sol se dessinait l'ombre gigantesque des dromadaires; celles de leurs cavaliers flottaient selon le caprice des vêtemens. Mighuel donne le signal d'arrêt; tous partent au trot jusqu'au lieu du campement, se jettent à terre, étendent leurs robes et les remplissent d'herbes sèches et de tiges d'arbustes. A l'aide de ce combustible, ils préparent leur repas, une sorte de pain sec et plat cuit sous la cendre. Je ne saurais dire où nous avons dressé nos tentes. Telle est la vie dans le désert; le voyageur oublie jusqu'au nom de la terre sur laquelle il a dormi, car là tout se ressemble, et rien n'arrête le souvenir.

L'incident de la matinée suivante fut une fausse alerte. Nos Bédouins tirèrent tout à coup de leurs housses les fusils et les tromblons; deux cavaliers armés de leurs lances partirent au galop devant nous. Qu'était-ce donc? Les Arabes répondirent : Les Shoumar! Nous

regardions en vain ; enfin nous vîmes quelques piques apparaître à l'horizon, un peu de poussière s'élever, et des hommes venir à nous. Nous plaisantâmes sur leur petit nombre, le comparant à notre imposante caravane; mais Élie répondait qu'un pli de terrain pouvait cacher un parti de cavalerie. Bref, nous allions changer les amorces de nos armes, quand le retour des éclaireurs apprit aux chefs que les Arabes aperçus étaient des Sebah accompagnant depuis Bagdad une caravane de marchands. On fraternisa avec les nouveau-venus, et nous entonnâmes en riant la chanson :

Les ennemis sont mes amis,
Je ne veux plus faire la guerre.

Le dénoûment pacifique de l'aventure nous priva du plaisir d'assister à un de ces combats de Bédouins que je me figure assez semblables au jeu de barres, si on nous les a fidèlement décrits. Quand deux troupes sont en présence, un cavalier se jette dans la lice, un ennemi s'élance; sur la sortie d'un nouveau cavalier, un nouvel ennemi vient porter secours au précédent. Ces escarmouches, comme les batailles de l'*Iliade*, sont une suite de combats singuliers. Cependant l'Arabe d'Asie, s'il n'est poussé par une *vendetta* personnelle, évite de faire périr son ennemi; il veut non pas tuer, mais piller. Le cheval et le dromadaire sont les objets de sa convoitise, et le plus faible des combattans peut toujours sauver sa vie en abandonnant ses dépouilles. Il s'ensuit qu'on se heurte prudemment, que la lance est préférée au fusil, car une balle atteint moins souvent le cavalier que sa monture ; l'homme étant inutile à prendre, la bête tuée, tout est perdu pour le vainqueur.

Les chaînes de hauteurs qui bornaient l'horizon se rapprochaient de plus en plus. Les Arabes, montrant du doigt leur point d'intersection, s'écrient : *Kulat!* le château ! Nous apercevons distinctement une ligne de murailles sur le sommet d'une montagne. Déjà des colonnes tronquées, des piédestaux couverts d'inscriptions en caractères, soit grecs, soit cunéiformes, apparaissaient dans la plaine. En suivant la trace de ces rares débris, on reconnaît qu'ils marquent, à travers le désert, la route de la grande cité.

Un défilé s'ouvrit. Au moment où nous le franchîmes pour atteindre le versant opposé de la chaîne, les murailles aperçues prirent une forme toute moderne. Elles appartiennent à un château sarrasin qui couronne la crête d'un rocher. Au bord de la vallée s'élèvent de nombreuses tours carrées à demi ruinées, que l'on prendrait pour des tours de défense, si des inscriptions funéraires n'indiquaient qu'elles étaient les tombeaux des principales familles de Palmyre. A l'intérieur de ces tours, on voit une chambre sépulcrale dont les murs sont garnis jusqu'au sommet de casiers de

pierre. On y plaçait les sarcophages les uns au-dessus des autres. Les couloirs où l'on glissait le défunt embaumé et enfermé dans la pierre sont visibles encore.

Au sortir du défilé, un steppe nouveau et les ruines de Palmyre se présentèrent tout à coup. Ce n'était plus une plaine de terre grisâtre, verte çà et là, comme celle d'où nous sortions, mais une mer de sable jaune, un désert africain s'étendant à perte de vue. A notre droite, un gros ruisseau s'élançait de la montagne, traversait quelques rares jardins remplis de grenadiers et de palmiers, puis allait se perdre dans un lac de sel qui brillait à distance comme une plaque d'argent; à quelques pas de nous s'élevaient les restes d'innombrables colonnades auxquelles le soleil donnait une couleur ardente. Les unes bordaient les rues, les autres le parvis des temples, d'autres encore s'élevaient solitaires, monumens consacrés sans doute, comme la colonne de Pompée sur le rivage de l'Égypte, à perpétuer la gloire de quelque grand homme. Le gigantesque temple du soleil domine l'ensemble de cette immense destruction. On ne peut voir sans stupéfaction cette ville morte qui émerge du milieu des sables.

Nous passâmes le ruisseau à gué; nos chevaux, malgré la soif qui les dévorait, ne voulurent boire que très peu, car l'eau en est tiède et sulfureuse. Nous avions hâte d'étendre nos tapis sur la terre d'un jardin; nous étions harassés de fatigue. En arrivant, plusieurs muletiers tombèrent malades de lassitude et de chaleur. Peu s'en fallut qu'il n'en fût de même de trois d'entre nous. Dans ces expéditions, où le manque d'eau et la crainte de l'attaque d'une tribu ennemie défendent de s'arrêter en route, des accidens de ce genre causent de bien vives inquiétudes; mais l'énergie de notre chef soutenait toujours dans les heures de découragement la caravane abattue. Malgré la souffrance universelle, le camp fut assis avec le même ordre que les jours précédens. Chacun fit son devoir.

Notre courage de voyageurs avait été déjà mis à l'épreuve avant le départ pour Palmyre. En arrivant à Homs, plusieurs de nos compagnons souffraient de la fièvre et de la dyssenterie, résultat de la fatigue et de la mauvaise nourriture. La guerre était allumée dans le Liban. A Baalbek, l'assassinat d'un chrétien à quelques pas de nous en avait été l'un des préludes (1). Si la lutte s'étendait au nord vers Tripoli, elle pouvait nous fermer le passage jusqu'à la mer; mais le chef de la caravane, malade lui-même, avait résolu de remplir son programme de voyage malgré ces obstacles, et nous avait entraînés dans le désert. Son frère se distinguait dans nos difficultés par son aimable entrain, son inaltérable gaieté, semblable en ce

(1) On a pu lire dans le *Journal des Débats* du 24 juillet 1860 un exact récit du douloureux événement de Baalbek. Ce récit, où respirent une émotion généreuse et tant de sentimens français et libéraux, a été écrit par l'aîné des princes.

point à nos soldats français, qui savent toujours trouver le mot pour rire au milieu des épreuves, et joignent au courage l'enjouement et la sérénité de l'esprit.

Nos premières impressions sur Palmyre furent un peu troublées par la fatigue. Quant à moi, j'avoue que j'eus hâte de demander au repos et au sommeil la réparation de mes forces; mais longtemps le sommeil ne vint pas : j'éprouvais un tremblement nerveux, sorte de fièvre fréquente après les longues marches sous un ciel brûlant. L'ombre n'apportait aucune fraîcheur, et il me semblait toujours sentir sur la tête l'ardeur du soleil. Je passai les premières heures de la nuit les yeux ouverts, les oreilles à l'écoute du moindre bruit, l'esprit singulièrement porté aux chimères et à l'inquiétude.

Mon compagnon et moi, nous avions abattu une partie de notre tente afin de profiter du bienfait de la moindre brise; par cette ouverture, la lune jetait de temps en temps sous la toile un de ces pâles rayons qui ressemblent à des regards furtifs et curieux, et les objets autour de nous prenaient un aspect fantastique. Mes yeux se fixaient malgré moi sur la cime d'un palmier qui se détachait sur un ciel tellement illuminé par les étoiles qu'il conservait une teinte bleue tirant sur le violet, et cette cime semblait se mouvoir : illusion due à la marche des astres. Parfois j'entendais les mouvemens agités de quelque cheval à qui la fatigue enlevait le sommeil, comme aux hommes, ou bien encore un souffle rapide et entrecoupé, accompagné d'une sorte de gémissement rauque, dénonçait un chacal qui rôdait dans le camp. Ces animaux eurent l'audace de s'approcher même de nos lits. Enfin la brise vint, le palmier frémit, un grenadier sous lequel notre tente était dressée frôla la toile de ses branches; de guerre lasse je m'endormis. Le lendemain nous étions, sinon reposés, du moins fort en état d'explorer Palmyre. Mighuel fixa le maximum de notre halte à une journée et demie, laps de temps assez long pour prendre un aperçu des ruines, assez court pour que les Arabes de Mésopotamie ne pussent être instruits de notre présence. Nous mîmes à profit, pour parcourir la ville morte, les heures où le soleil inflige le moins de souffrances, c'est-à-dire les matinées et les soirées.

J'avais éprouvé un réel saisissement lorsque le grand squelette de Palmyre gisant dans le désert m'était apparu pour la première fois. Au moment de le visiter en détail, je résolus de le regarder avec les yeux d'un juge plutôt qu'avec ceux d'un voyageur enthousiaste. J'y réussis trop bien pour mon plaisir, car, malgré la renommée qui a fait de ces ruines une merveille des arts, j'éprouvai une déception. Ces colonnes, dont les longues files produisent de loin un si majestueux effet, manquent de proportion et de grandeur. Vers le nord de la ville et au centre, on en rencontre çà et là quelques-unes

isolées, monolithes de marbre, de grès-brèche ou de granit, qui portent des chapiteaux mieux fouillés et plus élancés; mais cette beauté est toute relative, le style général est un lourd plagiat de l'architecture grecque. Le temple du soleil approche par sa grandeur du gigantesque temple de Karnac à Thèbes. Je fus frappé surtout de la hauteur de ses portes; mais dans tout l'édifice aucun bas-relief, aucune sculpture ne mérite d'arrêter la vue. On passe indifférent.

Ici, comme à Baalbek, les hommes ont fait plus de mal que le temps; l'édifice religieux fut transformé en forteresse par les Sarrasins, et les quelques fellahs habitans de la moderne Palmyre ont assis leur village dans cette enceinte, afin de s'y défendre au besoin contre l'incursion des tribus. Les œuvres d'art sont mutilées, les tours de défense composées de colonnes brisées. Les tombeaux ont été exploités comme des carrières par les mêmes Sarrasins pour construire le château qui domine la ville. On s'étonne, à la vue de cette destruction, que tant de monumens soient encore debout; mais il est à regretter que ces monumens soient plutôt un témoignage de la richesse des Palmyréniens que de leur bon goût.

Quelques voyageurs se sont crus obligés d'admirer ces ruines quand même, sans doute pour se dédommager des fatigues endurées dans le désert; ils ont osé même affirmer qu'au point de vue de l'art, celles de Baalbek étaient inférieures. On ne peut porter un jugement plus erroné. D'ailleurs aucun parallèle ne doit être établi entre les restes de ces deux villes. A Baalbek, on ne trouve que deux temples, et quels temples! Modèles d'architecture, leurs moindres détails charment et attachent le spectateur. Lorsqu'on voit les six colonnes, seul débris du plus grand, se détacher sur le ciel bleu, leur beauté a je ne sais quoi de pénétrant qui élève l'âme et l'attire malgré elle. A Palmyre au contraire, si l'on veut éviter une déception, l'on ne doit considérer que l'ensemble; alors ce spectacle si étrange d'une cité entière couchée sur le sable séduit l'imagination par des attraits mystérieux, et l'on est invinciblement amené à consulter l'histoire.

Située à moitié chemin entre la Mésopotamie et la Syrie, séparée de l'une et de l'autre par trois jours de marche, Palmyre fut florissante tant que le commerce fut actif dans la Basse-Asie, car les caravanes étaient forcées de s'arrêter sur les bords de ses sources, les seules que l'on trouve dans ce désert. Son histoire nous est inconnue durant une période de mille ans après Salomon, à qui l'on a voulu attribuer sa fondation. Pline en fait plus tard mention comme d'une ville riche, forte et libre, étrangement située, presque inaccessible au milieu des sables. Si elle fit sa soumission à Rome sous Adrien et accepta le titre de colonie, ce fut pour elle un acte de bonne politique. Située à l'extrémité de l'empire romain, elle pou-

vait, à la faveur de son éloignement et de ses déserts, ne lui être que nominalement soumise. En même temps la puissante protection de cet empire la défendait contre les Parthes et les Perses, voisins dangereux : aussi voyons-nous Palmyre être une alliée fidèle de Rome dans les guerres contre ces peuples; mais le titre de colonie, les souvenirs d'Odenath et de Zénobie, épisode le plus dramatique de son existence, tous ces liens qui rattachent son histoire à celle des Romains, ne doivent pas nous tromper sur le vrai caractère de cette cité. On est trop généralement tenté de la considérer comme une ville romaine. Il n'en est rien. Sous Adrien, elle accepta le nom d'Adrianopolis et se laissa décorer par cet empereur de magnifiques édifices; mais elle conserva ses lois et son sénat, choisi par le peuple. Une autre preuve démontre que, si les conquérans du monde s'en emparèrent, ils ne purent y laisser, comme à Djerash, leur forte empreinte. Parcourez les ruines, vous n'y trouverez pas trace de théâtre ou de cirque. Or les Romains, en asservissant les nations lointaines, apportaient, en échange de la liberté, leurs jeux, leurs spectacles, leurs combats de gladiateurs. C'est le propre de tout despotisme de rechercher l'amitié de la populace. En même temps qu'ils maintenaient les vaincus sous leur domination par les armes, ils les corrompaient par les plaisirs.

Rien de semblable à Palmyre. La vraie cause de la perte de sa liberté est la splendeur éphémère qu'elle dut aux règnes aventureux d'Odenath et de Zénobie. Si, au lieu de s'élever au rang de capitale de l'Orient, elle se fût tenue au rôle plus modeste que la nature lui avait assigné, celui d'entrepôt commercial et de boulevard de l'empire contre les Perses, les Romains ne l'auraient pas frappée, elle aurait conservé quelques siècles de plus sa brillante existence. Malheureusement la résistance désespérée de Zénobie, la révolte des Palmyréniens vaincus, qui massacrèrent la garnison romaine après le départ de l'armée, apprirent à Aurélien que la destruction d'une telle forteresse, l'extermination ou l'asservissement de ses fiers habitans, étaient nécessaires à la domination impériale en Syrie, car, située si loin de Rome, si près de la Perse, elle eût offert à tout rebelle, dans un temps où chaque général d'armée aspirait à l'empire, un refuge sûr et facile. Sa liberté perdue, ses richesses pillées, son ancienne population décimée, le commerce et la grandeur dont la base était l'indépendance ne s'y relevèrent plus. C'est en vain que Dioclétien rebâtit les murs de Palmyre; la suite de son histoire est celle d'une longue agonie. Après la conquête arabe, elle resta une ville forte, destinée à protéger la route commerciale entre Bagdad et Damas et à tenir en respect les tribus nomades. En 1519, les Turcs la prirent; depuis ce temps, le mauvais gouvernement de ce peuple a laissé l'antique cité dépérir jusqu'au point où elle est aujourd'hui.

Les sources du commerce, l'industrie de Damas et de Bagdad tarissent chaque jour; les Bédouins ont pris l'empire du désert, et sur les ruines de tant de splendeurs on ne trouve plus qu'un pauvre village de quelques centaines d'âmes qui disputent aux nomades des dattes et des troupeaux, leur unique subsistance. C'est tout ce qui reste de la population d'une ville qui dut contenir au temps de Zénobie plus de cent mille habitans. Les pauvres fellahs qui leur ont succédé vivent dans l'enceinte du temple du soleil, sous des huttes de boue. Pénétrez dans cette enceinte. Des hommes déguenillés, avertis de votre présence par l'aboiement des chiens, sortent d'affreux réduits, et accourent en demandant l'aumône. Çà et là une légère fumée monte sous les colonnes et noircit quelques sculptures; elle s'élève d'un amas d'herbes sèches, dans la cendre desquelles une mère de famille fait cuire un pain grossier. Celle-ci se détourne et tend la main d'un air suppliant. Tout le luxe de bas-reliefs, de portes, de colonnades ruinées, seul héritage que les Palmyréniens modernes aient reçu de leurs prédécesseurs, fait vivement ressortir cette scène de misère et de désolation. Quoique le village qui vit sur ces ruines soit nominalement soumis aux Turcs, ses vrais maîtres sont les Anezé, qui abreuvent chaque année dans ses sources plus de dix mille chameaux. Leur puissance dans ce désert recevrait un coup terrible le jour où l'accès des fontaines leur serait interdit.

Voyageurs consciencieux, nous employâmes tous les instans de la matinée et de la soirée à parcourir les ruines. Nous voulions aussi leur donner quelques heures de la nuit, et voir la ville et le désert à la clarté de la lune; mais ce spectacle, dont la magie doit frapper fortement l'imagination, nous fut refusé: un vent brûlant s'était élevé du sud-est, des vapeurs impénétrables à l'éclat des astres s'étaient répandues comme un voile épais sur le ciel, et une obscurité profonde nous forçait le soir à regagner le camp. Avec quels regrets je quittai Palmyre sans pénétrer, après la chute du jour, dans la vallée des sépulcres, et monter sur ces collines d'où Volney aperçut à la fois le fantôme blanchâtre des colonnes et le spectre qui, glissant dans l'ombre, vint répondre aux pensées de son cœur et l'instruire sur les révolutions des empires!

Le morceau célèbre qui sert de préambule au livre des *Ruines* a rendu populaires en Europe les restes de Palmyre. Les considérations si profondes, si précises, que Volney présenta dans son voyage en Syrie sur le commerce et l'histoire de cette ville, bien qu'un peu trop succinctes, méritent plus d'admiration encore. Dans ce livre, la Syrie, ses divers peuples sont appréciés avec tant de vérité, qu'aujourd'hui même, près d'un siècle après la publication, il est pour les voyageurs le guide le plus sûr et le plus judicieux : juste récompense pour les dangers que l'auteur affronta durant les trois

années de son séjour en Orient. Il est à regretter seulement qu'un observateur si profond ait été aveuglé par le matérialisme au point de passer à Jérusalem avec l'indifférence dans le cœur et l'ironie sur les lèvres. Les écrits de Volney sont un mélange de qualités et de défauts extrêmes et contradictoires. L'on ne saurait trop admirer la pénétration et le bon sens de l'historien, l'on ne saurait trop condamner la subtilité étroite, la puérile et dangereuse déclamation du philosophe : bizarre assemblage dans un esprit si éclairé d'une sagesse lumineuse et d'une folie qui serait impardonnable, si la faute n'en était moins à l'homme lui-même qu'à l'irréligion contagieuse du XVIIIe siècle.

Le 2 juin, l'impitoyable Mighuel donna le signal du départ. Nous mîmes trois jours et demi à traverser le désert; la marche fut ralentie d'une demi-journée, afin de ménager nos compagnons affaiblis par les dernières épreuves. Nous nous arrêtâmes, comme au départ, dans le camp de Mohammed, qui nous offrit à dîner sous sa tente. Un mouton tout entier, bouilli et mollement couché sur une montagne de riz, apparut au milieu de l'assemblée, et, selon l'usage arabe, chaque convive s'accroupit à l'entour et le dépeça avec sa main droite. Les Bédouins, qui se contentent, pour leur nourriture journalière, d'une poignée de dattes ou d'un peu de farine, déploient les jours de fête, en face d'un mouton entier, un appétit capable d'effrayer Pantagruel lui-même. On a dit avec raison que si quelque chose peut être comparé à leur sobriété, c'est leur gloutonnerie.

Aux approches des terres cultivées, un troupeau de gazelles se montra tout à coup et s'enfuit. Il faut être nombreux pour les chasser. Des cavaliers tournent leur petite troupe et les poussent sur les tireurs, qui les attendent en embuscade. Mighuel et quelques Arabes poursuivirent le troupeau et abattirent sept gazelles. Nous fûmes tentés de les imiter; mais nos chevaux, épuisés par la marche au désert et la privation d'eau, se refusèrent à la course. D'ailleurs nous avions hâte de gagner Homs, dont nous apercevions la citadelle, comme on voit un phare de la haute mer. A la vue de cette petite ville, terme de nos fatigues, il me semblait que je m'avançais vers Paris et que j'allais y trouver toutes les jouissances de la vie. Nous y trouvâmes en effet de l'eau pure, des fruits, de l'ombre et des lettres de nos familles. Bientôt on se remit en marche pour traverser le Liban, où les événemens qui ont causé à l'Europe une si pénible émotion venaient d'éclater. L'été nous vit à Constantinople, puis à Vienne; de là nous partîmes pour la France, non pas tous, hélas! nous eûmes la douleur de nous séparer des chefs de notre caravane. Pour eux, aux jours de voyage allaient succéder les jours d'exil.

LOUIS DE SÉGUR.

REVUE MUSICALE

Après les trois orageuses représentations du *Tannhäuser,* le théâtre de l'Opéra est rentré dans son calme solennel. Le ténor allemand, M. Niemann, a résilié l'engagement qui le tenait lié ici jusqu'à la fin du mois de juin, et il a repris le chemin de son pays, qu'il n'aurait jamais dû quitter. Les deux sœurs Marchisio ont également cessé de faire partie du personnel de l'Opéra, où leur présence pendant toute une année n'a produit qu'un effet bien inférieur à celui qu'on en espérait. Ce sont deux cantatrices de talent, qui ne peuvent pas être séparées sans perdre beaucoup du charme qui résulte de la fusion de leurs voix de soprano et de contralto. Peu douées de grâces naturelles, manquant de distinction, les Marchisio n'ont pas assez d'élan et d'initiative dramatique pour satisfaire à toutes les exigences du répertoire de l'Opéra. Carlotta, le soprano, qui s'est essayée dans le rôle de Mathilde de *Guillaume Tell,* n'y a pas révélé un goût bien sévère, surtout dans l'admirable romance de *Sombres forêts,* dont elle a chiffonné *strappazzato* le style délicat. A tout prendre, les Marchisio ont bien fait de retourner à leurs premières amours. Quant aux ténors, ils sont devenus si rares que l'administration de l'Opéra en essaie le plus qu'elle peut. Il en est un par exemple, M. Labat, qu'on a pu voir débuter, il y a quelques semaines, dans le rôle d'Éléazar de *la Juive,* où il n'a fait preuve ni d'intelligence dramatique ni de grande expérience comme chanteur. Ancien professeur d'histoire dans un collége de province, M. Labat a commencé un peu tard à s'occuper d'un art qui exige de la jeunesse et certains avantages physiques qui permettent d'attendre que le talent se développe. M. Labat a disparu comme il était venu. Un agréable ballet en un acte, *Graziosa,* qui était destiné d'abord à tempérer les trop fortes émotions produites par le *Tannhäuser,* a été donné à l'Opéra, le 25 mars, pour la plus grande gloire de Mme Ferraris. La scène se passe à Naples, sous le gouvernement espagnol, avec les costumes les plus riches et la musique de M. Théodore Labarre, qui pourrait être plus élégante et moins banale; mais Mme Ferraris y vaut plus

que son pesant d'or, tant elle est légère et charmante, surtout dans la scène piquante avec les gendarmes, dont elle déjoue la vigilance. Ce joli ballet de MM. Petitpas et Derley a juste les proportions voulues par ceux qui aiment la danse, mais qui l'aiment sans excès.

A l'Opéra-Comique, où *la Circassienne* de M. Auber attire toujours un public empressé, on a donné le 4 mars dernier deux petits actes sous ce titre : *le Jardinier galant,* de MM. Leuven et Siraudin; la musique est de M. Poise, un élève, un imitateur par trop fidèle d'Adolphe Adam. Sous le masque de ce jardinier galant se cache le fameux Collé, le chansonnier égrillard du XVIIIe siècle, qui lance des couplets séditieux contre la favorite du moment, Mme de Pompadour. Ce n'est qu'après bien des malentendus que le vrai se découvre, et alors que la favorite n'a plus le pouvoir de punir ses détracteurs. Sur cette donnée de vaudeville, M. Poise a fait de la musique qui ne s'élève pas beaucoup plus haut, et dont le style trop facile ne compense pas la trivialité. Cependant on écoute sans trop de peine le babil de M. Poise, où nous avons plus particulièrement remarqué, au second acte, la chanson dialoguée qui se débite pendant le petit souper clandestin. Quelque temps après *le Jardinier galant,* le 18 mars, on a encore donné à ce même théâtre un opéra en un acte, *Maître Claude,* qui est le coup d'essai dramatique d'un jeune compositeur, M. Jules Cohen. Maître Claude, ce n'est rien moins que Claude Gelée, l'admirable paysagiste dit le Lorrain, que MM. de Saint-Georges et de Leuven ont transporté au XVIIIe siècle au lieu de le laisser là où l'histoire l'a placé, au temps du cardinal de Richelieu. Cet anachronisme, que la mise en scène du théâtre a scrupuleusement respecté, n'ajoute et n'enlève rien au mérite de l'historiette que M. Cohen a illustrée des sons de sa musique facile, bien *troussée,* comme on dit, mais vulgaire et remplie de lieux-communs, dont la plupart sont empruntés à la manière de M. Auber. Ce qu'il y a de mieux dans *Maître Claude,* c'est l'ouverture et un quatuor, qui prouvent que M. Jules Cohen a fait d'assez bonnes études musicales. Tout récemment, le 12 avril, l'Opéra-Comique a produit un ouvrage en deux actes, *Royal-Cravate,* qui est dû à la collaboration de deux *dilettanti,* — M. de Mesgrigny pour les paroles et M. le duc de Massa pour la musique. La petite pièce de M. de Mesgrigny n'est pas mal, et le jeune officier Gaston, son domestique Champagne, mènent assez rondement une aventure d'auberge qui ne manque pas de gaieté. La musique de M. le duc de Massa, qui est très jeune (il est le petit-fils d'un grand dignitaire du premier empire, Régnier, ministre de la justice), la musique de M. de Massa est agréable, facile, tournant volontiers vers la mélodie souriante. Je pourrais signaler au premier acte une romance de ténor, puis une autre romance pour le même genre de voix avec accompagnement de flûte et de harpe, dont la terminaison m'a paru un peu trop tourmentée par des modulations recherchées. Le quatuor du souper, celui qui commence le finale du premier acte sont des morceaux bien appropriés à la situation. Au second acte, on peut encore louer un duo chaleureux entre les deux amans, Gaston et Henriette,

dont la conclusion à l'unisson prouve l'influence de Verdi, et puis les couplets que chante spirituellement M[lle] Lemercier. A tout prendre et sans rien exagérer, on ne peut qu'encourager M. de Massa à poursuivre la carrière de nobles loisirs où il est entré. Il y a lieu de remarquer ici que plusieurs représentans des grands noms historiques du premier empire ont cultivé avec assez de succès l'art musical. M. le duc de Feltre et M. le prince de la Moskowa ont été des amateurs fort distingués.

Le Théâtre-Italien a fermé ses portes, et la saison de ses ramages est finie pour la ville de Paris. La campagne qu'il a fournie depuis le mois d'octobre dernier n'a eu ni un grand éclat, ni beaucoup d'intérêt. Un seul ouvrage nouveau, *un Ballo in maschera,* de M. Verdi, y a été donné avec succès; puis le répertoire ordinaire s'est déroulé froidement devant un public débonnaire et composite qui ne sait plus rien apprécier avec goût et mesure. Qu'est devenu le temps où les amateurs de l'*opera buffa,* comme on disait alors, fronçaient le sourcil à la moindre note douteuse, et reconnaissaient un chanteur vraiment italien aussi facilement que cette marchande d'herbes d'Athènes reconnaissait à l'accent de Théophraste qu'il n'était pas né dans la ville de Minerve? Oh! nous sommes loin de cette époque de grands virtuoses et de fines discussions qui avaient lieu dans le foyer du Théâtre-Italien, rendez-vous de la meilleure compagnie! Les plus beaux talens étaient soumis au jugement des *dilettanti* du goût le plus difficile, dont personne ne cherchait à décliner la juridiction. Ce n'est pas devant ce public-là qu'on aurait osé présenter une cantatrice aussi désagréable que M[me] Dalmondi, qui, sans voix, sans jeunesse et sans grâce, nous est apparue cet hiver dans le *Don Juan,* estropiant la langue italienne et la musique de Mozart! Depuis *Don Juan,* que nous avons dû abandonner aux outrages de M. Alary, *maestro di canto garbato,* qui dérange les chefs-d'œuvre pour les mettre à la portée des vieux ténors, le Théâtre-Italien a repris l'exquise bouffonnerie de *l'Italiana in Alghieri.* Un jeune ténor qui n'est point à dédaigner, M. Montanaro, s'y est produit pour la première fois dans le rôle de Lindoro, qu'il a chanté avec grâce et une petite voix qu'il faut ménager, mais qui est charmante. Il y a dans l'organe un peu frêle de M. Montanaro six notes, d'*ut* à *la,* qui sont délicieuses, et qui doivent lui mériter l'indulgence des connaisseurs pour tout ce qui lui manque encore du côté de la méthode et de la vocalisation, qui est facile, mais qui demande à être réglée. Le duo fameux de *s'inclinassi a prender moglie,* entre Mustafa et Lindoro, a été mal chanté par M. Angelini, dont la voix de basse très solide a de la peine à s'éclaircir : on dirait que M. Angelini a toujours la bouche remplie de marrons qui l'étouffent et qui empêchent les sons de sortir avec éclat. C'est dans *l'Italiana in Alghieri* surtout que M[me] Dalmondi nous a paru être une mauvaise plaisanterie de l'administration, qui trouverait, sur le pavé de Paris, dix cantatrices moins disgracieuses que cette Allemande égarée dans une musique qui n'a pas été faite pour ses beaux yeux. Mais une singulière idée de l'administration du Théâtre-Italien, c'est d'avoir fait re-

prendre, le 16 mars, *le Nozze di Figaro* de Mozart avec un personnel insuffisant et une distribution des rôles des plus maladroites. Il y avait si longtemps que cet admirable chef-d'œuvre n'avait été donné au Théâtre-Italien qu'on aurait pu attendre de meilleures circonstances pour le livrer à un public qui a pu l'applaudir au Théâtre-Lyrique pendant cent-cinquante représentations! Mlle Battu chantant le rôle de la comtesse avec une voix insuffisante, Mme Penco celui de Suzanne, pour lequel elle n'est pas faite, Mme Dalmondi venant grimacer les deux morceaux incomparables de *Voi che sapete* et *Non so piu cosa son, cosa faccio*, ont excité la juste indignation de plusieurs abonnés de goût, qui ont bien voulu nous transmettre leurs doléances. Et M. Angelini, a-t-il été lourd et empêtré dans le rôle de Figaro! M. Badiali seul a su prêter au personnage du comte quelques-unes des qualités exquises qu'il exige.

Cela est triste d'entendre de pareilles choses au Théâtre-Italien de Paris, qu'on pourra bientôt surnommer le théâtre des quatre nations, car les chanteurs nés au pays d'où viennent les figues et les oranges y sont de plus en plus rares. En effet, indépendamment de Mlle Battu, qui est de Paris, de Mme Dalmondi, qui est Allemande, d'un M. Llorentes, une basse espagnole, le Théâtre-Italien nous a fait entendre, au commencement du mois d'avril, une nouvelle cantatrice du nom de Mlle Trebelli. Qu'est-ce que Mlle Trebelli, et d'où vient-elle? C'est une Parisienne, élevée à Paris sous la direction de M. François Wartel, qui, pendant plusieurs années, lui a donné des leçons de chant. Mlle Trebelli ou Mlle Gilbert, je crois, a débuté, il y a deux ans, au Théâtre-Italien de Madrid, dirigé alors par M. Mario. Les succès réels et instantanés que Mlle Trebelli avait obtenus à Madrid lui ont valu un engagement à l'une des deux troupes de chanteurs italiens qui ont passé l'hiver dernier à Berlin. Mlle Trebelli a chanté au Théâtre-Royal, sous la direction d'un certain Morelli, le rôle de Rosine du *Barbiere di Siviglia* et celui d'Arsace de la *Semiramide* de Rossini avec un très grand éclat, assure-t-on. De Berlin, Mlle Trebelli est allée à Bruxelles, où, pendant deux mois, elle a émerveillé les amateurs de cette ville très musicale. Que faut-il penser enfin de Mlle Trebelli? Quel est le genre de son talent?

Mlle Trebelli est une jeune personne de vingt-quatre ans peut-être, bien prise dans sa taille moyenne, et d'une physionomie intelligente. Sa voix est un mezzo-soprano très étendu vers le haut, d'une égalité parfaite, et *teintée* vers le bas d'une certaine sonorité de contralto; mais ce n'est pas un contralto proprement dit. La voix de Mlle Trebelli me rappelle un peu la voix de la Pasta, dont elle a la stature. Mlle Trebelli vocalise avec une grande perfection de mécanisme; mais ce mécanisme est sans accent, cette voix, très égale et si bien dirigée, manque de rayonnement, de fluide lumineux. En d'autres termes, Mlle Trebelli est froide; c'est une jolie Parisienne qui chante avec plus d'esprit que de sentiment, avec plus de bravoure que de style. Sa prononciation laisse beaucoup à désirer; elle déplace parfois l'accent prosodique, et brusque la terminaison des phrases d'une manière sou-

vent désagréable. Accueillie avec bienveillance, mais sans le moindre enthousiasme, Mlle Trebelli n'a produit sur le public parisien que l'effet d'une bonne écolière qui a encore bien des choses à apprendre, ne fût-ce qu'un peu de modestie. Que Mlle Trebelli n'oublie pas que nous sommes, à Paris, autrement difficiles à contenter qu'on ne l'est à Berlin, à Madrid, *e altri siti*. Quant à Mme Lorini, qui vient aussi de Bruxelles et de Berlin, où elle a été attachée au théâtre Vittoria, c'est une grande et belle personne, qui chante comme une Américaine qu'elle est. Elle nous est apparue dans le rôle de Semiramide, dont elle a au moins la taille imposante. La voix de Mme Lorini est un soprano étendu et flexible, qui a dû être remarquable dans la première période de sa carrière. Mme Lorini est cependant une cantatrice de talent. Que dire de M. Pancani, ténor un peu suranné, qui est revenu tout exprès de La Havane pour achever la saison du Théâtre-Italien? Ce que nous en avons déjà dit : qu'il a passé l'âge des amours, et que c'est un ténor *di forza*, comme on dit, qui manque de charme, si ce n'est de talent. Il est à désirer que M. le directeur du Théâtre-Italien prenne mieux ses mesures pour l'année prochaine, et qu'il ne soit pas obligé d'engager furtivement les premiers chanteurs venus qu'il trouve sous sa main. Une troupe composée de talens modestes, bien dirigée, bien disciplinée par des *maestri* intelligens et dévoués, vaudrait mieux et produirait des résultats plus satisfaisans qu'un ou deux virtuoses d'élite qu'on paie au poids de l'or et qu'on entoure de médiocrités insupportables. Pourquoi M. Calzado a-t-il laissé partir les Marchisio, qui sont Italiennes, pour nous donner Mlles Battu et Trebelli, qui sont de Paris?

Le Théâtre-Lyrique sue sang et eau, comme on dit, pour nouer simplement les deux bouts de la chaîne, et il n'y parvient que très difficilement. Après *les Pêcheurs de Catane*, après *Madame Grégoire*, deux ouvrages estimables qui n'ont pu se maintenir longtemps au répertoire, on a donné, le 8 mars, un opéra en un acte, *les Deux Cadis*, coup d'essai d'un jeune compositeur, M. Ymbert. Cet opéra révèle quelques qualités qui ont besoin d'être fécondées par une étude sérieuse de l'art. Nous avons remarqué dans cette petite partition, à côté de beaucoup de lieux-communs et de vieilles formules, un joli quatuor, ingénieusement intrigué, et une certaine grâce mélodique qui est un signe de bon augure pour l'avenir de M. Ymbert. Une tentative plus sérieuse a été faite au Théâtre-Lyrique le 6 avril : on y a représenté pour la première fois un opéra en trois actes et plusieurs tableaux, *la Statue*, qui a éveillé la sympathie publique. Les journaux, en général, ont accueilli l'œuvre de M. Reyer avec une grande faveur, et ce ne sera pas leur faute si la musique de *la Statue* n'est pas rangée immédiatement au nombre des rares inspirations qui font époque dans l'histoire de l'art. Voyons un peu.

Le *libretto* de MM. Jules Barbier et Michel Carré transporte la scène en plein Orient, au milieu des magnificences et des rêves enchantés des *Mille et Une Nuits*, d'où ils ont tiré leur sujet. Un jeune Arabe de la ville de Damas, Sélim, très riche et très voluptueux, s'ennuie, car il a épuisé, avec la

fortune que lui a laissée son père, la source de tout plaisir. Accablé de langueur, sans illusions, et bientôt sans argent, Sélim ne sait trop à quelle folie se livrer, lorsque le puissant génie Amgyad se présente à lui sous la forme humaine d'un derviche. Il lui dit d'abord tout ce que doit dire un derviche qui, par état, est voué à la pauvreté et à la sagesse, puis il ajoute: « Le puissant génie Amgyad, le protecteur et l'ami de ta famille, m'envoie vers toi pour t'apprendre qu'il a pitié de ton sort. Si tu veux t'aider un peu et suivre mes conseils, je te ferai pénétrer au centre de la terre, où tu trouveras toutes les richesses que tu peux imaginer. » A ces promesses, dignes d'exciter l'imagination d'un Arabe, Sélim s'éveille et s'élance dans le désert, à la poursuite de la chimère. Suivi de son fidèle esclave Mouck, Sélim arrive exténué aux ruines de l'antique ville de Baalbek. Une jeune fille se trouve là, près d'une fontaine, — *une fontaine et trois palmiers,* comme dit le poète des *Orientales*. La jeune fille offre à boire au beau Sélim, qui, après avoir étanché sa soif, éprouve le désir tout naturel de voir les traits de la jeune inconnue qui lui a été si compatissante. Margyane, c'est son nom, résiste d'abord au désir de Sélim; mais, poussée par la puissance du génie Amgyad, elle écarte son voile, et la vue de son visage inspire à Sélim une passion chaste et pure qui le régénère, et qui forme la moralité de la fable ainsi que le nœud de la pièce. Sélim, qui se débat un moment entre l'amour nouveau qu'il éprouve pour Margyane et l'accomplissement de la destinée que lui a promise le derviche, finit par entrer dans la caverne qui doit le conduire au merveilleux séjour. Il en sort tout ébloui, et raconte avec enthousiasme ce qu'il a vu. Il a vu, entre autres merveilles, douze statues et la place d'une treizième plus belle encore que les autres. Cette treizième statue, *qu'un roi ne paierait pas assez de son trésor,* sera donnée en toute propriété à Sélim, s'il consent à épouser une fille innocente qu'il livrera pure au génie Amgyad. Ce singulier caprice de son génie protecteur met Sélim dans un cruel embarras, d'où il ne sait pas trop comment se tirer. C'est là que finit le premier acte. A l'acte suivant, on est transporté dans la ville sainte de La Mecque, chez un vieux et riche marchand d'olives, Kaloum-Barouck, qui possède une nièce charmante. Guidé par les conseils du derviche, Sélim fait demander en mariage la nièce de Kaloum-Barouck, qui refuse et reçoit le porteur du message, le fidèle Mouck, à coups de bâton; mais, après plusieurs incidens et quiproquos scéniques assez bien imaginés, Sélim épouse réellement la nièce de Kaloum-Barouck, en qui il reconnaît, hélas! la jeune fille du désert, Margyane, qu'il aime et de qui il est aimé. Au troisième acte, l'amoureux Sélim se retrouve au désert avec Margyane, à qui il n'a pas osé faire l'aveu de l'horrible situation où il se trouve. Une lutte désespérée s'engage alors dans le cœur de Sélim entre son amour pour Margyane et la promesse qu'il a faite au génie Amgyad, qui, sous la figure du derviche, vient réclamer sa proie. Le génie dénoue encore une fois cette situation en plongeant Sélim dans un doux sommeil, et puis il emmène avec lui Margyane éplorée. Sélim se réveille bientôt après, et, plein d'amour et de fu-

reur, il se dispose à pénétrer de nouveau dans la caverne, avec la résolution de briser la statue qui lui coûte si cher; mais au moment où il va pour la frapper, il voit s'élever du socle resté vide Margyane elle-même, qui tombe dans ses bras. C'est alors que le génie Amgyad lui apparaît sous un magnifique costume, et lui dit ces paroles, qui forment la conclusion et la moralité de la fable :

Il est un trésor
Plus rare que l'or
De toute la terre,
Plus pur que le jour :
C'est le doux mystère
Qu'on appelle amour.

Écrit avec soin, le *libretto* de MM. Jules Barbier et Michel Carré ne manque pas d'intérêt, et il renferme plusieurs situations propres à évoquer la fantaisie d'un musicien.

M. Ernest Reyer, qui a écrit la partition de *la Statue*, n'est pas tout à fait un nouveau-venu dans le monde musical de Paris. Il a débuté il y a une dizaine d'années, en 1850, par une composition bizarre, intitulée *le Selam*, espèce de symphonie dramatique qui était une imitation flagrante du *Désert* de M. Félicien David. Quatre ans après, M. Reyer s'essaya au Théâtre-Lyrique par un opéra en un acte, *Maître Wolfram*, qui n'eut qu'un petit nombre de représentations. Il y a deux ans à peu près, M. Reyer obtint la faveur de composer pour Mme Ferraris, à l'Opéra, la musique d'un ballet en deux actes, *Sacontala*. Dans ces essais divers, on put s'apercevoir que M. Reyer était doué de quelques qualités d'imagination, d'une certaine élégance mélodique, d'un désir de bien faire qui se débattait contre une éducation musicale assez imparfaite. Nous terminions un jugement porté sur la musique du *Selam* par ces paroles que nous demandons la permission de reproduire : « *Le Selam* est une imitation du *Désert*, dont cette symphonie ne reproduit pas l'heureuse conception. M. Reyer est un jeune homme qui est loin de posséder encore le goût, l'expérience et les qualités charmantes qui caractérisent le talent de M. Félicien David; mais si l'œuvre de M. Reyer n'a pas réussi complétement à captiver l'attention du public, elle révèle un jeune compositeur qui mérite d'être encouragé, parce qu'il est doué de certaines qualités suffisantes pour donner lieu à espérer qu'il y a en lui l'avenir d'un musicien. Quand on a l'esprit vif, la verve impatiente, l'intuition des effets d'instrumentation et le don de quelques mélodies heureuses qu'on remarque dans *le Selam* de M. Reyer, on ne meurt pas d'un petit mécompte; mais on court risque d'être étouffé par les embrassemens stériles des faux amis. »

Il n'y a pas d'ouverture à l'opéra de *la Statue*. Après un prélude symphonique de quelques mesures, la toile se lève, et laisse voir l'intérieur d'un café dans la ville de Damas, où Sélim et ses compagnons de plaisir sont

mollement étendus. Le chœur pour voix d'hommes qui se chante alors est charmant, bien dessiné, accompagné avec goût, et semble exhaler un parfum de la douce rêverie d'*Oberon* de Weber. Ramené trois fois, le motif de ce chœur s'entend toujours avec le même plaisir, et constitue le morceau le plus remarquable du premier tableau. La toile tombe, et, pendant le court intervalle qui interrompt la marche de l'action, l'orchestre exécute un intermède symphonique qui reproduit la sensation de quiétude du premier chœur. M. Reyer n'aura que trop souvent recours à des effets du même ordre. La toile se relève, et dans un vaste désert on voit apparaître une jeune fille tenant une urne à la main qu'elle va remplir à la fontaine. Elle exprime l'état de son cœur et le pressentiment de la vie qui va bientôt la pénétrer dans une mélodie suave qui, sous forme de romance, est une véritable trouvaille, un pur rayon de poésie et de sentiment,

Toi que n'atteint pas l'ardeur du soleil.

Ce chant délicieux, répété deux fois et qui conclut à la tierce supérieure de la tonique, vous communique une douce langueur qui est le sentiment de la situation et du personnage. L'arrivée de Sélim dans le désert, sa rencontre avec Margyane et la scène d'amour qui en résulte donnent lieu à un duo pour soprano et ténor qui ne vaut pas le morceau précédent, mais qui renferme quelques élans chaleureux. J'aime surtout la phrase où Sélim exprime à Margyane le désir de contempler ses traits :

Oui, permets à ma main
D'écarter en tremblant...

mais le reste du duo est fort décousu, et ce sera le défaut capital de l'œuvre que nous analysons. Quant à la romance pour voix de basse que chante le génie Amgyad :

Il est un trésor
Plus rare que l'or,

c'est un chant vulgaire qu'on a entendu partout, et M. Balanqué, qui le débite d'une voix rude et fausse, n'en relève pas le style. L'accompagnement de cette romance ne vaut pas mieux que la mélodie qu'il suit d'un pas boiteux. Malgré le sentiment nouveau et charmant qu'il vient de concevoir pour la jeune Arabe Margyane, Sélim n'oublie pas de suivre les conseils que lui a donnés le derviche. Il pénètre dans une grotte située sur les vieilles ruines de Baalbek, et il en sort bientôt, l'imagination ravie de tout ce qu'il lui a été donné de voir. Le récit qu'il fait alors :

Mes yeux ont contemplé ce merveilleux empire,

est d'un bel élan lyrique, un peu dans le style nerveux de l'*Euryanthe* de Weber. Le chœur démoniaque qui se chante dans l'intérieur de la grotte rappelle aussi la grande scène du second acte de *Robert*. J'aime surtout le

passage de ce récit où la voix éclatante de M. Monjauze monte par demi-tons jusqu'à une note supérieure qui termine la progression que l'orchestre accompagne par des pulsations vigoureuses. Si le reste de la scène répondait au commencement, si le désordre qui s'ensuit était un *effet de l'art,* au lieu d'accuser l'inexpérience du compositeur, ce serait presque une page de maître. Quoi qu'il en soit et malgré les défauts sensibles qu'on y remarque, ce récit est d'un véritable effet dramatique, et fait honneur à M. Reyer. Pendant que Sélim a disparu dans le souterrain, Margyane apparaît sur la scène, et, ne voyant plus celui qu'elle aime, elle chante sa peine en une mélodie suave :

Hélas! il n'est plus là.

Ce chant mélancolique interrompt heureusement la marche de la caravane qui se rend à La Mecque. Malheureusement la scène confuse qui termine le premier acte, le plus important des trois, cette scène à trois voix entre Sélim, Margyane et Amgyad, inspire de nouveau le regret que M. Reyer ne soit pas toujours en état de bien coordonner les élémens de son inspiration. Le second acte est beaucoup moins intéressant. La partie comique, qui y domine, nous paraît complétement manquée. Ni les couplets que chante Mouck, le serviteur de Sélim, en venant demander en mariage la nièce du vieux Kaloum-Barouck, ni le duo des deux vieillards, ni le chœur des musiciens immobilisés par la puissance du génie Amgyad, ne sont des morceaux d'une gaieté franche. Je ne puis signaler au second acte, qui se passe tout entier à La Mecque, que le chœur pour voix d'hommes chanté par les voisins du vieux marchand d'olives, qui viennent le féliciter de son prochain mariage avec sa nièce :

Permettez qu'on vous félicite,

dont le motif est piquant et joliment accompagné, la romance de Margyane, qui reproduit des accens suffisamment entendus, et la cavatine de Sélim, qui est de la même couleur mélodique. Les adieux des fiancés, le chœur et tout l'ensemble de la scène finale sont mal dessinés, et ne laissent dans l'esprit qu'une impression monotone et confuse. C'est bien dommage que M. Reyer n'ait pas su mieux profiter de tous les incidens vraiment comiques que lui avaient préparés les auteurs du *libretto* dans ce second acte, fort habilement conduit. A l'acte suivant, qui transporte de nouveau la scène au désert, on peut signaler certaines parties du duo passionné entre Sélim et Margyane, quoique l'ensemble de ce morceau soit défectueux, ainsi que le trio qui suit, où l'on retrouve le désordre et le style décousu du finale du second acte. Cependant M. Reyer réussit encore à prêter à Margyane de doux et mélancoliques accens, alors qu'elle dit à son fiancé endormi, qu'elle va quitter :

O mon Sélim! je te suis ravie!

Ces couplets sont, avec l'air de danse du grand tableau final qui représente

le palais du génie, ce qu'il y a de plus saillant au troisième et dernier acte de *la Statue*.

Il résulte de cette analyse, que nous avons rendue aussi exacte que possible, que c'est dans l'expression des sentimens doux et gracieux, dans les situations qui n'exigent pas de grands développemens, dans les morceaux d'un style tempéré et de courte haleine, que M. Reyer a le mieux réussi à donner la mesure de son talent. Voilà pourquoi nous avons cité avec éloge le chœur de l'introduction, la romance touchante de Margyane, quelques passages du duo entre Sélim et la jeune Arabe, enfin le récit de Sélim à la sortie de la caverne, cet élan lyrique auquel on regrette qu'une main vigoureuse n'ait pas donné tout le développement que comporte la situation. Au second acte, nous avons signalé un chœur pour voix d'hommes, une romance de Margyane et la cavatine que chante Sélim, enfin au troisième acte certaines parties du duo entre Margyane et Sélim, les adieux de Margyane et l'air de ballet du tableau final; mais, dira-t-on, à cette énumération de choses gracieuses et distinguées qu'on trouve dans le nouvel opéra de M. Reyer, voilà qui n'est pas mal pour l'œuvre d'un jeune compositeur, et dans les temps difficiles où nous sommes! — C'est même très bien, répondrons-nous, si l'on considère *la Statue* comme une espérance; mais ce n'est peut-être pas assez pour constituer une œuvre durable qui renfermerait les germes, comme on essaie de le faire comprendre, d'un genre nouveau : d'abord, parce que M. Reyer doit avoir à peu près le même nombre d'années qu'avait Rossini quand il a terminé sa glorieuse carrière par *Guillaume Tell*, et puis parce qu'il y a des choses indispensables dans l'art compliqué de la composition musicale, qu'il faut avoir apprises de bonne heure.

L'exécution de *la Statue* est assez soignée. Les chœurs, l'orchestre, les costumes et la mise en scène méritent des éloges. M. Monjauze, dont la voix de ténor s'est fortifiée, tire un assez bon parti du personnage de Sélim, et M[lle] Baretti, malgré des momens de défaillance, me plaît dans le rôle gracieux de Margyane, dont elle chante fort bien la délicieuse romance de la fontaine. Je voudrais pouvoir louer autre chose dans M. Balanqué que son intelligence de comédien. M. Wartel fils se dégage un peu et tend à prendre une physionomie dans le personnage subalterne de Kaloum-Barouck.

Il serait bien dommage que M. Reyer ne mît pas à profit le bon accueil qu'on a fait à l'ouvrage intéressant que nous venons d'apprécier. Que l'auteur de *la Statue* ne se fasse pas cependant illusion sur la valeur réelle de la partition qu'il vient de produire, où d'heureuses et charmantes inspirations ne font que mieux ressortir les lacunes de son éducation musicale. Harmoniste d'instinct, M. Reyer trouve parfois de piquantes combinaisons qui restent sans développement, et ses basses, constamment attachées à ce guide-âne qu'on appelle une *pédale inférieure*, ne cessent de *ronfler* et de répandre la monotonie. Presque tous les morceaux d'ensemble de *la Statue* sont peu ou mal dessinés et ne contiennent guère qu'une phrase assez bien venue que l'auteur est obligé de répéter telle quelle, ne pouvant la laisser

et la reprendre au gré de son désir. Son orchestre, qui vise au coloris, aux sonorités curieuses et piquantes, manque parfois de corps, de substance, c'est-à-dire qu'il ne repose pas sur le quatuor, base solide de toute bonne instrumentation. De là ces creux énormes où l'oreille est précipitée tout à coup, ces ombres opaques qui succèdent à des éclairs éblouissans; enfin de là cette absence de style continu et cet abus d'oppositions violentes qui caractérisent tous les coloristes modernes, parmi lesquels je classerais volontiers M. Reyer, qui, toute proportion gardée, pourrait être comparé à M. Diaz, dont il a le fouillis lumineux. Je ne veux pas faire le pédant vis-à-vis de M. Reyer, ce rôle ne me conviendrait sous aucun rapport; je veux seulement lui adresser quelques avis qui lui prouveront, je l'espère, l'intérêt sérieux que m'inspire sa dernière tentative. Que l'auteur de *la Statue* ne s'attarde pas plus longtemps à écrire dans les journaux des feuilletons plus ou moins spirituels, et qu'il s'adonne tout entier à son art. Si depuis dix ans qu'il a fait entendre son premier essai, *le Selam,* M. Reyer eût étudié sérieusement la composition, il y a longtemps que les heureuses qualités qui le distinguent seraient connues et appréciées du public. Qu'il veuille bien nous en croire, l'art et la critique, telle qu'il faut la pratiquer, sont deux choses incompatibles. Il n'y a pas d'exemple, dans l'histoire de la musique surtout, d'un artiste créateur possédant la faculté d'un critique digne de ce nom. Je pourrais citer à M. Reyer des noms contemporains qui prouveraient jusqu'à l'évidence l'incompatibilité de ces deux fonctions par l'avortement des organisations les plus vaillantes. Oui, je pourrais les citer, ces noms contemporains, et sans colère aujourd'hui, parce que le temps ne m'a donné que trop raison. J'en ai eu une preuve toute récente à l'un des derniers concerts du Conservatoire. Il faut que M. Reyer prenne garde aussi de trop pencher du côté où sont ses préférences. Qu'il étudie plutôt les maîtres qui ne l'attirent pas volontiers, tels que Haydn, Mozart et même Rossini, non pour les imiter, car il ne faut imiter personne, mais pour apprendre de ces génies, sains, clairs et vigoureux, l'art de conduire un morceau d'ensemble, l'art de dessiner un air, un duo, un trio, un quatuor, cette architecture musicale sans laquelle les sons ne produisent que le chaos. C'est ce qui manque le plus à cette école de fantaisistes modernes qu'admire trop M. Reyer, et dont il fera bien de se dégager le plus tôt possible. Puisque M. Reyer a le bonheur d'être le neveu de Mme Farrenc, une des femmes rares qui sachent écrire la musique, qu'il la consulte, et elle lui dira, avec nous, que l'art véritable, loin de nuire à l'originalité et d'empêcher la fantaisie, leur donne la possibilité de se produire. Savoir, c'est pouvoir, et l'art n'est pas autre chose que la liberté du génie.

P. Scudo.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

30 avril 1861.

La sensibilité extrême qu'éprouve notre grande, puissante, mais peu clairvoyante et trop hésitante France à l'égard du moindre incident qui se passe de l'autre côté des Alpes, nous oblige de commencer par l'Italie la revue des événemens de cette quinzaine. Le parlement italien vient en effet d'être le théâtre d'un dramatique épisode. On y a assisté, on en a suivi les péripéties, on en a salué le dénoûment avec des émotions, des transes, une satisfaction vives et fondées. Il semblait que de cette lutte parlementaire engagée entre M. de Cavour et le général Garibaldi devait dépendre cette année pour l'Europe la question de la paix ou de la guerre. De grands intérêts dans le monde étaient assurément attachés à l'issue de ce débat. Outre l'influence de ces intérêts, que la France ressent à un très haut degré, le goût naturel de notre pays pour les luttes qui mettent les hommes aux prises autant que les idées est pour une grande part dans l'attention que nous avons prêtée aux scènes parlementaires de Turin. Nous aimons que la politique se dramatise; notre intérêt redouble quand les causes politiques se personnifient dans des hommes illustres ou célèbres; la sympathie pour les personnes ajoute alors une chaleur saine et généreuse aux sentimens divers qu'excite l'antagonisme des principes et des conduites. Cette disposition de l'esprit français assure chez nous un auditoire animé aux hommes qui conduisent le mouvement italien. Si, à travers les soucis qui les harcèlent et les espérances qui les entraînent, M. de Cavour et Garibaldi gardent quelque chose de cette vanité des acteurs qui s'inquiètent de l'effet qu'ils produisent sur les spectateurs, ils peuvent être contens du public bénévole que la France leur fournit. Comme au surplus cette altercation italienne, après avoir commencé par les plus vives paroles, s'est terminée par les plus fraternelles étreintes, comme la concorde et la paix — temporaires — ont été le dernier mot du combat et que c'est celui que la

France préfère, spectateurs et acteurs ont vu finir la pièce avec un commun plaisir.

Garibaldi partant de Caprera, arrivant à Turin, et, pour prélude à son entrée au parlement, envoyant des paroles brûlantes à des manifestations populaires, c'était bien la personnification de ces mois du printemps politique de 1861, qui, comme dit lord Palmerston, débutent comme des lions. Garibaldi, vivant emblème de ces giboulées, finit, lui aussi, comme un agneau. On s'est sans doute ému plus que de raison en France de cette hostilité éclatant entre Garibaldi et M. de Cavour. C'est l'effet des choses vues à trop longue distance; c'est aussi l'application des susceptibilités que nous portons dans la politique faite arbitrairement à une nation qui ne sent point comme nous; c'est enfin l'oubli du lien étroit qui unit, malgré des divergences de tempérament, les chefs du mouvement italien. Comment veut-on, quand l'œuvre de l'émancipation italienne est encore si fragile, lorsqu'il reste pour la consommer et la consacrer des entreprises si difficiles à conduire, que des hommes qui poursuivent le même but et ne varient que dans l'emploi de certains moyens ou l'appréciation de certaines circonstances se laissent emporter à des haines irréconciliables? C'est en faisant ces réserves et en déclarant que nous ne comprenons pas, pour notre part, toutes les finesses et toutes les longanimités italiennes, que nous allons raconter la crise salutaire à laquelle les interpellations de M. Ricasoli ont donné lieu.

Le fougueux et doux patriote italien était arrivé à Turin, un peu grisé par sa solitude de Caprera, l'imagination échauffée par les déclamations de quelques-uns de ses amis, s'exaltant du reste à la pensée que son devoir était de défendre les volontaires, l'armée du midi, ses compagnons d'armes, dont il croyait les services systématiquement méconnus par le gouvernement. Nous tenons de témoins oculaires que c'est avec la figure la plus placide et de sa voix la plus calme qu'il est venu à la tribune prononcer ces paroles véhémentes où éclatait l'accusation de fratricide contre le ministère, lesquelles ont mis la chambre en feu. Ici, pour être juste, il est nécessaire de dire que le ressentiment de Garibaldi remonte au langage tenu par MM. Farini et Cialdini à l'empereur dans la triste entrevue de Chambéry. Les Italiens, avisés, trop avisés, suivant nous, s'étonnent que Garibaldi ne veuille pas comprendre qu'afin que l'invasion des Marches et de l'Ombrie fût tolérée, il fallait qu'on feignît de marcher sur Naples pour le mettre à la raison, lui, Garibaldi. Ils s'émerveillent de sa candeur sans prendre garde si leur étonnement est suffisamment respectueux pour le gouvernement français. N'est-il pas bien flatteur pour nous de voir que Garibaldi est tourné en ridicule dans son pays, parce qu'il est demeuré convaincu que l'on avait été sincère envers nous à Chambéry? Quoi qu'il en soit, Garibaldi, ayant pris la chose au sérieux, ayant cru qu'on venait réellement le combattre, s'imaginait avoir payé à l'esprit de concorde un tribut prodigieux en or-

donnant à ses volontaires de recevoir comme des frères ces Italiens que « les vendeurs de Nice, » ainsi qu'il les appelle, envoyaient contre lui. Ses violences étaient sa vengeance du quiproquo de Chambéry. Il la savourait à la tribune, sans se laisser déconcerter par les tempêtes qu'il soulevait dans la chambre. « Fâchez-vous, que m'importe? je vous ai dit votre fait, » avait-il l'air de dire en regardant le banc des ministres avec une calme et candide malice qui touchait au comique. Le lendemain pourtant, à mesure qu'il écoutait les divers orateurs qui se succédaient à la tribune et qu'il entendait leurs argumens, voyant dans la majorité parlementaire une collection de braves gens, aussi bons Italiens que lui, parlant le même langage patriotique, il fut ébranlé, et modifia sensiblement son ordre du jour. Sans ses amis de la gauche, il se fût peut-être rallié à l'ordre du jour de M. Ricasoli. Qu'on eût ajouté à celui-ci un petit mot à sonorité guerrière, mais inoffensif, et le chef des volontaires eût été conquis; mais la raison diplomatique, cette bête noire du patriote de Caprera, ne le voulait pas. Il était diplomatiquement nécessaire qu'un ordre du jour Garibaldi, eût-il été le plus doux possible, fût repoussé. Le ministère ne fit donc point un pas vers le général, qui lui avait fait de notables avances, et le général, de l'air le plus débonnaire du monde, se déclara non satisfait. Pour accomplir le miracle de sa conversion totale, il fallait encore la lettre du général Cialdini.

Le général Cialdini a un style à lui, qui n'est point fait pour plaire en France. On le retrouve tout entier dans sa fameuse lettre au général Garibaldi. Cette lettre n'a point été pourtant, à ce qu'on raconte, une œuvre spontanée, un coup de tête : c'est un acte qui entrait sans doute dans les sentimens du général, mais dont il aurait calculé d'avance l'effet politique de concert avec plusieurs membres de la chambre. Après le vote, la situation demeurait équivoque, puisque la réconciliation effective n'était point opérée. D'un autre côté, le mépris de Garibaldi pour les finesses, les ellipses, les sous-entendus diplomatiques, n'est point affecté : le général des volontaires n'entend rien au langage des insinuations et des réserves. Pour vaincre sa surdité, il faut frapper fort; il faut, assure-t-on, lui dire les choses en face et un peu brutalement. Les habiles firent donc ce calcul : il n'y avait qu'un moyen de mettre un terme à l'ambiguïté de la situation; c'était de porter l'antagonisme à l'extrême, de le présenter sous la forme la plus brusque, la plus violente. On se promettait un rapprochement d'autant plus net et plus sûr que le déchirement aurait été plus marqué. Pour remplir cet office, on avait ce qu'il fallait dans le général Cialdini : de l'ambition, le désir de refréner la personnalité exubérante de Garibaldi, un nom qui a marqué dans les succès militaires effectifs de la cause italienne, le langage soldatesque dans sa forme la moins retenue. Les Italiens avouent qu'un pareil procédé eût été périlleux dans tout autre pays : nous l'entendons bien ainsi, du moins pour ce qui concerne la France. Nous leur accorderons pourtant que, dans l'état de crise qu'ils traversent, le besoin de

l'union est si pressant, qu'une perspective de discorde peut, par la forte menace du péril, ramener les esprits à la concorde. Ils sont aussi dans cette période d'effervescence où les passions politiques s'imprègnent d'une sorte de fanatisme religieux, et où, dans le commun enthousiasme qui élève les esprits au-dessus des questions personnelles, il est possible de pratiquer le pardon des injures. Quoi qu'il en soit, nous sommes heureux pour M. de Cavour et ses collègues que le ministère n'ait été pour rien dans les apprêts d'une manœuvre si peu digne et si peu sûre, bien que, pour cette fois, la manœuvre ait réussi au gré de ceux qui l'ont combinée.

On sait que Garibaldi écrivit, sans consulter personne, sa réponse au général Cialdini. Cette réponse avait sur la lettre qui la provoquait une véritable supériorité morale. Garibaldi y disait qu'il ne voulait pas descendre à se justifier du reproche d'avoir manqué au roi et au parlement, de s'être élevé au-dessus des lois, etc. C'est qu'en réalité le bon Garibaldi ne comprenait point ce que signifiait un tel reproche, adressé à lui qui donnerait sa vie pour le roi, et qui fait naïvement profession d'ignorance en matière de législation et de politique parlementaire. Après avoir entendu de la bouche de ses familiers beaucoup de propos incohérens, il tomba sur son vieil ami, le marquis Pallavicini. Le marquis dit à cette bonhomie embarrassée : « La façon de tout éclaircir, c'est de voir Cialdini. » Le général Cialdini étant venu chez M. de Pallavicini, Garibaldi, avec un vrai visage d'avril, moitié bourru, moitié souriant, lui dit : « Nous aurions dû nous couper la gorge, mais je crois qu'il vaut mieux nous embrasser, » et sans autre explication ils s'embrassèrent. Nous laissons aux Italiens le soin de marquer à leur gré la nuance de cette réconciliation, du plaisant au touchant et au grand. Le roi, de son côté, rapprocha Garibaldi et M. de Cavour. Quoique l'entrevue eût lieu au palais, le roi n'y assista point. Les explications furent longues. Garibaldi, voyant qu'on n'en voulait ni à lui, ni à ses amis, découvrant qu'on n'avait pas fait ce qu'on avait voulu en cédant Nice, — recevant probablement d'autres informations qui n'ont point transpiré, — serra la main du ministre de bon cœur, cela va sans dire, car Garibaldi ne donne pas autrement les poignées de mains, et tout fut arrangé à la joie générale. Les personnes bien informées font grand honneur de ce résultat au bon sens et au tact du roi. M. de Cavour se félicite hautement du bon vouloir qu'il a rencontré chez Garibaldi, qui a dépassé ses espérances. « Le vote de la chambre, dit-il avec une satisfaction légitime, ayant décidé la question politique sans que Garibaldi et moi y puissions plus rien, il ne restait entre nous qu'une question de personnes. Dans ces termes, la conciliation allait de soi, car nous sommes, l'un et l'autre, également incapables de rancunes personnelles. »

Ce dénoûment nous avertit de ne point toujours prendre au tragique le choc des opinions et des passions au sein du parti libéral et national italien. Nous pensons que l'on ne doit pas dédaigner, au point de vue du maintien de la paix, l'heureuse conclusion de cet incident, et pourtant ici encore il

faut à notre avis éviter l'exagération. La politique de l'Italie ne sera pas immédiatement belliqueuse, soit; l'Italie naissante n'ajournera pas cette fois la guerre extérieure au prix de la guerre civile ou de la discorde de ses chefs, soit encore; mais, nous le demandons sérieusement, pense-t-on qu'il soit possible d'aller bien loin avec de pareils replâtrages? L'Italie ne commence pas la guerre parce qu'elle n'est pas prête. Sur quoi Garibaldi et M. de Cavour se sont-ils mis d'accord? Sur la nécessité de presser, d'achever les préparatifs militaires sans doute. Les grandes mesures financières et les armemens tendent au même but. Le ministre des finances, M. Bastoggi, présente le projet sensé et utile de l'unification des dettes des diverses contrées de l'Italie, il propose la création d'un seul grand-livre pour toute l'Italie, l'unité du crédit italien; mais c'est pour faire sur-le-champ un appel énorme au crédit, c'est pour emprunter 500 millions, c'est-à-dire les ressources qui permettraient de compléter un armement immense. L'application de toute la politique italienne au moment où elle ajourne la lutte est donc toujours la guerre. Est-il prudent de tenir si grand compte des ajournemens et du bonheur avec lequel on a échappé à un accident, lorsque l'on demeure dans une situation provisoire que tout autre accident peut faire dévier?

Ce provisoire si périlleux, c'est, à notre sens, la question romaine qui le perpétue. Nous demeurons là dans une funeste équivoque qui devient de moins en moins intelligible à mesure qu'elle se prolonge. Quant à nous, nous eussions compris, dans le temps nous eussions même souhaité que, dans son premier élan, l'Italie nouvelle ne dépassât point la Cattolica, qu'une expérience constitutionnelle fût tentée à Naples, et que l'on attendît de cette expérience la preuve, ou que l'Italie pouvait vivre dans la division en trois états, ou que l'unité s'y devait naturellement accomplir par le progrès et la force des choses. Pour conserver à la papauté une portion quelconque de son pouvoir temporel, il était indispensable de maintenir la monarchie napolitaine. L'Italie du midi étant en effet réunie à l'Italie du nord dans une même monarchie, comment se figurer qu'il est possible de faire subsister, enclavée dans un grand état, une petite souveraineté théocratique telle que celle des papes? Si donc l'on voulait garder au saint-père un seul fragment de ses états, la prévoyance et la logique commandaient de s'opposer à l'invasion des Piémontais dans les provinces de l'église, surtout le prétexte de cette invasion étant la conquête du royaume de Naples. Le jour où le gouvernement français a toléré que le général Cialdini écrasât la petite troupe du pape presque sous les yeux de notre garnison de Rome, le jour où le gouvernement français a supporté que le général Cialdini, après avoir conquis les provinces pontificales, allât donner la main à Garibaldi dans le royaume de Naples, le jour où le gouvernement français a souffert que le Piémont, non-seulement agît de la sorte, mais couvrît sa conduite d'une calomnie contre l'empereur, dont il prétendait avoir l'approbation, ce jour-là il parut évi-

dent que le gouvernement français avait pris son parti de la fin du pouvoir temporel. On n'avait pas fait ce que la logique et la plus simple prévoyance commandaient, si l'on voulait conserver le pouvoir pontifical et ajourner les problèmes redoutables de l'unité italienne et de l'abolition du principat des papes. Aujourd'hui, par notre obstination à demeurer à Rome, nous agissons comme si nous voulions empêcher l'unité italienne de s'asseoir et de se régulariser; nous montrons, dans un sens opposé, un égal oubli de la logique et de la nature des faits.

A ne considérer que Rome, nous ne savons rien de plus exceptionnel que l'état de la population de cette ville. Que l'immense majorité de cette population soit hostile au gouvernement pontifical, les partisans mêmes de ce gouvernement l'avouent. Or, nous le demandons, jamais population a-t-elle été soumise dans un temps de surexcitation politique à une telle épreuve? Que n'a-t-on pas tenté pour la faire sortir du calme qu'elle s'impose avec un esprit de discipline singulier, pour la compromettre envers les troupes françaises! Il y a certes dans son sein des têtes ardentes; avec quel art la sagesse de la masse les contient! Cependant toute patience a un terme. Réussira-t-on toujours à prévenir des témérités? Dans le camp san-fédiste, on ne se fait pas faute de démarches publiques, de manifestations qui provoquent et irritent les opinions contraires. Il y a eu une manifestation de ce genre le 12 avril; on en annonce une nouvelle pour le 5 mai. On a réussi à prévenir tout désordre sérieux le 12 avril; sera-t-on aussi heureux le 5 mai? Si cette journée se passe bien, on le devra à l'influence piémontaise. Les esprits avisés de Rome écrivent en effet à Turin qu'il est difficile cette fois de répondre de la tranquillité, si l'on ne peut montrer aux hommes influens du peuple, de la bourgeoisie, du corps universitaire, un ordre écrit du premier ministre italien qui prescrive le silence et l'abstention. Ainsi c'est le gouvernement de Turin qui déjà exerce à Rome la première fonction de la souveraineté, la conservation de l'ordre. Des troubles, des malheurs que ne pourraient prévenir ni le caractère vénérable du saint-père, ni les forces françaises, ni la finesse politique de la population, un mot de Turin suffirait pour les conjurer! Mais de tels mots peuvent-ils se dire, se signer? Peut-on affronter les responsabilités auxquelles ils engagent? peut-on gouverner de la sorte un pays où l'on n'a ni organe ni représentant? Ce tour de force peut-il être renouvelé chaque jour? Indépendamment des anomalies intérieures de Rome, quels obstacles la situation de cette ville ne suscite-t-elle point au dehors à la pacification de l'Italie! Voilà par exemple le roi de Naples qui y prolonge indéfiniment son séjour. Certes il est loin de notre pensée de vouloir rien dire de défavorable sur le compte de ce jeune prince dont nous n'avons point appelé la chute; rien de plus naturel, de plus légitime à son point de vue que de demeurer le plus longtemps qu'il pourra sur le sol de la patrie italienne, à la frontière des états qu'il a perdus. Que l'on se place au contraire au point de vue des nouvelles conditions faites à

l'Italie; la présence d'un tel prétendant à la porte même de son royaume, les intelligences qu'il peut entretenir parmi ses anciens sujets, l'argent, les armes qu'il peut envoyer à ses partisans, ce foyer si rapproché de menées, d'insurrections, tout cela est-il compatible avec l'établissement d'un ordre quelconque dans la péninsule? Et toutes ces difficultés, tous ces périls ne naissent-ils pas de notre intervention prolongée à Rome d'une façon qui ne se concilie avec aucun système politique qui se puisse expliquer et définir?

Ainsi, tout en estimant à son vrai prix l'accord qui s'est établi au sein du parlement piémontais, tout en prenant acte de la signification immédiatement pacifique que l'opinion a donnée justement à cet accord, nous ne pouvons avoir aucune illusion sur ce qui est le danger profond de la situation de l'Europe; ce danger, on le voit par l'Italie, est dans l'indécision apparente et les contradictions passives de la politique française. Attendrons-nous que les événemens nous dispensent de logique et nous apportent les solutions dont nous hésitons à prendre l'initiative? Mais c'est cette politique au jour le jour, perpétuellement expectante, qui n'ose point se formuler en système, prendre en quelque sorte conscience d'elle-même et se rendre manifeste à tous les yeux, c'est cette politique qui est pour nous une cause d'inquiétude. Lord Palmerston dit en plaisantant qu'il y aurait en ce moment en Europe assez de motifs pour une demi-douzaine de guerres respectables; M. de Cavour, d'un ton plus sérieux, parle de l'étincelle qui suffirait à embraser l'Europe. Si par hasard l'une de ces guerres hypothétiques que le ministre anglais montre en ricanant venait à éclater, si une de ces mille étincelles que le ministre piémontais voit voltiger au-dessus de l'Europe minée rencontrait la traînée de poudre, ne serait-il pas fâcheux pour nous d'être surpris par la conflagration générale avec des responsabilités passivement encourues et des engagemens subis plutôt qu'acceptés? Ne serait-ce point au contraire éteindre une des causes de guerre les plus prochaines et les plus redoutables que de trancher la question romaine tandis que la paix dure encore? Un système, nous le répéterons à satiété, un système quelconque serait préférable à notre incertitude chronique. M. de Cavour a proposé une transaction grandiose, l'église libre dans l'état libre, transaction qui forcerait l'église en tout pays à devenir un des agens les plus vivaces de la liberté. Cette solution est trop philosophique suivant les uns; d'autres, comme M. de Montalembert vient de le faire dans sa *seconde lettre au comte de Cavour,* repoussent cette solution, non par le raisonnement, mais avec la frémissante colère qu'inspire la lutte et qui éteint la raison dans les ressentimens personnels. M. de Montalembert, qui a demandé toute sa vie cette liberté de l'église, ne veut pas l'accepter des mains de M. de Cavour et comme le couronnement des injustices que le Piémont a, suivant lui, commises contre la papauté. M. de Montalembert cède en ceci à la passion oratoire : lui qui a toujours rêvé la gloire d'être le Burke de la France, il est trop heureux de rencontrer devant lui une révolution à

foudroyer de son éloquence ; mais quelle erreur est la sienne lorsqu'il a l'air de croire que les réformes d'institutions n'ont de valeur que par ceux qui les proposent et suivant les moyens employés pour les accomplir! Combien de choses qu'il défend et qu'il aime, combien de choses grandes et belles ont été fondées par des hommes qu'il eût combattus et par des moyens qu'il eût réprouvés! Certes ce pouvoir temporel des papes qui lui paraît sacré eût-il offert le même caractère à ses yeux au temps où le fils d'Alexandre VI et où Jules II le constituaient dans sa forme moderne? M. de Montalembert aime la liberté en France : il n'eût pas voulu sans doute la recevoir des mains d'un Mirabeau! L'éloquent écrivain, repoussant aveuglément le don de la liberté de l'église, demande au contraire le rétablissement intégral du pouvoir pontifical, c'est-à-dire rien moins qu'une révolution véritable. Après tout, c'est encore un système. Des esprits plus modérés, tenant compte de la pression des faits consommés, proposeraient un moyen terme : Rome conservée au pape et neutralisée. Cet expédient arriverait bien tard et n'a pas plus de chance d'être accueilli par la cour de Rome qu'accepté par l'Italie. Là du moins il y a encore une pensée définie, capable de fixer les esprits, d'inspirer quelque confiance et quelque sécurité. Qu'est-ce au contraire que le refus de toute solution, l'absence de tout système, sinon la voie ouverte en permanence aux accidens de force, à la guerre?

La petite embellie italienne a promptement rejailli sur les autres difficultés européennes. Les perspectives semblent être devenues moins sombres en Hongrie. Les ultra-Magyars sentent qu'il ne leur est pas possible de compter cette année sur une diversion du côté de l'Italie. L'on approche cependant du moment où le conflit doit naturellement éclater entre les prétentions hongroises et les nécessités du gouvernement impérial. Le parlement de l'empire va se réunir. Il est certain que les Hongrois n'y veulent pas être représentés. Le primat de Hongrie, qui s'est entremis avec une loyauté zélée pour amener une conciliation entre l'empereur d'Autriche et ses compatriotes, ne cache point le découragement que lui inspire l'inutilité de ses efforts. L'élément modéré reprenant un peu le dessus dans la diète hongroise, l'opposition à la cour de Vienne se renfermera dans les voies légales et dans le système de la résistance passive. La lutte traînera en longueur. Il faudra s'en féliciter, si, pendant ces délais, les Hongrois finissent par comprendre, nous ne dirons pas seulement leurs intérêts, mais leurs devoirs. C'est à dessein que nous nous servons de cette expression. Les Hongrois ont devant eux une occasion unique de faire pénétrer et d'établir définitivement l'esprit libéral dans le vaste empire autrichien. Ayant à leur tête une aristocratie riche et éclairée, fournissant à l'empire la fleur de son armée, imbus d'un attachement séculaire pour les garanties du système représentatif, il dépend d'eux de faire tourner au profit des idées libérales dans tout l'empire l'ascendant qu'ils y posséderont dès qu'ils voudront entrer dans le parlement central. Les Hongrois peuvent libéraliser l'Autriche. Or libéraliser l'Autriche, ce sera rendre à la cause de la

liberté dans toute l'Europe un service éminent. C'en serait fait du système autocratique dans le monde, si l'Autriche devenait un gouvernement libéral. Si, dans des vues égoïstes et étroites, par inquiétude ou par chimère, les Hongrois laissent perdre cette occasion, ils contracteront vis-à-vis de l'opinion libérale en Europe une grave responsabilité, et devront renoncer aux sympathies occidentales qui allaient au-devant d'eux.

L'idée des nationalités serait en effet un fléau, si dans l'Europe orientale, au lieu d'unir les peuples autour de la cause libérale, elle les divisait, les paralysait, les atrophiait en des antagonismes mesquins et rétrogrades. Quelle vertu au contraire n'aurait pas la généreuse et brillante initiative de la Hongrie réussissant à faire de l'empire autrichien un état libre! N'est-il pas sensible aujourd'hui que chaque conquête faite par la liberté en Autriche tournerait au profit de la noble et malheureuse Pologne? Certes personne n'oserait en ce moment donner à la Pologne le conseil de renouveler contre la Russie une lutte impossible. Nous n'aurions rien à reprendre à la note publiée récemment par *le Moniteur* sur les affaires de Pologne, si elle se fût bornée à prévenir cette nation infortunée, à laquelle la France est unie par tant de liens, que ce serait pour elle une illusion funeste de compter en un moment comme celui-ci sur le concours de nos armes; mais après les lamentables événemens de Varsovie, l'Europe libérale se doit à elle-même de réserver ses témoignages de confiance au tsar jusqu'au moment du moins où la douloureuse impression des massacres aura été effacée par des actes vraiment libéraux et réparateurs. Nous disions en parlant de l'émancipation des serfs, à propos de laquelle nous donnions si volontiers nos applaudissemens à l'empereur Alexandre, que le tsar devait une indemnité à la noblesse russe, et que cette indemnité serait l'avénement de cette noblesse à la liberté politique. C'est dans cette liberté, impatiemment attendue par tous les Russes qui ont le juste orgueil des destinées de leur pays, que l'empereur trouverait aussi la solution honorable de ses difficultés avec la Pologne.

Les craintes inspirées par l'état de la Turquie sont liées de près aux inquiétudes partout soulevées par le mouvement des nationalités. Il n'est guère douteux que dès que le signal de la lutte aura été donné quelque part, ces petites insurrections locales de la Turquie d'Europe qu'Omer-Pacha est maintenant chargé d'aller combattre s'étendront et se propageront au sein de l'empire ottoman. Un rôle actif est assigné à la Grèce dans cette levée de boucliers contre la Turquie. Il y a longtemps que la Grèce ne fait point parler d'elle; elle nous réserve peut-être quelque surprise plus prochaine qu'on ne l'imagine. Le gouvernement du roi Othon paraît être tombé au dernier degré du discrédit. Ce gouvernement s'est servi de son influence aux dernières élections pour produire une chambre frappée du mépris public. Au point où les choses en sont venues, une insurrection, qui pourrait bien devenir une révolution, n'est pas en dehors de toute probabilité. Un parti hellène hardi et puissant ne parle de rien moins que de déposer le roi et la dynastie. Si un mouvement populaire emportait cette frêle royauté

grecque, le contre-coup immédiat pourrait bien être une violente agression des Hellènes contre la Turquie, et alors on verrait commencer plus tôt qu'on ne le suppose une immense anarchie d'insurrection dans la Turquie d'Europe, qui imposerait aux cabinets européens le plus difficile des problèmes, la question d'Orient dans sa forme finale.

Nous ne savons s'il faut compter aussi, parmi les aspects plus rassurans et devenus plus pacifiques de l'état de l'Europe, la rupture des négociations militaires entre la Prusse et l'Autriche. Nous avons à diverses reprises indiqué les principaux traits de ce projet de constitution militaire auquel l'Allemagne travaille depuis une année. C'était ce grand intérêt de l'organisation de l'armée fédérale et du partage des commandemens qui fut l'été dernier le prétexte de tant d'excursions de souverains et de voyages de princes. La Prusse avait son projet, les états secondaires avaient concerté leur plan; on espérait que l'accord sortirait d'une négociation engagée à Berlin entre les représentans militaires de la Prusse et de l'Autriche. C'est ce travail long et compliqué qui vient d'aboutir à une rupture. Les motifs allégués de cet échec sont diversement présentés. Le tort se trouve tantôt du côté de l'Autriche, tantôt du côté de la Prusse, selon le parti auquel appartiennent les informateurs. Les premières nouvelles sont venues du camp autrichien. On a prétendu de ce côté que la Prusse avait, à la dernière heure, élevé des prétentions auxquelles l'Autriche, au point de vue de ses propres intérêts comme au nom de ses confédérés allemands, n'aurait jamais pu acquiescer. On disait par exemple que la Prusse aurait réclamé la présidence alternative de la diète germanique, ainsi que le retrait des troupes autrichiennes formant avec celles de la Prusse la garnison fédérale de la forteresse de Mayence. Cette version est peu vraisemblable. Comment croire que dans une conférence purement militaire, puisqu'il s'agissait exclusivement des changemens à apporter à l'organisation militaire de la confédération, on eût pu introduire des questions de haute politique qui se trouvent tout à fait en dehors du ressort des généraux et des officiers d'état-major réunis dans cette conférence? Malgré notre incompétence en pareille matière, il nous semble d'ailleurs qu'il eût été peu juste d'exiger de l'Autriche l'abandon de son droit de garnison à Mayence, après que, sur les instances du cabinet autrichien, la diète germanique a, il y a quelques années à peine, admis la Prusse à fournir une partie de la garnison de Rastadt, sans qu'elle eût le moindre droit à réclamer un tel partage. Les prétentions du genre de celles dont nous venons de parler seraient en outre impolitiques. L'Autriche eût-elle voulu y consentir, c'eût toujours été en dernière instance la diète germanique qui aurait dû en décider. Or les états secondaires repousseraient sans aucun doute des propositions de cette nature, et la Prusse aurait sans aucun profit pour elle augmenté seulement les défiances et les antipathies qu'elle rencontre. Aussi du côté de la Prusse donne-t-on une explication différente. Ce serait l'Autriche, d'après cette version, qui aurait donné lieu à la rupture des négociations en réclamant,

en échange de l'abandon à la Prusse du commandement en chef (en temps de guerre) des armées fédérales, des concessions telles que la garantie de la Vénétie.

Du reste, des voix officieuses du côté de l'Autriche comme de la Prusse se sont efforcées d'atténuer l'éclat produit par les nouvelles concernant la rupture des conférences de Berlin. Quoique les négociations soient momentanément suspendues, on assure qu'on n'a pas perdu l'espoir de réussir à s'entendre, et qu'en tout cas cet incident n'a point altéré les bonnes relations établies entre les deux cabinets et fondées sur la communauté de leurs intérêts politiques. En attendant, la diète a commencé, dans ses dernières séances, à voter sur les propositions de sa commission militaire par rapport aux changemens à introduire dans l'organisation de l'armée fédérale. Ce qui résulte déjà des votes émis, c'est le maintien de la force actuelle de cette armée avec augmentation de la réserve et le maintien de la division d'infanterie de réserve, dont le licenciement avait été proposé par la commission; mais toutes ces questions de détail s'effacent à côté de la question du commandement en chef, et celle-là ne saurait être résolue qu'à la suite d'une entente entre l'Autriche et la Prusse.

C'est dans l'une des dernières séances du mois d'avril que le Danemark a dû présenter des explications finales sur la question holsteinoise. Les dernières tentatives du Danemark auprès de la diète holsteinoise ont échoué. comme on sait. Le dernier mot de cette petite diète a été d'exiger l'union du Slesvig au Holstein dans l'établissement séparé que le Holstein réclame comme faisant partie de la confédération germanique. En maintenant sa constitution distincte, le Holstein veut entraîner avec lui le Slesvig, qui n'appartient pourtant pas à la confédération. Le Danemark persiste à s'opposer à cette prétention; il soutient que si le Holstein veut sortir de l'unité constitutionnelle de la monarchie danoise pour marquer plus nettement son union avec l'Allemagne, il faut qu'il consente à rompre les liens qui l'unissent au Slesvig. Quoi qu'il en soit, nous touchons probablement au terme de ce fastidieux débat.

Le génie de notre temps n'est point assurément favorable aux confédérations. La guerre civile est commencée à l'heure qu'il est au sein de la fédération qui faisait dans le monde la plus grande figure. L'attaque et la prise du fort Sumter par les Caroliniens du sud a enfin tiré le président Lincoln du système de temporisation qu'il suivait depuis son avénement. Le président Lincoln a eu au moins le mérite de ne point commencer lui-même la lutte fratricide. Le gouvernement fédéral a attendu l'attaque. Le droit, la justice, la prudence, ont été d son côté. Maintenant M. Lincoln appelle à lui soixante-quinze mille volontaires, tandis que les états du sud en enrôlent cent cinquante mille. Malgré l'excitation que ces armemens ne peuvent manquer de communiquer aux passions ennemies du nord et du sud de l'ancienne Union américaine, quelques personnes s'obstinent à croire encore que le conflit sera prévenu; elles pensent que des deux côtés on ré-

fléchira avant de commencer cette guerre d'extermination. Nous souhaitons que ces espérances optimistes soient confirmées; mais si cette fatale guerre s'engage, l'Europe libérale ne peut balancer entre les deux camps : ses vœux accompagneront la cause du nord, la cause de la liberté humaine et de l'émancipation contre le parti cynique et violent de l'esclavage. Parmi les encouragemens les plus éloquens que l'Europe libérale et chrétienne pourrait envoyer aux champions de la liberté américaine, nous signalerons un livre de M. Agénor de Gasparin. *Un grand Peuple qui se relève,* tel est le titre que le généreux écrivain donne à son ouvrage sur les États-Unis en 1861. C'est dire que cet honnête et vaillant esprit n'est point de ceux qui voient dans la crise morale dont elle est travaillée le déclin de la grandeur américaine. Cette crise au contraire purgera les États-Unis du vice de l'esclavage, elle les affranchira de la prépotence qu'y exerçaient depuis tant d'années les propriétaires d'esclaves. Justice ne peut mal faire, s'écrie M. de Gasparin; il voit donc dans cette guerre, sur le crime de l'esclavage vaincu, se relever un grand peuple.

Si en effet les hostilités s'engagent violemment aux États-Unis, lord Palmerston parlera sans doute de cette guerre avec moins d'agrément que de ces guerres européennes dont les perspectives fantastiques aiguisaient récemment sa gaieté. Un grand intérêt de l'Angleterre, l'intérêt du coton, sera là en jeu. Lord Palmerston est moins sensible sans doute au péril des conflits européens. La raison de sa sécurité pour ce qui regarde l'Europe se laisse aisément pénétrer. L'Angleterre a terminé ses immenses armemens; elle se sent assez forte pour se faire écouter dans les conseils des grandes puissances et pour empêcher les ennemis qui se dévisagent d'en venir aux mains. C'est moi, dirait volontiers lord Palmerston, qui suis le constable de l'Europe; celui qui troublera l'ordre aura de mes nouvelles. Cette confiance peut être justifiée pour le présent; elle suffit, nous le voulons bien, pour permettre au commerce et à l'industrie d'entreprendre avec une sécurité relative leurs campagnes d'été et d'automne. Nous croyons pourtant qu'elle manque de philosophie. Il est triste, même pour un pays comme l'Angleterre, de ne point trouver les motifs de sa sécurité dans les garanties d'un système européen libéral et rationnel, d'être réduit à les puiser uniquement dans ses moyens d'attaque et de défense. On s'aperçoit bien de cet inconvénient quand vient chaque année le jour où il faut compter ce que coûtent les armemens et les sacrifices que l'on impose à la nation pour y subvenir. C'est le petit embarras que lord Palmerston éprouve sans doute en ce moment. M. Gladstone a présenté son budget avec l'art, la lucidité, l'élégance qui n'appartiennent qu'à lui. Le jour de l'exposé financier est pour lui, tous les ans, une journée de triomphe; mais quand on n'est plus sous le charme de sa parole, la réflexion vient, on contemple les chiffres inexorables, et ce que M. Gladstone mêle d'esprit de système à ses combinaisons finit bientôt par ameuter des oppositions violentes. C'est ce

qui arriva l'année dernière, ce qui est bien près d'arriver cette année. Jeudi prochain probablement, la question de cabinet sera posée à propos du budget. Parmi les amis de lord Palmerston, plusieurs ne suivent qu'à contre-cœur M. Gladstone dans ses expériences économiques; cette fois ils seront bien forcés de s'y rallier en murmurant, car il y va de l'existence du ministère. Les tories ont accru leur nombre dans les élections partielles; ils auraient la majorité, s'ils le voulaient, et l'on n'attribue leur modération contre le cabinet qu'au peu de goût qu'ont leurs chefs à prendre le pouvoir dans l'état présent des affaires.

Le seul événement intérieur de la quinzaine est un fait que nous pouvons seulement mentionner et qu'il ne nous est point permis d'apprécier. Nous voulons parler de la publication d'un écrit de M. le duc d'Aumale répondant, au nom de la maison d'Orléans, aux jugemens que le prince Napoléon avait portés sur cette maison dans son discours au sénat. Cet écrit a été saisi et a été l'objet d'une lettre du prince Napoléon à l'empereur et d'une lettre du chef du cabinet de l'empereur à l'*editor* du *Times*. La presse politique a eu le bon goût de comprendre que la saisie et les poursuites lui interdisaient de discuter la brochure de M. le duc d'Aumale. Il paraît que les auteurs de brochures ne se croient point tenus à la même délicatesse, car nous ne savons combien de factums ont été publiés en réponse à l'écrit incriminé. Quant à nous, nous ne parlerons pas plus des réponses que de la lettre de M. le duc d'Aumale. Seulement nous avons remarqué dans plusieurs de ces brochures une allégation qui mérite d'être relevée. — Vous avez été saisi, se plaît-on à dire, et vous serez poursuivi conformément aux lois sur la presse de la restauration et du gouvernement de juillet. — On peut par là constater agréablement la jeunesse des auteurs de brochures. Évidemment ils n'étaient pas de ce monde sous la restauration et le gouvernement de juillet, et ils n'ont jamais entendu dire que dans ce temps les procès de presse étaient jugés par le jury, et pouvaient être publiés. — L'on a aussi remarqué la publication récente d'une brochure de M. le procureur-général Dupin : *Madame la Duchesse d'Orléans à la Chambre des Députés*. C'est un épisode que M. Dupin a détaché avec à-propos de ses mémoires. Tout le monde saura gré à M. Dupin des sentimens qu'il y exprime sur le rôle joué pendant la tragique journée du 24 février par celle qu'il appelle, avec une admiration pénétrée, « cette femme héroïque! »

E. FORCADE.

ESSAIS ET NOTICES.

LA CAMPAGNE DE SAIGON.

Saigon, 14 mars 1861.

Le 6 février 1861, par une belle et chaude soirée, l'*Impératrice Eugénie*, la frégate amirale de l'escadre des mers de Chine, venant de Hong-kong, jetait

l'ancre dans la baie de Congio, près du cap Saint-Jacques, à l'embouchure du fleuve de Saigon. Le commandant de la *Didon,* qui bloquait Saigon depuis un an, se rendit immédiatement à bord de la frégate, et l'amiral Charner fut exactement informé des derniers événemens dont le sud de la Cochinchine venait d'être le théâtre. Plusieurs bâtimens de guerre français, après une heureuse traversée, se trouvaient dans la baie, dans la rivière, ou devant la ville de Saigon; d'autres étaient attendus à chaque moment. Un seul désastre était à déplorer: le *Weser,* magnifique transport de 2,500 tonneaux, qui venait de Suez, chargé de provisions et de munitions pour le corps expéditionnaire, avait fait naufrage sur les bancs du Cambodje, à vingt-sept milles sud-ouest du cap Saint-Jacques. L'équipage avait été sauvé, mais le chargement presque entier, d'une valeur de plusieurs millions, était perdu. Les Annamites continuaient à se fortifier dans les positions qu'ils occupaient aux alentours de Saigon.

Le 7 février, l'*Impératrice Eugénie,* habilement pilotée par l'enseigne de vaisseau Narac, remontait à toute vapeur le profond, mais étroit fleuve de Saigon, et à midi, après quatre heures et demie de navigation, elle mouillait devant le quai de l'ancienne capitale de la vice-royauté du Cambodje. La distance entre le cap Saint-Jacques et Saigon est de cinquante milles. Depuis l'embouchure du fleuve Saigon jusqu'à la ville on compte trente-cinq milles à peu près. La navigation n'offre pas de dangers sérieux, mais elle est difficile et exige une grande attention. Les bords de ce cours d'eau sont entièrement plats et couverts d'épaisses forêts de rhizophorées, d'aréquiers, de cocotiers, de bambous, de palétuviers, etc. Dans le voisinage de la ville, on trouve de belles rizières.

Saigon occupe, sur une longueur de 2,000 mètres environ, le bord du fleuve. La ville est enfermée de trois côtés par des cours d'eau. A l'est coule le grand fleuve de Saigon; au nord et au sud se trouvent l'*arroyo* de l'Avalanche et l'*arroyo* chinois. A l'ouest s'étend une vaste plaine couverte de petites collines tumulaires. C'est dans cette plaine que s'élevait l'ancien fort de Ki-oa et qu'on devait rencontrer les nouvelles lignes des Annamites. Saigon ne répond point à son pompeux titre de capitale de la vice-royauté du Cambodje. C'est un misérable village, composé de pauvres cabanes en feuilles de palmier, où aucun grand édifice public ou privé n'attire l'attention du voyageur. Une sale et laide population en haillons parcourt ses rues. Pour expliquer comment une telle ville peut être le centre d'un gouvernement quelconque et d'un commerce très florissant, il faut se souvenir que le commerce de riz qui se fait encore dans cette partie de la Cochinchine est exploité presque exclusivement par les colons chinois, qui demeurent dans une ville à part, la *cité chinoise,* à 6 kilomètres de Saigon.

Dans la semaine qui suivit l'arrivée de la frégate amirale, les autres navires de guerre et de transport de l'escadre vinrent la rejoindre à Saigon. Le 12 février, la flotte entière, à l'exception de la *Garonne* et de la *Saône,* y était réunie. Elle se composait de deux frégates: l'*Impératrice Eugénie* et la *Renommée;* de quatre corvettes: le *Monge,* le *Forbin,* le *Laplace,* le *Primauguet;* de quatre grandes canonnières: la *Mitraille,* l'*Alarme,* l'*Avalanche,* la *Dragonne;* de sept chaloupes canonnières à vapeur, de dix grands transports à vapeur, et d'une douzaine d'avisos et autres navires, tels que l'*Écho,*

le *Norzagaray*, le *Jacaréo*, l'*Amphitrite*, la *Didon*, etc. Une fois la réunion de ses forces navales opérée, l'amiral Charner s'occupa de faire débarquer tous les hommes qui devaient composer l'armée de terre (1).

Malgré les accablantes chaleurs dont souffraient surtout les compagnies de marins, moins habitués à la marche que les troupes de terre, les opérations de débarquement et de campement furent conduites avec une telle rapidité, qu'à partir du 16 février l'armée entière, arrivée à Saigon, se trouvait prête à être lancée contre les Annamites. L'amiral Charner n'attendait plus que les soldats qui devaient arriver avec la *Garonne* pour commencer l'attaque. Le 23 février, toutes les troupes purent être portées sur le lieu du prochain combat. Le lendemain dimanche 24, on commençait l'action en attaquant les forts avancés des Annamites; mais avant d'entrer dans le récit du combat il est nécessaire de donner quelques indications sur le champ de bataille. Qu'on se figure une vaste plaine; dans cette plaine, trois principaux cours d'eau, le fleuve de Saigon courant du nord au sud, et les *arroyos* chinois et de l'Avalanche, se dirigeant tous les deux de l'ouest à l'est et se jetant, au nord et au sud de Saigon, dans le fleuve du même nom. Voilà donc un espace enfermé de trois côtés par des cours d'eau, et dont le quatrième côté seul, le côté ouest, reste libre. C'est ce quatrième côté qui est ou plutôt qui était occupé par les lignes annamites. Au moment de l'attaque, les Français étaient maîtres d'une partie du quadrilatère. A l'est, là où coule le fleuve de Saigon, mouillait la flotte; au sud, le long de l'*arroyo* chinois et à une faible distance de ce cours d'eau se trouvaient quatre positions fortifiées appelées la pagode *Barbé* (du nom du capitaine qui l'avait fortifiée et qui y avait été assassiné par les Annamites), les pagodes des *Mares*, des *Clochetons* et du *Caï-haï*. Dans l'*arroyo* chinois même, il y avait deux *lorchas* armées, l'*Amphitrite* et le *Jacaréo*. Au nord, les Français commandaient sur une longueur de 3 kilomètres la rive droite de l'*arroyo* de l'Avalanche; mais plus loin et sur la rive gauche se trouvaient les Annamites. Le gros de l'armée de ces derniers occupait les lignes formant le côté ouest du quadrilatère. Ces lignes, venant du nord et du sud, aboutissaient à un point central, au fort de Ki-oa. Pour plus de clarté, j'essaie de résumer en quelques mots cette description. Le champ de bataille est un carré imparfait. Les Français sont maîtres à l'est et au sud; les Annamites se trouvent à l'ouest et en partie au nord. Leurs principaux ouvrages forment une longue ligne qui s'étend du nord au sud, et dont les positions les plus avancées se rapprochent de l'*arroyo* chinois et des pagodes des Clochetons et du Caï-haï. La grande plaine dans laquelle se trouvent ces pagodes, et qui s'étend jusqu'au-delà des lignes annamites, est appelée la *plaine des*

(1) Cette armée, commandée en sous-ordre par le général de Vassoigne, se composait de 1,200 hommes d'infanterie de marine (lieutenant-colonel Fabre); — 1,000 marins-fusiliers (capitaine de vaisseau de Lapelin); — 600 chasseurs (chef de bataillon Comte); — 200 artilleurs (chef d'escadron Crouza); — 100 sapeurs du génie (chef de bataillon Alizet); — 70 cavaliers, — tagals de Manille, chasseurs d'Afrique, spahis (capitaine Hocquard); — 200 Espagnols (colonel Palanca y Guttures). — Les forces navales furent placées sous le commandement du contre-amiral Page, à bord de la *Renommée*, qui restait en rade de Saigon, mais qui devait, au moment de l'attaque, remonter le fleuve et bombarder les forts au nord des lignes annamites.

Tombeaux à cause des innombrables collines tumulaires qui la couvrent.

Le soleil du 24 février n'apparaissait pas encore à l'horizon, lorsque la petite armée française défilait devant la pagode du Caï-haï et entrait dans la plaine des Tombeaux. Au même moment, les gros canons placés dans les diverses pagodes commencèrent à lancer leurs énormes boulets contre les forts qui les premiers devaient être attaqués; mais bientôt les pagodes durent changer la direction de leur tir. Les troupes, sentant la bataille, avaient marché vite, et peu de temps après leur entrée dans la plaine des Tombeaux, on avait pu les voir se déployer en ordre de combat devant le premier fort ennemi. Bientôt les clairons sonnaient la charge; au même instant, toute la ligne des troupes s'ébranlait et se portait d'un élan vigoureux en avant.

Il y avait devant les forts des Annamites une estacade en bambous haute de cinq pieds. Les branches de bambou, aux lignes tourmentées, auraient suffi pour former, en s'entrelaçant, des haies presque impénétrables; mais les Annamites ne s'étaient pas contentés d'opposer de simples haies à l'attaque de leurs ennemis : chaque extrémité de branche de bambou avait été effilée et présentait à celui qui aurait voulu s'en servir comme d'un appui une pointe dure et aiguisée comme celle d'une lance. Derrière l'estacade s'étendait une surface en apparence parfaitement plane, mais qui en réalité était criblée de trous de loup garnis de bambous taillés en pointe; puis venaient une seconde estacade semblable à la première, derrière celle-là un fossé profond de cinq pieds, et dont le fond et les parois étaient revêtus de bambous travaillés comme ceux des estacades et des trous de loup. En sortant de ce fossé, on était encore séparé de la muraille du fort par une haute ligne d'excellens chevaux de frise; enfin, pour monter sur la muraille et pour en atteindre la crête, il fallait se frayer un chemin dans une véritable forêt de lames de bambou dont les pointes étaient dirigées dans toutes les directions.

Les estacades, les trous de loup, le fossé, les chevaux de frise, la muraille, et derrière cette muraille une troupe ennemie très bien armée, tout cela ensemble présentait des obstacles difficiles à franchir, à renverser et à repousser; mais la fièvre du combat donne des forces surhumaines. Comment les Français et leurs valeureux alliés les Espagnols s'y prirent-ils pour briser les estacades, franchir la plaine aux trous de loup, passer le fossé, écarter les chevaux de frise et escalader la muraille? C'est ce que je ne saurais dire; ce qui est certain, c'est que la charge avait été sonnée à peine depuis quelques minutes, quand on vit le drapeau français flotter sur le fort ennemi, et les fuyards annamites s'en éloigner avec une rapidité qui rendait vain tout espoir de les atteindre. Ce premier et brillant succès n'avait cependant été obtenu qu'au prix de sérieux sacrifices. Quarante morts et blessés, tant Français qu'Espagnols, étaient restés sur le champ de bataille, et parmi eux le général Vassoigne et le colonel Palanca y Guttures, deux chefs qui jouissaient de toute la confiance des hommes placés sous leur commandement et qui auraient été d'un grand secours à l'amiral Charner pour mener l'expédition à bonne et prompte fin.

De neuf à trois heures, les troupes se reposèrent pendant que les quatre pagodes occupées par les Français ne cessaient de bombarder les nombreux

forts qui restaient encore au pouvoir des Annamites. Le tir fut excellent et causa de grands dommages à l'ennemi. Le lieutenant de vaisseau Turin, commandant la batterie du Caï-haï, fut particulièrement heureux et parvint en peu de temps à faire taire une batterie annamite qui s'était avisée de vouloir troubler le repos de l'armée française. A trois heures, les troupes se remirent en marche, et à six heures et demie deux autres forts annamites, les derniers qui défendaient au sud les abords de la citadelle de Ki-oa, étaient occupés à leur tour.

La journée du 24 février, quoique chaude et sanglante, n'avait cependant été que le prélude de la véritable action. Tout le monde savait que c'était à la citadelle de Ki-oa que les Annamites avaient concentré leurs principales forces, et que c'était là que ces ennemis sauvages avaient réuni tous les moyens de défense dont ils pouvaient disposer. Quoique n'ignorant pas l'importance attachée par les Annamites à la forteresse de Ki-oa, l'amiral Charner n'avait fait pousser de ce côté que des reconnaissances fort incomplètes, et ni lui ni son état-major ne pouvaient savoir exactement comment et où il fallait attaquer, ni de quelle nature seraient les obstacles qu'ils trouveraient à vaincre. Était-ce une faute? J'en doute fort, et je me range au contraire entièrement du côté des partisans de la tactique suivie par l'amiral. Avec les peuples d'Orient, il ne faut pas vouloir lutter de ruse et de finesse; ils seront sur ce terrain toujours nos égaux, et très souvent nos supérieurs. Ce qui leur manque, c'est le courage personnel, ou plutôt le courage discipliné des troupes européennes. On ne surprendra que tout à fait exceptionnellement un corps de soldats annamites : ils ont la vigilance de la bête fauve; mais ce qui les a toujours effrayés et culbutés, c'est l'impétuosité d'une franche attaque au grand jour. Ils ne comprennent pas l'esprit qui fait mouvoir une armée comme un seul homme, et cette force qui ne recule devant aucun obstacle les remplit d'une épouvante qui va jusqu'au vertige. L'amiral Charner aurait certainement pu réussir à connaître le fort de Ki-oa plus exactement qu'il ne le connut au moment de l'attaque, et, en donnant alors l'assaut avec pleine connaissance des lieux, il aurait peut-être pu économiser la vie ou la santé d'une cinquantaine d'hommes; mais, pour arriver à ce résultat, il aurait fallu accomplir plusieurs fortes reconnaissances, et on ne peut guère admettre que les Annamites eussent permis aux Français de se rapprocher de leurs positions sans en tuer et sans en blesser un certain nombre. Puis, en Cochinchine, le soleil est plus redoutable encore que l'ennemi, et chaque jour que les Européens passent en campagne amène pour quelques-uns la fièvre, l'affaiblissement pour tous. Enfin il n'eût pas été habile de donner aux Cochinchinois l'habitude de combattre des Français. Si, pendant cinq ou six jours, les Annamites avaient échangé des coups de feu avec des colonnes envoyées en reconnaissance, il est évident que l'attaque réelle ne les aurait pas effrayés et surpris comme elle le fit. Quoi qu'il en soit, et que ce fussent là ou non les considérations qui guidèrent l'amiral Charner dans sa manière d'agir, ce qui est certain, c'est qu'il ne laissa passer qu'une nuit entre la journée du 24 février et l'attaque des forts de Ki-oa. Le 25 février au matin, avant le lever du soleil, toute l'armée française fut sur pied, et dès cinq heures les canons commençaient à tonner contre les murailles de Ki-oa. Les Annamites ripostaient

vivement. Ils se trouvaient parfaitement à l'abri, et ils tiraient sur des colonnes à découvert. Cela ne devait pas durer longtemps. Comprenant la difficulté, sinon l'impossibilité, de faire brèche par le canon, l'amiral demanda résolûment à l'assaut ce qui semblait refusé à son artillerie. Il divisa l'armée en deux colonnes, et ordonna d'attaquer de deux côtés à la fois, pour contraindre les Annamites à partager leur attention et leurs forces entre deux points.

On sonne donc l'assaut, et les troupes s'élancent. Elles rencontrent les mêmes obstacles que la veille; mais ces obstacles sont en ligne double et triple. Il s'agit de franchir trois estacades, trois lignes de trous de loup, deux fossés et une rangée de chevaux de frise avant d'arriver à la haute muraille, hérissée de lances de bambou, et derrière laquelle se trouve une armée dix fois supérieure en nombre au corps qui donne l'assaut. C'est un travail pénible et qui coûte la vie à plus d'un brave soldat, mais il est bientôt accompli. Les assiégeans ont franchi la muraille et se trouvent dans le fort; seulement ils n'ont renversé qu'une première enceinte, et ils voient les Annamites se réfugier et se renfermer derrière une seconde muraille, plus haute et plus forte que celle qu'ils viennent de franchir avec tant de peine. On se découragerait à moins; mais personne n'est découragé. Les premiers entrés, les compagnies et débris de compagnies de Prouhette, Pallu, Senez et Brosset s'élancent au pas de course. Ils sont reçus par une grêle de balles. Le capitaine Senez appelle alors son lieutenant Laregnère, et le charge de rassembler le reste de la compagnie de l'*Impératrice Eugénie*, qui n'a pas encore pu joindre son commandant. Laregnère part en courant; mais après avoir fait quelques pas, un boulet l'atteint et le renverse cruellement mutilé. L'enseigne de vaisseau Pouzzol, son camarade de promotion, passe en ce moment. — Mon pauvre ami, que puis-je pour toi? demande-t-il. — Écris à mon frère que je suis bien mort, et va à ton affaire. — Puis il lègue son sabre à l'aspirant Maréchal, qui vient de briser le sien, et s'éteint silencieusement dans une douloureuse agonie.

Cependant les marins-fusiliers (car ce sont eux qui se trouvent dans cette espèce de cour où le lieutenant Laregnère vient de tomber et où cent mourans et blessés exhalent leur douleur), les marins-fusiliers, commandés par M. de Lapelin, se voient pris entre deux murailles. Ils viennent d'en franchir une et ne veulent certainement pas repasser par-là; ils ont l'autre devant eux, à quelques centaines de pieds seulement, et derrière cette seconde muraille une armée ennemie qui les accable d'un feu meurtrier et incessant. Les marins-fusiliers avancent néanmoins; mais, arrêtés par des difficultés plus grandes encore que celles que je viens de signaler, ils n'avancent que lentement. Le lieutenant de vaisseau Jaurès, l'aide-de-camp de l'amiral, à la tête de quelques braves, essaie de se frayer un chemin jusqu'à la porte par laquelle les Annamites ont opéré leur retraite. On lui crie de s'arrêter : c'est aux portes en effet que les Annamites ont accumulé le plus de moyens de défense et de destruction; mais Jaurès répond qu'il se trouve en trop beau chemin pour s'en aller et avance toujours. Les hommes qui le suivent et l'accompagnent tombent en grand nombre, son chapeau est percé d'une balle; mais il est arrivé au pied de la muraille, et c'est là l'essentiel. Ses camarades d'ailleurs ne sont pas restés en arrière. En arrivant dans le der-

nier fossé, celui derrière lequel s'élève la muraille, il peut voir à sa droite le capitaine Pallu, accompagné et soutenu par plusieurs de ses hommes, et en première ligne par ses lieutenans Berger, Lugeol et Noël; plus loin, mais dans le même fossé, se trouvent Prouhette, Senez et Brosset, qui ont toujours chargé à la tête de leurs compagnies, et enfin beaucoup d'autres dont le nom m'échappe et au courage desquels je ne puis rendre qu'un tacite hommage.

Un dernier, un vigoureux effort, et le drapeau français va flotter sur les murailles de Ki-oa. Les marins arrachent les bambous qui leur déchirent le corps et la figure, ils franchissent la crête de la muraille, et ils se trouvent dans le fort. L'infanterie de marine, solide et brillante comme d'habitude, y entrait au même moment. Dès lors les Annamites ne trouvèrent plus de salut que dans la rapidité d'une fuite désordonnée; on en tua cependant un grand nombre, mais le gros de l'armée réussit à s'échapper.

Le fort de Ki-oa avait été pris à neuf heures du matin. Deux mille hommes environ avaient assisté à l'action, et plus de deux cents avaient été tués et blessés. La journée qui suivait le combat fut consacrée au repos; le lendemain on procéda à l'enterrement des morts; les blessés avaient été évacués sur les ambulances dès la veille. On comptait parmi eux un grand nombre d'officiers, entre autres le lieutenant-colonel Testard, qui avait reçu une blessure à la tête dont il mourut le lendemain. Les Espagnols, qui n'avaient pu envoyer que cent quatre-vingts hommes à l'assaut, s'étaient montrés dignes de la place d'honneur que l'amiral leur avait assignée. Ils comptaient quarante morts et blessés, et parmi ces derniers leur commandant, le même qui venait de remplacer le colonel Palanca.

Le fort de Ki-oa fut consciencieusement exploré; mais l'attente de ceux qui avaient espéré y trouver des trésors fut complétement trompée. On ramassa pour quelques milliers de francs de misérable monnaie de zinc, et ce fut tout. Les soldats dédaignèrent de s'en charger, et la trouvaille ne profita guère qu'aux *coolies* chinois qui suivaient l'armée. Les armes que les Annamites avaient laissées dans le fort étaient assez bonnes, quoique très inférieures aux armes françaises. On prit possession d'une soixantaine de petits canons en bronze, de quelques grosses pièces, la plupart en fonte, d'un grand nombre de fusils à pierre de la fabrique de Saint-Étienne, et de beaucoup de ces armes à feu, appelées *gingols,* qui pourraient lancer des boulets de 40 à 100 grammes, et qui, chargées jusqu'à la gueule de lingots de fer coupés et hachés, avaient causé beaucoup de mal aux Français. En fait d'armes blanches, on ne trouva qu'un grand nombre de très longues et très lourdes lances. Les Annamites avaient dû abandonner en outre des quantités considérables de poudre et d'autres munitions de guerre; mais elles furent reconnues trop mauvaises pour pouvoir être utilisées, et il fallut les jeter à l'eau.

Ce qu'il y avait de plus curieux parmi les objets trouvés à Ki-oa, ce furent quelques plans annamites des fortifications autour de Saigon, et la correspondance de la cité chinoise de Saigon avec le mandarin commandant les forces annamites. Les Chinois, prévoyant que l'arrivée des Européens leur arracherait le monopole du commerce des riz dans le Cambodje, priaient le général annamite de compter sur leur entier dévouement pour exterminer les barbares, qui venaient d'être chassés depuis Pékin jusqu'à

Canton, et qui seraient certainement et facilement expulsés de la Cochinchine, si les Annamites le voulaient bien. Les Annamites avaient écouté les conseils des Chinois, et mal leur en avait pris, comme on le voit. On peut dès ce moment prévoir les conséquences des glorieux faits d'armes que je viens de raconter. Les Annamites ne se croient plus invincibles, et quand même ils garderaient cette erreur, les Français ne la leur laisseraient pas longtemps. En attendant que se présente l'occasion de les détromper, l'amiral Charner donne quelque repos à ses soldats. Aucun soldat annamite ne se montre plus devant Saigon, et c'est sur un nouveau champ de bataille qu'il faudra chercher l'ennemi.

RODOLPHE LINDAU.

REVUE DES THÉATRES.

Nous nous plaignions tout récemment de la stérile fécondité du roman contemporain; on ne peut adresser le même reproche à la littérature dramatique. L'indigence de notre théâtre est complète, et ne laisse plus rien à désirer. Naguère la quantité suppléait au moins à la qualité; aujourd'hui cette triste compensation n'existe même pas. Les méchantes pièces elles-mêmes deviennent rares, et quant aux pièces médiocres, on n'en trouve plus. Vous croyez peut-être que cette pénurie de la littérature dramatique fait tort aux théâtres? Ils ne s'en portent que mieux au contraire. Cette indigence dispense les directeurs de théâtres de soins, de recherches, de démarches, qui leur prendraient du temps et leur coûteraient des efforts; elle les débarrasse des anxiétés, des incertitudes, des luttes, des concurrences, qui assaillent inévitablement celui qui cherche la fortune et le succès dans des entreprises nouvelles. Nos modernes directeurs de théâtres semblent connaître les faiblesses du cœur et de l'esprit humains, et vraiment on ne peut que les féliciter de leur expérience de moralistes. Ils savent que, contrairement au préjugé reçu, le public se laisse difficilement allécher par l'attrait du nouveau, même en France, où il passe pourtant pour avoir le goût du changement et de la nouveauté. Le public non-seulement aime à revoir ce qu'il a déjà vu, mais il ne se fie qu'à ce qu'il connaît de longue date; toute œuvre nouvelle le trouve disposé sinon à la malveillance, au moins au doute et à l'incrédulité. Avec les œuvres dès longtemps connues, on n'a pas à craindre ce premier mouvement de surprise, qui nuit au succès, ou qui du moins l'ajourne et le retarde; on n'a pas à craindre les luttes, les discussions, les controverses. Nos directeurs de théâtre, qui ont appris, quelquefois à leurs dépens, à connaître le cœur humain et qui savent que des deux grands mobiles qui le poussent, la curiosité et l'habitude, c'est le dernier qui lui est le plus cher, ont enfin renoncé à cette pratique dangereuse de l'innovation par laquelle ont échoué tant de leurs devanciers moins versés qu'ils ne le sont dans la connaissance psychologique du public. La curiosité est un grand mobile, se sont-ils dit; mais c'est un mobile capricieux, orageux, sur lequel il ne faut pas compter : il est bien plus sage de se fier à l'habitude, qui n'aime rien tant que l'inertie, et qui hait le changement et la lutte. En spéculant sur l'habitude, on spécule à coup sûr, car avec elle tout est prévu d'avance, et l'on n'a pas à courir les chances aléa-

toires de la fortune. D'ailleurs, le public qui fréquente les théâtres ayant plus que triplé dans ces dernières années, ils n'ont plus besoin de renouveler leur affiche aussi fréquemment que par le passé. Une pièce dont le succès aurait été épuisé naguère au bout de trente représentations atteint facilement aujourd'hui le chiffre de cent et de cent vingt représentations. Ce nouveau public, moins exigeant que l'ancien, parce qu'il est plus mélangé, se montre assez disposé à se contenter du premier spectacle venu. Une seule pièce nouvelle suffit à défrayer toute une saison dramatique. L'an passé, le Théâtre-Français a vécu huit mois sur douze avec l'unique pièce du *Duc Job;* cette année, la comédie des *Effrontés* lui rendra le même service. Les autres théâtres vivent de reprises qui ont tout l'attrait de la nouveauté pour un public encore novice. On exhume des vieux répertoires de vieilles pièces oubliées et qu'on pouvait croire à jamais enterrées, on secoue de leur léthargie les drames qu'on laissait dormir depuis vingt ans, on remet à neuf de vieilles féeries. Si l'art du poète dramatique est en décadence, le métier de réparateur et de vernisseur dramatique est au contraire en pleine prospérité.

Qu'importe après tout que la littérature dramatique soit en décadence, puisque les théâtres s'enrichissent? Pourquoi les directeurs de théâtres se gêneraient-ils, puisque avec la reprise d'une vieille pièce ils obtiennent de plus grosses recettes qu'ils n'en obtiendraient en montant, à force de labeurs et de dépenses, dix pièces nouvelles? Les recettes sont un argument sans réplique, auquel ne songent peut-être pas assez ceux qui s'élèvent contre l'état présent du théâtre, et qui entreprennent dans de bonnes intentions, je le crois, mais un peu témérairement, une croisade contre les directeurs actuels de nos principales scènes. Au théâtre, les recettes répondent à toutes les objections et à toutes les accusations possibles; toutes les libertés dramatiques ne changeraient rien à ce fait brutal. Dans d'autres entreprises littéraires, on peut attendre plus aisément le succès; au théâtre, il faut un succès immédiat et lucratif. Un succès tardif, fût-il même assuré, serait encore une mauvaise affaire, car il ne serait jamais qu'une compensation insuffisante des dépenses qu'il aurait fallu risquer pour l'attendre. Ainsi les recettes sont excellentes, les directions actuelles prospèrent, il n'y a rien à dire à cela, et les considérations esthétiques les plus élevées sur le passé, le présent et l'avenir de l'art dramatique n'y changeraient rien. Tout est donc pour le mieux dans la plus détestable littérature dramatique qui ait jamais été connue.

On ne remarque pas assez la transformation singulière que subit le théâtre sous la pression de ces influences nouvelles, et cependant elle mériterait d'être notée, ne fût-ce que pour fixer une date et faciliter ainsi la tâche de l'historien futur qui écrira l'histoire des révolutions survenues dans nos mœurs au XIXe siècle. Il s'agit bien aujourd'hui d'art et de littérature dramatique au théâtre; ce n'est plus que par un reste d'habitude que nous prononçons encore ces grands mots, qui avant peu seront surannés. Ayons l'audace d'expliquer crûment la révolution qui est en train de s'accomplir. Le théâtre, qui a tenu une si grande place dans la vie intellectuelle de la France, devient de jour en jour davantage un lieu de plaisir banal. Il devient ce qu'étaient les thermes et le cirque pour les populations de la Rome

impériale, ce que sont les cafés et les jardins publics pour les populations de notre moderne Paris. Jadis le spectateur français allait chercher au théâtre un plaisir exceptionnel, une volupté d'un ordre supérieur qu'il savourait d'avance, et à laquelle il se préparait pour ainsi dire comme le fidèle se prépare, — *si profana licet componere sacris,* — à goûter les joies austères de l'eucharistie. Quel joli sujet d'essai à la manière de Charles Lamb on pourrait faire sous ce titre : *le Spectateur d'aujourd'hui, le Spectateur d'autrefois!* Un tel essai serait facilement un des plus piquans chapitres de l'histoire de nos mœurs. Quel contraste entre ces deux types du spectateur! Autant le spectateur d'autrefois était curieux, naïf et ardent, autant le spectateur contemporain est dégoûté, nonchalant et blasé par l'habitude. Autrefois le spectacle était un plaisir qu'on s'accordait rarement. Pour les plus pauvres, c'était une fête qu'on arrangeait d'avance; pour les plus riches, c'était le couronnement d'une journée de travail ou le complément d'une journée heureuse. On choisissait son spectacle, on ne prenait pas le premier venu, car on allait chercher une volupté exceptionnelle, d'un ordre rare et exquis, et on n'aurait pas voulu éprouver de désappointement. On était heureux même de l'espérance du plaisir qu'on se promettait d'éprouver, et la journée qui séparait le soir si désiré était troublée délicieusement par l'attente de ce plaisir. Et lorsqu'une fois on était entré dans la salle, comme on se sentait séparé du monde vulgaire! Ce spectateur d'autrefois n'est plus, il s'en est allé où s'en vont les vieilles lunes et les débris des honnêtes et douces mœurs de la vieille France. Il a été remplacé par le spectateur moderne, qui est à la fois beaucoup moins naïf et beaucoup moins exigeant. Aujourd'hui le spectacle n'est plus pour personne un plaisir rare et exceptionnel. On ne se prépare plus d'avance à cette fête de l'esprit; on ne sait pas la plupart du temps, après le dîner, si on doit aller au théâtre ou si on ne doit pas y aller. Le caprice, l'occasion et le hasard en décident. On ne se donne pas la peine de choisir son spectacle, le premier venu sera toujours excellent pour l'espèce de service qu'on réclame de lui. Un théâtre, n'importe lequel, se trouve sur votre passage; vous y entrez comme on entre dans un café pour lire un journal du soir. Vous ne savez pas si les pièces qu'on va représenter sont bonnes ou mauvaises; que vous importe, puisque le boulevard n'est qu'à deux pas de vous, et que vous êtes libre d'aller reprendre votre promenade capricieusement interrompue?

Il faut des spectacles assortis aux dispositions morales d'un pareil spectateur, et les directeurs de théâtres n'ont pas tardé à le comprendre. Ce que demande ce spectateur, ce n'est pas un plaisir rare et exquis, c'est un plaisir facile et vulgaire qui laisse librement s'opérer le travail de la digestion, qui n'exige aucun effort ni aucune préparation de l'intelligence, qui se compose de décors, de costumes, et surtout d'exhibitions d'actrices et de danseuses. Point n'est besoin de renouveler l'affiche du spectacle pour attirer de nouveau ce spectateur blasé : un simple détail suffira, par exemple un nouveau décor ou l'addition d'une nouvelle danseuse. C'est ce que nous semble avoir admirablement compris le directeur de la Porte-Saint-Martin, qui a fait courir tout Paris à son théâtre, pendant six mois, avec la reprise du *Pied de Mouton*. La vieille féerie de Martainville était devenue un cadre élastique dans lequel on faisait entrer toute sorte d'exhibitions amusantes.

La curiosité du public commençait-elle à se lasser, vite on la réveillait par l'intercalation d'un corps de ballet composé de danseuses anglaises ou d'un pas de danse espagnole. Les mêmes spectateurs revenaient ainsi à plusieurs reprises, toujours avec la même curiosité banale, et s'en retournaient chaque fois avec la même satisfaction. Le succès de l'*Orphée aux Enfers* de M. Offenbach, qui a atteint le chiffre fabuleux de trois cents représentations, est un autre exemple mémorable des dispositions de ce nouveau public. Les acteurs s'étant avisés de transformer le *libretto* de cet opéra en une sorte de *commedia dell' arte,* et de se livrer à tous les hasards d'une improvisation saugrenue, les mêmes spectateurs sont revenus infatigablement dix ou douze fois, pour voir ce que la pièce était devenue depuis le dernier soir où ils l'avaient entendue, et goûter les facéties nouvelles intercalées entre deux quinzaines par la verve bouffonne des interprètes. Le mot de cette situation dramatique a été dit par un riche oisif qui avait assisté à soixante-seize représentations de l'*Orphée aux Enfers :* « On va bien dans tel jardin public tous les soirs, et cependant le spectacle est toujours le même. On est sûr d'avance d'y rencontrer les mêmes figures, d'y voir les mêmes scènes, à quelques différences près. Ces différences, si légères qu'elles soient, nous suffisent; un bon mot nouveau est dit, un visage inconnu passe devant nous, et nous n'en demandons pas davantage. Pourquoi serions-nous plus exigeans pour les spectacles? » Voilà la vérité sur la situation dramatique actuelle; vous voyez qu'il ne peut être question ni d'art ni de littérature. C'est un de ces faits accomplis que l'on constate, mais que l'on ne discute plus, un de ces faits qui sont intéressans pour l'histoire des mœurs, mais qui échappent à la compétence de la critique littéraire.

L'événement le plus intéressant qu'il y ait eu au théâtre depuis deux ans est certainement le début de M. Victorien Sardou. Sa comédie des *Femmes fortes* a renouvelé le succès qu'il avait obtenu l'été dernier au Gymnase avec *les Pattes de mouche.* Ce n'est pas un événement d'une importance capitale; M. Sardou ne se propose pas de faire une révolution dans l'art dramatique, il se propose d'être amusant. Il n'apporte pas avec lui un genre nouveau, il arrive avec un vieux genre très connu, mais modifié ingénieusement selon les goûts du jour. Ce genre, c'est l'ancien vaudeville, élargi et agrandi de manière à créer l'illusion de la comédie d'intrigue. Le vaudeville avait subi une déchéance dans ces dernières années, et flottait entre deux conditions également désastreuses pour le bon goût et les mœurs; gardait-il sa bienséance et sa gaieté légère d'autrefois, il paraissait artificiel et suranné et donnait l'impression déplaisante que donnerait un espiègle septuagénaire; était-il franchement joyeux et vivant au contraire, c'était aux dépens de la pudeur et de la bienséance : décent, il déplaisait; amusant, il rebutait. M. Sardou l'a pris flottant entre ces deux conditions désavantageuses, et lui a créé une condition mixte également éloignée de la grossièreté et de la bienséance factice. La comédie de M. Sardou est un compromis, une transaction, non-seulement entre l'ancien et le nouveau vaudeville, mais entre les genres dramatiques les plus divers. Nous avons déjà dit une fois, à propos de *Rédemption* et de M. Octave Feuillet, que tous les systèmes dramatiques exclusifs étant épuisés et ayant à peu près donné tout ce qu'ils pouvaient donner, notre théâtre allait traverser probablement une période

d'éclectisme où les genres successivement en honneur depuis trente ans essaieraient de se combiner. M. Sardou est à sa manière un des ouvriers de cette œuvre de pacification. Si vous soumettez à l'analyse les pièces de M. Feuillet, vous trouverez qu'elles se composent pour moitié d'élémens romantiques, et pour l'autre moitié d'élémens fournis par l'école du bon sens, la comédie de Marivaux, plus quelques très légers atomes d'élémens réalistes. Soumises à l'analyse, les pièces de M. Sardou vous donneront un résultat analogue. Vous découvrirez qu'elles sont un amalgame de la comédie d'intrigue de Beaumarchais, de l'ancien vaudeville et de la moderne comédie réaliste. Il a pris à la comédie de Beaumarchais, qu'il semble avoir beaucoup étudiée, le mouvement, l'intrigue, le cliquetis des mots, les arabesques du dialogue. Il a pris son cadre bourgeois à l'ancien vaudeville, et dans ce cadre il a placé, non des portraits exprimant des caractères, mais des photographies heureusement venues, représentant des physionomies de la dernière *actualité*, des physionomies de 1860 et 1861. Il reproduit tous ces types passagers, produits de mœurs éphémères, qui n'existaient pas hier, qui n'existeront pas demain, toute cette partie de la nature humaine qui tient à la mode, au hasard, au caprice des événemens, car la mode et le hasard existent aussi dans l'ordre moral, et il y a toute une partie de l'âme humaine qui est soumise à leur empire. C'est cette partie éphémère de la nature humaine que reproduit M. Sardou, ces formes de sentimens qui passeront comme les formes des chapeaux du printemps, ces tournures de langage qui passeront comme la dernière coupe de nos vêtemens, ces plis de caractère et ces allures d'esprit qui ne tiennent à rien d'essentiel, et qui seront perdus aussi facilement qu'ils ont été contractés. Plus tard l'historien de mœurs trouvera dans les comédies de M. Sardou, — si, comme nous l'espérons, le jeune auteur continue avec autant de succès qu'il l'a commencée sa galerie de photographies, — les lions du Paris de 1861 et tous ces personnages enfantés par les circonstances du jour qui passe, — le cosmopolite par exemple sous toutes ses formes, — le cosmopolite sceptique et qui a renoncé à la suprématie des belles manières françaises depuis qu'il a vu les sauvages des îles Marquises et qu'il a causé avec des mandarins, — le cosmopolite énergumène et radoteur qui revient des États-Unis infatué d'américanisme et qui ne parle des choses les plus simples de ce pays qu'avec des superlatifs. Nous avons tous rencontré ces personnages amusans sur lesquels le hasard d'un voyage, d'une expédition, a enté un homme artificiel, qui n'existait pas la veille et qui se détachera demain de l'homme véritable, Prosper Block, qui revient de la Chine, ou le bourgeois Quentin, qui revient d'Amérique.

C'est à ce système d'éclectisme dramatique que le théâtre a appartenu cet hiver, si on peut dire sans exagération qu'il a appartenu à un système quelconque. Les représentans du réalisme se sont abstenus et ont laissé représenter l'honneur de leur système par l'heureux M. Émile Augier, qui, après avoir confisqué les meilleurs succès de l'école du bon sens, semble vouloir confisquer l'héritage de la comédie réaliste. Encore la comédie des *Effrontés* rentre-t-elle beaucoup dans ce genre mixte que nous avons signalé comme devant régner pendant un temps. Le romantisme lui-même, dans la personne de M. Bouilhet, a cédé aux exigences de la situation et a

sacrifié à cet éclectisme par une comédie qui n'a pas eu un heureux sort. Tout récemment cependant il a fait une tentative qui est restée infructueuse. Le champion le plus résolu de l'école, le disciple le plus dévoué du maître, M. Vacquerie, est venu livrer, à la Porte-Saint-Martin, une bataille qui n'a pas été sans éclat, avec une intrépidité et un parti-pris systématique qui honorent son caractère et son talent plus que sa clairvoyance. M. Vacquerie représente bien le puritain du romantisme; ce n'est pas lui qui fera jamais de concession, comme ces indifférens *Gallios,* sans foi résolue, que l'on a vus flottans, selon le cours des événemens, entre plusieurs religions littéraires, et qui ont laissé amortir leur ardeur au point d'applaudir à la restauration de la tragédie détestée et de pactiser avec la race impie et prédestinée des bourgeois. Ce puritanisme si honorable a porté malheur à son drame *les Funérailles de l'Honneur,* qui se recommande par des qualités sérieuses, et où brillent çà et là des beautés réelles. Ce drame méritait d'être écouté avec plus d'attention qu'il ne l'a été, et je crois que M. Vacquerie aurait obtenu sans peine cette attention, si par avance il s'était mieux rendu compte des dispositions bonnes et mauvaises du public. L'atmosphère morale a singulièrement changé depuis le jour où Hernani mit en fuite, au bruit de son cor espagnol, les milices de la tragédie. De 1830 à 1840, ce drame aurait eu tout le succès qu'il méritait d'avoir; on n'aurait aperçu que ses beautés, et on aurait été aveugle pour ses défauts. Aujourd'hui le public n'a vu que ses défauts. Ce drame tombant sur notre théâtre contemporain, au milieu de nos préoccupations, a eu le sort de ce chevalier croisé qui, revenant trente ans après son départ à la porte de son château, ne fut pas reconnu par les siens, et fut traité comme un mendiant et un imposteur. L'atmosphère morale et littéraire a changé, voilà tout le secret de l'insuccès de M. Vacquerie. L'auteur s'est trompé d'époque. Cela une fois bien constaté, disons qu'on a été injuste envers le drame et envers l'auteur. Nous connaissions les œuvres précédentes de M. Vacquerie, et nous redoutions pour le nouveau drame ces affectations d'excentricités et ce pastiche maladroit du style de Victor Hugo dans lesquels l'auteur semblait se complaire et ne vouloir jamais sortir. Nous nous trompions, et ceux qui lui ont reproché les excentricités de langage de son drame ont laissé influencer, je le crains, leur jugement par leurs souvenirs; ils n'ont pas assez écouté le drame nouveau et se sont trop rappelé *Tragaldabas* et le fameux volume des *Demi-teintes.* Je me suis donné la peine de compter les expressions baroques ou monstrueuses qui se rencontrent dans le drame, et je n'en ai pas trouvé plus d'une dizaine, et encore de ces expressions une seule nous a-t-elle rappelé pleinement le Vacquerie d'autrefois : *Moi, fils ténébreux de pères flamboyans.* L'accusation de pastiche est mieux fondée, mais elle a été fort exagérée aussi. Sans doute la coupe hachée des phrases, les expressions antithétiques, la disposition des scènes et, si l'on peut parler ainsi, l'aménagement entier du drame rappellent trop le théâtre de M. Hugo, sans doute don Jorge est proche parent d'Hernani et de Ruy-Gomez, et le spadassin Zorzo du fameux Saltabadil du *Roi s'amuse;* mais ce n'est là que le corps et l'enveloppe du drame. L'âme de la pièce n'a pas été empruntée à M. Hugo, mais à Shakspeare, à Calderon et à Corneille. Telle qu'elle est, elle m'a touché pour des raisons qu'apprécieront tous les *dilettanti,* car elle trahit un com-

merce familier avec une très grande littérature dramatique, une littérature où les sentimens chevaleresques abondent, qui fut écrite pour des hommes dont l'héroïsme était l'âme, et dans un temps où l'air était si rempli, semblerait-il, de grandes pensées qu'elles arrivaient sur les lèvres des poètes à tort et à travers. J'ai retrouvé à la lecture de ce drame quelque chose des émotions qu'on éprouve à la lecture de ces vieux poètes qui, sans crier gare, vous font tressaillir par quelques éclats de cette trompette héroïque que le monde n'entend plus, et qui dort dans le vestiaire poétique depuis le grand Corneille comme un instrument hors d'usage. Il y a telle tirade qui fait penser aux monologues des jaloux de leur honneur si fièrement peints par Calderon, tel sentiment qui nous semblerait beau, si nous le trouvions dans Corneille, tel mot qui reporte l'imagination vers les drames de Shakspeare. C'est beaucoup que de reporter l'imagination vers de grandes œuvres, c'est beaucoup même que de trahir seulement un goût enthousiaste des belles choses et un commerce familier avec une grande littérature.

L'Odéon ne jouait pas de bonheur cette année; toutes les pièces nouvelles qu'il donnait tombaient l'une après l'autre au bout de quelques représentations. Il vient enfin de mettre la main sur un succès fructueux qui lui permettra d'arriver heureusement au terme de sa saison dramatique. Je ne voudrais rien dire de désobligeant pour M. Legouvé; mais en vérité je crains que les applaudissemens qui éclatent chaque soir à l'Odéon ne s'adressent moins à sa comédie qu'à l'actrice célèbre qui l'interprète. Cette pièce, *Béatrix ou la Madone de l'art,* que M. Legouvé a tirée d'un roman qui porte le même titre, est destinée à la glorification, mieux encore, à la canonisation des interprètes de l'art dramatique. La donnée, comme on voit, est un peu vieillotte, et si M. Vacquerie s'est trompé d'une trentaine d'années en mettant sur le théâtre, en l'an 1861, un drame romantique pur, M. Legouvé s'est bien trompé d'une vingtaine d'années pour le moins en écrivant *Béatrix.* C'est en 1838, au lendemain de *Consuelo,* que M. Legouvé aurait eu bonne grâce à présenter au public cette apothéose de la comédienne. Les hyperboles sont bonnes quelquefois, ne fût-ce que pour faire entrer dans l'esprit du public une vérité qu'il n'accepterait pas si elle n'était point exagérée, car il faut souvent que l'écrivain aille au-delà de la vérité, s'il ne veut pas que le lecteur ou le spectateur reste en-deçà. Il est possible qu'à un moment donné il ait été nécessaire de déifier la profession de comédienne, pour dissiper un préjugé ridicule et faire comprendre au public qu'une comédienne pouvait être une honnête femme; mais une fois le combat gagné et le préjugé dissipé, ces exagérations ne sont plus que des machines de guerre rouillées et hors d'usage, et doivent être déposées dans les greniers de la littérature pour n'en jamais sortir. Qui donc aujourd'hui doute qu'une comédienne puisse avoir, s'il lui plaît, toutes les vertus d'une honnête femme? Ajoutons que le règne de ce préjugé ne s'est jamais étendu aux pays où M. Legouvé a placé l'action de sa comédie. C'est un préjugé assez restreint, exclusivement propre aux pays catholiques, et spécialement à la France. Ni l'Angleterre ni l'Allemagne ne l'ont jamais connu, et si quelque princesse régnante d'Allemagne assistait à la représentation de la pièce de M. Legouvé, elle trouverait peut-être qu'on calomnie sa caste, et s'étonnerait de l'admiration qu'inspire à la grande-duchesse cette nouvelle fort ordinaire, qu'on

a rencontré une comédienne qui n'est pas un monstre d'iniquités, et qui connaît la réserve et la prudence de la femme. Mais l'intérêt de la pièce n'est pas dans la pièce elle-même, il est dans le jeu de l'actrice qui est chargée d'interpréter le principal rôle. Hélas! j'ai regret de le dire, le succès de *Béatrix* rentre un peu dans la classe de ces succès dramatiques aujourd'hui à la mode, et que nous appelons un succès d'exhibition. Non-seulement la pièce n'existe que pour l'actrice, mais l'actrice ne joue le rôle que pour exécuter une sorte de tour de force sous les yeux d'un public à demi sceptique, à demi curieux. Le véritable intérêt du spectacle, ce n'est pas de voir et d'entendre Mme Ristori, — le public parisien la connaît depuis longtemps, — c'est de voir et d'entendre Mme Ristori jouer en français un rôle composé exprès pour elle. On veut savoir comment elle se tire de ce pas périlleux. A-t-elle ou n'a-t-elle pas de l'accent? Oui, elle en a, et beaucoup; elle en a à ce point que non-seulement sa prononciation en est désagréable, ce qui ne serait qu'un faible inconvénient, mais que son jeu en est embarrassé, et pour ainsi dire dénaturé. Cet accent exotique fait détonner la voix à chaque instant, détruit l'accord qui doit régner entre les intonations de l'organe et la nature des sentimens qu'il s'agit d'exprimer, en sorte que l'actrice, grâce à cette lutte ingrate et stérile contre une prononciation qui n'est pas celle de sa langue maternelle, se trouve, malgré elle et à son insu, exprimer d'une manière fausse des sentimens qu'elle comprend d'une manière vraie. Toutes les nuances sont ainsi détruites, et ce qu'on pourrait appeler, dans l'art du comédien, l'*orthographe* de la voix, bouleversé de fond en comble. Les phrases qui devraient être dites d'un ton sentimental, sur lesquelles l'actrice devrait traîner avec une voix douce et aimante, produisent un effet comique, rien que par l'insistance avec laquelle la voix appuie sur les dernières syllabes de chaque mot, après avoir à peine marqué les syllabes antérieures. D'autres fois, lorsque la phrase doit exprimer une nuance de légère raillerie, un accent grave intempestif vient donner à l'ironie un air de colère. Et puis Mme Ristori est une tragédienne, et une tragédienne à la manière italienne : involontairement elle obéit à ses instincts dramatiques, et tombe sans le savoir dans la déclamation tragique. La comédie bourgeoise et larmoyante à la française n'est point son fait, et l'on peut dire que pendant toute cette pièce elle est encore plus déclassée que la pauvre comédienne dont elle joue le personnage n'était déclassée à la cour de la grande-duchesse. Elle est comme une âme en peine qui cherche son élément, comme une lionne qui cherche sa proie. Mais lorsqu'enfin elle a trouvé cette proie dans la scène où elle déclame les adieux de Jeanne d'Arc à sa chaumière, les adieux dans le tombeau de Roméo et Juliette, elle triomphe et redevient la tragédienne pathétique que nous connaissons. L'accent exotique disparaît, les gestes gauches et raides font place à une pantomime passionnée et émouvante. Cette scène sauve la pièce à elle seule, et il vaudrait la peine d'aller à l'Odéon rien que pour le plaisir de voir l'étreinte pleine de tendresse avec laquelle la tragédienne embrasse Roméo mourant.

ÉMILE MONTÉGUT.

V. DE MARS.